Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/mercure-de-france-1890_1893_9

MERCVRE DE FRANCE

TOME NEUVIÈME

Septembre-Décembre 1893

AP
20
M5

Année 1893 **Tome IX**

MERCVRE

DE

FRANCE

Fondé en 1672

(*Série Moderne*)

Ont collaboré à ce tome :

Henri Albert, Edmond Barthélemy, Léon Bloy, J. Clésinger, B. de Courrière, Gaston Danville, André Fontainas, Henry Gauthier-Villars, Charles Gillet, Vincent van Gogh, Remy de Gourmont, Henry de Groux, A. Hamon, Gerhart Hauptmann (Alexandre Cohen *trad.*), A.-Ferdinand Herold, J.-P. Jacobsen (Jean de Néthy *trad.*), Dom Junipérien, Charles Leconte, Pierre Louys, Stephane Mallarmé, Camille Mauclair, Charles Merki, Raoul Minhar, Charles Morice, Paul Morisse, Multatuli (Alexandre Cohen *trad.*), Edmond Pilon, Quasi, Pierre Quillard, Rachilde, Yvanhoé Rambosson, Gabriel Randon, Ernest Raynaud, Henri de Régnier, Adolphe Retté, Albert Samain, Alfred Vallette, Charles Wiest.

Dessins inédits de Vincent van Gogh et d'Henry de Groux.
Portrait de Multatuli.

15, Rue de l'Echaudé-Saint-Germain, 15

PARIS

Reprinted with the permission of
Mercure de France

Kraus Reprint Ltd.
Vaduz
1965

Printed in the United States of America

LA RÉFORME ORTHOGRAPHIQUE

Sur le quai de Conti, en face de l'ingénieux local de l'Institut, tout en feuilletant négligemment un in-folio théologique, j'ai souvent rêvé aux mystères redoutables qui s'accomplissaient auprès de moi.

Je me représentais les maîtres du Verbe, tels qu'ils sont sans doute, quarante vieillards d'une extrême intelligence et d'une beauté absolue. Je les évoquais, drapés dans leurs simarres vertes, la main sur la poignée de leur épée, assis sur les cathèdres d'ivoire en des attitudes hiératiques. Dans le temple au plafond de malachite, aux colonnes en marbre de Paros, sévèrement tendu de moire blanche relevée d'agrafes d'émeraude et de péridot, je les écoutais agiter les questions augustes de la forme du mot, prononcer les jugements austères qui plongent un vocable longtemps autorisé dans les gouffres sans nom de l'archaïsme et de l'argot. Parfois, je croyais entendre un cliquetis de fer et des accents d'indignation, et je savais bon gré aux Machaons pensifs de l'académie des sciences, qui, par un pansement habile, savaient guérir les blessures et restaurer les membres dans leur primitive intégrité.

Maintes fois, je fus attristé de ne savoir au juste le résultat de ces conciliabules secrets. « Ils travaillent sans cesse, me disais-je, pourquoi se taisent-ils ? »

Et j'attribuais ce grand silence au mépris de la canaille ambiante, de la tourbe immonde aux phrases incorrectes, à la déloyale orthographe. « Ces maîtres illustres voient la foule comme une réunion sans importance de valets de richesses et de servantes méritoires. Une fois par an, ils rendent hommage aux vertus morales, reconnaissent les mérites inférieurs par des phrases apprêtées et des livrets de Caisse d'Epargne. Le reste de leurs jours, ils ne s'en occupent pas, forts de leur incontestable supériorité. Dédaigneux du macrocosme environnant, ils éloignent les nouveaux époptes et veulent conserver tout entière leur inviolabilité taciturne. »

Un acte législatif d'une importance extrême vient de justifier mon interprétation de la réserve académique, réserve née du mépris et non de la peur, les gentilshommes ne se colletant pas avec les charretiers. Par un protocole décisif et justifié par l'illustre nourrisson des Muses, Gréard, la langue française comptera à l'avenir deux orthographes, l'orthographe de la plèbe et celle de l'aristocratie.

L'on sait, par de nombreux échos qu'a éveillés cet acte de prestigieuse autorité, que les ducs et les poètes se sont un instant rebellés contre une aussi capitale révolution. Dans leur modestie, ils auraient préféré conserver les traditions anciennes, ne pas s'isoler dans la tour d'ivoire, rester la voix du peuple comme ils étaient la voix de Dieu.

Leurs prétentions ne pouvaient être admises.

Le temps a fui des aèdes sous les oliviers, des bardes couronnés de chêne et des scaldes chantant pendant les batailles en sabrant les ennemis de leurs souverains. Par cet admirable progrès qui nous ramène toujours aux périodes les plus antiques, la jouissance du verbe pur va devenir,

comme à l'époque de Sumer et d'Akkad, le partage d'un petit nombre d'initiés, et il ne convient plus d'obliger la masse aux tortures d'une éducation littéraire.

Pour emprunter un moment les arguments irrésistibles de l'éminent et ancien clerc d'avoué, qui de longues années a prêché cette réforme dans le désert : « Ous-qu'il y a de la gêne, il n'y a pas de plaisir ; pourquoi obliger les gens à savoir l'écriture des vers, si ça les embête ? »

Les ouvriers, les paysans, les bourgeois ne tiennent certes pas à

s'élancer vers les champs lumineux et sereins.

Ils veulent du pain, du vin, des pièces d'argent, des retraites pour la vieillesse, une série complète de huit, toutes choses que l'on ne trouve guère dans ce qu'il sera désormais licite d'écrire : *lé chans lumineus é serins.*

Les universitaires, ces glorieux parangons de la raison pratique et du sens le plus commun, renonceront aux tentatives ridicules pour faire admirer aux ignares les splendeurs d'une forme impeccable, et Victor Hugo cessera de traîner sur la table des marchands de liqueurs. La poésie redeviendra pour la plèbe ce qu'elle était aux jours des monarques d'Assyrie et de Chaldée, une énigme inconcevable, inutile à pénétrer, les efforts dans cette direction ne produisant aucune pièce de cent sous.

Dans les éditions à deux colonnes que l'on publiera des anciens poètes, afin de les mettre à la portée intellectuelle des clients des bibliothèques publiques, ceux-ci négligeront la colonne authentique qu'ils ne comprendront plus, satisfaits de s'assimiler sans aucun effort le sens général des vers d'autrefois, admirant de confiance la forme des mots ; car l'homme admire toujours ce qu'il ne comprend plus.

Un simple trait séparera ce qu'ils liront de ce qui fut la poésie ; mais ils ne songeront pas à frau-

chir ce trait, obstacle à peine visible qui différenciera la compréhension vulgaire de la compréhension du lettré. D'années en années, cet obstacle deviendra un abîme ; des castes ennemies se formeront qui ne voudront plus se connaître et seront l'une à l'autre un objet de mépris.

Il est sot, dira le peuple, de peiner pour apprendre la règle des participes et une orthographe démodée, lorsque la vie est si courte et qu'il est si difficile de la vivre. Et le peuple aura raison pour les professeurs et les députés, pour les gens qui forgent des avenirs et fabriquent d'étranges heaumes, devant s'adapter bon gré mal gré aux crânes endoloris des générations futures.

Il est beau, dira le poète, d'habiter le temple saint du langage que nos pères ont orné et que nos pères ont glorifié. Il est beau, à travers les âges, de conserver l'intégrité du verbe et de travailler pour le connaître. Et le poète aura raison à ses propres yeux, ce qui lui suffira.

Mais il conservera une tendresse infinie pour les pauvres d'orthographe, se souvenant du temps où la même langue était commune à tous, où de belles phrases étaient connues d'un grand nombre,

koak il u
a pène vin voals blans a sa barbe encor noare.

RAOUL MINHAR.

LUXURE

Luxure, fruit de mort à l'arbre de la Vie,
Fruit défendu qui fait claquer les dents d'envie.

Chimère pâle assise au désert de l'Ennui.
Fille infâme du vieux Désir et de la Nuit.

Diamant du Péché scellé sous les sept voiles.
Feu du feu. Sang du sang et moelle de nos moelles.

Sorcière de Bohême aux philtres souterrains.
Suceuse des cerveaux et Dompteuse desreins.

Je te salue, ô très occulte, ô très profonde
Luxure, Pavillon de ténèbres du monde.

★

Luxure, avènement des sens à la splendeur.
Diadème de stupre et manteau d'impudeur.

Nudité. Jardin rose et divin de la femme.
Paradis de la chair qui fait sangloter l'âme.

Longs cheveux balayant l'air enivré des soirs.
Sombre incantation des odeurs. Ferments noirs.

Nacres : filets d'azur sous la peau. Lueurs blanches.
Collier des bras. Torse onduleux. Lyre des hanches.

Croupe impure et splendide où l'Enfer est caché.
Equateur du Désir, et Gouffre du Péché.

Grandes ondes du sang qui chante. Pleurs d'ivresses.
Frissons... Vagues toujours plus lentes des caresses.

Caresse à fleur de nerfs... Caresse infiniment!...
Mourir des yeux voilés... Evanouissement...

Musique dans les fleurs malsaines... Défaillance.
Languide archet d'extase aux cordes du Silence...

Lèvres ! Lèvres ! baiser qui meurt, baiser qui mord,
Lèvres, lit de l'amour, profond comme la mort,

Je te salue, ô très occulte, ô très profonde
Luxure, Etoile pourpre au ciel triste du monde.

★

Luxure — Aspic subtil endormi dans les os,
Désirs aigus comme des pointes de ciseaux.

Tocsin ivre qui tinte aux minutes néfastes.
Succube, sœur nocturne et jalouse des Chastes.

Broussailles d'insomnie exaspérant l'éveil,
Sabbat-fresque grouillant au mur nu du sommeil.

Gaze entr'ouverte au rythme irrité des crotales.
Coupe vive qui fait grelotter les Tantales.

Glace qui fait brûler, flamme qui fait transir.
Etable grasse où dort la Bête du plaisir.

Je te salue, ô très occulte, ô très profonde
Luxure, Œil dévorant qui regarde le monde.

★

Luxure — Vision farouche des Tropiques.
Rois sauvages parmi les plumes et les piques.

Palais de jade au bord des Ganges inouïs.
Lacs de parfums — Jardins géants — ors enfouis.

Germinal effrayant des Equateurs torrides.
Silences d'or cinglés de vols de cantharides...

Vertige des parfums âcres et des toisons,
Lune de sang sur les marais verts de poisons !...

Je te salue, ô très occulte, ô très profonde
Luxure, Idole noire et terrible du monde !

★

Luxure — Tiare des Césars pâles et fous.
Collier des grandes hétaïres aux crins roux.

Reine des Mimes et des Rythmes et des Danses,
Et Porte d'or triomphale des Décadences !

Rêve ébloui des empereurs voluptueux
Parmi les marbres, et les tigres somptueux...

Fleurs humides de sang... Délices et supplices...
Mort respirée au plus suave des calices.

Flûtes et luths et cymbales dans les flambeaux...
Mort épousée aux lampes vertes des tombeaux.

Couchants d'empire oriental... Apothéoses !
Religion des Eréthismes grandioses.

Dernier soupir... Derniers festins... Râle subtil
Aux feux de l'Art phosphorescent et volatil.

Je te salue, ô très occulte, ô très profonde
Luxure, Lèpre d'or rayonnante du monde.

★

Luxure — Haleine ardente au long des cœurs charnels,
Passion, mer de pourpre aux frissons solennels.

Vigne de volupté, grappe lourde, ambroisie,
Vin du sexe qui met le sexe en frénésie.

Baume de mal-amour. Cordial de rancœur.
Auberge de la route aux pèlerins du Cœur.

Frissons d'éternité vibrés par l'éphémère.
Fontaine vive où boit en courant la Chimère.

Giron des Esseulés. Vaillance des Peureux.
Opium de l'Esclave et chienne du Lépreux.

Urne jamais tarie où s'acharne la lèvre.
Faiblesse du puissant, et puissance du mièvre.

Male-herbe de minuit tueuse de remords.
Gourde qui fait encor ouvrir la bouche aux morts.

Vaisseau splendide et Nef des grandes nostalgies
Cinglant, haute la proue, au large des orgies.

Jument du Cavalier, qui va, naseau béant,
Les poils dressés, au grand galop, vers le néant.

Lacs de soufre, où l'on voit au fond brûler encore
Les jardins de Sodome et les tours de Gomorrhe.

Ciel d'angoisse aux confins du sentir éperdu.
Martyre ! Pleurs d'extase au long du cœur tordu !

Tour noire où l'Enchanteur, en un cercle de flammes,
Adjure l'Infini par les rites infâmes.

Appétit du Péché Mortel, et soif et faim.
Gouffre. — Soleil sans ombre et spirale sans fin.

Luxure, nerfs des nerfs, acide de l'acide,
Luxure, ultime amour damné qui se suicide.

Spasme vers l'Unité. — Noces dans l'Absolu.
Luxure, fin du monde et Cycle révolu !

Vierge d'or et de sang, Vierge Consolatrice,
Vierge vierge à jamais, Vierge dévoratrice,

Cité de feu — Philtre d'oubli — Vrille de fer,
Vierge damnée, et Notre-Dame de l'Enfer,

Je te salue, ô très occulte, ô très profonde
Luxure, Impératrice immortelle du monde.

ALBERT SAMAIN.

Août 1889.

MANUSCRIT

TROUVÉ DANS UNE ARMOIRE

A Pierre Louys.

> De mon pays et de ma famille je n'ai pas grand'chose à dire. De mauvais procédés et l'accumulation des années m'ont rendu étranger à l'un et à l'autre... On m'a souvent reproché l'aridité de mon génie.
>
> (Edgard Poe. *Manuscrit trouvé dans une bouteille.*)

.... Il n'y a peut-être pas de solitude, et, si solitaires que se pense le désir ou l'apathie, ils ne sont pas seuls. Ils se regardent dans l'avenir ou se revoient dans le passé ; ils anticipent ou remémorent. Les uns des hommes augurent une auréole où les autres ne retrouvent plus qu'un halo selon qu'ils s'imaginent au lieu de se confronter, et c'est une solitude hypocrite que la leur. Toute solitude est hypocrite, et la mienne est-elle plus véridique pour être celle de quelqu'un qui paraît s'être borné à soi-même ? Pourtant il me semble parfois être seul, le plus seul des mortels dans la plus solitaire des demeures.

Je l'ai choisie dans la plus déserte de nos provinces. Les vieilles cartes donnent un nom à ce terroir ; les très vieilles gens se souviennent encore de lui en avoir connu un. C'est longtemps après avoir quitté tout chemin qu'on arrive là, et, lorsque je perdis leur dernière trace, j'avais déjà parcouru des lieux singulièrement et irrémédiablement abandonnés.

D'abord, le long des chaussées dédallées, les bornes numératrices, peu à peu, manquèrent. Celles qu'on rencontrait encore étaient moussues

et ébréchées ; puis les routes s'étaient changées en sentiers qui eux-mêmes s'amincirent, hésitèrent et disparurent. Les routes, au sortir des villes moribondes, côtoyaient des villages agonisants, et cessèrent au-delà des dernières chaumières.

Tristes et dolentes villes ! Tassées dans un coin de leurs enceintes trop vastes qui cerclaient, de la tresse surabondante de leurs murs noués de tours en ruine, l'amaigrissement minable de la cité, elles se ratatinaient au fond de la corbeille de leurs murailles comme des fruits qui se racornisent en une pourriture sèche et cendreuse. Le vent, l'automne semble les becqueter, avec ses cris d'oiseau douloureux par tout le ciel.

Dans les villages, les vieilles mains ne pouvaient plus mettre en branle les cloches des clochers qui se lézardaient jusqu'au toit et dégringolaient, pierre à pierre et tuile à tuile, dans l'herbe. Ces chutes étaient molles et douces, car ces antiques pierres et ces vieilles tuiles toutes feutrées de mousses ne faisaient pas de bruit en tombant. Elles étaient friables et prêtes à redevenir, au contact du sol, la poussière qu'elles avaient été.

Il y avait encore, çà et là, des masures, si chenues qu'elles se courbaient sous les branches ; leur chaume vénérable semblait ronronner sous les doigts caressants des feuilles, et elles accroupissaient la somnolence animale de leur fourrure de paille rude.

Ensuite, j''ai traversé de grandes forêts où, à mesure que je m'y avançais, les arbres devinrent rachitiques et rabougris avant de s'espacer en plants malingres plus rares, un à un, et enfin de manquer à des landes interminables toutes d'une même herbe rase et poilue.

Le fleuve qui avait baigné les villes, frôlé les villages, reflété à ses eaux les arbres de la forêt et les roseaux des campagnes après les flèches et les toits, avait fini par se perdre à travers les sables. Les sables avaient sournoisement absorbé son cours divisé en bras, ses bras amoindris en

méandres. Ses dernières eaux investies tarissaient en mares silencieuses dont quelques unes n'étaient déjà plus qu'une place de vase craquelée.

C'est la plaine et ce fleuve ensablé qu'on voit au bout du parc de mon domaine, par une brèche d'arbres et de murs. Personne ne passe plus par là qui pourrait regarder à l'intérieur de mes futaies ou de ma maison. Qu'importe si les volets pourris ne ferment plus les fenêtres. Cette province est déserte et cette demeure est si isolée ! Le silence y est tel que je crois presque y être seul. Alors je m'accoude sur le vieux tome refermé où je lisais depuis de longues heures quelque traité minutieux et baroque, quelque Miroir du Temps ou quelque Horloge de l'Ame. Je fixe un point de mes songes ; ma pensée s'incorpore en l'invisible ; elle en vêt l'informe complaisance et s'y constitue une réalité au-delà de mes désirs jusqu'à ce que mon regard s'en fatigue, puis, les yeux clos, je vois les débris de la volontaire idole empoussiérer ma rêverie des lumineuses cendres de son artifice et finir en pluies d'étoiles prismatiques, en poudre de pierreries, en ocelures pareilles à celles qui rayonnent et clignottent aux queues visionnaires des paons !

★

Aujourd'hui j'ai vu dans un bassin d'eau tomber des feuilles, une à une. Peut-être ai-je tort d'avoir eu dans ma vie d'autre occupation que ce compte mélancolique de l'heure, feuille à feuille, dans quelque eau morne et circonspecte. Je n'aurais ainsi de tous les jours de ma vie que le souvenir d'un même arbre augmenté d'un pareil et d'autres encore se suivant, côte à côte et face à face, en avenue alternative et augurale, jusqu'au bout de mon passé, aussi loin que mon passé.

Les feuilles tombent, plus fréquentes ; deux à la fois contrarient leur chute. Un peu de vent qui s'est levé les soupèse délicatement avant de les laisser aller, lasses et inutiles, une à une. Celles

qui tombent dans le bassin surnagent, puis, peu à peu, se détrempent, s'alourdissent et s'enfoncent à demi; celles d'hier sont ainsi ; il y en a d'autres qui errent sous la surface. On les voit à travers la transparence de l'eau glaciale, claire jusqu'au fond qu'écaillent de leur bronze frauduleux les jonchées submergées déjà.

Je connais la destinée de toutes ces feuilles ; je sais comment elles poussent et verdissent, comment elles dépérissent aux jours d'automne malgré la fausse parure de leurs ors divers et l'hypocrisie de leurs pourpres tachetées.

Le couchant est rouge à travers les arbres ; la pourriture violette du crépuscule le ronge de nues douloureuses. L'hypochondrie de l'heure est presque acariâtre.

La lampe brûle dans un angle de la vaste salle aux hautes fenêtres, et je reste le visage à la vitre terne. Je ne vois plus tomber les feuilles, mais, maintenant, c'est en moi que je sens quelque chose qui se détache et s'amoncelle lentement. Il me semble que j'entende dans mon silence la chute de mes pensées. Elles tombent de très haut, une à une, en lente effeuillaison, et je les accueille de tout le passé qui est en moi. Leur chute morte et légère ne pèse plus rien de ce qu'elles voulurent vivre. L'orgueil s'effeuille et la gloire se défleurit.

Encore un jour. Voici la lampe ! J'ai regardé tomber les feuilles, une à une, et pourtant il y eut des thyrses dans les vignobles et les jardins. Les lèvres ont mordu le jus des poires. Un enfant portait en ses mains des pommes d'or, et, quand le visage se retourna, au seuil, en face du soir, on vit à ses tempes une couronne de laurier en même temps que des buccins sonnaient au fond des antres !

Dans le vieux cèdre, devant la maison, près d'une massive table de pierre, j'entends glapir de rauques trompettes ! L'or de leur son semble disjoint par quelque fêlure. Le souffle en est âpre et

discors. Elles moquent la gloire qu'elles entonnent ; elles disent que quelque chose avorte en elles de considérable, et leur râle inclut, en la faussant, une fanfare !

Ce sont les paons qui, de leur perchoir du grand cèdre, près de la table de pierre, cornent. Ils se détachent en noir sur le crépuscule encore soufré et rougeâtre ; ils sont de jais sur le ciel étrusque ; ils sont noirs avec l'air moins de s'être carbonisés dans les ardeurs des brasiers du couchant que par l'intrinsèque vertu de leur propre éclat et par l'incandescence dévoratrice de leurs plumes.

Noirs et fatidiques, n'ont-ils pas l'attitude de veiller sur un tombeau, et la table de pierre est funèbre, ce soir. Son bloc fruste se renfrogne et semble s'appesantir. Vas-tu disjoindre l'oppressive et analogue dalle, enfin, toi, ô mystérieuse perdue, ô souterraine, toi qui, étant plus que la vie, ne peux être possédée que dans la mort, toi que j'appelais Eurydice !

*

Il me semblait si bien l'avoir connue de l'autre côté du fleuve que je la nommais Eurydice. Ce nom lui plut et elle souriait de se l'entendre donner comme s'il eût réveillé en elle d'anciennes joies. Pourtant, parfois, elle soupirait de s'entendre appeler ainsi, car d'antiques tristesses séjournaient peut-être au fond de ses songes. Elle était debout entre deux suites d'échos ; j'ignorais où ils menaient sa mémoire, car je ne savais rien des avenues de sa Destinée, et mon amour en face de sa beauté s'en satisfaisait uniquement. Je ne veux point parler de mon amour ni disserter de sentiments au lieu d'évoquer des images. Il n'en est pas de plus précieuse à mon âme que celle d'Eurydice. Ma solitude n'est faite que pour le fantôme de sa présence et mon silence ne dure que pour la suivre de sa voix.

Je revois l'ondulation de ses cheveux sur les coussins où elle s'appuyait volontiers, car sa beau-

té comme toute beauté vraiment délicieuse n'était point sans langueur. C'étaient des coussins à grandes fleurs ornementales habilement dénaturées. Il s'y mêlait des motifs de fruits, des grenades à des tulipes. Les beaux fruits s'engorgeaient ou se tuméfiaient et les sveltes fleurs s'y composaient moins imitatives que logiques et rationnelles. Certaines étoffes étaient assez légères pour que les duvets intérieurs y apparussent par transparence : duvet blanc des cygnes du Montsalvat, bourre noire des cygnes de l'Hadès !

Vers le soir elle dénouait la bandelette d'hyacinthe qui retenait sa chevelure et parfois nous marchions au crépuscule.

Le plus souvent elle portait une robe d'un vert vif et frais. Des reflets d'argent miroitaient la lucidité prasine de l'étoffe. Des rosaces d'émaux translucides l'ornaient, qui alourdissaient les plis et leur imposaient une rigidité statuaire et comme archaïque. Un gorgerin de pierreries juxtaposait sur la peau de sa poitrine la goutte neuve et vive des émeraudes à l'eau morte et spacieuse des opales. Ses pieds étaient nus ; sa robe traînait un peu sur le sable qui, dans les allées du jardin où nous errions, était curieusement fin et tiède. C'était une ancienne grève fluviale ou marine. De petites tortues à écailles jaunes et noires s'y promenaient. Il y poussait des citronniers nains. Leurs fruits étaient charnus et acides avec un arrière-goût d'amertume.

Le visage d'Eurydice fut d'une singulière beauté. Il est dans tous les miroirs de mes songes ; c'est dans les vôtres qu'il faut la regarder, car elle est en chacun de nous l'éternelle taciturne, la secrète accoudée !

Nous avons souvent ensemble contemplé le crépuscule, Eurydice et moi. A cette heure là, son nom résonnait plus doucement, plus mélodieusement. Les syllabes en étaient le choc d'un cristal limpide et nocturne : une fontaine dans un bois de cyprès. C'était l'heure où son nom vibrait

le plus mélancoliquement. Quelquefois elle parlait. La lenteur douce de sa voix semblait s'éloigner à la distance d'un songe. Sa voix devenait très basse et lointaine, comme assourdie et perdue au dédale de soi-même d'où elle revenait peu à peu à son ordinaire douceur.

Elle parlait volontiers d'eaux et de fleurs, souvent des miroirs et de ce qu'on y voit de ce qu'on n'est pas. Nous composions aussi de singulières demeures, chambres ou palais. Nous en déduisions les possibles jardins. Elle les imaginait charmants et mélancoliques. Il y en eut un avec des porphyres que le temps semble avoir guéris du sang qu'ils ont saigné, des marbres, des allées d'une géométrie pathétique, des pelouses où les jets d'eau pavonnent et semblent rouer au soleil.

★

Un soir, je me souviens, et ce fut un des derniers où je la vis, elle me parla des paons. Elle les haïssait et jamais elle n'avait voulu en supporter la présence dans ces lieux de paix et de silence où nous vécûmes si inexplicablement. Ce soir-là, je lui rappelai, alors, notre rencontre et la morne rivière où ma barque avait croisé la sienne. Elle y était seule. Elle pleurait. A la proue un paon était perché qui mirait dans l'eau sa tête et son col et dont la queue éblouissante emplissait toute la barque de sa crue démesurée et emphatique. La triste et pâle voyageuse était assise parmi ces plumes. Les plus longues traînaient dans l'eau à l'arrière.

Et comme ce souvenir fait d'une eau morne entre de vieux arbres, d'une barque lente, d'un impérial oiseau dans le crépuscule, d'une femme inconnue et silencieuse, m'était doux, j'appuyai ma tête par mélancolie et par tendresse sur les genoux d'Eurydice. Elle la soutenait de ses belles mains; elle semblait la soupeser. Je regardai ses yeux; une immémoriale tristesse les voilait et

j'entendis qu'elle me disait d'une voix ancienne, si lointaine qu'elle paraissait venir de l'autre côté du fleuve, de l'autre face des Destins, qu'elle me disait de sa voix ancienne et véridique, si basse que je l'entendais à peine, si bas que je ne l'entendis plus jamais: « C'est moi qui, au bord du fleuve, un soir, ai soulevé, en mes mains pures et pieuses, la tête de l'Aède massacré et qui l'ai portée pendant des jours jusqu'à ce que la fatigue m'arrêtât.

» A la lisière d'un bois pacifique où des paons tout blancs erraient sous l'ombre des arbres, je me suis assise et m'endormis, sentant à travers mon sommeil, avec douleur et avec joie, le fardeau du chef sacré qui reposait sur mes genoux.

» Mais au réveil je vis la tête douloureuse me darder le regard de ses orbites rouges et vides. Les oiseaux cruels qui avaient becqueté les yeux rengorgeaient autour de moi leurs cols souples et lissaient leurs plumes de leur bec sanglant.

» Mon geste eut horreur du sacrilège, et, à mon sursaut, la tête roula parmi les paons effrayés et taciturnes qui rouèrent, épanouissant, à leur insu, l'extraordinaire prodige qu'ils étaient devenus, car leurs plumes portaient, dès lors et à jamais, au lieu de leur blancheur, en ocelures d'imaginaires et vindicatrices pierreries, l'emblème véridique des yeux sacrés dont ils avaient profané le mortel sommeil... »

HENRI DE RÉGNIER.

DEUIL[1]

La mort entière de Maupassant (on sait que, sur l'écrivain, depuis dix-huit mois, se fermait une cellule de maison de santé au mur comme la page désormais blanche) a ému et même délivré le sentiment public ; malgré que par endroits la presse l'ait inscrite en fait-divers, parce qu'elle n'avait rien à atteindre de l'auteur voici longtemps. Il semble aussi, insciemment, entre littérateurs, que le stage au seuil éternel, quand la première caresse de ténèbres eut, au front jeune, essuyé toute pensée, baissa les conversations ; après le décès, continue un suspens, avec de l'attente encore. Cependant, dès la saison, la rumeur circulant prématurée d'un dénouement, un journal avait, en hommage, proposé une consultation, entre de hauts oracles et divers, sur la gloire de l'ami presque défunt. Les réponses attestent et, pitié à part, celui en cause ayant droit à ne s'avantager du malheur, une discordance ; ici, du fait des aînés, le culte unanime, plénier, monté au ton qui convient envers le génie ; et plutôt, chez l'autre génération, un dédain. Considérable opinion, de Bourget, je me souviens, dont le mot toujours importe comme imprégné de pure essence : il dénonça une supériorité peut-être de Maupassant sur Flaubert, presque un rajeunis-

(1) Des articles sur l'état de notre littérature publiés en français régulièrement au *National Observer*, de Londres, par M. Stéphane Mallarmé, nous avons déjà recueilli (février 1893, n° 38) le bel éloge consacré à Théodore de Banville lors de l'inauguration de son buste au Luxembourg. Parmi tant de pages sagaces envoyées en Angleterre, et que M. Stéphane Mallarmé considère trop modestement comme de simples notes, en voici une de précision et d'impartialité admirables sur Guy de Maupassant, et qui offre, par surcroît, en raison de l'opposition des deux esprits, un intérêt particulier.

sement filial ou la retrempe en prime vie de l'art du maître par le disciple. J'isole Gustave Flaubert, parmi plusieurs absolus. Tout au moins, la sagacité de part et d'autre excellerait-elle à reconnaître, en un, très imprévu qui vint, avec des facultés telles de littérature que ce n'en est plus même, miraculeusement, quelque faune inné de la vision et du dire : foulant, selon la mystérieuse perfection attachée à sa nature, avec virginité, ce qui, pour tous, est la route où l'on peina. Son enfant certain, auquel voue une tendresse et dont s'enorgueillit, à défaut de l'envol culminant des altitudes le sol même littéraire d'une nation : il est le produit immédiat et bon à chacun. J'applaudis Zola, dans un discours perspicace autant qu'émouvant, sur la tombe, par un parfait éclair d'avoir indiqué La Fontaine et les *Fables* comme exemple de la probable immortalité qui accompagnera nombre des contes fermes et libres de notre contemporain. Un cas, ordinaire à ces déités de terroir, éclate ici, que quiconque lit, peut les lire et à la suite tout lire. Haussant subitement à leur degré le simple et l'initiant, loin : c'est restituer aux lettres la vertu d'une fonction originelle et inapprise, qui me frappe comme un dessein français.

Voilà comment, chez nous seuls, la Presse, limitons cette désignation, ainsi que de coutume, au journalisme, a, naguère, voulu une place aux écrits. Le traditionnel feuilleton en rez-de-chaussée longtemps soutint la masse du format entier : ainsi qu'aux avenues, sur le fragile magasin éblouissant, glaces à scintillation de bijoux ou par la nuance de tissus baignées, sûrement pose un lourd immeuble à étages nombreux. Mieux, à présent, la fiction proprement dite ou le récit, imaginatif, s'ébat au travers de « quotidiens » achalandés, triomphant à des lieux principaux, jusqu'au faite ; en déloge l'article de fonds, ou d'actualité, apparu secondaire. Suggestion et même leçon de quelque beauté, qu'aujourd'hui n'est seulement le rempla-

çant d'hier, présageant demain, mais sort du temps, comme général, avec son intégrité lavée et neuve. Que le vulgaire placard crié comme il s'imprime, tout ouvert, dans le carrefour, ait subi ce reflet, ainsi, de quel ciel soufflant, en tant que poussière, sur le texte politique, etc., je m'accommode : c'est acte de ces quelques années. Le doué ou le fort qui immédiatement aida au phénomène, rien qu'en se rencontrant là et prêt, avec une effervescence de sujets propres à empaumer le public en même temps que conforme tout à son instinct, aura été le prosateur de *Boule-de-Suif*, *Toine*, *Miss Harriett* ou la *Maison Tellier*, pour citer, entre tant, quelques épanouis chefs-d'œuvre. Le danger consécutif à cette révolution du journal : que le médiocre abonde ; du moins, plus que d'aucun, l'apport de Guy de Maupassant, en sauva . Nul de ses articles brefs et définitifs qui ne satisfasse, tout à fait ou dans la limite, l'amateur très difficile.

Je sais que telle aventure laisse indifférants certains : parce qu'imaginent-ils, à un peu plus ou moins de rareté ou d'élévation près dans le plaisir goûté par les gens, la situation se maintient quant à ce qui, seul, est élevé et rare, immesurablement et connu du nom de Poésie. Elle, toujours restera exclue et son frémissement de vols autre part qu'ici est parodié, pas plus, par le déploiement, dans nos mains, de la feuille hâtive ou vaste du journal. Ce papier, d'autant il se complétera et s'affinera, en l'espèce d'un objet nécessaire ou de luxe, n'émet-il pas une prétention à s'interposer entre les rêves et qui que ce soit ? — Un peu.

J'accorde à ce souci la disposition que montrèrent dans un appel à leur avis, où ils persistent, des esprits clairvoyants, aigus, envers Maupassant qui me paraît, avec des qualités intactes et uniques, le plus admirable des journalistes littéraires de ce temps. A jauger l'extraordinaire surproduction actuelle, à quoi la Presse cède son moyen intelligemment, la notion prévaut de quelque

chose de très décisif, qui s'élabore : certes, comme avant une ère, un concours énorme pour la fondation du Poème populaire moderne ou tout au moins de *Mille-et-Une Nuits* innombrables, où cette majorité lisante soudain inventée s'émerveillera. Comme à une fête assistez, vous, de maintenant, aux hasards de ce foudroyant accomplissement! Sinon l'intensité de la chauffe notoirement dépasse une consommation au jour le jour.

Je songeais à beaucoup de cela, durant l'office mortuaire, ce midi récent de tristesse, comme pour dégager son sens, avec le plus de futur, d'une destinée superbe brusquée. Sans m'appliquer même, tant de malaise envahissait une directe évaluation du confrère accablé que nous honorions, positivement à mettre debout dans l'ensemble sa personnalité et son œuvre : n'ai-je pas, en effet, pour suivre un trait spécial, omis les livres de grand jet qui illustrèrent de derniers ans (dont les seuls titres parlent fier, d'*Une Vie*, à travers *Pierre et Jean* et *Fort comme la Mort*, jusqu'au fatidique *Horla*). Série qui se tût indéfiniment prolongée, égale, avec des fuites au Théâtre.

Je me disais aussi, évoquant la première manière, celle-là qui peut-être sera classique, du conteur, avant que ne l'amplifiât et ne l'inquiétât le romancier — que, ce qui manquait, si l'on réclame d'un genre l'opposition de qualités exclusives et pourquoi ? à ce talent savoureux, clair, robuste comme la joie et borné comme elle au don (seul enviable, il suffit) : un au-delà angoissé ou subtil, quelques exaltations, la teinte lui en fut attribuée tragiquement à même l'existence, tôt, par la fatalité qui changea l'homme le plus sain et l'esprit le plus net coup sur coup en un dément et en un mort.

Stéphane Mallarmé.

TEODOR DE WYZEWA

> Valbert était né *intellectuel* : aucune infirmité n'est plus terrible que celle-là.
>
> TEODOR DE WYZEWA.

M. de Wyzewa, par la bouche du chevalier Valbert (1), a dit non sans raison : « Former des jugements sur les œuvres, vain et stérile jeu de pédants. » Je tiens trop à n'être point compté parmi cette insupportable, rogue et vile tourbe, pour ne pas requérir l'indulgence du subtil écrivain et le prier de considérer d'un esprit bienveillant que cette esquisse de sa personne littéraire ne prétend aucunement à reprendre, avec une sotte minutie, les traits qui m'en pourraient plaire moins. Ce qu'on appelle critique ne saurait être toléré que comme l'expression sincère de l'effet produit par une pensée sur une autre pensée ; et pour les gens qui ont pris de bonne heure la fâcheuse habitude d'écrire, c'est une manière encore de chercher à se montrer eux-mêmes tels qu'ils sont, que d'avouer comment ils comprennent autrui. Cette forme de l'exhibitionnisme mental ne mérite peut-être pas plus d'animadversion que les autres, une œuvre d'art étant après tout une partie du monde extérieur au même titre que les objets ordinaires des poèmes et des romans, et il est aussi monstrueusement impudique, si l'on y veut bien réfléchir, de manifester par des vers l'émoi ressenti quand le soleil tombe de l'horizon sanglant que de mettre au jour une opinion touchant les livres des morts ou des contemporains. Sitôt que l'on a renoncé aux joies puissantes et terribles du silence, toutes paroles deviennent également misérables et demeurent, pour qui les proféra et les compare aux magiques et taciturnes gloires qu'elles se travaillent à représenter, des impératrices déchues qui auraient abdiqué, par une soudaine folie, la majesté de leur trône.

(1) *Valbert, ou les Récits d'un Jeune Homme*, par TEODOR DE WYZEWA (Perrin et Cie).

Valbert, ou les Récits d'un Jeune Homme, vaut bien que de nouvelles exilées s'ajoutent à l'innombrable émigration des paroles. Un jeune Slave y raconte comment, amoureux depuis l'âge de six ans, il ignore ce que c'est que l'amour, et l'épilogue le montre possesseur enfin, grâce à Wagner, du bienheureux secret : l'amour, la félicité suprême réside dans la compassion et dans l'ignorance : « *Durch Mitleid wissend, der reine Thor ! — le niais, l'imbécile, mais qui a le cœur pur et qui trouve toute science dans la compassion :* c'est le seul homme vraiment heureux. » Jusqu'au jour où cette vérité lui apparaît, Valbert pense bien qu'il aime, mais il ne ressent rien. On dirait d'un Casanova de Seingalt un peu triste qui se convertirait vers trente ans à la morale évangélique : mais il reste un doute encore sur la solidité de son bonheur ; se contentera-t-il longtemps d'une explication des choses aussi rudimentaire ? et si la compassion et la simplicité du cœur n'étaient en lui que la lassitude momentanée de l'égoïsme et de la dialectique ? Je crains fort pour cette âme sauvée une chute nouvelle et définitive dans l'antique abîme de la pensée.

Je le crains, parce que M. de Wyzewa se contristerait sans doute d'apprendre que ce frère de sa religion présente soit devenu relaps : mais il me semble bien que jamais Valbert n'a cessé d'être un *intellectuel*, et qu'il doit à cette heureuse prédisposition de jouir pleinement de plaisirs qui seraient moins vifs pour un être d'intelligence médiocre, c'est-à-dire incapable de s'exagérer les faits de la vie courante jusqu'à y trouver prétexte à des paroxysmes de joie ou de tristesse. Tous ses déboires viennent précisément de ses infidélités envers sa propre nature : il pousse l'amour du mensonge au point de se mentir à lui-même et de se proposer d'accomplir les actes les plus antipathiques à sa sensibilité spéciale, uniquement afin de *faire comme les autres.*

Valbert est victime d'une confiance insuffisante en soi-même, ainsi que l'Hyacinthe de M. de Gourmont et comme tous les hommes, créatures fort imparfaites et versatiles. S'il pouvait être un pur esprit, la contemplation de ses idées le satisferait et il ne sentirait pas le puéril besoin de les faire admirer par les diverses personnes que la fatalité mauvaise de leur étoile met sur sa route. Il ignore l'orgueil de la pensée et n'en connaît que la vanité. Avec le goût des nègres pour

les verroteries, il se pare afin d'émerveiller les autres de toutes les précieuses qualités qu'il n'a pas et dont il ne possède que le stras et le clinquant; il croit « que l'amour peut naître de l'admiration et que l'admiration se confond avec l'étonnement ». Aussi, celle de toutes ses maîtresses qui correspondait le mieux à son idéal récent, cette ingénue petite Marie, l'exquise fille publique ramenée un soir de Bullier, est celle aussi qu'il déteste le plus et qu'il chasse avec tant de cruauté, parce qu'elle ne veut pas mentir et se refuse à « faire semblant de l'aimer ». « Quand je l'embrassais, dit-il, elle ne paraissait y trouver d'autre plaisir que celui de me causer du plaisir. » Pour n'avoir point, comme lui, condescendu à des tromperies indignes d'elle, malgré sa douceur, il la hait et la renvoie brutalement; et c'est après, dans le souvenir qu'il en garde, qu'il la change en une petite princesse.

De même, Mme Floriane, l'actrice qu'il aima, étudiant à Douai, avait pour lui une double figure, « étant sur le théâtre jeune et belle et étant à la ville une petite bourgeoise fanée et banale », et la femme de son correspondant au collège, morte quand il commençait à l'aimer et dont il se surprend à désirer la mort, « pour qu'elle vive triomphante et belle dans sa mémoire », ne lui présentent d'intérêt que comme êtres de fiction, de sa fiction: il n'aime que hors de la vie, ailleurs, dans le passé, dans le futur. Ainsi sa plus triste aventure amoureuse est sa liaison de six mois avec une demoiselle de brasserie: il couche avec elle consciencieusement, comme s'il accomplissait un devoir ; cela lui donne l'illusion de vivre à la manière le tout le monde. Et de cette courte incursion dans la nature il ne rapporte que vide et qu'ennui.

Au contraire, il ne goûte de véritable joie sentimentale que tout à fait à l'écart du monde, alors que malade, étendu sur un canapé, sans autre compagnie qu'un chat et des cigares, il évoque à son gré, comme réelles, toutes les beautés qu'il imagina jadis à tant de femmes et les réunit enfin en une seule figure de rêve féerique. L'énigmatique créature est généralement aveugle, tantôt brune, tantôt blonde ; elle confond en une prodigieuse harmonie des vertus contradictoires : tout ce que Valbert se figura jamais comme désirable dans les personnages de la vie et des livres surgit avec elle des limbes funèbres pour complaire à son âme inquiète et inassouvie. Et alors

seulement l'ivresse sensuelle secoue son corps énervé. « Du lit ou je reposais, j'appelais à moi mon Amie, et tout de suite je goûtais la volupté divine de la posséder dans mes bras. J'attachais mes lèvres à ses lèvres, ses cheveux dénoués flottaient sur mon front, et c'était comme si son corps eût fondu sous mon étreinte... Je couvrais de baisers ses pauvres vains yeux pleins de larmes, et puis de nouveau nos lèvres se mêlaient et je sentais sur ma langue la moelleuse caresse de sa petite langue brûlante. Enfin je l'avais toute à moi. Des éternités passaient autour de nous, rapides et bienfaisantes, nous laissant à cette molle ivresse qui nous transfigurait... Et puis c'était le sommeil avec des rêves bleus ; et c'était, au clair soleil du matin qu'elle ne pouvait voir sans moi, c'était mon Amie assise à mon côté, attendant mon réveil pour connaître l'heure et pour retomber dans mes bras. Et tandis que se taisaient mes désirs, doucement rassasiés, la pitié reprenait possession de mon cœur et y ramenait un nouvel amour. »

Pourquoi, incapable d'un long rêve, Valbert laissa-t-il disparaître sa surnaturelle Amie pour se livrer sans plaisir aux caresses naïves et grossières de la stupide petite Allemande ? Jacques le Fataliste répondrait : « C'est que cela était écrit là-haut. » Mais n'est-ce point plutôt qu'il lui fallait souffrir encore en cherchant à être aimé, jusqu'à ce qu'il comprît que c'était lui qui devait aimer ? Et la toute puissance de la compassion lui est révélée d'abord par Wagner, puis plus effectivement le soir où, dans le parc de Saint-Cloud, malgré sa haine des occupations matérielles, il a renfoncé de son mieux un clou dans la chaussure d'une jeune femme accompagnée par lui. Dès lors, le travail détesté jadis lui devient facile, puisqu'il travaille pour autrui et non pour soi, et l'épilogue le laisse enfin « sur le seuil du bonheur », auprès d'une fiancée de chair et d'os qu'il aime éperdûment.

Sans que l'œuvre ait rien de didactique, elle est, comme on voit, construite de telle sorte que deux règles d'éthique s'imposent à nous, le livre fermé : l'eudémonisme repose sur la compassion ; la pensée est détestable parce qu'elle engendre l'égoïsme. M. de Wyzewa pourrait bien se tromper en cela, et à supposer, comme je le croirais volontiers, que la compassion puisse donner à un pur niais la science de l'humanité souffrante, il ne s'ensuivrait pas que la sot-

tise fût la condition nécessaire de cette vertu. Et puis vraiment toutes ces méthodes de vie qui nous sont proposées apparaissent bien initiales et insuffisantes : elles ne s'attachent jamais qu'à développer telle ou telle de nos inclinations naturelles aux dépens des autres ; et à les admettre sans correctif on risquerait de former je ne sais quelle humanité mutilée et tronquée, et atteinte d'une hypertrophie tératologique de l'un de ses éléments normaux.

Autant les conclusions où nous voudrait insidieusement obliger M. de Wyzewa semblent contestables, voire dangereuses, autant, dussé-je lui faire peine en tenant compte de pareilles futilités, on trouvera de charme aux récits pris en eux-mêmes. Cela se lit comme les Mémoires du dix-huitième siècle, j'entends ceux qui sont écrits en bonne prose. Et n'est-ce point une joie, quand le jargon nous envahit chaque jour, de rencontrer un tel livre de libertinage élégant et attendri ? Mais le ton seul et la pureté de la langue rappellent les époques mortes : les épisodes et les images sont d'un homme qui aurait beaucoup fréquenté Henri Heine, Tourguéneff et toutes les littératures du Nord. M. de Wyzewa accomplit constamment ce miracle de séduire par toutes les grâces qu'il renie ; et je connais nombre de gens qui entreraient avec joie dans une communauté essénienne où tout le monde parlerait comme le chevalier Valbert. Mais ce n'est là qu'un souhait chimérique : Valbert y serait seul de sa race et de sa fière lignée de lettres, et les autres, sous prétexte de cœur pur, nous forceraient à ouïr par charité les plates fadaises de M. de Vogüé et de ses disciples en sottise.

PIERRE QUILLARD.

VOLUPTÉ

Matinée de printemps. Une clairière dans un bois. Au milieu d'un épais tapis de mousse, une grande fontaine ronde comme une énorme lune d'eau. Des nuages passent de temps en temps, moirant de reflets singuliers la paisible nappe unie, et alors le jour semble sortir de terre tandis que l'ombre des arbres obscurcit le ciel. Autour de la fontaine bruissent des insectes diaprés, des mouches d'un vert étincelant, de très petits papillons bleus tigrés de noir. Exquises senteurs des violettes sauvages. Les deux amoureux, ELLE quatorze ans, LUI quinze ans, sont assis près de l'eau ; ils regardent fixement la mousse, n'osant plus trop se regarder eux-mêmes. Ils sont inquiets.

ELLE : Ce sont des choses que nous ne comprendrons jamais, puisque nous ne pouvons pas interroger nos parents.

LUI : Est-ce bien utile de comprendre ?

ELLE : Tu es bête ! Toi, un homme, tu devrais savoir.

LUI : Je ne suis encore qu'un garçon.

ELLE : Tiens, je ne peux pas souffrir l'air que tu as ! (*Elle fait un geste d'impatience.*)

LUI (*subitement en colère*) : Et moi, j'ai horreur de ta manière de parler !

(*Silence.*)

ELLE (*rêvant*) : Non ! ce n'est pas naturel tout ce qui nous arrive. Dernièrement, en lisant dans mon livre de messe : « *Et Jésus penchant la tête rendit l'âme* », j'ai frissonné de tout mon corps. Pourquoi ai-je tremblé ainsi ? je n'en sais rien, mais cela me faisait presque plaisir d'avoir mal et de plaindre le bon Dieu. (*Elle se tourne vers l'amoureux.*) Veux-tu que je te dise tout ce qui me fait de la peine, depuis que nous nous connaissons ? Toi, tu me diras ce qui t'amuse ? Ce sera notre jeu d'aujourd'hui.

LUI (*boudeur*) : Je veux bien.

ELLE : J'ai commencé, à ton tour.

LUI (*soupirant*) : Moi, je reste souvent planté

devant une vitre de ma fenêtre en pensant à toi, qui ne le mérites guère, puis j'ai envie de passer mon ongle le long du verre pour le faire grincer, et rien que de songer à ça ma bouche se remplit de salive. Il faut que je fasse grincer mon ongle, c'est plus fort que moi, il le faut ! Les vitres attirent mes ongles. (*Il crache.*)

Elle : Tu me dis là ce qui te fait de la peine. Je t'ai demandé ce qui te faisait plaisir.

Lui : Mais non, c'est un plaisir ! Je t'assure. Toi, tu me racontes bien que pleurer sur le bon Dieu, ça t'amuse !

Elle : Oh ! j'ai des peines encore plus jolies, va ! Quand je me lave, je presse mon éponge au-dessus de ma nuque et je laisse couler tout doucement des gouttes. Elles roulent lentement, avec de petits froids détestables, puis elles finissent par me brûler, et je tombe en arrière dans un fauteuil, prise d'un fou rire ! Oh ! c'est une peine terrible, celle-là ! je n'ai jamais pu m'empêcher de me la donner...

Lui : Ce n'est pas drôle, en effet ! J'ai un autre plaisir encore plus beau. Je mets mon index sous un rasoir, et je me dis : « Une ! Deux ! Trois !... Attention ! » Puis j'enlève tout de suite le rasoir quand je sens qu'il va couper. Je crois que je vois ruisseler mon sang par terre, et que mon doigt est tombé en gigottant comme un morceau de serpent rouge. Ah ! si on me voyait, on saurait que j'ai du courage. Chaque fois, du reste, je me fend l'épiderme un peu, un très petit peu.

Elle : L'autre matin, j'ai cueilli un lis dans le jardin, un lis plein de rosée. J'ai d'abord jeté la rosée... à cause des oiseaux ; et je l'ai rempli de lait frais. Ça moussait ! ça moussait ! On aurait dit du champagne blanc, et ça sentait la fleur chaude. Malheureusement, mon lis s'est crevé au fond, et le lait s'est répandu sur ma robe. J'ai failli sangloter aussitôt en pensant que certains petits enfants n'ont pas toujours de bon lait à boire.

Lui (*affectueusement*) : Oui, cela, c'est bien de

ta part, c'est une pensée charitable. (*Avec curiosité.*) Pourquoi as-tu jeté la rosée ; ce n'est pas sale, la rosée ?

Elle (*très digne*) : Veux-tu donc que je boive après toutes les fauvettes du pays ?

Lui (*naïvement*) : Mais le lait. Tu l'as bu après le veau, puisque les vaches ont des veaux avant d'avoir du lait ?

Elle (*dédaigneusement*) : Non ! ce que tu es bête ! Comme si on avait besoin de parler de veau en ce moment.

Lui (*confus*) : Je ne trouve plus d'autre plaisir. Tant pis pour le jeu.

Elle (*péremptoirement*) : Cherche.

Lui (*faisant un effort*) : J'aime bien le vin pur. Il me fait mal à la tête, mais j'en bois tout de même à plein verre.

Elle : Quel plaisir stupide ! D'ailleurs, personne ne te le défend. Pour moi, quand je mange trop, je pense que je ne ressemble plus aux anges, et si j'étais libre je ne dînerais qu'avec des babas !

Lui (*cherchant*) : Attends un peu. Tu vas si vite, toi ! (*Il bâille*) Ah ! j'en tiens un ! j'ai découvert l'autre jour une souris dans mon armoire, je l'ai saisie par la queue pour la tuer et elle s'est retournée pour me mordre, alors je l'ai lâchée, j'étais très content de la lâcher.

Elle (*riant*) : Vilain sot ! se laisser mordre par une souris ! Il fallait venir trouver ma chatte aux yeux verts. Elle qui les aime tant ! d'un seul coup de patte elle leur enlève la peau de la tête, et on les voit courir dans tous les coins avec un petit bonnet de rubis !

Lui (*très vite*) : Et puis ! Et puis ! oh ! j'ai toutes sortes de beaux plaisirs encore... quand je me couche. Je mets ton portrait sous mon traversin, et je m'endors en t'appelant *ma petite femme*. Et puis !.. (*Il s'arrête embarrassé*) décidément, non, ce ne sont pas de jolis plaisirs, et j'aime mieux ne pas te les raconter... Il y a des choses rien que pour moi.

Elle : Des fois, je joue sur mon piano ma valse la plus facile très rapidement, comme si je tournais et que le clavier fût en cercle autour de moi ; et un passage où il y a une note aiguë, je le répète durant des heures, j'arrive à ne frapper qu'un seul accord, que cette seule note aiguë, toujours, toujours, le poignet m'en cuit. Ça devient comme un bruit de cristal qu'on brise perpétuellement, c'est fin, fin, et cela me dit des choses extraordinaires. Ça entre dans mon oreille comme une plume frisée, une aigrette de diamant, un pinceau de velours. L'autre soir, si maman n'était pas venue au salon, j'allais tomber raide et je me serais cassée en deux morceaux... Ah ! Il y a la peine du satin. Je passe mes mains sur mon couvre-pied de satin pompadour, et.... tu sais, on a des petites *envies*, des petites excoriations au bout des doigts, alors toute ma chair se hérisse tant ça me fait mal de les accrocher dans cette étoffe trop douce. C'est comme le long des vitres, pour toi ! Je ne peux pas m'en empêcher !... Il y a la peine des groseilles pas mûres que je mange en cachette, ça pique la langue et c'est très mauvais... Là peine de désirer avoir une chemise en tulle de voilette, brodée de gros pois dont deux s'arrêteraient sur chacun de mes seins... La peine de respirer des jacinthes ! Oh ! celle-là, mon chéri, tu ne saurais croire combien elle me fait plaisir ! Je vais m'étendre par terre tout contre une grosse jacinthe rose qui a poussé au bas du jardin, près d'une charmille. On est dans l'ombre comme ici. Je jette ma robe par-dessus ma tête et j'entoure la fleur de mes bras pour que le parfum me monte tout entier dans le nez, et je respire...je respire... Il me semble que je mange du miel pendant que des abeilles en s'envolant me frôlent les paupières de leurs ailes de sucre ! (*Elle se pâme*) Tu ne peux rien y comprendre ! Mais c'est si délicieux que je t'en oublie !....

Lui (*suçant une branchette qu'il vient d'arracher, au hasard*) : Merci bien ! Voilà une invention assez ridicule !

ELLE : Sais-tu ce que ça sent, la jacinthe ?

LUI (*ironique*) : Ça sent la jacinthe, probablement.

ELLE : Non, ça sent mon cœur !

LUI (*agacé*) : Tu as donc respiré déjà ton cœur ?

ELLE : Oui ! je suis sûre que c'est un sachet rempli de fleurs en clochettes.

LUI (*riant*) : Ce n'est pas possible ! Montre voir ?

ELLE (*soupirant*) : Oh ! non, tu ne le verras jamais.

(*Silence.*)

LUI (*jetant sa branchette dans l'eau d'un mouvement rageur*) : Tu es bien mauvaise pour moi, aujourd'hui. Nous n'avons que ces quelques heures de promenade à passer ensemble, et tu en profites pour m'accabler !..

(*Les mouches étincelantes s'élèvent tumultueusement de la nappe d'eau tranquille et bourdonnent autour des deux adolescents.*)

ELLE (*vivement intéressée*) : Regarde les belles mouches. On dirait des émeraudes vivantes et en feu.

LUI (*désirant la flatter*) : Ou les yeux de ta chatte !

ELLE : Elles viennent de se baigner, car elles luisent comme des gouttes d'eau verte ! Attrapes-en une, dis ?

LUI : Et si elle me pique !

ELLE : C'est vrai ! Ne les effarouche pas.

(*Ils se rapprochent l'un de l'autre comme pour se défendre contre une attaque possible.*)

LUI : je crois qu'elles ne sont pas méchantes. (*Une mouche se pose sur la joue de l'amoureuse*). Tiens ! Celle-ci qui te prend pour une plante. (*Gracieusement*) Elle a senti ton cœur sans doute. Frrrrrrr... la voilà partie ! Et elle n'a pas osé te faire de mal ! (*Ils se regardent, attendris, et s'embrassent furtivement.*) Faisons la paix ! Moi, je n'ai plus de plaisir à te dire.

ELLE : Et moi, plus de peine à te conter ! (*A ce*

moment, la clarté de la fontaine s'éteint, le ciel s'assombrit.) Jouons à autre chose !

Lui (*lui prenant les mains*) : Laisse-moi dégrafer ton corsage pour aller respirer ton cœur, j'en ai la tentation !

Elle (*pudique*) : Ce ne serait pas convenable. (*Elle se recule un peu et joue avec l'eau. On entend comme un bruit de perles remuées.*)

Lui (*à genoux*) : Je t'en supplie !. . (*Elle lui jette de l'eau à la figure.*) je le veux !

(*Elle éclate de rire et se renverse en arrière, ses cheveux se déroulent sur l'eau.*)

Elle : Non ! Non ! Pas cela, mais je te permets de caresser mes nattes.

Lui (*se précipitant sur sa chevelure déjà mouillée*) : Est-ce qu'ils sentent la jacinthe aussi? Donne-les moi ! Donne-moi tes mains, tes petites coquilles de mains ! Donne-moi ta figure, donne-moi ta taille... Eh ! Donne-moi tout, puisque je n'aurai jamais ton cœur. (*Il sèche les cheveux sous ses baisers.*)

Elle: Tu es insupportable !

Lui (*la regardant avec pasion*) : J'ai soif ! Donne-moi de cette eau dans tes deux mains réunies en bénitier. C'est étrange, j'ai les lèvres qui brûlent. (*Elle puise de l'eau et lui tend ses deux mains pleines , il boit éperdu.*) On dirait du miel, on dirait du lait, on dirait du sang, on dirait du vin, on dirait de l'eau-de-vie. Ça embaume et ça grise Oui, tes mains sentent la jacinthe ! Oh ! que je suis heureux ! (*Il la contemple.*) Ecoute ! j'ai un moyen de te prendre malgré toi tout entière. Tu vas te pencher sur la fontaine et te mirer, puis tu me redonneras à boire de l'eau que tu prendras à la place où tu te seras vue. Ainsi je boirai ton portrait et tu seras en moi pour l'éternité ! (*Anxieusement.*) Cela te paraît-il assez convenable ?

Elle (*souriant*) : Oui, à la condition que je n'y mirerai que le haut de mon visage. (*Elle se penche sur l'eau.*) Je ne me vois pas bien ! Oh ! comme cette eau est profonde ! Je parie que cette fontaine

traverse toute la terre, tant elle est noire! Ah ! je me vois... je me vois... Tiens! j'y retrempe mes nattes, tu auras le goût de mes cheveux, et puisque je suis très blonde ce sera du miel tout à fait!

Lui (*timide*) : Tu me boiras à ton tour, dis ?

Elle (*avec dédain*) : Je ne boirai pas dans les mains d'un garçon.

Lui (*s'inclinant dévotement sur ses mains qu'elle a de nouveau remplies d'eau*) : Oh ! je te remercie tout de même. Tu es si douce pour moi quand tu veux. (*Il hume l'eau et se redresse fièrement.*) A présent, je t'emporterai partout.

(*La fontaine s'éclaire peu à peu, les nuages passent, les mouches recommencent à bourdonner au soleil.*)

Elle : C'était bon ?

Lui (*enivré*) : Comme le vin de la messe !

(*Il se roule à ses pieds avec une joie de jeune chien.*)

Elle (*sentencieusement*) : Quand nos parents nous marieront, nous ferons bâtir ici notre maison de campagne. Ce n'est pas trop loin de la ville, et le boulanger pourra nous apporter du pain tendre tous les jours. Moi, vois-tu, je ne vivrais pas sans pain tendre.

Lui (*la contemplant de par terre avec ravissement*) : Est-ce vrai que tu me trouves bête ?

Elle (*qui regarde dans l'eau distraitement*) : Oui ! Oui !... Nous aurons une belle basse-cour, et nous mangerons des poulets rôtis tous les jours, excepté le dimanche. Seulement, tu tueras les poulets, car j'ai peur du sang.

Lui : Est-ce vrai que tu m'aimes ?

Elle (*de plus en plus distraite et se penchant de différents côtés*) : Nous monterons à cheval tous les matins, j'aurai une amazone de drap gris... Tiens! Qu'est-ce que j'aperçois là, au milieu de cette mare ?... Nous aurons une bonne qui saura me changer la forme de mes robes toutes les semaines, je suivrai les modes... Enfin ! qu'est-ce que je vois là-dedans ? C'est sombre, sombre ! Ça

monte à la surface en faisant des bulles.... (*Elle se lève.*)

Lui (*toujours étendu sur le dos*) : Moi, je t'adore!

Elle : Voyons ! Lève-toi ! Il faut que nous rentrions... Mon Dieu, que cette eau est limpide! Elle est tellement bleue en ce moment qu'on croirait se pencher sur un ciel tombé dans la mousse... (*Elle s'approche encore et pousse un cri terrible qui éveille des échos lointains.*)

Lui (*se relevant d'un bond*) : Qu'as-tu donc, ma bien-aimée ?

Elle (*se retournant affolée*) : N'avance pas, je te le défends !

(*Elle fait quelques pas en chancelant, puis va tomber dans ses bras.*)

Lui (*désespéré*) : Elle se trouve mal ! Mon Dieu ! Elle va mourir ! Au secours !

Elle (*d'une voix entrecoupée*) : Ce n'est rien, chéri ! Allons-nous-en ! (*Sa voix baisse de plus en plus*). Emporte-moi sans regarder l'eau, sans regarder l'eau... (*elle s'évanouit.*)

(L'amoureux, *obéissant, l'emporte comme une morte dont les bras pendent inertes, tandis qu'un reflet de soleil éclaire l'autre morte, dont la bouche ouverte toute grande laisse voir les dents très blanches à travers l'eau pure.*)

Rachilde.

VIE DE MÉLÉAGRE

Méléagre naquit dans une cité blanche et verte, parmi les palmiers, les eaux vives, à Atthis, nous dit-il. Or il ne s'appelait pas Méléagre, et Atthis est une ville qui n'a jamais existé.

Il était Syrien, il était israélite, comme Heinrich Heine, à qui il faut le comparer. On pense qu'il se convertit de bonne heure aux belles déesses de l'Hellas, à la langue de Sapphô et d'Alcée. Les derniers poètes survivants ne virent pas en lui un barbare, mais ils l'accueillirent parmi eux, comme fit Artémis pour ce divin khéroub qu'elle rencontra un matin sur les pentes boisées du Liban, lorsqu'ayant chassé très longtemps elle s'était presque égarée. Les Grecs de Byblos racontaient que l'Ange lui avait paru quelque enfant du Cygne et de Kypris, et qu'au seul regard de la déesse il l'avait suivie comme la lumière.

Raphaël, ou David peut-être, ou Jean, ainsi s'appela Méléagre. La vallée du Hiéromyces, qui est aujourd'huit le Yarmouk, le vit naître, cela est possible. C'est là qu'il put lire la Bible et garder du Sir Hasirim assez de grâce et de volupté pour donner aux Charites d'Ionie toute la langueur orientale. Quand il eut passé l'enfance, il partit pour l'île de Tyr et y vécut toute sa jeunesse.

Ce fut une vie très régulière ; il fit des vers et fréquenta chez les courtisanes. Il y a lieu de croire que ses premiers essais furent dictés par une passion plus rêvée que sentie. Il se créa une idéale amie qu'il nomma Dzénophila, ce qui veut dire chère à Dzeus ou, peut-être, pieuse envers lui. Autour de ce nom il assembla le cortège ailé des Désirs, la triple splendeur des Charites et tous les dons cythéréens ; mais, si même elle exista, les

vers qu'il écrivit pour elle montrent qu'il ne la connut point.

La plus aimée fut sans doute Lykaïnis, pour qui il ne fit que trois épigrammes, et qui le trompa. La mieux chantée, la plus célèbre, est l'éloquente Héliodora.

Héliodora, don de Hélios, s'appelait-elle ainsi pour être née aux pays du soleil levant ? Indoue, Perse ou Babylonienne, ou du royaume de Saba ? Il l'aima, il la chanta fidèle et adultère, vivante et morte. Nous savons par lui que sa conversation avait tous les charmes, et son âme toutes les passions. Elle avait pour amies Timo, Timarion, Antikleia, Dorothea, et une juive du peuple que Méléagre avait connue et qui se faisait appeler Dêmô.

Lykaïnis, Héliodora, Dêmô, telles furent les maîtresses de Méléagre à Tyr. Il ne semble pas qu'il en ait eu d'autres, sauf peut-être cette petite Phanion à qui il adressa une pièce très tendre et deux épigrammes précieuses. Mais il nous a laissé quelques distiques isolés, faits pour des courtisanes qui recherchaient sa compagnie et le priaient à dîner. C'est ainsi qu'il a éternisé le souvenir de la charmante Tryphéra, de Kallistion qui aurait dû s'appeler Kallischion, et d'Asklêpias dont les yeux étaient bleus comme la mer tranquille.

Méléagre eut aussi des amis. Comme Anakréon chanta Bathylle, Virgile Alexis, et Shakespeare le jeune comédien qui joua Rosalinde et Juliette, Méléagre aima Myïskos, et d'autres encore. Quand il devint vieux, il quitta la ville.

Il se retira à Kôs, patrie de Dzeus, et fut inscrit comme citoyen des Méropes. Peut-être fut-ce à la suite d'une maladie grave qu'il se décida à mettre sa vieillesse sous la protection d'Asklêpios, à qui l'île était consacrée. Dans ce lieu adorable, au bord de la mer Céramique, en vue de Cnide et d'Halicarnasse, il vit le soir tomber peu à peu sur sa vie. C'est là qu'il apprit un jour la

mort d'Héliodora ; je le sais, car son épitaphe est en langue dorienne. Il lui dit adieu de très loin, comme au dernier souvenir de sa jeunesse orientale. Autour de lui les abeilles bruissaient dans les vignes ; sur les prairies scintillait le cri des cigales, et des femmes passaient sur la route enveloppées de lumière rose par ces légères étoffes de soie transparente que l'on tissait à Kôs même, et qui laissaient aux formes leur beauté. Au-dessus de la ville, entre le ciel et la mer profondément bleus, rayonnait la blancheur de l'Asklêpiéon ; Méléagre y montait souvent, car l'enceinte sacrée renfermait le marbre incomparable de Praxitèle, « Aphrodite vêtue », qu'il avait sculpté, disaient les prêtres, dans l'inspiration d'Apollon.

C'est là qu'ayant réuni pour lui-même cette Couronne Fleurie des Muses qu'on a appelée l'Anthologie, entouré des vers qu'il aimait, il s'endormit dans la paix des dieux, vers le temps où naquit Jésus.

PIERRE LOUYS.

DIX ÉPIGRAMMES CHOISIES[1]

XXXIII

O nuit, ô insomnie dans le désir d'Héliodora, * et à l'aube morose, ô frissons, volupté des larmes...

Est ce qu'elle a gardé de ma tendresse un peu ? et du baiser * se souvient-elle ? est-il encore brûlant dans ses froides pensées ?

Est-ce qu'elle se couche avec des larmes ? mon ombre en rêve * l'embrasse-t-elle, vainement contre sa poitrine avec des baisers ?

Ou bien... un autre amour, de nouveau jeux ? Puisses-tu jamais, Lampe, * ne voir ces choses ; mais de celle que je t'ai confiée être la gardienne.

---

(1) Les cinq premières extraites de la série : *Les Amours d'Héliodora*, les deux suivantes de la série : *Les Amours de Dzénophila*.

XXXIV

Astres et, ô favorable aux amants, belle lumineuse Sélènè *, ô Nuit, ô petit instrument compagnon des festins,

Est-ce que l'amoureuse encore dans son lit je la trouverai * éveillée, et vers sa lampe toujours lamentant?

Ou bien, a-t-elle un amant auprès d'elle ? Sur le seuil, fanées * par les larmes, je suspendrai les suppliantes couronnes

Avec cette épigraphe : « Kypris, pour toi Méléagre, initié * à tes jeux, suspendit ces dépouilles d'amour. »

XXXV

Pour cela seul, mère de tous les dieux, je te supplie, chère Nuit, * oui je te supplie, compagne chantée des orgies, redoutable Nuit.

Si quelqu'un, introduit sous la couverture d'Héliodora, * se réchauffe et oublie le sommeil contre cette peau douce,

Que s'endorme la lampe, et lui, dans le giron de cette femme, * lassé, qu'il repose, nouvel Endymion.

XXXVI

On l'a enlevée ! Qui a été assez méchant pour l'attaquer ? * qui est celui-là qui a osé, même contre Erôs, le combat ?

Allume vite les torches de pin. Cependant... un bruit... Héliodora ! * Reviens encore dans ma poitrine, mon cœur.

XXXVII

ÉPITAPHE D'HÉLIODORA

Mes larmes, là-bas, à travers la terre, Héliodora, * je te les donne, derniers restes d'amour, jusque dans le Haïdas,

Larmes douloureusement pleurées. Sur la lugubre tombe * je verse en libations le souvenir de nos désirs, le souvenir de notre vie intime.

Tristement, car tristement, amie, même dans la pourriture, moi Méléagros * je te pleure, vaine supplication devant l'Akhérôn.

Aïe ! aïe ! où est ma fleur désirée ? Il l'a prise, Haïdas, * il l'a prise ; il a souillé de poussière la fleur nubile.

Mais je t'implore à genoux, ô Terre nourrice de tout : la malheureuse,* doucement dans ton giron, mère, embrasse-la.

XLII

Déjà la giroflée blanche fleurit, et fleurit sous la pluie * le narcisse, et fleurissent au hasard des montagnes les lys.

Et déjà l'amoureuse, parmi les fleurs devenue fleur*, Dzénophila fleurit, douce rose de Peïthô.

Prairies, sous vos vaines chevelures brillantes pourquoi riez-vous ? * L'enfant vaut toutes vos couronnes parfumées.

XLVII

Tu dors, Dzénophila, branche alanguie. Puissé-je en toi maintenant * comme un sommeil sans ailes entrer dans tes paupières,

Afin qu'en toi pas même Lui qui tient les yeux de Dzeus charmés * ne vienne, et que je te possède moi-même, moi seul.

LXVI

ÉPITAPHE DE KLEARISTA

Ce n'est pas son fiancé, c'est l'Aïdas qu'à ses noces Klearista * a reçu, ayant délié sa ceinture de virginité.

Tout à l'heure, les flûtes du soir disaient la douleur joyeuse de la vierge * et les portes de la chambre étaient frappées bruyamment ;

Les flûtes du matin ont poussé des hurlements, et l'hyménée* silencieux en lamentable cri s'est changé.

Ce sont les mêmes qui éclairaient les rideaux de ton lit de noces, * ces torches de pin, ô morte, qui t'ont montré la route...

XCVI

LA DERNIÈRE ÉPIGRAMME

Moi, annonciatrice de l'extrême borne, la Fin,* gardienne très fidèle des pages écrites,
Je dis que, de tout, il a rassemblé en un seul travail, * — le poète, — ces choses enveloppées dans un livre,
Et a terminé, Meleagros. Immortelle, pour Dioklès * il a tressé la Couronne Fleurie des Muses,
Et moi, repliée comme le dos d'un dragon, * je trône à ma place, à la fin de la bonne poésie.

XCVII

LE TOMBEAU DE MÉLÉAGRE

Sans faire de bruit, ô étranger, approche. Car avec les hommes pieux le vieillard * repose, endormi dans le fatal sommeil,
Le fils d'Eukratès, Meleagros qui chanta les douces larmes d'Erôs * et les Muses, avec les rieuses Kharites.
Il a grandi à Tyr, fille des dieux, et sur la terre sainte de Gadara; * et Kôs, aimée des Méropes, a nourri sa vieillesse.
Or, si tu es Syrien: *Salam !* Si tu es Phoïnikien : * *Aïdoni !* Si [tu es] Hellène : *Khaïré.* Toi, dis de même.

LETTRES INÉDITES

DE J. CLÉSINGER

II

AU MARÉCHAL VAILLANT, MINISTRE DE LA MAISON DE L'EMPEREUR.

Monsieur le Ministre,

Je viens aujourd'hui faire appel non seulement à votre justice administrative, mais encore à vos sentiments si généralement appréciés de bienveillance et d'équité.

Si bref que je m'efforcerai d'être, le rapport que je prends la liberté de vous adresser nécessitera certains détails indispensables à éclaircir à vos yeux une situation contre laquelle je me crois en droit de protester, parce que je suis convaincu qu'au-dessus des rivalités, des jalousies et des haines privées, je puis encore compter dans mon pays sur des esprits sains et impartiaux qui sauront apprécier ma conduite.

Voici quelle est, depuis 1853, ma situation envers l'Administration sous les différents ministères. En 1853, M. Fould ministre des Beaux-Arts, me commanda le modèle plâtre d'une statue équestre de François Ier au prix de 30.000 francs, et son piédestal, modèle plâtre, au prix de 10.000 francs. En vertu de cette commande, un atelier me fut donné au Garde-Meuble, rue de l'Université. Suivant les désirs de M. Fould, je lui soumis successivement trois esquisses de ma statue. Le ministre choisit d'abord la première. A peine mon travail en voie d'exécution, je reçus l'ordre de me baser sur ma seconde esquisse, puis enfin sur la troisième. Ces tâtonnements étaient d'un augure que la suite justifia.

J'avais accepté cette commande sous la réserve de n'éprouver aucune entrave de la part de l'Administration, ainsi qu'en témoigne ma réponse d'acceptation au ministre.

Cependant j'eus bientôt à lutter contre les difficultés de toutes sortes. Dans un atelier mal clos, ayant

(1) V. *Mercure de France*, mars 1893 (n° 39).

à supporter les rigueurs d'un hiver exceptionnel, ma terre gelait pour ainsi dire sous mes doigts. J'en appelai à S. M. l'Empereur, le suppliant de venir juger de mes efforts et de mes difficultés. Sa Majesté vit à l'atelier ma statue, gelée. Néanmoins Elle se déclara satisfaite de mon travail et m'engagea à copier l'armure du Louvre. Le lendemain de sa visite, Sa Majesté me fit généreusement parvenir une somme de 10.000 francs (1). Je me remis à l'œuvre, et, fin d'année 1854, ma statue, montée en plâtre dans mon atelier sur le piédestal qui m'avait été commandé, fut visitée par le ministre, MM. de Mercey, Théophile Gautier, Arsène Houssaye et Lefuel. Là, d'un commun accord, il fut décidé que le piédestal, que j'avais exécuté sur les mesures de M. Lefuel, était trop petit pour la statue ; puis je proposai au ministre, qui accepta, d'apporter à mon œuvre quelques nouvelles modifications. J'avais à cette époque reçu de l'Administration en divers acomptes la somme totale de 21.000 francs. Pour subvenir à mes surcharges de frais, j'avais vendu mon mobilier, emprunté à diverses personnes, travaillé deux années uniquement à cette œuvre, et perdu un œil d'une kératite provenant du séjour prolongé dans ce local humide.

Je demandai au ministre un règlement de comptes, qui me fut refusé sous prétexte que je n'avais pas achevé les nouvelles modifications auxquelles je m'étais engagé.

Je partis pour le Jura, découragé par la misère, anéanti par la maladie. Bientôt après, je reçus une lettre de mon ami Alexandre Dumas fils, qui, ayant vu le ministre et M. Lefuel à mon sujet, m'envoyait un brouillon de lettre à adresser à M. Fould, auquel j'écrivis dans les termes qui m'étaient donnés pour me confier à sa juste appréciation des faits.

Je revins, et au printemps de 1855 je recommençai un *troisième modèle de François I^er^*, celui qui fut exposé dans la Cour du Louvre. M. Fould promit à mon avoué, M. Courbec, de me venir en aide dans cette nouvelle œuvre, en dehors de la précédente commande dont le modèle complètement achevé existait.

(1) On raconte à ce propos que Clésinger avait installé sur son poêle une marmite où cuisaient des pommes de terre. L'empereur, intrigué, questionna, — et Clésinger, levant le couvercle, lui répondit: « Sire, sous votre règne, les artistes ne mangent que des pommes de terre. »

A ce moment, j'espérais être non seulement payé des débours considérables que l'on m'avait infligés, mais encore des honoraires auxquels le temps employé consciencieusement me donnait le droit de prétendre. Dans ce but, j'adressai à S. M. l'Empereur un rapport chiffré, détaillé, de mon travail. J'ignore s'il est parvenu à sa haute destination, mais je fus mandé par M. Varcolier, secrétaire des commandements de S. A. I. le Prince Napoléon. Dans cette entrevue fut ébauché, d'un commun accord, un mode d'arrangement.

Fin décembre 1855, une statue fut érigée dans la Cour du Louvre sur un nouveau piédestal exécuté d'après mes plans par M. Lefuel.

Je reçus sur ma nouvelle œuvre non seulement les compliments de l'Administration, mais encore ceux de S. M. l'Empereur par l'intermédiaire de M. A. Blanche, secrétaire général du ministère d'Etat. Tout se passa bien les premiers jours, mais un sculpteur d'esprit ayant nommé François Ier le sire de Framboisy, le quolibet circula, et, comme de toute plaisante actualité, le public s'en amusa.

Nos critiques aujourd'hui reconnaissent que ma statue avait de grandes qualités, et que depuis ce temps l'Administration n'a pas exposé une œuvre qui valût celle-là; qu'importe, l'Administration, alors, non seulement ne me soutint pas, mais m'abandonna impitoyablement. J'étais ruiné, discrédité, et lorsqu'enfin je réclamai un réglement de comptes pour abriter mes créanciers, M. Fould m'invita à me déclarer *en faillite*, et, sur mon refus formel, m'engagea à m'absenter au moins pendant quelques mois. Le ministre me remit 3.000 francs, non à valoir sur l'œuvre en question, mais comme indemnité d'un bronze que je lui avais offert. L'affaire de cette commande, soi-disant réglée, ne le fut jamais autrement ; bien plus, à peine arrivé à Rome je reçus, par voie de l'Académie de France, plusieurs lettres de M. Lefuel que j'ai conservées, témoignant que l'Administration, loin d'avoir réglé avec moi les travaux de François Ier, me demandait encore de refaire *une quatrième* statue, *dans les dimensions proportionnelles du Marc Aurèle, en rapport avec l'architecture de la place du Capitole.*

Comment aurais-je songé à de semblables travaux alors que je venais de quitter mon pays, discrédité, endetté et si pauvre qu'il me fallut le long de la route

travailler pour avoir du pain, comme un débutant inconnu.

Après quelque temps de séjour à Rome, j'exécutai le groupe en marbre d'Hercule Enfant dans le but d'offrir à S. M. l'Empereur une marque reconnaissante du secours de 10.000 francs que j'en avais reçu au moment de mes difficultés. Mon offre fut agréée sans doute, puisqu'elle figure au jardin des Tuileries (1), quoique je n aie jamais eu l'honneur d'un simple accusé de réception.

De 1856 à 1861, je me tirai d'affaire à Rome par des travaux particuliers ; le silence, l'oubli s'étaient faits pour moi au ministère, bien que je ne négligeasse à aucune Exposition de faire preuve de ma qualité d'artiste français, je dirai plus, d'une énergie de travail incontestablement féconde.

A cette époque, M. le comte de Nieuverkerke vint à Rome, et visitant mon atelier m'encouragea dans mes efforts et me conseilla de refaire ma statue de François Ier dont on reparlait, me dit-il.

De mon propre mouvement et à mes frais, j'avais exécuté le grand modèle d'une statue équestre de l'empereur Napoléon Ier en costume romain. C'était dans mon projet mon œuvre de rentrée. J'expédiai ce plâtre en France, où je me rendis. Malheureusement, par la faute de mon correspondant, mes caisses séjournèrent longtemps à Marseille, et lorsque je les ouvris, au Palais de l'Industrie, ma statue, fondue, pulvérisée, était entièrement à refaire.

Alors, le comte de Nieuverkerke m'ayant encore assuré que sans ma statue de François Ier je n'avais rien à espérer, j'entrepris simultanément un nouveau modèle, *le quatrième.*

Mes deux statues terminées, je les exposai dans la grande nef du Palais et demandai à S. E. le comte Walevsky, alors ministre des Beaux-Arts, une audience qui me fut accordée.

Dans cette audience, je sollicitai du ministre l'achat de ma statue de Napoléon Ier, que j'avais exécutée, transportée à mes frais de Rome à Paris, dans le but de liquider par l'achat de cette œuvre les entraves

(1) Volée en 1871, ainsi que le *Taureau romain.* On ne vola pendant la commune aux Tuileries que des œuvres de Clésinger, — ce qui signale moins des dévaliseurs que des amateurs, ou des envieux. R. G.

pécuniaires où m'avait jeté l'échec de François Ier. Le ministre me fit espérer cet achat, me montra même d'une fenêtre l'emplacement sur lequel il désirait faire élever ma statue, objectant néanmoins que ce serait sous condition de la refaire et de remplacer le costume romain par le vêtement légendaire du héros français. Quelques jours s'écoulèrent sans m'apporter la commande officielle que j'espérais. Enfin j'appris qu'une Commission s'était réunie, Commission organisée à mon intention puisqu'elle n'a siégé ni avant ni après la délibération du fait me concernant. Or, ce jury improvisé, composé de quelques membres de l'Institut, de l'Administration et d'*artistes sculpteurs* tels que MM. Cavelier, Guillaume, Duret, etc., déclara s'opposer à l'acquisition de mon Napoléon ou de toute autre œuvre ! L'opinion fut mise aux voix, l'unanimité du rejet fut complète sauf deux voix, celle de M. Arsène Houssaye et celle du ministre, qui me donna lui-même ces détails. Ainsi, j'avais contre moi un procédé sans précédent, puisque le ministre des Beaux-Arts n'avait pu me faire un achat ou commande sans l'assentiment d'un conseil d'Administration composé depuis des années des mêmes membres, qui, tant qu'ils garderont le poste, sont bien résolus à m'écarter.

A l'époque dont je vous parle, Monsieur le Ministre, la statue de Napoléon Ier n'était nullement commandée à M. Guillaume. Il est vrai que l'on se récriait hautement alors sur le costume romain dont j'avais revêtu Napoléon Ier, ce qui n'empêcha cependant point l'Administration de commander plus tard dans ce même costume le Napoléon de la Colonne Vendôme, et encore ultérieurement un Napoléon équestre pour Ajaccio, fac-simile du mien. Comme de toutes mes tentatives, l'Administration a ri de celle-là, tout en gardant le soin de s'en servir au profit des autres. Quoi qu'il en soit, S. E. le comte Walevsky montra des regrets de n'avoir pas abouti pour moi à un meilleur résultat, et promit à M. Thiers, mon bienveillant intermédiaire en cette affaire, de me faire une commande par l'Administration des Bâtiments civils, conséquemment en dehors de la *Commission des Beaux-Arts*. Le ministre demanda en outre à M. Thiers si une *indemnité de dix mille francs* pour ma statue de Napoléon Ier me satisferait. Je répondis à M. Thiers que je serais reconnaissant de toute indemnité sur une œuvre qui était pour moi une rude perte, du moment où l'Etat la refusait.

Je partis immédiatement pour Rome, confiant dans la protection du comte Walevsky, qui m'avait témoigné une bienveillance dont je lui serai toujours reconnaissant. Le ministre, en effet, ne m'oublia point, car à la fin de 1863 je reçus la lettre de commande de la statue de Charlemagne.

En m'appuyant sur mes rapports avec S. E. le comte Walevsky, j'ai eu à cœur, Monsieur le Ministre, de répondre au *démenti formel* que contient votre lettre du 10 février au sujet de la promesse d'indemnité que j'avais mentionnée. Que cette promesse ne soit pas valable, cela est possible, puisqu'elle n'a été qu'un échange de paroles, contre lesquelles je ne prétends nullement réclamer, mais je tiens à établir que je *n'ai rien inventé* ; j'ai avancé un fait, dont je n'ai, il est vrai, d'autres preuves que l'honneur du comte Walevsky et la mémoire de M. Thiers; je trouve ces preuves suffisantes pour les invoquer et demander au moins à mon égard un respect auquel j'ai droit autant que personne.

A peine ma commande de Charlemagne en mains, je me mis à l'œuvre, et en 1864 je revins à Paris avec ma statue. Je la montai au Palais de l'Industrie, mais bientôt je m'aperçus que le manque de profondeur et de hauteur de mon atelier particulier m'avait induit en quelques erreurs. Mon modèle cependant était achevé, moulé. J'avais deux partis à prendre :

Livrer à l'Administration une œuvre que je jugeais méritante, mais en certains points défectueuse ;

Ou, perdant les frais de mes moulages, subir de nouvelles dépenses en recommençant le cheval. Je m'arrêtai à ce dernier parti, car, quelques vexations que me fasse endurer l Administration . je ne puis oublier que je ne travaille point pour une coterie mesquine d'intérêts privés, mais pour mon pays, et à des œuvres dont mon nom seul sera responsable dans l'avenir.

Aux yeux de l'Administration, cela s'appelle *mal employer son temps;* aux yeux du public, croyez-moi, Monsieur le Ministre, cela s'appelle être un artiste convaincu et consciencieux, qui voit dans ses travaux quelque chose de plus noble qu'une parcelle de budget à grignoter.

Ainsi que le marque votre lettre, Monsieur le Ministre, je travaille depuis près de deux ans dans le Palais de l'Industrie, forcé d'interrompre souvent mon travail grâce à l atmosphère insalubre de ce lieu où

peu d'ouvriers consentent à lutter avec moi contre les rhumatismes. Pour mon compte, j'en suis sorti perclus en septembre dernier. Mais ce n'est pas la question.

L'Administration m'invite *à évacuer les lieux* au plus vite.

L'Administration eût dû songer que l'on n'emporte pas sous le bras une œuvre de l'importance de celle que j'exécute. Mon Chariemagne est encore en terre, le cheval du moins, l'homme étant moulé. J'ai demandé quelques semaines de sursis durant lesquelles je me faisais fort d'achever ma statue, qui, je le répète, n'est en ce moment transportable d'aucune façon.

L'Administration a obtenu votre signature, Monsieur le Ministre, pour me formuler un refus catégorique. Il ne me reste qu'à protester contre le déplacement de mon œuvre, auquel il ne m'est malheureusement pas possible d'acquiescer, car je ne saurais consentir à l'anéantissement d'un travail auquel j ai consacré trois années et dont j'estime la valeur. En réponse au paragraphe de votre communication concernant mon projet de *Monument à la Paix*, je me permettrai de vous faire observer, Monsieur le Ministre, que mon but n'a jamais été de le faire figurer à l'Exposition prochaine, où d'ailleurs mon nom me donne admission. J'ai formulé à S. M. l'Empereur le désir de lui soumettre *personnellement* un projet, sans faire suivre cette demande d'aucune désignation spéciale d'emplacement. La note insérée au *Moniteur* du 9 février m'autorise à élever mon monument au Palais de l'Industrie, sans allusion aucune d'*Exposition publique*.

Si, sans cette dernière condition, je ne puis le monter à l'Industrie, j'adresserai à Sa Majesté la demande d'un autre emplacement, car je suis résolu à ne pas livrer une œuvre que je considère comme la plus grande tentative artistique du siècle aux embûches de la malveillance, dont j'ai malheureusement l'expérience. Lorsque S. M. l'Empereur aura jugé la valeur de mon projet, sa haute décision, sans nul doute, me prescrira la route à suivre.

Maintenant, Monsieur le Ministre, permettez-moi en terminant de vous affirmer que si ma voix eût été plus souvent entendue je n'en serais pas réduit à me buter contre d'incessantes entraves. Si j ai dédaigné jusqu'ici de répondre directement aux haines, aux calomnies dont je suis l'objet, si je n'ai point protesté contr

l'exclusion systématique où l'on me tient en toute question non seulement artistique mais personnelle, c'est que je pensais triompher par mon travail. J'y suis arrivé dans l'opinion du public, qui ignore certainement combien je suis attaqué dans ma liberté d'artiste, persécuté dans mes œuvres, démenti dans mes paroles. Et à ce public qui me croit enrichi, comblé des travaux de l'Administration, je dirai :

J'ai exécuté successivement quatre statues équestres du roi François Ier,

Un piédestal,

Une statue équestre de Napoléon Ier,

Une statue équestre de Charlemagne.

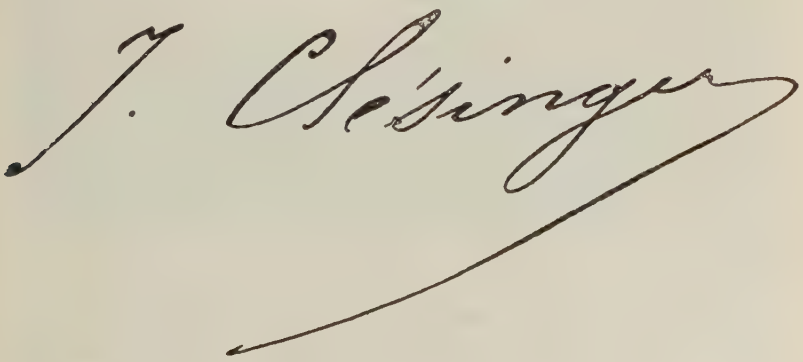
Et jusqu'ici, sur toutes ces œuvres réunies, j'ai dévoré à l'Administration des Bâtiments civils la somme fabuleuse de 41.000 francs ! Et j'en ai dépensé 200.000.

Que l'Administration veuille bien prendre le soin de me prouver le contraire, les mandats du Trésor en mains.

Je comprends, Monsieur le Ministre, que vous désiriez éviter des débats administratifs dont je serais le premier péniblement affecté, mais dans votre équité vous apprécierez que je sois résolu à protester énergiquement contre la situation sans exemple qui m'est faite. A ce but j'emploierai le courage que je puise dans la conscience de mon talent et la loyauté de mon caractère.

Veuillez agréer, je vous prie, Monsieur le Ministre, l'assurance des sentiments de très haute et très profonde considération, avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc.,

14 janvier 1867.



DÉDICACE DE

SUEUR DE SANG

1870-1871*

A LA MÉMOIRE DIFFAMÉE

DE

FRANÇOIS-ACHILLE BAZAINE

MARÉCHAL DE L'EMPIRE

QUI PORTA LES PÉCHÉS DE TOUTE LA FRANCE

ET FUT CONDAMNÉ

PAR UNE INJUSTICE ÉPOUVANTABLE

SUR LE TÉMOIGNAGE DE TOUS LES LACHES

ET DE TOUS LES DÉSOBÉISSANTS

QU'IL AVAIT EU LA FAIBLESSE OU L'HÉROIQUE GÉNÉROSITÉ

DE NE PAS FLÉTRIR.

L. B.

---

* A titre de document ou de curiosité, selon qu'il plaira, cette dédicace primitivement rédigée par Léon Bloy pour son nouveau livre : *Sueur de Sang*, *1870-71*, qui paraît demain à la librairie Dentu : dans l'ouvrage imprimé, la dédicace est coupée après le mot « France ». Jamais on n'écrivit sur la dernière guerre comme en ces trente contes dont est fait *Sueur de Sang*, volume orné du portrait de l'auteur par Charles Cain et de trois dessins originaux d'Henry de Groux : c'est celui de ces dessins qui illustre le treizième conte : *Le Fossoyeur des Vivants*, que nous publions ci-contre. Un autre dessin illustre *La Salamandre Vampire* (vingtième conte), avec cette horrifiante légende : ... *Teterrima facies dæmonum.*

VOLONTÉ

Pour Louis Denise.

Extase ! Jeune gloire ! prompt
Vaisseau qui porte à la proue,
Aptère, le talon vainqueur de la roue
Par quoi les flots comme d'un éperon
Se fendent, la Victoire !
Passe dans mon Espoir et ma Mémoire,
Dominateur, consolateur,
Sillage coloré, puissant rêve !

Du vent soulevé sur la grève,
Les voiles geignent dans la hauteur
Des matures, mais c'est ta Joie
Que la tempête en tourbillons tournoie !
Ta magnificence que rien n'abat
S'exalte à la lutte et ta force.
Ta marche triomphe au combat :
Tu t'ériges, dressant son torse
En attitude belle, Atlas inébranlable,
Et défiant les cieux et le vent et la mer
Ton front est radieux lorsqu'éclate l'éclair.

Toi dont l'ardeur renaît si l'élément t'accable,
Volonté, jeune gloire, prompt
Vaisseau qui porte à la proue,
Aptère, le talon vainqueur de la roue
Par quoi les flots comme d'un éperon
Se fendent, la Victoire,
Passe dans mon Espoir et ma Mémoire !

YVANHOÉ RAMBOSSON.

AMES SOLITAIRES

Le drame de Gerhart Hauptmann dont nous publions ci-dessous le dernier acte a pour théâtre la petite ville de Friedrichshagen, près de Berlin.

Le Dr Johannes Vockerat et Katherine, âme très douce mais intelligence peu compréhensive, sont mariés depuis un an lorsque le peintre Braun, un ami de la maison, les met en relations avec Anna Mahr, une jeune Russe des provinces baltiques, étudiante à l'Université de Zurich, de passage à Berlin.

Johannes, très impressionné par la jeune fille, lui offre l'hospitalité. Sans que leur amour cesse d'être chaste, mille affinités lient bientôt ces deux êtres d'élection. Par contraste, Johannes trouve sa femme de plus en plus insignifiante, et, involontairement, le lui fait sentir parfois.

Mme Vockerat mère, en visite chez son fils depuis les couches de Kæthe, se désespère de voir celle-ci s'étioler ; Elle morigène son fils, demande impérieusement le départ d'Anna. Mais Johannes ne peut plus vivre sans mademoiselle Mahr. Déjà une fois, qu'elle était sur le point de partir et qu'elle avait fait ses adieux, Johannes, qui l'accompagnait à la gare, l'avait ramenée à la maison.

Mme Vockerat, affolée, appelle, par dépêche, son mari. Il arrive à l'insu de Johannes. — Entre temps, Braun, sur les instances de Mme Vockerat, a prié Mlle Mahr de s'en aller. Anna se décide et annonce son départ à Johannes.

C'est ici que commence le cinquième acte.

La scène est la même pendant les cinq actes.

Un salon — servant de salle de réception et de salle à manger. — Il y a un piano, une bibliothèque; aux murs des gravures, des photographies, représentant des savants modernes, parmi lesquels Darwin et Haeckel. Au-dessus du piano un portrait à l'huile représentant un pasteur en grand apparat. — A gauche, une porte ; à droite, deux. La porte de gauche donne accès dans le cabinet de Johannes Vockerat; les portes de droite conduisent dans la chambre à coucher et dans le vestibule.

Le salon est assez vaste. Par deux fenêtres cintrées et une porte vitrée, s'ouvrant sur la vérandah, on aperçoit le jardin, le lac (le Muggelsee) et des coteaux.

ACTE CINQUIÈME

Personnages : Johannes. — Kæthe. — M. Vockerat. — Mme Vockerat. — Anna. — Braun.

Le salon est vide. Sur la table, une lampe allumée.

Johannes. (*Furieux, il entre vivement par la porte du vestibule.*) Mère! (*Il ouvre la porte de la chambre à coucher.*) Mère!!

Mme Vockerat. (*Elle sort de la chambre à coucher.*) Eh bien, qu'y a-t-il, garçon? Quel bruit tu fais! Tu vas éveiller le petit Philippe.

Johannes. Mère, je voudrais savoir... qui te donne le droit de mettre à la porte de ma maison... mes hôtes.

Mme Vockerat. Non, garçon... Je n'y ai même pas pensé. Je n'ai mis personne à la porte.

Johannes. (*Il va et vient furieusement dans la chambre.*) Mère, tu mens!

Mme Vockerat. Et tu oses dire ça à ta mère, en face... Hannes!

Johannes. Je dois te le dire, puisque cela est Mademoiselle Anna veut s'en aller et...

Mme Vockerat. T'a-t elle dit que je lui aie défendu la maison?

Johannes. Elle n'a pas besoin de me le dire, je le sais.

Mme Vockerat. Et comment peux-tu savoir cela, garçon?

Johannes. Elle s'en va. Vous avez tant et tant manœuvré et intrigué... Mais je te dis ceci: je me couche devant la porte; je prends le revolver (*il prend un revolver dans la bibliothèque*) ici! je me le mets sur la tempe. Et si Anna part, je tire, aussi vrai que je vis!

Mme Vockerat. (*Effrayée, elle veut se jeter dans les bras de son fils.*) Hannes!... Veux-tu bien! Veux-tu bien laisser cela.

Johannes. Je te donne ma parole...

Mme Vockerat. (*Elle appelle.*) Père! père! viens donc! Le coup peut partir et... Petit père, viens vite mettre le garçon à la raison!

Le vieux Vockerat entre, venant de la chambre à coucher.

Johannes. Père! (*Soudain calmé, il abaisse le revolver.*)

Vockerat. Oui, moi... c'est moi. Et c'est comme ça... c'est comme ça que je dois te retrouver...

Johannes. Que signifie cela, mère?

VOCKERAT. (*S'approchant de Johannes et lui parlant avec solennité.*) Que tu reviennes à la raison, fils — voilà ce que cela signifie.

JOHANNES. Qu'est-ce donc qui t'amène ici?

VOCKERAT. La volonté de Dieu, oui ! La volonté de Dieu me fait venir ici.

JOHANNES. C'est mère qui t'a appelé?

VOCKERAT. Oui, Hannes.

JOHANNES. Et pourquoi cela?

VOCKERAT. Pour te secourir comme ami, oui.

JOHANNES. Et en quoi donc ai-je besoin d'être secouru?

VOCKERAT. En tant que faible créature, Hannes! Un faible être humain, comme nous tous, oui.

JOHANNES. Et en admettant que je sois faible, comment veux-tu m'aider?

VOCKERAT. (*Il s'approche de Johannes et lui prend la main.*) Je veux te dire combien tu nous es cher à tous, oui! Et puis je voulais te dire encore que Dieu se réjouit d'un pécheur qui s'amende.

JOHANNES. Alors, je suis un pécheur?

VOCKERAT. (*Toujours avec douceur.*) Un grand pécheur, oui, devant Dieu.

JOHANNES. En quoi ai-je donc péché?

VOCKERAT. Celui qui regarde une femme et la désire, dit le Christ, oui! ... — Et tu as fait pis que cela, oui, oui!

JOHANNES. (*Il fait un geste comme pour se boucher les oreilles.*) Père...

VOCKERAT. Ne sois pas sourd à tout, Hannes! Donne-moi la main ... le pécheur au pécheur... et accepte-moi. Accepte-moi comme compagnon de lutte.

JOHANNES. Je dois te dire père... je suis sur un autre terrain que toi.

VOCKERAT. Tu es sur un terrain glissant.

JOHANNES. Comment peux-tu dire cela, père? Tu ne connais pas le terrain sur lequel je suis. Mon chemin, tu ne le connais pas.

VOCKERAT. Oh, si ! C'est le large chemin qui conduit à la perdition. Ah, je t'ai bien observé, sans rien dire, oui. Et, outre moi, encore un autre, plus haut : Dieu. Et parce que je savais cela, j'ai négligé de faire mon devoir, oui! Mais aujourd'hui je viens vers toi, en son nom, et je te dis : reviens sur tes pas; tu es devant un abîme.

JOHANNES. Je dois te dire, père... Tes paroles sont

bonnes et partent du cœur, — mais elles ne trouvent en moi nul écho. Tes abîmes, je ne les crains pas. Mais il y a d'autres abîmes... et prenez bien garde de m'y pousser.

VOCKERAT. Non, Hannes!... non...

JOHANNES. Ce n'est pas vrai que celui qui regarde une femme et la désire soit adultère... J'ai lutté et lutté...

VOCKERAT. Non, Hannes! Non. Je t'ai souvent conseillé et tu t'en es bien trouvé. Je te dis aujourd'hui : ne te mens pas à toi-même, finis-en. Pense à ta femme, à ton petit Philippe... et aussi à tes vieux parents, pense un peu. N'aggrave pas...

JOHANNES. Ne penserai-je pas aussi un peu à moi-même, père?

VOCKERAT. Tu seras si libre et si léger quand tu auras pris une résolution.

JOHANNES. Et si ce n'était pas comme tu dis?

VOCKERAT. Aie confiance en moi : cela sera ainsi.

JOHANNES. Et si... Et mademoiselle Anna?

VOCKERAT. Ces enfants du monde, Hannes, oublient facilement.

JOHANNES. Et si elle n'oubliait pas si facilement?

VOCKERAT. Alors, ce n'aura pas été la volonté de Dieu.

JOHANNES. Eh bien, père, je suis d'un autre avis... Nous ne nous comprenons pas. Et, d'ailleurs, nous ne nous comprendrons probablement jamais à ce sujet.

VOCKERAT. (*Encore conciliant.*) Il n'est pas ici... question de se comprendre. Tu t'abuses sur notre situation respective, oui, oui !... Elle est tout autre, et dans le temps tu la connaissais très bien. Il ne s'agit pas de cela. Il ne s'agit pas d'être d'accord.

JOHANNES. Je te demande pardon, père, mais de quoi s'agit-il alors?

VOCKERAT. D'obéissance, il me semble qu'il s'agit, oui!

JOHANNES. C'est-à-dire que je devrais faire tout ce que tu veux, même si cela ne me paraît pas bien.

VOCKERAT. Je ne te conseillerai jamais rien qui ne soit pas bien, oui! Je regrette d'avoir à te parler ainsi... d'être obligé de te rappeler ces choses..... Nous t'avons élevé non sans peine et non sans nuits d'insomnie Nous t'avons soigné, sans reculer devant aucun sacrifice, lorsque tu étais malade, et tu as été malade souvent dans ton enfance, Hannes, oui !

Nous avons fait tout cela très volontiers et de tout cœur...

JOHANNES. Oui, père ! et je vous en suis reconnaissant.

VOCKERAT. On dit cela et ce n'est qu'un mot. Des actes, des actes, je veux voir ! Etre un homme pieux, chaste, soumis, oui, voilà la véritable reconnaissance.

JOHANNES. Alors tu veux dire que je suis ingrat, que je ne valais pas toutes ces peines ?

VOCKERAT. Sais-tu encore ce que tu disais, lorsque, tout enfant, tu faisais ta prière — dans ton petit lit — oui ! soir et matin ?

JOHANNES. Quoi donc, père ?

VOCKERAT. « Seigneur Dieu, je t'en prie, fais de moi un enfant pieux. Mais si je devais ne pas le devenir...

JOHANNES. .....Enlève-moi plutôt à la terre. » Alors tu penses que c'eût été mieux si vous m'aviez enterré ?

VOCKERAT. Si tu continues à suivre le chemin glissant, si. .. oui ! — si ton cœur reste endurci...

JOHANNES. Moi aussi, je crois presque que c'eût été mieux.

Court silence.

VOCKERAT. Reviens à toi, fils. Pense à ceux, Hannes, oui ! qui t'ont exhorté au bien. Pense au pasteur Pfeiffer, ton vertueux pasteur, ton père spirituel. Reprends ta raison...

JOHANNES. (*Hors de lui.*)Père ! laisse-moi tranquille avec mes pasteurs, si tu ne veux pas que j'éclate de rire. Ne me rappelle pas cette collection d'imbéciles qui m'ont sucé la moelle des os.

MME VOCKERAT. O Père céleste !

VOCKERAT. Tais-toi, Marthe ! Tais-toi ! (*A Johannes.*) Cela, tes maîtres et nous, nous ne l'avons pas mérité.

JOHANNES. (*En criant.*) Ils m'ont brisé !

VOCKERAT. Tu blasphèmes, Hannes !

JOHANNES. Je sais ce que je dis : ils m'ont brisé.

VOCKERAT. C'est ainsi que tu récompenses notre affection.

JOHANNES. C'est votre affection qui m'a brisé.

VOCKERAT. Je ne te reconnais plus. Je ne te comprends plus.

JOHANNES. Cela, je le crois moi-même. Vous ne m'avez jamais compris, et vous ne me comprendrez jamais.

Court silence.

VOCKERAT. Soit, Hannes ! D'ailleurs, j'ai fini... Je ne me doutais pas que tu en étais arrivé là. J'avais encore de l'espoir, mais mes raisonnements sont vains. Ici ,Dieu seul peut encore aider... Viens, ma vieille Marthe ! Nous n'avons plus rien à faire ici, oui ! Nous irons nous cacher quelque part en attendant que le bon Dieu nous appelle. (*Il se tourne de nouveau vers Johannes*). Mais écoute, Hannes ! Je dois te dire encore une chose : garde tes mains, entends-tu ! — garde tes mains pures de sang ! Ne te charge pas la conscienee de cela encore... Ces derniers temps, as-tu une fois bien regardé Kæthe ? Sais-tu que nous craignons pour sa raison ? As-tu déjà bien regardé la pauvre chère créature ? Oui ?... Et t'es-tu alors bien rendu compte de ce que tu as fait d'elle ? Laisse-toi un peu raconter par ta mère comment elle a passé la nuit à pleurer et à sangloter sur tes portraits. Encore une fois, Hannes, ne te mets pas de sang sur les mains... Et maintenant nous avons fini, oui ! Viens, ma bonne Marthe.

JOHANNES. (*Après une courte lutte.*) Père ! Mère !!

Mme VOCKERAT } (*Ils se retournent; Johannes se*
VOCKERAT. } *jette dans leurs bras*). Johannes !

Une courte pause.

JOHANNES. (*Très doucement.*) Maintenant, dites-moi, que dois-je faire ?

VOCKERAT. Ne la retiens plus ici. Laisse-la partir, Hannes !

JOHANNES. Je te le promets. (*Il est accablé et obligé de s'asseoir.*)

Mme Vockerat, joyeusement émue, passe dans la chambre à coucher.

VOCKERAT. (*Il caresse les cheveux de Johannes et l'embrasse sur le front.*) Et maintenant — que Dieu te donne des forces, oui ! (*Il passe dans la chambre à coucher.*)

Johannes reste un instant immobile; soudain il fait un brusque mouvement, devient inquiet, se lève. Il regarde par la fenêtre, dans la nuit, puis ouvre la porte du vestibule.

JOHANNES. Quelqu'un est là !

ANNA. C'est moi, monsieur Johannes. (*Elle entre.*)

JOHANNES Vouliez-vous donc partir sans dire adieu. (*Il marche dans la chambre.*)

ANNA. J'ai été vraiment indécise un instant. Mais à présent, c'est bien comme cela.

JOHANNES. Je suis dans une situation terrible. Mon

père est ici... Je ne l'ai jamais vu ainsi... Cet homme si gai et si jovial... Je ne peux plus oublier cette impression. Et, d'un autre côté, il faut que je vous voie nous quitter, vous, mademoiselle, et...

ANNA. Pourtant, monsieur le docteur, j'aurais dû partir quand même, un jour ou l'autre.

JOHANNES. Mais vous ne devez pas partir. Vous ne pouvez pas partir! Surtout pas maintenant, pas en ce moment-ci... (*Il s'est assis le front dans la main, et il soupire douloureusement.*)

ANNA. (*Emue, d'une voix presque inintelligible.*) Monsieur le docteur! (*Elle lui pose doucement la main sur la tête.*)

JOHANNES. (*Il lève la tête en soupirant.*) Ah, mademoiselle Anna!

ANNA. Songez donc à tout ce que nous nous sommes dit — il y a une heure à peine... Ne ferons-nous pas de la nécessité une vertu!

JOHANNES. (*Il se lève et se promène nerveusement.*) Je ne sais pas ce que nous avons dit. Ma tête est vide et dévastée et torturée... Je ne sais pas non plus ce que nous nous sommes dit, mon père et moi. Je ne sais *rien*. Ma tête est vide et dévastée!

ANNA. Ah, ce serait pourtant si beau, monsieur Johannes, si nos dernières minutes étaient des minutes claires.

JOHANNES. (*Après une courte lutte intérieure.*) Aidez-moi, mademoiselle Anna... Rien d'élevé, rien de fier n'est plus en moi. Je suis devenu un autre. Je ne suis même plus en ce moment celui que j'étais lorsque vous êtes venue ici. Je n'ai plus en moi que du dégoût et de l'aversion pour la vie. Rien pour moi n'a plus nulle valeur. Tout est sali, souillé, profané, traîné dans la fange. Mais je sens que j'étais quelque chose par vous, par votre présence, par vos paroles — et si je ne puis plus être cela, alors — alors tout le reste ne m'est plus rien... Alors je fais un trait sous l'addition, et je clos le compte. (*Il marche dans la chambre et s'arrête devant Anna.*) Donnez-moi un soutien, donnez-moi quelque chose sur quoi m'appuyer. Un soutien... Je suis brisé... Un appui... Tout en moi s'effondre, mademoiselle.

ANNA. Monsieur le docteur... J'ai beaucoup de peine à vous voir ainsi. Je ne sais quel appui vous donner. Mais dites-vous bien une chose: nous savions tout cela d'avance... Un jour plus tôt, un jour plus tard... Nous

devions nous attendre à tout, monsieur le docteur.

JOHANNES. (*Il s'arrête et réfléchit.*)

ANNA. Eh bien? Vous rappelez-vous à présent? Ferons-nous l'essai? Vous savez bien? — Voulez-vous que nous nous donnions une loi, et que nous nous conformions — nous deux seuls — toute notre vie durant — même si nous ne devons jamais nous revoir — à cette unique loi, la nôtre? Oui ?... Hors de cela il n'y a rien qui puisse nous lier. Il ne faut pas nous illusionner ; tout le reste nous sépare... Est-ce entendu? Acceptez-vous?

JOHANNES. Je sens bien — que cela pourrait me soutenir. Je pourrais aussi travailler sans espoir d'atteindre le but... Mais qui me répond que... Où prendre la foi? Qui me dit que je ne me torture inutilement, pour rien?

ANNA. Si nous *voulons*, monsieur Johannes, pourquoi nous faudrait-il la foi et des garanties?

JOHANNES. Mais si ma volonté n'est pas forte?

ANNA. (*Très doucement.*) Lorsque la mienne faiblira, je penserai à celui qui vit sous la même loi... Et je suis certaine que cela me réconfortera... Je penserai à vous, monsieur Johannes.

JOHANNES. Mademoiselle Anna. — Eh bien, soit! Je *veux*, je *veux*. L'idée d'une existence neuve, libre, évoquant la béatitude déjà lointaine qui a été nôtre, nous la conserverons. Ce que nous avons ressenti une fois, la possibilité que nous avons entrevue... cela ne s'évanouira pas. N'importe, qu'elle ait de l'avenir ou non, elle persistera... Cette lumière continuera à brûler en moi... et si elle s'éteint c'est que ma vie se sera éteinte. (*Tous les deux restent muets et profondément troublés.*) Je vous remercie, mademoiselle Anna!

ANNA. Soyez heureux, Johannes!

JOHANNES. Et où allez-vous maintenant?

ANNA. Peut-être au Nord, — peut-être au Sud.

JOHANNES. Ne voulez-vous pas me dire où?

ANNA. Ne serait-il pas mieux de ne pas me le demander?

JOHANNES. Mais ne nous enverrons-nous pas... de temps en temps... quelques mots... quelques brèves nouvelles, peut-être... ce que nous faisons, où nous sommes?

ANNA. (*Elle hoche la tête tristement.*) Devons-nous faire cela? Ne serait-ce pas nous exposer au naufrage?... Et si nous sombrons, nous sommes encore dupés.

JOHANNES. Eh bien, soit, — je porterai le fardeau. Je le tiendrai, quand même il devrait m'écraser. (*Il prend la main d'Anna.*) Soyez heureuse !

ANNA (*S'efforçant de se maîtriser, mais toujours émue*) Johannes ! écoutez : — cette bague — a été prise au doigt d'une femme, morte maintenant, qui avait accompagné son mari en Sibérie... et qui a lutté à côté de lui, jusqu'à la fin. (*Légèrement ironique.*) Notre cas est tout autre.

JOHANNES. Mademoiselle Anna ! (*Il porte la main d'Anna à ses lèvres et l'y garde.*)

ANNA. Je n'ai jamais porté d'autre parure. Lorsqu'on se sent faiblir, il faut penser à l'histoire de cette bague. Et quand vous la regarderez — en des heures de défaillance — alors — pensez aussi — à celle — qui, loin de vous — solitaire comme vous — lutte le même douloureux combat .. Soyez heureux !

JOHANNES. (*Désespéré*) *Jamais, jamais* nous ne devons nous revoir !

ANNA. Si nous nous revoyons, nous nous serons perdus.

JOHANNES. Ah, si je puis seulement supporter cela !

ANNA. Ce qui ne nous abat pas nous rend plus fort, Johannes ! (*Elle veut partir.*)

JOHANNES Anna ! Sœur !

ANNA. (*Elle pleure.*) Frère Johannes !

JOHANNES. Un frère n'oserait-il pas embrasser sa sœur .. avant qu'ils se séparent pour toujours ?

ANNA. Hannes. non.

JOHANNES. Si, Anna, si, si ! (*Il la serre dans ses bras et leurs lèvres se confondent dans un seul et fervent baiser. Puis Anna se dégage et disparaît par la vérandah.*)

Johannes reste un moment comme abasourdi ; puis il va et vient à grands pas dans la chambre. Il soupire, soupire plus fort et s'arrête. Tout à coup on entend un bruit dans le lointain. C'est le train arrivant qui traverse la forêt. Johannes ouvre la porte de la vérandah et écoute. Le bruit devient de plus en plus fort, pour s'arrêter brusquement. On entend sonner la cloche de la gare. Elle sonne une deuxième, une troisième fois. Un coup de sifflet retentit. — Johannes veut entrer dans sa chambre, mais en route il s'affaisse sur une chaise. Il est secoué de soupirs et de sanglots. — La vérandah est blanche de la clarté de la lune. — Du bruit part de la chambre voisine. On y cause à haute voix. — Johannes se lève en sursaut, va dans la direction de sa chambre, s'arrête, réfléchit un instant, se retourne et disparaît par la vérandah. — Le vieux Vockerat entre dans la chambre à coucher, suivi de Mme Vockerat. Tous deux se dirigent vers le vestibule.

VOCKERAT. (*Il s'arrête.*) Hannes !.. Il m'a semblé cependant, oui ! que quelqu'un était ici.

MME VOCKERAT. (*Déjà à la porte du vestibule.*) Quelqu'un a monté l'escalier.

VOCKERAT. Oui, oui, le garçon a besoin de se reposer Ne le dérangeons pas. Tout au plus pourrait-on faire monter Braun auprès de lui.

MME VOCKERAT. Oui, oui, petit père ! Je vais l'envoyer chercher...Ou ne monterai-je pas tout de même, père ?

VOCKERAT. (*Il va vers la porte de la vérandah.*) Il vaut mieux pas, Marthe ! (*Il ouvre la porte et tend l'oreille.*) Quel beau clair de lune... Ecoute un peu !...

MME VOCKERAT. (*Elle accourt vivement.*) Quoi donc?

VOCKERAT. Des oies sauvages — tu vois? là bas, au-dessus du lac...Ces points noirs, sous la lune.

MME VOCKERAT. Tu sais, mes yeux ne sont plus si jeunes ! (*Elle retourne vers la porte du vestibule*)

VOCKERAT. Mais écoute donc !...

MME VOCKERAT. Quoi donc ? (*Elle s'arrête.*) Mais quoi ?

VOCKERAT. Chut, ma bonne Marthe.

MME VOCKERAT. Mais qu'y a-t-il donc, petit père?

VOCKERAT. (*Il referme la porte et suit sa femme.*) Ce n'est rien. Il me semblait que quelqu'un avait frappé dans l'eau, là-bas, avec des rames, ma bonne Marthe.

MME VOCKERAT. Mais qui donc ramerait? (*Tous deux passent par le vestibule.*)

De la vérandah quelqu'un regarde par la fenêtre. C'est Johannes. Il entre avec beaucoup de précautions. Sa figure est toute bouleversée; il est d'une pâleur spectrale, et il respire la bouche ouverte. Fiévreusement et craignant d'être surpris, il regarde autour de lui, cherche de quoi écrire, s'assied et écrit vite quelques mots. Puis il se lève, jette la plume et se sauve en entendant du bruit. Il passe sous la vérandah. M. et Mme Vockerat reviennent; entre eux, Kæthe.

MME VOCKERAT. Mais a-t on jamais !... Tu es là dans l'obscurité...

KÆTHE. (*Se mettant la main devant les yeux.*) La lumière m'aveugle.

MME VOCKERAT, Mais... une si méchante, méchante petite femme ! Dans l'obscurité noire, Dieu sait depuis combien de temps !

KÆTHE (*D'un air méfiant.*) Mais pourquoi... Qu'est-ce que vous avez donc à être si aimables avec moi ?

VOCKERAT. Parce que tu es notre seule, notre chère

fille... et que nous t'aimons de tout notre cœur. (*Il l'embrasse.*)

KÆTHE (*Elle rit péniblement*). Oui, oui! Vous avez pitié...

MME VOCKERAT. Mais tu n'as rien !. . Tu ne vas pas plus mal, n'est-ce pas, ma petite Kæthe?

VOCKERAT. Ne parlons plus de cela. Tout s'arrangera. Le pire est passé maintenant, Dieu merci!

KÆTHE. (*Assise à la table, après un court silence.*) Je ne sais pas ce que j'ai . petite mère. . Je suis encore toute éblouie — comme quelqu'un qui aurait entrepris une chose absolument insensée... et qui comprend tout à coup.

MME VOCKERAT. Qu'est-ce que tu veux dire?

KÆTHE. Anna est-elle partie, petite mère ?

VOCKERAT. Oui, Kæthe ! Et maintenant... maintenant tu vas redevenir gaie et heureuse?

Kæte ne répond pas.

MME VOCKERAT. Est-ce que tu n'aimes plus Johannes, Kæthe?

KÆTHE. (*Après un instant de réflexion.*) D'ailleurs je n ai pas été encore trop malheureuse dans la vie .. Voilà Fanny Stenzel, qui a épousé un pasteur. Mais pour si heureuse et satisfaite qu'elle puisse être, crois-tu que je voudrais être à sa place ? Non ! vraiment pas.— Ça sent la fumée, ici, n'est-ce pas?

MME VOCKERAT. Non, mon enfant, je ne sens rien.

KÆTHE. (*Elle se tord les mains en gémissant.*) Ah, mon Dieu, tout est fini, tout est fini!

VOCKERAT. Ma petite Kæthe, ma petite Kæthe. Qui donc a si peu de foi? Moi j'ai de nouveau ma foi, et mon absolue confiance... Le bon Dieu emploie des moyens extraordinaires pour faire revenir les âmes égarées. Je crois, Kæthe, que j'ai deviné ses desseins.

KÆTHE. Vois-tu, petite mère, mon premier sentiment, lorsque Hannes est venu pour me demander, — c'était bien le sentiment juste. Je me le rappelle bien; toute la journée cela me trottait dans la tête : qu'est-ce qu'un homme aussi savant et aussi intelligent pourra bien faire de toi?... Et tu vois, c'était penser bien juste.

MME VOCKERAT. Non, ma petite Kæthe, lui n'est pas grand devant toi, mais c'est toi qui es grande devant lui. C'est toi qu'il doit regarder avec vénération, voilà la vérité !

VOCKERAT. (*D'une voix tremblante.*) Oui, mais...

justement à cause de cela... Oui, c'est comme Marthe l'a dit, mais... justement à cause de cela — si tu peux pardonner... si tu peux pardonner son lourd péché...

KÆTHE. Ah, si seulement il y avait quelque chose à pardonner! On pardonne une fois — cent fois — mille fois .. Mais Hannes... Hannes est au-dessus de tout cela! Moi, pauvre créature, je n'ai rien à pardonner à Hannes... Il s'agit simplement de bien se rendre compte des situations : toi tu es *ceci* — et non pas *cela*. Et je sais parfaitement ce que je suis et ce que je ne suis pas.

Dehors, on entend à plusieurs reprises crier holà

MME VOCKERAT. Ecoute, ma petite Kæthe. Je veux te proposer quelque chose,.. Ecoute-moi!... Viens, je vais te coucher et je te ferai la lecture des contes de Grimm jusqu'à ce que tu t'endormes... Et demain matin, dès qu'il fera jour ,je te préparerai une petite soupe de peptone, et un œuf à la coque, et alors tu te lèveras et nous irons nous promener dans le jardin. Et tu verras le beau soleil qui brille, et tu envisageras tout sous un autre aspect... Viens donc, viens...

BRAUN. (*Venant de la vérandah.*) Bonsoir!

VOCKERAT. Bonsoir, monsieur Braun.

BRAUN. Bonsoir, monsieur Vockerat. (*Il lui serre la main.*) Est-ce que Johannes est ici?

VOCKERAT. Il doit être en haut.

BRAUN. Ah!... c'est-à-dire — vous en êtes sûr?

VOCKERAT. Oui... du moins, je le crois. N'est-ce pas, Marthe? Mais... pourquoi?

BRAUN. Je veux cependant aller voir. (*Il sort vite par la porte du vestibule.*)

MME VOCKERAT. (*Un peu inquiète.*) Qu'est-ce qu'il a donc, Braun?

KÆTHE. (*Effrayée.*) Mais où donc est Hannes?

MME VOCKERAT. Ne te tourmente pas, ma petite Kæthe. Où veux-tu qu'il soit?

KÆTHE. (*Toujours plus inquiète.*) Oui, où est-il?

VOCKERAT Mais, en haut — en haut, mais naturellement!

BRAUN. (*Il rentre. Quelques moments d'anxiété. Court silence.*)

VOCKERAT. Eh bien, monsieur Braun?

BRAUN. Non, monsieur Vockerat... il n'est pas en haut... et...

VOCKERAT. Oui, oui!... Mais qu'avez-vous donc?

BRAUN. Rien, rien!

KÆTHE. (*S'élançant vers Braun.*) Mais si, vous avez quelque chose !

BRAUN. Non, non, vraiment... Il n'y a pas de quoi s'inquiéter, mais... il me semble que... que pour rien au monde on ne devrait laisser Hannes seul en ce moment. . Et lorsque tout à l'heure... mais bah ! ce sont des bêtises...

MME VOCKERAT. Mais qu'y a-t-il ? Parlez donc !

VOCKERAT. Oui, parlez donc, pour l'amour de Dieu!

BRAUN. Eh bien, voilà. Comme tout à l'heure j'ouvrais la petite porte du jardin — j'ai cru entendre détacher un canot, et lorsque je m'approchai quelqu'un passa en effet sur l'eau... Je ne sais qui... un homme...et alors une idée me vint — mais on n'a pas répondu... Et Hannes aurait répondu, pourtant.

KÆTHE (*Affolée.*) Johannes ! c'était Johannes. Dépêchez-vous ! Courez, pour l'amour de Dieu, courez vite !... Mère ! Père ! Vous l'avez poussé à bout. Pourquoi avez-vous fait cela !...

MME VOCKERAT. Mais, Kæthe !...

KÆTHE. Oh ! je le sens bien ! Il ne peut plus vivre... J'aurais tout supporté, tout, tout !... Mais pas cela, pas cela !

VOCKERAT. (*Il se précipite dans le jardin, et crie.*) Hannes ! Johannes !

MME VOCKERAT. (*Elle court vers le vestibule, et appelle dans la maison.*) Hannes ! Hannes !

KÆTHE. (*A Braun.*) Un homme ? Vous avez appelé ? Et il n'a pas répondu !... Mais courez, courez donc !

BRAUN. (*Il disparaît, dans le jardin.*)

KÆTHE. (*Elle lui crie.*) Je viens ! (*Elle se tord les mains*) Ah, Seigneur Dieu, Seigneur Dieu ! Pourvu qu'il vive encore ! Si seulement il peut encore m'entendre !

On entend Braun crier au bord du lac : Holà ! Ho !!

KÆTHE. (*Elle appelle par la porte du vestibule.*) Alma ! Minna ! Des lanternes au jardin ! Vite, des lanternes !

Elle veut vite passer sous la vérandah, mais elle aperçoit le papier sur lequel Johannes a écrit quelques mots. Elle reste quelques secondes sans mouvement, puis va d'un pas saccadé et tremblant vers la table, prend le billet, le regarde quelques instants, les yeux hagards, et s'affaisse. Dehors, toujours les appels.

GERHART HAUPTMANN.

Traduit de l'allemand par ALEXANDRE COHEN.

LES
PROFESSIONNELS MILITAIRES[1]

Le but de la profession militaire est la guerre. Toute guerre implique nécessairement la violence se manifestant par des meurtres, des viols, des pillages, des incendies. Les individus qui choisissent ce métier le font poussés par intérêt personnel ; l'idée de dévouement à la patrie, à la collectivité, n'est pour rien dans cette élection. L'appétence pour une existence débarrassée des soucis de la lutte pour la vie, avec une solde régulièrement payée, existence analogue à celle du fonctionnaire statal, mais ayant cet avantage de donner de la considération à ceux qui entrent dans la profession ; le désir d'être vêtu d'un uniforme qui établit une distinction d'avec le commun des mortels et ouvre les salons mondains ; la vanité de commander à d'autres individus qui devront obéir sans murmurer ou subir des peines énormes ; une affinité naturelle pour ce métier dont la fin est toute sanguinaire ; une insuffisante énergie et une incapacité, consciente ou non, pour se tailler dans le monde une place, aussi importante que celle ambitionnée, par des travaux littéraires, artistiques, scientifiques ; un dégoût pour les affaires, le commerce, la finance, ou une impossibilité de s'y jeter par manque de capitaux, sont les motifs avoués ou inavoués qui conduisent l'individu à entrer volontairement dans la profession militaire.

Ces individus sont des prédisposés à la violence par leur organisation psychique, résultante de leur organisme physiologique, de leur ambiance physique, éducationnelle, sociale. Par leur éducation professionnelle, l'accoutumance de leur profession et l'imitativité naturelle à l'animal, ils sont progressivement amenés à une anesthésie morale qui se complique souvent d'une analgésie physique. De là résulte un mépris pour la vie humaine et la douleur tant physique que morale. Cet état mental du professionnel militaire décèle sa moralité caractérisant sa criminalité occulte par de la violence. On retrouve ce caractère « violence » tout le

(1) Cet article forme les conclusions d'un livre qui paraîtra prochainement sous le titre : *Essai de Psychologie du Militaire professionnel* (Reproduction interdite).

temps, sous une forme plus ou moins atténuée, plus ou moins exaspérée.

L'éducation professionnelle provoque chez les individus le développement de l'esprit professionnel, survivance de l'esprit de clan, qui s'exagère par le fait du port de l'uniforme et de l'épée, signes distinctifs accompagnant l'individu dans toutes les phases de sa vie, véritable tunique de Nessus. De cet esprit professionnel, qui s'exaspère par la survivance mentale de la prééminence autrefois occupée par cette profession dans la société, sont résultées une infatuation profonde, une conviction enfantine d'une supériorité sur tous les autres humains. Cette infatuation détonne dans la société actuelle, car la profession militaire y subsiste comme un témoignage d'une forme ancestrale d'utilité devenue absolument inutile. Elle est un pur organe parasitaire, en voie de disparition. Comme les organes vestigiaires de l'homme sont la preuve anatomique de sa descendance animale, de même l'organe vestigiaire « profession militaire » est la preuve de la descendance sauvage pour nos sociétés civilisées.

Cette infatuation, jointe à l'exercice d'un pouvoir pour ainsi dire sans frein grâce à la solidarité, développe chez tous les professionnels cette véritable affection mentale que Lacassagne a appelée Césarite ; c'est elle qui, combinée avec la caractéristique « violence », engendre les formes de criminalité occulte afférentes aux attentats, souvent sauvages, sur le subordonné, sur le pékin.

Chez tous les individus, membres d'une profession et se distinguant du vulgaire par des insignes temporaires (magistrats) ou permanents (militaires), la solidarité, sentiment général existant même chez l'animal (1), se restreint aux seuls collègues ou même à une section de la profession, s'il est des différences dans son sein. Elle ne s'étend point comme chez les autres hommes à une fraction plus nombreuse de la collectivité ou même à son ensemble, ou mieux encore à l'humanité entière. Chez le professionnel militaire, la solidarité est absolument localisée dans son clan. A ce sentiment mesquin en fait, quoique dérivé d'un sentiment grand, viennent s'ajouter les autres phénomènes de la mentalité militaire: anesthésie morale, idée

(1) Voir pour la solidarité chez les animaux les belles études de P. Kropotkine dans la *Société Nouvelle*.

de supériorité, idée de possession des êtres sur lesquels le pouvoir s'exerce. Enfin s'y adjoint l'influence délétère de l'obéissance passive, qui, chez l'officier subalterne, détruit le peu d'individualité qu'il pouvait posséder, le brise et l'automatise, car il voit, sent, pense et agit avec l'autorisation de son supérieur. Il n'a plus son moi, il n'est que le reflet de son supérieur. « Qui a obéi, écrit Renan, est un *capitis minor* souillé dans le germe même de la vie noble. » Cette obéissance passive rend l'individu servile vis-à-vis de ses supérieurs et, par une réaction naturelle, arrogant vis-à-vis de ses subordonnés. Toutes ces causes provoquent des actes analogues aux faits types par nous cités.

La fin toute sanguinaire de la profession, les moyens en usage dans icelle, la prédisposition des individus pour une parfaite adaptation à cette profession, les agissements de ces individus — dont les exemples cités au cours de cet essai ne sont que des types — tout cela prouve une moralité fruste, analogue en beaucoup de points à celle des sauvages. Cette moralité fruste ne présente que bien atténué le sentiment de justice si inhérent à la nature humaine ; cette immoralité, pas même affinée comme celle des individus civils de même couche sociale, a le mérite d'être nette, non celée le plus souvent par une hypocrisie qui rend si difficile pour le sociologue l'étude psychologique des professions.

Suivant la moralité militaire, le manquement à la moralité commune est d'une intensité blâmable ou pénale moindre que le manquement à la discipline militaire ; le renom du corps l'emporte sur toute autre considération et motive toutes les infamies ; le professionnel militaire a tous les droits sur les inférieurs et *a fortiori* sur les pékins. Une telle moralité justifie ce qu'écrivait A. Corre : « Assez de ces billevesées qui nous présentent le militarisme comme le *nec plus ultra* des beautés terrestres, la pépinière des grands cœurs, l'école où l'on acquiert le mépris de la mort et l'esprit de sacrifice. Le militarisme est une école de démoralisation et de misère. Je ne vois pas quel avantage l'homme trouve à préférer la mort à l'existence libre non réduite par les privations, utile ; et quant à l'esprit de sacrifice, il ne manque pas d'occasions dans la vie commune où le civil sait en donner des preuves avec un héroïsme moins tapageur et surtout plus désintéressé que le soldat par vocation. » (1)

(1) *Almanach de la Question Sociale pour 1892*, p. 96.

Tout concept est le produit de l'activité cérébrale, fonction elle-même de l'organisation physiologique du cerveau, des conditions mésologiques préexistantes et existantes au moment où l'encéphale est en activité. L'organisation physiologique du cerveau est déterminée par l hérédité, mais, pendant toute la période de la formation de l'encéphale, elle est modifiée par les conditions de la vie physique (climat, alimentation, etc.) et de la vie intellectuelle (instruction, éducation, etc.). Les conditions mésologiques préexistantes sont le milieu social, professionnel, mondain ; celles existantes au moment du concept sont les mêmes que celles préexistantes, auxquelles il faut ajouter le milieu climatérique. En résumé, tout concept reconnaît pour causes efficientes : hérédité, climat, alimentation, instruction, éducation, ambiance familiale, professionnelle, mondaine, sociale. De cela résulte que tout concept est déterminé, qu'il ne peut pas ne pas être comme il est. Le *Vouloir* est un concept, et, par suite, l'homme n'est pas libre de déterminer son Vouloir ; l'Acte est libre en ce sens que, si aucune entrave n'est apportée à la volition, l'individu n'exécutera pas l'acte s'il ne veut pas l'exécuter, mais il n'est pas libre de le vouloir ou de ne pas le vouloir.

Logiquement, l'irresponsabilité se déduit de cette non existence du libre arbitre ; logiquement, de là découle l'injustice des châtiments, de la pénalité, et, par suite, la nécessité de leur suppression.

Pour supprimer ou au moins atténuer les nuisances antialtruistes et antisociales commises par les professionnels militaires, le châtiment, qui est irrationnel, est aussi quasi complètement inutile. Il ne faut pas réprimer les écarts, mais faire avorter leur production ; on est donc logiquement amené à agir non sur les individus, mais sur le milieu professionnel. Ce procédé conduit à la suppression de cette forme de criminalité par la disparition de la profession elle-même. C'est là le but poursuivi par le socialisme, quelle que soit l'école dont il procède, l'anarchie comme le collectivisme. Ce but, nous le croyons personnellement prochain : à notre époque le progrès marche vite.

En attendant d'y arriver, la guerre subsistera, et, comme inéluctable conséquence, subsisteront les professionnels militaires avec leurs nuisances innombrables. Le but immédiat doit donc être leur atténuation, et pour l'atteindre nous dirons avec Corre qu'il

faut rendre les armées plus citoyennes, les déprofessionnaliser. Comme moyens collectifs, c'est-à-dire gouvernementaux, pour parvenir à ce résultat, on a :

La refonte complète, sur des bases moins cruelles et plus conformes à nos mœurs adoucies, du code militaire si imprégné de sauvagerie ;

La répression, étant encore nécessaire — l'organisation sociale actuelle ne permet pas un traitement abortif, — devra être justement étendue à tous les manquements, quels que soient leurs auteurs ; cette répression peut quelquefois agir comme traitement abortif des nuisances prochaines, la crainte influençant certaines organisations psychiques ;

La réforme des conseils de guerre, qui, comme l'a écrit Corre, devraient êtres mixtes, composés de militaires et de civils, de façon à obtenir une justice plus douce et par suite plus juste.

Ces moyens, que les autorités législatives et gouvernementales pourraient de suite mettre en action, n'auraient, à notre avis, qu'une influence minime sur la criminalité occulte du militaire, car ils n'agiraient que peu sur la cérébration des membres de cette profession. On doit cependant constater qu'ils auraient une influence en rendant moins sensible la différenciation de l'armée et du corps social civil. De cette moindre différenciation, en un temps très long, résulterait, par suite de l'évolution fatale, l'absorption complète de l'armée par la nation civile, c'est-à-dire la fusion de la profession militaire et de ses caractères spéciaux dans la nation entière. Ces réformes seraient donc utiles, mais en fait bien insuffisantes pour une amélioration relativement rapide.

Pour agir fortement sur la cérébration des professionnels militaires, il faut d'autres procédés, que l'autorité législative ou gouvernementale peut employer, mais dont elle n'usera certainement pas pour des raisons qu'il n'y a pas lieu de développer ici. Ces procédés sont :

L'interdiction du port de l'épée ou du sabre et de l'uniforme hors de tout exercice professionnel ;

La limitation de l'obéissance due par le subordonné au temps seul de l'exercice du métier et rien que pour ce qui concerne ce métier ; l'obéissance devrait être minutieusement déterminée, et tout professionnel qui tendrait à en accroître les limites devrait être rejeté de la profession.

Si ces procédés étaient employés, il en résulterait nécessairement une disparition assez rapide de l'infatuation militaire, de l'esprit de clan, du mépris pour le pékin et l'inférieur, etc. Mais ce n'est qu'à titre d'indication que je cite ces procédés, car ils ne seront pas employés et ne peuvent l'être dans l'organisation actuelle de la société, dont le militarisme est un des soutiens.

Pour améliorer la moralité si fruste des professionnels militaires, il faut agir sur leur cérébration, et pour cela procéder médiatement en agissant sur la cérébralité de la masse. Ce procédé médiat doit consister en l'éducation visuelle et auditive des hommes par la parole, l'écrit, l'acte. Il faut amener — la difficulté n'est pas grande — la collectivité à considérer l'armée comme une superfétation sociale. Il faut remettre dans la hiérarchie sociale, puisque, hélas, il en est encore une, le professionnel militaire à sa vraie place, c'est-à-dire tout au bas, parce que parasite, exploiteur et non producteur, car la charrue du paysan, l'outil de l'artisan, la plume du penseur sont plus nobles que l'épée. Il faut provoquer, dans le clan social appelé « monde », une réaction bienfaisante contre la renommée d'honneur et de sacrifice qui auréole ces professionnels, car on a vu ce qu'elle couvre d'immoralités, de nuisances.

A cette besogne saine, car elle conduit inévitablement à la disparition du militarisme avec d'autant plus de rapidité qu'elle est plus intense tant par la quantité des ouvriers que par la qualité de leur intellectualité ; à cette saine besogne, dis-je, se sont attelés les penseurs de toute sorte : philosophes, sociologues, criminalistes, romanciers, chroniqueurs, tels que Renan, Hugo, Letourneau, Corre, Novicow, Grave, Domela Nieuwenhuis, De Amicis, Merlino, Ch. Richet, Mirbeau, Séverine, Peladan, Descaves, Fèvre, Paul Adam, Tabarant, Darien, Bernard Lazare, etc., etc., et la multitude des inconnus dont le sentiment de justice et la sensibilité sont révoltés par les agissements nuisibles dont ils sont les témoins ou les victimes de la part des porteurs de sabre. Tous, selon leurs facultés et moyens, préparent la mentalité humaine à un avenir que tout nous présage peu éloigné.

A. Hamon.

LETTRES DE VINCENT VAN GOGH

A SON FRÈRE THÉODORE

(ARLES, 1887-88-89-90-91 (1)

(*Suite*)

La Ville de Paris ne paye guère. Je regretterais de voir les Seurat dans un musée de province ou dans une cave ; faudrait que ces tableaux restent entre des mains vivantes. Si T. voulait !... Si on fait les trois expositions permanentes, faudrait un grand Seurat pour Paris, pour Londres et pour Marseille.

Tu es bien bon de nous promettre, à G. et à moi, de nous mettre à même d'exécuter le projet d'une combinaison. Je viens de recevoir une lettre de B. qui depuis quelques jours a rejoint G., L. et encore un autre à Pont-Aven. Dans cette lettre — qui d'ailleurs est très bonne — il n'est cependant pas dit une syllabe de ce que G. ait l'intention de me rejoindre, et pas davantage une autre syllabe de ce qu'on me demandât là-bas. Toutefois la lettre était très amicale. De G. lui-même, pas un mot depuis un mois. Moi, je crois que G. préfère se débrouiller avec les amis du nord, et s'il vend par bonheur un ou plusieurs tableaux, il pourrait avoir d'autres vues que celle de me rejoindre.

Que G. vienne ou pas, c'est son affaire, et du moment que nous sommes prêts à le recevoir, que son lit, son logement sont là, c'est que nous tenons notre promesse. J'insiste sur ceci... en tant que visant de nous délivrer, moi et un autre copain, de ce cancer qui ronge notre travail : la nécessité de

(1) V. *Mercure de France*, avril, mai, juin, juillet, août 1894 (nº 40 à 44).

vivre dans des hôtelleries ruineuses sans aucun profit pour nous, ce qui est pure folie. Etre insouciant, espérer être un jour ou un autre délivré de la dèche, pure illusion ! Je me compterais bien heureux de travailler pour une pension juste suffisante et ma tranquillité dans mon atelier toute ma vie.

Maintenant, c'est dit, je ne vais pas à Pont-Aven si c'est que je doive y loger à l'hôtellerie avec ces Anglais et ces gens de l'école des Beaux Arts avec qui on discute tous les soirs, tempête dans une cuvette.

Ce matin, j'ai travaillé à un verger de pruniers en fleurs ; tout à coup, il a commencé à faire un vent formidable déterminant un effet que je n'avais jamais vu jusqu'ici, et qui revenait par intervalles. Entre temps, du soleil qui faisait étinceler toutes les petites fleurs blanches : c'était tellement beau ! Mon ami le Danois est venu me rejoindre, et, au risque et péril de voir, à chaque mouvement, tout le tremblement par terre, j'ai continué à peindre. Il y a dans cet effet blanc beaucoup de jaune avec du bleu et du lilas, le ciel est blanc et bleu. Mais la facture de ce qu'on fait ainsi dehors, qu'en diront-ils ? J'ai, après, regretté de n'avoir pas demandé des couleurs au père Tanguy tout de même, quoiqu'il n'y ait pas le moindre avantage à cela pour moi, mais c'est un si drôle de bonhomme ! et je pense encore à lui ; n'oublie pas de lui dire bonjour pour moi si tu le vois, et dis-lui que s'il veut des tableaux pour sa vitrine, il en aura et des meilleurs d'ici.

Ah ! il me semble de plus en plus que les gens sont la racine de tout, et, quoique cela demeure éternellement un sentiment mélancolique de ne pas se trouver dans la vraie vie (en ce sens qu'il vaudrait mieux travailler dans la chair même que dans la couleur ou le plâtre, en ce sens qu'il vaudrait mieux fabriquer des enfants que de fa-

briquer des tableaux ou de faire des affaires), cependant on se sent vivre quand on songe qu'on a des amis dans ceux qui, eux non plus, ne sont pas dans la vraie vie ; mais justement à cause de ce que c'est dans le cœur des gens qu'est aussi le cœur des affaires il faut conquérir des amitiés ou plutôt les ranimer. De plus, puisque pour la cause de l'impressionnisme on a peu à craindre dans ce moment de ne pas gagner et que la victoire est assurée d'avance de notre côté, il nous faut avoir de bonnes manières et faire tout cela avec calme.

Involontairement je me figure Marat comme l'équivalent au moral (mais plus puissant) de Xantippe, la femme qui a l'amour aigri, ce qui demeure touchant quand bien même.

Tu as eu raison de dire au marchand qu'il fallait ajouter la laque géranium quand même ; il l'a envoyée, je viens de vérifier. Toutes les couleurs que l'impressionnisme a mises à la mode sont changeantes. Raison de plus de les employer hardiment trop crues, le temps ne les adoucira que trop.

Ainsi, toute la commande que j'ai faite, soit : 3 chromes (l'orangé, le jaune, le citron), le bleu de Prusse, l'émeraude, les laques de garance, le vert véronèse, la mine orange, tout cela ne se trouve guère sur la palette des peintres hollandais, Marris Mauve et Israëls. Seulement cela se trouvait sur celle de Delacroix, qui avait la rage des deux couleurs les plus condamnées — et pour les meilleures raisons — le citron et le bleu de Prusse ; cependant, il me semble qu'il en a fait de superbes avec cela, des bleus et des jaunes citron.

Maintenant, je te dirai que je travaille à deux tableaux desquels je voulais faire des répétitions. Le pêcher rose me donne le plus de mal.

Tu vois par les quatre carrés de l'autre côté que les trois vergers se tiennent plus ou moins. J'ai

maintenant aussi un petit poirier en hauteur flanqué également de deux toiles en largeur. Cela fera six toiles de vergers en fleurs. J'ose en espérer trois autres se tenant également... Jevoudrais bien faire cet ensemble de neuf toiles. Il nous est loisible de considérer ces neuf toiles de cette année comme première pensée d'une décoration définitivement beaucoup plus grande, qui serait exécutée d'après les mêmes motifs, absolument, l'année prochaine à la même époque.

Mes dessins sont faits avec un roseau taillé comme serait une plume d'oie. Je compte en faire une série comme cela, et j'espère faire mieux que les deux premiers. C'est un procédé que j'ai déjà cherché en Hollande dans le temps, mais là je n'avais pas d'aussi bons roseaux qu'ici.

Te rappelles-tu que nous avons encore causé avant mon départ de ce qu'en vue de l'exposition universelle Bouguereau, Lefèbvre, Benjamin-Constant, toute la clique, iront chez Boussod se plaindre et insister sur ce que la maison de B. (la première du monde) demeure pure et fidèle aux principes de l'art vraiment le plus civilisé et le plus aimable (soit leurs tableaux à eux)? Quoi qu'il en soit, cela donne rudement à penser, et la situation serait grave si tu te brouillais avec ces messieurs. Quand on sort de prison après y avoir longtemps séjourné, il y a des moments où l'on regrette la prison même, parce que l'on se trouve désorienté dans la liberté (ainsi probablement nommée parce que la tâche éreintante quotidienne pour gagner sa vie ne laisse guère de liberté). Mais tu sais tout cela, et certainement tu regretteras des choses, involontairement, en en gagnant d'autres.

Dites donc, Daumier est exposé aux Beaux-Arts et Gavarni, n'est-ce pas? Bravo pour le Daumier, pas pour les Beaux-Arts.

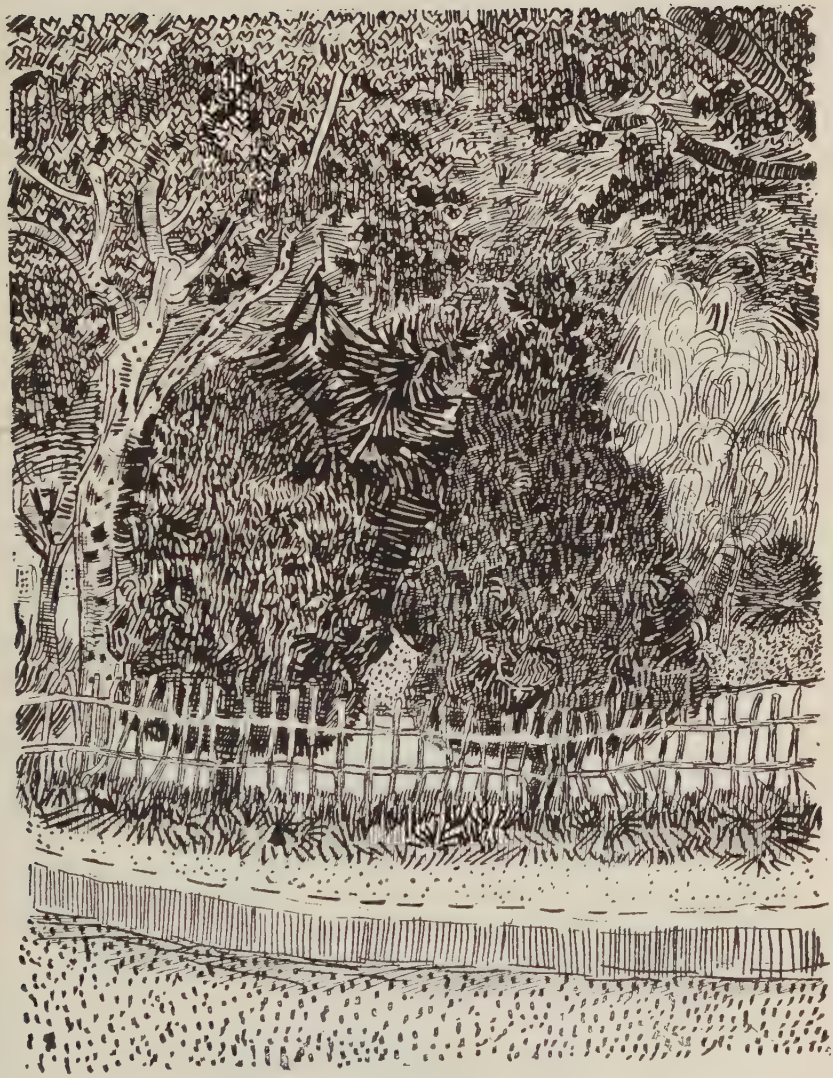
Je doute de plus en plus de la véracité de la légende Monticelli absorbeur de quantités énormes d'absinthe. Considérant son œuvre, il ne me paraît pas possible qu'un homme énervé par la boisson ait fait cela. Peut-être cette Limousin, la dame de la Roquette, y a mis de sa médisance pour que cette légende se soit enracinée.

Tu verras ces jours-ci le peintre danois qui était ici, il va voir le salon et retournera dans son pays, pour revenir dans le Midi peut-être dans un an. Ses trois dernières études étaient meilleures et plus colorées que ce qu'il faisait auparavant. Je ne sais ce qu il fera plus tard ; mais il a un bon caractère et je regrette qu'il s'en aille. Je lui ai dit qu'un peintre hollandais restait avec toi, et si K. veut le mener sur la butte Montmartre, il y fera probablement des études. Je lui ai beaucoup parlé des impressionnistes, qu'il connaissait tous de nom ou pour avoir vu de leurs tableaux; il s'intéressait beaucoup à la question. Il a une recommandation pour R.; il s'est refait la santé ici et il se porte fort bien maintenant. Il est bon pour deux ans, mais après cela il fera bien de revenir pour cette même raison de santé.

Qu'est-ce que le nouveau livre sur Daumier, l'Homme et l'Œuvre ?

J'espère bien qu'ainsi que tu es porté à le croire T. viendra à Paris sous peu. Ce serait à désirer dans ces circonstances dont tu parles, où ils sont tous aux abois et se trouvent gênés.

Peut-être serait-il plus facile de mettre d'accord quelques marchands et amateurs pour acheter des tableaux impressionnistes que de mettre d'accord les artistes pour partager le prix des tableaux vendus. Néanmoins, les artistes ne trouveront pas mieux que de se mettre ensemble, de donner leurs tableaux à l'association, de partager le prix de vente, de telle façon du moins que la société



garantisse les possibilités de travail et d'existence à ses membres. Si Degas, Claude Monet, Renoir, Sysley, C. Pissarro prenaient l'initiative, disant : Voici, à nous cinq nous donnons chacun 10 tableaux (ou plutôt nous donnons chacun pour une valeur de 10.000 fr., valeur estimée par les membres experts ; par exemple T. et toi, que la société s'ajoindrait, lesquels experts également verseraient un capital en tableaux). Puis nous nous engageons en outre à donner par an une valeur de... Et nous vous invitons, vous autres, Seurat, Gauguin, Guillaumin, à vous joindre à nous. Vos tableaux passent, au point de vue valeur, par la même expertise.

Alors les grands impressionnistes du grand boulevard, donnant des tableaux devenant propriété générale, garderaient leur prestige, et les autres ne pourraient pas leur reprocher de garder pour eux les avantages d'une réputation acquise sans aucun doute par leurs efforts personnels et leur génie individuel en premier lieu — mais cependant, en second lieu, réputation grandissante et solidifiée et maintenue actuellement aussi par les tableaux de tout un bataillon d'artistes qui jusqu'à présent travaillent dans une dèche continuelle. Quoi qu'il en soit, il est bien à espérer que la chose se fera et que T. et toi deviendrez les membres experts de la société (avec Portier peut-être).

Tu sens bien que si T. se met avec toi pour cette affaire, à vous deux vous pourrez bien persuader à Boussod et Valadon d'accorder sérieusement un crédit pour les achats nécessaires, mais c'est pressé, puisque sans cela d'autres marchands vous couperaient l'herbe sous le pied.

VINCENT VAN GOGH.

(*A suivre.*)

NUPTIALE

Dans le ciel de ce soir, ne vois-tu pas des tresses
Fauves dénouer leurs rayons sur des épaules
Frémissantes ? Entends-tu, rédimés des saules,
Panteler des oiseaux dans le sein des prêtresses ?

Ah ! Vois-tu ! Dieu sanglote, errant parmi les vignes,
En recueillant l'encens des étreintes profondes
Où les êtres râlants sentent naître des mondes !...
Et les louves, ce soir, ont des âmes de cygnes !

O toi ! tumultueuse volière de fièvres !
Viens ! Mes yeux ensoleillent ta bouche mûrie !
Viens ! Je veux être, car ce soir frissonne et prie,
Le vendangeur fervent des treilles de tes lèvres !

Prodigue à l'ange vagabond de ma tendresse
L'accueil reconnaissant des palais de ta joie !
Viens ! pour qu'à l'horizon de l'extase rougeoie
L'éternité surgie au seuil de la caresse !

CHARLES GILLET.

20 décembre 1892.

MOUSMÉ

RÊVE

(*Fin*[1])

IV

« Ne crois pas que je redoute de voir mon esprit s'enfuir à travers les sombres portes de la mort cruelle. »
(Omar Khayyam)

Un jour de septembre, tout en grisailles, sous un dôme de plomb.

Huber avait reconnu l'impossibilité de travailler, et, seul dans son atelier, étendu plutôt qu'assis sur le divan, une cigarette aux lèvres, il s'amusait à suivre les jeux capricieux des fumées opalines. Sa pensée, de même que les banderolles bleuâtres qui ondulaient ainsi, flottait, délicieusement alanguie, déroulant une traîne ténue d'images grêles, fragiles, vite dissipées.

Sans que rien l'ait pu faire prévoir, le peintre avait brusquement échappé à l'angoissante et douce obsession qui, pour lui, fleurissait de rêve les landes bretonnes. Mousmé ne l'accompagna pas dans son retour, et ici ne reparut plus. Aucun songe persistant à l'égal du réel, nul rappel de l'étrange vision ne s'étaient produits : l'image chérie s'était évanouie. Encore impressionné par le souvenir récent de sa crise, Huber songeait à toutes ces choses qu'il s'expliquait mal, s'étonnait d'avoir sérieusement cru à la fantasmagorie d'une telle aventure, puis éprouvait le regret, mal dissimulé, qu'elle se fût terminée si tôt. Après avoir vécu toutes les nuits dans un monde de fiction, possédé une impeccable et triomphale Amante, il se contentait mal des seules matérialités existantes, se prenait à désirer confusément le retour d'un semblable dédoublement de sa vie, tout en reconnaissant à présent assez volontiers qu'il avait été dupe de lui-même, en ce sens que Mousmé ne devait l'existence, comme il le pensait tout d'abord, qu'à sa propre imagination.

(1) V. *Mercure de France*, Juillet et Août (nos 45 et 46).

Cependant, il avait tenu, un temps, la petite Idole pour une créature agissant spontanément, constituée par une autre essence que lui-même, douée de sentiments lui appartenant en propre. Certes, il l'avait aimée en tant que créature charnelle, et non comme un personnage virtuel, inexistant. Balancé entre les données que fournissait au peintre sa mémoire, tendant à lui représenter Mousmé sous l'aspect d'une réalité certaine, et les raisonnements de sa logique qui lui démontraient le peu fondé d'une telle conception, Huber hésitait à conclure, se heurtait à des arguments irréconciliables, mais offrant tant de vraisemblance d'une part, de bon sens, de l'autre, qu'il ne savait se résoudre à trancher la question en faveur de l'une des deux hypothèses.

Jusqu'à présent, le changement de milieu, les diverses occupations liées à son retour à Paris, les relations reprises, et tant d'autres causes multiples du même ordre, avaient écarté de l'âme du peintre toute idée du genre de celles qu'il venait d'agiter : peut-être aussi en avaient-elles chassé l'image obsédante, qu'il nommait Mousmé. Maintenant ces pensées se représentaient, ramenées sans doute par la disposition d'esprit spéciale où se trouvait l'artiste cet après-midi, le nonchaloir, la paresse volontaire dans laquelle il se complaisait, l'absence de préoccupations urgentes. Sans doute, pendant leur séjour dans cette partie de nous-mêmes, de nous-mêmes ignorée, qui élabore à notre insu de lentes combinaisons, des associations fertiles en imprévu, grâce à ce travail d agrégation inconsciente, avaient-elles acquis une force nouvelle, inoffensive au premier abord, tout aussi dangereuse cependant que l'ancienne obsession. Celle-ci, en effet, ne reparaissait pas, mais à sa place surgissait le désir, encore confus chez Huber, qu'elle se reproduisît, accompagnée de son cortège de désirables hallucinations.

— Car, après tout, concluait l'artiste en terminant la revue critique des objections touchant Mousmé, le véritable problème n'est pas contenu dans ces considérations presque métaphysiques, que je m'épuise à retourner sous tous leurs angles, inutilement puisque je n'ai pas la science nécessaire pour les bien envisager et y découvrir quelque lumineux indice de vérité : il me faut me cantonner sur le terrain solide des faits indéniables, sentis, perçus, des sensations éprouvées, des phénomènes apparus, sans tenter vainement de les interpréter. Revenant à ce point de vue, le seul

auquel il convienne que je me place pour obtenir une indication pratique en même temps qu'une prompte solution, l'interrogation que je suis amené à me poser n'est plus : « Mousmé a-t-elle une existence réelle, ou non ? Fus-je témoin d'une projection astrale, descendue du périsprit, ou de la visite d'une âme fluidique, réincarnée, possédée par un succube ou simplement dupe d'une hallucination ? » Non, ce qui m'importe est seulement de savoir si oui ou non j'ai été heureux pendant cette période mystérieuse.

Eh bien, j'avoue franchement que j'ai connu là, pour la première fois, la passion dans toute son intensité, que j'ai été sincèrement amoureux... Que m'importe si cet amour s'adressait à la Chimère ? J'ai du moins atteint au bonheur suprême...

Comme Huber s'était indiqué pour règle de vie un épicuréisme intelligent, soit de ne jamais laisser fuir aucune occasion de joies possibles, de façon à réduire au minimum le mal nécessaire, tout en limitant ces joies à la douleur qu'elles peuvent entraîner, il se trouvait naturellement conduit, de par cette manière d'agir habituelle, à souhaiter la reproduction du récent état de choses, le retour de Mousmé, puisqu'il le jugeait capable de le rendre heureux, ne s'apercevant pas ou ne voulant pas s'apercevoir du danger qu'il y avait à s'écarter du normal, à rechercher le déséquilibrement à la faveur duquel se produisait cette séparation de l'esprit en deux existences différentes. Mais l'affection de Thérèse, sa jalousie plutôt, que tenait en éveil le souvenir des évènements passés là-bas, ne constituerait-elle pas un obstacle, difficile à surmonter ? L'artiste se donna l'excuse de ce qu'aucune convention légale ne leur créait de devoirs réciproques. Ils n'étaient liés que par des convenances mutuelles, et demeuraient donc libres de se séparer, l'heure des dissentiments venue. Au surplus, s'il ne pouvait dissimuler, quelle faute commettait il ? il la trompait bien peu, somme toute, et, pour le monde, d'une façon invraisemblable, ne donnant, par cela même, aucune prise à la critique, quelque ardemment malintentionnée fût-elle.

Une autre barrière se dressa presque aussitôt pour Huber entre lui et le but, à présent fortement désiré.

Comment, en effet, s'y prendre pour évoquer le retour de la petite Idole ? Sa volonté seule était impuissante à créer la Mousmé de ses songes. Un immense

découragement l'envahit ; puis, s'arc-boutant contre cet obstacle soudainement dressé, il en acquit un ressort plus puissant ; son irritation contribua à augmenter l'intensité du vœu, d'abord hésitant, qui s'en trouva renforcé, et acquit là une puissance équivalente à la résistance que le peintre rencontrait.

Sur l'heure, il essaya de se représenter la petite Idole, telle qu'il la contemplait, apparue dans la salle immense aux innombrables fenêtres voilées de stores mauves, dans la salle pavée de mosaïques précieuses qui reflétaient l'ivoire de ses pieds mignons, aux doigts alourdis de bagues, dans la salle du palais au perron de porphyre, que gardent mille sphinx de granit rose, du palais dont les dômes de lapis veiné d'or étincelaient parmi les terrasses immaculées.

En vain.

Il s'épuisa rageusement à retrouver les traits chéris ; des détails sortaient parfois du linceul d'oubli, pour s'y ensevelir aussitôt ; et l'ensemble, la figure charmeuse, le corps délicat, les membres grêles restaient inaperçus, malgré ses efforts.

Du divan où, les yeux clos, la tête renversée sur les coussins, il avait tenté l'impossible résurrection, le peintre se leva brusquement, et marcha de long en large dans l'atelier, à grands pas, le cœur serré d'une indicible tristesse, le front brûlant d'une fièvre soudaine. Il eût voulu crier à pleine gorge, hurler son désespoir aux objets inanimés et calmes l'entourant, tuer ainsi sa douleur par quelque acte brutal. Aucun son ne sortit de sa gorge contractée, comme si les mâchoires de quelque étau puissant se fussent refermées sur elle. Il sentait ses paupières mordues par le flot âcre, la crue subite des larmes. Il eût désiré les épandre, éteindre par cette bienfaisante rosée le feu d'angoisse qui le torturait : l'amertume des pleurs résorbés persistait seule.

L'atroce supplice !

Dans un élan de foi, atteignant aux transports des croyants, il invoqua Mousmé, la cruelle absente, l'implorant en une éloquente supplication, une oraison émue, de le secourir, ainsi qu'elle l'avait fait déjà, un matin de tristesse où il souffrait ainsi. Il redevint enfant pour mieux prier.

Puis, le silence, ponctué seulement du bruit rythmique d'une horloge ancienne, ne se troublant pas du murmure attendu, l'espace ne révélant pas la forme

idéale tant espérée, Huber blasphéma, reniant son idole avec une haine terrible, un débordement d'outrages si passionnés que c'était là encore de l'amour.

Un de ses regards ayant rencontré, alors, l'ébauche d'une tête de femme, suspendue au mur, entre d'autres études, il se souvint, par un rapide enchaînement d'idées, du portrait de Mousmé, brossé si curieusement à la mer, et se mit en devoir de le retrouver parmi les toiles et les panneaux rapportés de Bretagne, qui, au retour, étaient restés entassés dans un coin sans autre classement.

Une vieille église apparut d'abord ; ensuite défilèrent une série de pochades, exécutées au crépuscule : des ciels rouges ou or, balafrés de nuées violettes, surplombaient des mers somptueuses, réverbérant ces gloires superbes, aux reflets parfois atténués par de l'ombre naissante. Le moulin de la Roche-Milan, à son tour, se présenta. Repris par la magie des ressouvenances, que rendaient plus fortes, pour celles provoquées par la vue de ce croquis, l'association de la scène importante s'y rapportant, le peintre s'arrêta de retourner les toiles, et revécut tout le drame silencieux joué ce soir d'orage dans la masure ébranlée des crépitements de la foudre, devant le vieux marin à demi aveugle. Insensiblement son esprit se prêtait à ces envahissements de la mémoire, qui favorisaient, en reconstituant le décor antérieur, avec l'aide partielle de la représentation matérielle fournie par le tableau, le retour possible des états d'âme d'alors, sans qu'Huber s'en doutât.

C'est ainsi qu'ayant enfin découvert la figure rapidement charbonnée ce jour-là, l'artiste, sans un remous de colère, fut saisi au contraire d'une troublante émotion, faite en même temps de l'adoration presque religieuse d'un fidèle, du repentir du sacrilège qu'il avait commis, et de la tendresse, la joie extasiée que causait le retour de la petite Idole.

D'un geste naïf et passionné, le peintre colla sa bouche sur le bois coloré.

A ce moment, il perçut à ses lèvres une sensation un peu fade, très douce, dont il fut surpris, mais dont il n'eut pas de peine à trouver la provenance. Avant de remuer les études peintes au cours de son voyage, il avait, d'un mouvement machinal, pris une cigarette dans une coupe placée sur la crédence au pied de laquelle elles s'appuyaient. C'était là du tabac opiacé, roulé dans

des feuilles de nénuphar, et qu'il avait conservé d'un voyage aux Indes.

Il continua de fumer, en regardant amoureusement le visage, à peine esquissé, de l'Amante retrouvée.

Bientôt, par des dégradations insensibles, la face aimée sembla vivre, et Huber regardait, extasié, la transformation s'accomplir, quand, à la façon d'un glas impérieux et triste, résonnèrent en lui les paroles qu'il avait prononcées, en une façon de serment solennel, assurant à Mousmé que par elle, pour elle seule il vivait.

Il avait parjuré...

Dans son cerveau, enténébré des vapeurs de l'opium, une conviction naquit : c'est à la transgression de sa promesse qu'il devait rapporter la longue absence de la petite Idole.

L'image muette agrandit ses prunelles d'onyx, et parut dire oui !

Huber courba la tête.

Il n'implorerait pas de pardon, mais irait à la mort.

Une voix, qu'il reconnaissait, chuchota à son oreille...

Le peintre laissa choir alors le panneau, car devant lui se dressait, éblouissante, parée comme une déesse, nimbée de lumière pâle, Mousmé, qui souriait.

Il la remercia, heureux au fond de l'âme qu'elle eût choisi pour lui l'agonie lente, dont ses baisers effaceraient la douleur ; et les lèvres rouges de la petite Idole buvaient l'âme du peintre à même sa bouche, en récompense.

Puis, elle eut un geste d'impératrice, où sonnèrent ses bracelets, un geste qui commandait sans retard.

Huber obéit.

Les prunelles rivées à celles de l'Amante, tout l'être noyé d'une indicible volupté, il enfonça lentement l'aiguille de platine dans sa chair palpitante et heureuse.

Mousmé sourit encore.

Le peintre alors compléta sa première piqûre de morphine.

GASTON DANVILLE.

(*Fin.*)

LES LIVRES

Valbert, *ou les Récits d'un Jeune Homme*, par Teodor de Wyzewa (Perrin et Cie). — V. présente livraison, page 21.

Solness le Constructeur, *drame en trois actes* de Henrik Ibsen, traduit par M. Prozor (Savine). — Ce n'est certes pas en une note bibliographique que j'oserai parler, du fond de mon respect, d'une œuvre nouvelle d'Ibsen. Et je puis dire que, de nul artiste, je ne verrais cela sans regret. Il est évident que depuis quelques années nous assistons, nous Francais, si mal informés, si ignorants des langues septentrionales, à l'aurore majestueuse d'un des grands génies humains. Celui-là apporte la terreur sacrée et tout le prestige de l'Abstrait, en un apparat de lumières et d'ombres. Je demeure terrifié devant Ibsen : je n'en puis parler ici.

Quelle foudroyante série de chefs-d'œuvre en peu d'années! *Les Revenants*, *Nora*, *Rosmersholm*, *Le Canard Sauvage*, *Hedda Gabler*, *La Dame de la Mer* et *Solness*! Tout cela surgit au-dessus de nous. Et *Un Ennemi du Peuple*, moins altier, n'est-ce encore une œuvre aux clartés magnifiques? Et *Peer Gynt*, et *Brandt*, et *Empereur et Galiléen*, ces trois rochers informes et sublimes, noyés de tous les éclairs et de toutes les aubes boréales! Et toute la série des drames historiques! Vraiment, le vieux maître confond l'imagination et tout le sens secret des littératures. Il a tout vu, tout creusé, tout fait resplendir, le théâtre d'histoire, le poème symbolique, la comédie de mœurs, l'entité du personnage abstrait, et toutes les suggestions naturelles, la tyrannie de l'horizon, l'instinct, la libération, la consécration de soi au sublime, que sais-je! Cortège éclatant et ténébreux...

Je ne puis rien dire de *Solness*, non vraiment; il faut le lire. Il faut s'y refléter plutôt, car Solness, c'est tout ce qui crée, c'est tout l'artiste. Il y a là des beautés prodigieuses de composition, une Hilde qui égale celle de la *Dame de la Mer*, ce que j'eusse cru impossible; il y a une Kaia Fosli qui surpasse l'admirable Audivine de *La Ville*, de Claudel. Toute l'humanité vit dans ces trois actes avec une force de synthèse qu'Ibsen seul pouvait atteindre.

Depuis quelques années, nous avons été pris entre trois colosses : Tolstoi, Wagner, Ibsen. Et malgré les cris, cela est inéluctable. Il faut que cela triomphe : nous en serons broyés ou nous en serons vivifiés, selon la pureté des natures. Pour moi, j'irai vers le Nord avec joie. Ah ! certes, la *Valkyrie* deci, *Pélléas et Mélisande* de-là, faisaient crier à l'invasion germanique le patriotisme salarié de nos ordinaires Pessard. *Eh bien ! oui, c'est bien prouvé maintenant, nous nions l'esprit national.* Tous nos pères spirituels, ceux que je viens de nommer, et Carlyle, et Hegel, et Fichte, et toute la musique, de Bach à Wagner, de Schumann à Borodine, tous sont étrangers: et Rossetti et Swinburne, et encore Nietzsche, et tous! Don-

nez-nous autre chose que Dumas, Vogüé et Coppée — ou renoncez-vous, et nous crierons vers le Septentrion, au moins pour « mourir en beauté ».

C. Mr.

En demi-teintes, par Claude Cohendy (Ollendorff). — Comme la plupart des poètes qui débutent, M. Claude Cohendy recherche surtout les suffrages féminins. Ses vers, madrigaux et confessions sentimentales, sont empreints d'une grâce charmante et juvénile, pas plus mélancolique qu'il ne sied, et — quelque peu de sympathie qu'on éprouve pour ce genre de littérature facile — on s'y arrête parfois avec plaisir. Parmi plusieurs autres pièces remarquables, le douzain en vers blancs : « *Nous retournerons faire un pieux pélerinage à la chapelle grise* », serait à citer. — En somme, vous avez fort bien chanté votre chanson, M. Fortunio, et quelques âmes adolescentes se laisseront prendre sans doute aux confidences attendries de votre livre. Mais, vraiment, il serait dommage de vous attarder plus longtemps à moduler sur cette corde archi-usée du sentiment que déshonorèrent les lourdes pattes de trop de rustres gratteurs de lyres. Vous avez mieux à faire, je le pense sincèrement, et, bien que vous ayez écrit quelque part que la foi était de nos jours interdite aux poètes, je suis persuadé que vous croyez à quelque chose, et que ce quelque chose vous nous le direz dans votre œuvre prochaine. — En attendant, si d'aventure les Jeux Floraux de Marseille, voire même l'Académie des Muses Santones, couronnaient derechef un de vos poèmes, gardez secrets ces funestes honneurs. Ceci est un conseil d'ami.

J. C.

La Vie artistique, *deuxième série*, par Gustave Geffroy (Dentu). — La première série a été publiée cet hiver et, à cette occasion, nous avons dit toute notre estime pour le caractère et le talent de M. Gustave Geffroy. Il serait bien surprenant, n'est-ce pas, que ce second volume ne fût pas à la hauteur du précédent. C'est, comme l'autre, un recueil d'articles parus çà et là dans les journaux et les revues; jugés dans leur ensemble, on voit quel but, jamais perdu de vue, poursuit l'auteur, chez qui le savoir du critique soutient les haines du militant. Quand M Geffroy fait le procès de l'odieux enseignement académique, il le fait en connaissance de cause, et je ne sais pas quel avocat clairvoyant oserait se lever contre un tel réquisiteur. Il est de ceux — et l'un des premiers — qui s'insurgèrent contre le choix des peintres à qui murs et plafonds sont offerts à décorer daus nos monuments publics. Les salons maculés de l'Hôtel de Ville lui sont un prétexte à légitimes diatribes. A côté de ces pages d'homme d'action, parmi lesquelles son article sur les expositions de 1892, en voici sur Rembrandt, Holbein, Rodin, qui nous mènent dans la claire et pure pensée de l'artiste qu'est Gustave Geffroy. Entre plusieurs, une des vertus de cet écrivain est son incorruptible impartialité; il lui doit une parole autorisée. Il y a une volonté toujours victorieuse de mettre chacun à son

rang. Sans un profond sentiment d'art, et si louable que soit l'effort d'être juste, on voit des gens verser dans le ridicule avec une magnifique inconscience dès qu'il se mêlent de comparer ou de morigéner. Et du goût ? et du tact ? ah ! qu'il en faut ! La lecture des deux volumes de *La Vie artistique* m'a inspiré de supplier amicalement Charles Merki de les lire afin qu'une autre fois il montre moins de précipitation à publier un article dont la confection eût nécessité au préalable de nombreuses visites dans les musées — car il eût constaté que « la manière espagnole » n'a rien à voir avec celle d'Henry de Groux, — dans les expositions, voire chez les peintres, — où il aurait connu de Paul Gauguin, dont il moque l'œuvre, autre chose qu'une note inscrite sur un feuillet de livre. Mais, circonstance atténuante, l'*Apologie pour la peinture* est un long petit pamphlet, et l'auteur, n'ayant eu que le temps de l'écrire, n'a pas eu celui de le penser. Méprisons le snobisme, tous les snobismes, surtout le snobisme à rebours. Les opinions de Charles Merki sont, tour à tour, trop ou pas assez personnelles. Il n'y a pas d'originalité à dédaigner ces deux chefs-d'œuvre : *L'enterrement d'Ornans* et *Olympia* (voir *La Vie artistique*, première série); — il n'y en a pas non plus à parler *en blague* d'Ingres, ni à confondre les crémeuses pâtisseries avec la peinture de van Gogh, qu'Albert Aurier a plus justement comparée à des coulées de métaux en fusion. Mais il y a, au contraire, de l'originalité à qualifier Delaroche peintre plastique et à considérer Wisthler, qui expose depuis trente ans, comme un peintre récemment consacré. Je voudrais bien que Charles Merki nous dise ce qu'il pense de la pointe sèche dont s'agrémente le livre de Gustave Geffroy, qui me pardonnera une parenthèse que je ferme en hâte. La pointe sèche est de Rodin et, pour moi, — pour nous, — c'est une chose tout simplement admirable, admirable dans toute l'étendue du mot.

J. L.

Les Baisers morts, par Paul Vérola (Bibliothèque Artistique et Littéraire). — Dans une coquette édition blanche, où fulgure au frontispice une dramatique composition de Félicien Rops, la *Plume* nous donne *Les Baisers morts*, de M. Paul Vérola. Loin de nos tendances rénovatrices vers un Idéal et une langue synthétiques, un domaine de l'Art subsiste encore très vaste, où l'analyse de Réalités tangibles cherche à nos problèmes une solution qu'avec raison nous déclarons vaine ; mais elle fournit parfois des œuvres solides ; et, bien que l'intérêt s'en trouve limité à leur auteur personnellement, c'est assez pour que nous arrêtions nos réflexions aux poèmes de M. Paul Vérola. Par le souci d'une expression directe, sans allégorie ni symbole, autant que par le choix des sujets : *Le Viol*, *Scepticisme*, *Hystérie*, *Le Suicide*, *Amours pervers*, etc..., M. Vérola continue un chemin qu'à sa naissance illustrèrent (mais de quelle pernicieuse magnificence !) *Les Fleurs du Mal*. Il s'y révèle plutôt un poète de l'Amour charnel, et ses passions suivent un cours plus droit,

bien qu'aussi torrentueux. Chaque fois qu'il s'est proposé la musique et la suggestion, son vers réalise de complètes harmonies ; et tout le livre me laisse la douloureuse impression d'une belle âme qui s'éloigne de ses vrais amis.

DAUPHIN MEUNIER.

Amour de Miss, par JEAN BLAIZE (Dentu). — C'est une simple et dolente histoire d'amour que nous conte cette fois encore Jean Blaize. Mais à cette simple histoire il a su donner toute l'excitante saveur d'une nouveauté par le choix pittoresque du cadre, par la variété exotique des figures, par l'atmosphère exceptionnelle de certains milieux où l'action évolue, par maint curieux détail de cette vie anglaise, si proche de nous à la fois et si lointaine. Dès les premières pages on respire un air chargé d'une sourde angoisse ; de plein pied on entre dans de l'émotion humaine ; et l'on sent que bientôt la tension des caractères en présence portera cette émotion à son paroxysme.

Là encore, comme dans la *Paix du Cœur*, Jean Blaize a répandu sa tendresse et s'est complu aux délices de la pitié ; c'est avec des douceurs infinies qu'il manie cette pauvre chair d'enfant terrifiée par la faute, épuisée de maternité et sanctifiée par la douleur. Cependant les faits se déroulent dans leur logique implacable, découlant l'un après l'autre du péché initial ; les pages pleurent ; et derrière le récit qui souffre, partout l'on voit apparaître la figure grave d'un témoin miséricordieux et triste de la vie. Au reste, cette tendance de l'auteur à une philosophie de pitié, de résignation, et d'idéale bonté, s'est incarnée, par un phénomène littéraire tout naturel, dans le personnage de lady Proctoral, qui est ainsi devenue en quelque sorte l'Ame du livre. C'est dans cet émouvant portrait de patricienne que Jean Blaize a réuni ses traits les plus pénétrants. De telles figures, pétries dans une pure argile, toute attendrie de larmes, sont bien ce qui peut atteindre le plus notre sensibilité. Car rien ne fait résonner en nous les fibres profondes comme un beau visage de femme aux joues suaves, à la bouche affligée, où la tristesse prend quelque chose d'angélique et de somptueux. Aussi, comme le veut la hiérarchie sociale, moins superficielle qu'il ne semble au premier abord, l'intérêt du livre va moins au drame de chair et de sang où se débat la pauvre Maud, qu'à l'autre, au drame plus complexe et plus nuancé qui met aux prises dans le lent déchirement d'un divorce moral lady Proctoral et l'inflexible lord son époux. Et si la mort brutale de la première nous émeut vivement, combien sommes-nous plus profondément remués par l'agonie de la seconde, cloîtrée pour jamais dans une épouvantable solitude, où son cœur exalté de chagrin et monté au ton du sacrifice absolu nous donne, comme dans l'admirable lettre de la fin, la sensation poignante de ces musiques affilées jusqu'à l'aigu, jouées sur les dernières cordes, et qu'on craint à chaque note de voir mourir dans un éclat de sanglot.

A. S.

L'Atelier Chantorel, par Frantz Jourdain (Charpentier). — Etant de ceux dont les sympathies — pour prendre un mot de M. Alejandro Sawa — iront toujours vers les irrésignés et les violents, il m'est impossible de ne point accueillir avec joie ce livre de révolte, cette orchestration où clament des douleurs, des haines et des rébellions : *L'Atelier Chantorel*. La vie hideuse de l'artiste pauvre que les compromissions guettent quotidiennement, embusquées derrière les nécessités matérielles, la poire d'angoisse dont la société le bâillonne et l'étouffe, la lutte — ce suicide — qu'entreprennent les résolus, et la détresse, la grande détresse de la fin, cette agonie suprêmement douloureuse de mourir avant la réalisation du rêve, tout cela palpite et s'étale dans l'*Atelier Chantorel*. Mais ce qu'il y a encore, ce qui venge, c'est le lever de masque des patentés de l'Institut et des ministères, les coups de pied dans la vieille bâtisse de la rue Bonaparte, cette Ecole des Beaux-Arts où l'on oublie toute personnalité pour devenir un bon élève, c'est la cinglée réjouissante des poitrines bombées comme des ventres sous l'orgueil des croix.

Y. R.

Chansons Bretonnes, par Gabriel Fabre (Tellier). — M. Gabriel Fabre est, parmi les jeunes musiciens, l'un de ceux sur lesquels on peut sûrement compter pour l'audition d'œuvres fortes, et avant peu de temps. Je pense qu'il sera au premier rang des compositeurs qui, tout en demeurant les très respectueux admirateurs de Wagner, tentent dès maintenant d'échapper à cette effrayante et absolue domination du maître, qui a faussé ici, et dévoyé vers une science sans inspiration, plusieurs esprits trop délicats pour s'assimiler l'évangile panthéiste, s'initier à l'infini mystère éleusiaque, érotique (on comprend l'exacte valeur, ici, de ce mot) et chrétien, qui se composa en triple parallèle de *Tannhauser* à *Parsifal*. De ces révoltés, soucieux de libérer leur personnelle intellectualité de la noble tyrannie du génie, M. Gustave Charpentier, depuis un an, se révéla le plus violemment original. Il en est d'autres, inconnus encore, Florent Smith, E. Le Grand, certains.... Je crois que l'audition attendue de *La Mer*, symphonisée par Gabriel Fabre, nous donnera encore une joie à voir se conquérir une inspiration musicale neuve. En attendant, voici, sur des vers de Jean Moréas, Jean Ajalbert, Louis le Cardonnel, trois gloses, d'une suavité lente, d'un beau sentiment simple et profond. Le crayon de l'excellent peintre Maximilien Luce ornementa ce petit et précieux album.

C. Mr.

Toute la Lyre, par Victor Hugo (Hetzel-Quantin). — Une appréhension chaque fois nous saisit de ne trouver plus en le livre dernier paru de Victor Hugo qu'un mélange confus de scolies, d'ébauches stériles, que les épaves éparses du vaste océan de cette œuvre gigantesque ; et, chaque fois, nouvel émerveillement ! l'œuvre inédite est d'une magistrale venue qui l'égale aux précédentes, et la langue française s'est, de quelques merveilles poétiques, enrichie encore.

Analyser ce tome dernier de *Toute la Lyre*, qui en oserait tenter l'aventure ? La poésie de Victor Hugo *est parce qu'elle est*, voilà tout ; tout y est réinventé et créé à nouveau ; le sens du mystère et le sens du lyrisme par elle ont été restitués à la poésie française ; c'est d'elle que nous tirons notre existence, tous ; elle est l'air que chacun de nous respire : nous ne le saurions décomposer, et vivre.

L'atmosphère hugolienne s'est accrue une fois encore à jamais, et notre enthousiasme, duquel ne saurait se définir la qualité. Simplement, c'est ici le lieu de saluer de nouveau l'universel Poète, le Maître et le Père. Et comme il seyait enfin qu'une citation du volume nouveau fût faite, le hasard m'a ouvert le livre à cette page :

NUIT TOMBANTE

Vois le soir qui descend calme et silencieux.
Septentrion, delta de soleils, dans les cieux
Ecrit du nom divin la sombre majuscule ;
Vénus, pâle, éblouit le blême crépuscule ;
Traînant quelque branchage obscur et convulsif,
Le bûcheron convoite en son esprit pensif
La marmite chauffant au feu son large ventre,
Rit et presse le pas ; l'oiseau dort, le bœuf rentre,
Les ânes chevelus passent portant leurs bâts ;
Puis tout bruit cesse aux champs, et l'on entend tout bas
Jaser la folle-avoine et le pied-d'alouette.
Tandis que l'horizon se change en silhouette
Et que les halliers noirs au souffle de la nuit
Tressaillent, par endroits l'eau dans l'ombre reluit,
Et les blancs nénuphars, fleurs où vivent des fées,
Les bleus myosotis, les iris, les nymphées,
Penchés et frissonnants, mirent leurs sombres yeux
Dans de vagues miroirs, clairs et silencieux.

A. F.

Une Langue, par Paul Lheureux (Flammarion). — Une manière de discussion à la Voltaire entre un littérateur bourgeois (ou s'efforçant de le paraître) et un acteur malicieux, ne reculant pas devant le mot propre, souvent celui qui ne l'est pas. Jugements portés sur les peintres en général et la peinture en particulier, un peu ridicules dans leur outrance. « Il n'est pas de peintre capable de me traduire la vie, le bruissement d'une fourmilière en pleine activité. Alors, à quoi bon ? » L'acteur, comme beaucoup de critiques, oublie que l'*art* n'est l'art que par le mérite de la transposition, et que ce n'est par le *plagiat* simple de la nature que cherche le véritable artiste. Recommencer le monde, ce chef-d'œuvre, même en peinture, serait d'une assez pauvre originalité.

***

Princesses Byzantines, par Paul Adam (Firmin-Didot). — Il serait facile, je pense, de profiter de ce livre pour entreprendre l'éloge du genre historique, et c'est une des raisons, sans doute, qui me le font préférer parmi ceux que je sais déjà de M. Paul Adam. Il ne s'est point contenté d'y faire

œuvre de littérateur, mais encore d'érudit et d'historien. Les biographies de ce volume (La pieuse Irène, Anne Comnène) sont deux très belles pages d'histoire. Or voici bien longtemps, personne n'en ignore, que l'histoire est abandonnée aux Lavisse, aux Zévort, aux pires croûtes des Instituts ; la littérature lui a délégué les cuistres de la vulgarisation, des professeurs, les maniaques des sociétés savantes. Peut-être parce que les idées n'y conviennent point, qu'il est plus lucratif de confectionner une autobiographie ou des mœurs parisiennes in-18, — sûrement parce que la besogne préalable est grande, qu'on s'effraye d'apprendre un peu plus que les quatre règles élémentaires de la syntaxe, l'histoire, depuis les jours lointains de Michelet et d'Augustin Thierry, est tenue par la littérature dans un mépris que justifie à peine son ignorance. Tout au plus, quelques laborieux que la gloire de Flaubert fit loucher se risquèrent dans ce que, dédaigneusement, Alcide Dusolier qualifia : la fantaisie archéologique. On essaya des reconstitutions, point de l'histoire. M. Taine est surtout un critique et un philosophe, Renan un exégète : on peut citer M. Ledrain pour son histoire d'Israël et, en cherchant, trois ou quatre personnes ; il n'y a point de *mouvement*, les aspirations sont ailleurs et l'histoire participe encore de la légitime déconsidération du romantisme. — Cependant, l'histoire n'est ni le drame historique ni le roman historique ; les cabrioles et coq-à-l'âne dont se réjouirent les générations voisines d'Alexandre Dumas lui sont peu de choses ; elle n'est point davantage le cours de politique ou de sociologie qu'y voulurent trouver certains, une mine d'ouvrages édifiants pour la jeunesse ou l'art de vérifier les dates. L'histoire est affaire de psychologie et de synthèse, de documentation scientifique et de suggestion par les faits ; elle est l'évocation des époques, le décor et l'âme du passé ; il y faut un érudit qui soit surtout un poète, et, nous pouvons en convenir entre nous, cela ne se rencontre pas au coin de chaque borne. — Il n'est pas utile d'insister autrement ; les avantages et la beauté des études historiques permettent de les revendiquer au point de vue de l'Art encore mieux qu'au point de vue de la Science, — et quiconque n'a point les ouvertures naturelles du corps irrémédiablement bouchées à l'évidence, sait de combien le prodigieux roman de l'histoire ancienne, par exemple, est supérieur à toutes les aventures d'adultère et d'amour dont nous sommes assommés par la littérature contemporaine. — On pourrait montrer à propos de ce volume qu'une scène du drame byzantin, si mal connu encore, était surtout d'un heureux choix, et susceptible de fournir quelques récits très littéraires ; les rares qui mirent le nez dans les tomes de Gibbon, de Lebeau, savent quelle piètre évocation nos aînés donnent du Bas-Empire, et peuvent établir des comparaisons. Pour moi, je tiens simplement à déclarer que M. Paul Adam a fait une besogne méritoire en racontant ses princesses byzantines, car son livre peut rappeler l'attention sur un genre démodé ; il y a de plus abandonné le style « tarabistoqué » de ses an-

ciens ouvrages, et, cette fois, je ne sais plus comment lui adresser de suffisantes félicitations.

C. Mki.

Histoire de France de 1870 à 1873, par Théodore Duret 3 vol. (Charpentier). — Nous ne manquons pas de monographies spéciales pour nous renseigner sur la guerre de 1870 et la Commune de Paris. Cependant, la tentative de M. Duret de grouper d'une façon impartiale les événements qui accompagnent la chute de l'Empire et le rétablissement de la République est novatrice et intéressante par la manière même dont elle est entreprise. En ces deux volumes compacts, M. Duret a peut-être projeté l'image définitive de ces quatre années d'histoire de France : sans vaines déclamations, sans parti pris pour les hommes d'une opinion ou d'une autre, même sans chauvinisme dans les chapitres qui relatent la défaite, il laisse parler les faits dans toute leur signification poignante. On a accusé M. Duret de ne pas aimer le socialisme et d'avoir trop mis en lumière les fautes de la Commune. Cependant il établit très bien les causes qui empêchèrent les socialistes de réaliser les réformes sociales qu'ils projetaient : leur infériorité numérique dans le gouvernement et l'absence complète d'hommes éminents dans leur parti, deux faits qui les forcèrent à s'effacer entièrement derrière les Blanquistes et les Jacobins, qui gardent toutes les responsabilités de la Commune. En somme, l'impression générale qui se dégage à la lecture de cette *Histoire de France*, c'est la constatation navrante du manque absolu d'hommes vraiment capables, d'individualités de large envergure qui auraient pu empêcher les fautes graves qui ont été commises.

H.A.

La Belle Madame Lenain, par Léon Barracand (Lemerre). — Roman de mœurs politiques contemporaines : « L'amitié de celle-ci, exaltée peu à peu jusqu'à la passion, trouve cette fois, pour s'y confondre, la curiosité depuis longtemps éveillée de sa compagne et une ardeur de tentation presque égale. Leurs bras s'étaient enroulés dans l'ombre comme pour un sommeil innocent et tendre ; mais, après une attente muette et quelques cheminements timides d'Hermance, le même désir affolé les jeta aux délices. Aucune parole ne fut prononcée : elles pouvaient croire à un rêve, et dans une torpeur elles s'endormirent. Ces fantaisies ne font que glisser sur les âmes fortes et non maladives. » Comme symbolisme des mœurs politiques contemporaines où il suffit de passer l'éponge après le crime, c'est en effet parfait.

***

La Recherche de l'Unité, par E. de Roberty (F. Alcan). — Chicanes de philo sophes, plaidoyer pour théorie monistique, « l'identité secrète des abstrations ultimes ». — La philospphie recherche la composition homogène de l'univers, la science la conception et, corrélativement, l'explication homogène d'un ordre particulier de faits. La science spécule sur des problèmes en vue de les résoudre d'une façon définitive ou tem-

poraire ; la philosophie spécule sur des solutions complètes ou approximatives, en vue d'en tirer le mode le plus homogène possible de *concevoir* la nature et l'homme. Le monisme de la philosophie veut embrasser en une seule formule la série entière des assimilations expérimentales. — M. de Roberty croit à l'avenir d'une philosophie non plus multiple, *différentielle*, partielle comme la métaphysique, mais une, *intégrale*, universelle, et conclut à *l'intégration déductive* à la place de la *différenciation inductive*. Dailleurs, il a tenu à prévenir que son livre se réclamait de l'ensemble des thèses par lui posées et défendues en d'autres ouvrages ; il nous dispense ainsi de l'expliquer plus longuement.

MKI.

Ariettes Douloureuses, par ROLAND DE MARÈS (Vanier).

Le Violon, violonnant,
Bayadère toute blonde,
Veux-tu pas danser la ronde ?
Violon, violonnant.

Et ce sont en effet, ces ariettes, des rondes de mots jolis qui dansent sous la lune bleue, en décembre, rondes de fous falots qui rient de leur tristesse et pleurent de volupté.

Chansons vieillottes et pleurardes

d'un jeune poète qui, débarrassé de ses inexpériences, doit donner une œuvre.

Y. R.

Un Fils de Quatre-Vingt-Neuf, par ALEXANDRE BOUTIQUE (Dentu). — Fils de bourgeois qui se conduit, sauf l'épée en verrouil, comme un roué du temps de la Régence, et de là malheur de toute une honnête famille, deuil de cœur et deuil d'honneur, désolation sur toute la lignée... Mais peut-on, pour taquiner Boutique, lui demander ce qu'il adviendra du *fils de* 1989 une fois la *sociale* passée en *force de loi ?* Ce sera bien autrement joli !...

***

Pages Rouges, par SÉVERINE (Simonis-Empis).— Mme Séverine, en réunissant les articles qui composent ce livre, a fait une chose étrange et belle, très au-dessus de nos petites questions de littérature et d'art, qui ne sont jamais que des amusettes ; elle a fait un livre de pitié. On peut ne point aimer ses petites histoires de socialisme, être indifférent aux minuscules querelles des «citoyens » avec feu le *Cri du Peuple*, et à la mémoire de Vallès ; j'avoue même, pour ma part, que c'est là une matière qui m'horripile au superlatif ; à son insu peut-être, avec ce bouquin hétérogène, de choses vues et faites, de récits quelconques et de reportage, Mme Séverine passe au-delà, nous communique presque une émotion. C'est qu'elle écrit non seulement avec son cœur, comme on a coutume de le dire, mais avec ses nerfs, avec sa sensibilité de femme; elle traduit sincèrement son impression, la sensation au moment même ; elle apparaît toute de premier mouvement, toute en révolte généreuse, en élans de compassion, en dévouements irréfléchis et entiers ; elle écrit comme elle sent, comme elle

croit, comme elle a vu d'abord, elle écrit sa miséricorde et son désir de justice, sa pitié enfin pour les pauvres gens et les pauvres bêtes, pour tout ce qui peine et souffre. C'est une sensualiste et une mystique. Qu'elle s'en rende compte ou non, elle pratique simplement et bellement la morale chrétienne telle que la conçurent les meilleurs. Alors que le rôle de la femme est de servir le mal, elle paraît avoir pris à tâche de ne faire que le bien. Dans la sottise et la méchanceté sournoise du journalisme contemporain, elle est en quelque sorte la sœur de charité. — Il me semble que tout cela n'est pas si ridicule.

C. Mki.

Le Chèque, par Emile Bergerat (Ollendorff). — Un jeune ouvrier socialiste a une cousine 5 fois millionnaires... et il refuse ses millions pour s'emparer de sa personne pendant huit jours. 353 pages là-dessus, toutes plus spirituelles les unes que les autres. C'est désespérant.

***

Le Bestiaire, par Camille Lemonnier (Savine). — Dans une langue riche et vive, pleine de saveur et de couleur, des nouvelles d'une haute observation, où le paysan surtout est campé dans une parfaite et réjouissante vérité.

Y. R.

D'Or et d'Azur, par George Suzanne (Brière). — Quelques vers, ah! mon Dieu, ni meilleurs ni pires que ceux que nous avons l'habitude de rencontrer.

C. Mki.

Le Drame norvégien, par Ernest Tissot (Perrin et Cie) — M. Ernest Tissot réunit en un volume, dédié à M. Paul Bourget, ses études sur Ibsen et Biornson publiées dans la. *Nouvelle Revue*. Avec une compréhension supérieure, il a su pénétrer l'âme de ces deux grands génies scandinaves, poursuivre la formation de leur individualité à travers leur jeunesse tourmentée, dans les milieux précaires et sous les horizons étroits où ils vécurent, analyser le développement de leurs œuvres sous l'influence des destinées de leur pays et inversement l'influence qu'ils exercèrent eux-mêmes. Par des comparaisons heureuses avec des choses littéraires de France, pas de fines pointes quelquefois spirituelles, M. Tissot essaye de rendre son sujet abordable à son public, fût-il même parisien. De nombreuses études avaient été faites sur H. Ibsen, mais nous devons une reconnaissance infinie au jeune critique suisse pour sa pénétrante monographie sur Biornstierne Biornson, si ingratement négligé en France. Ceux qui ne le connaissent que partiellement, le petit cercle d'admirateurs que possède Biornson, ce cercle étroit et fervent d'admiratrices plutôt, de celles qui aiment à feuilleter les minces petits volumes roses des traductions allemandes de *Léonarda* et du *Gand* qu'elles oublient en rêvant dans un coin de leur voiture, trouveront maintenant où lire, avec piété, la vie et les destinées de leur cher poète... Je regrette que M. Tissot, puisqu'il a parlé des récits champêtres de Biornson, n'ait pas

mentionné aussi les romans de sa dernière période, *On pavoise, Ragni* et *La Voie de Dieu*, puisqu'en somme, quoi qu'il en dise, l'auteur de *Trop haut visé* n'est pas un homme de théâtre. On pourrait encore chicaner M. Tissot sur l'inexactitude de ses indications bibliographiques et sur l'omission de quelques sources importantes, comme par exemple l'*Histoire de la Littérature scandinave*, de M. Schweitzer. Mais ce ne sont là que questions de détails. H. A.

REÇU :

N. Quellien : *Bretons de Paris* (Ollendorff) ; Henri de Saussine : *Le Nez de Cléopâtre* (Ollendorff) ; Paul Fort : *Plusieurs Choses* (Lib. de l'Art Indépendant) ; Ernest Dupont : *Idylles Joyeuses*, préface de Jean Berge (Vanier) ; Alfred Massebieau : *L'Or des Songes* (Vanier) ; Antonin Lavergne : *Paroles d'Amour*, préface de Frédéric Bataille (Lemerre) ; W.-B. Manussohn : *Soleil, ou la Religion et les Caractères de notre Siècle* (Alcan-Lévy) ; Louis Paulian : *Paris qui mendie* (Ollendorff) ; Paul Gérardy : *Pages de Joie* (Bruxelles, à « Floréal ») ; Paul Lenglé : *Le Neveu de Bonaparte* (Ollendorff) ; André Yebel : *Les Chants de la Nuit* (Lib de l'Art Indépendant) ; Alfred Capus : *Monsieur veut rire* (Ollendorff) ; Jean Carrère : *Premières Poésies* (Bibl. de la « Plume ») ; Paul Pionis : *A la Pointe de la Plume*, dessins de L. Trinquier gravés sur bois par Mme L. Trinquier (Fischbacher) ; Charles Sluyts : *Notes d'Etre* (Bruxelles, Lacomblez) ; Jean-Paul Clarens : *Strada* (Ollendorff) ; Edouard Schuré : *Les Grands Initiés, Esquisse de l'Histoire secrète des Religions* (Perrin et Cie). Hermann Heijermans Jr. : *Trinette* (Amsterdam, H. J. V. Becht) ; George Bonnamour : *Trois Femmes* (Savine).

JOURNAUX ET REVUES

Die Gesellschaft (Leipzig) publie dans ses numéros de juillet et d'août les portraits avec études de MM. O.-J. Bierbaum et Oscar Panizza. L' « instantané » consacré à O.-J. Bierbaum est signé Edgar Steiger. Le jeune poète munichois n'est plus un inconnu en France. Mme de Néthy a donné ici même d'excellentes traductions de ses *Poèmes vécus*, et il a dirigé pour l'Allemagne le *Referendum* de l'*Ermitage*. « Qui lit Bierbaum, écrit M. Steiger, sent qu'il a devant lui un morceau de nature. » Ses vers sont vraiment vécus, pas une phrase n'y est artificielle, pas un vers enjolivé. « Oui, il n'y a qu'un seul grand souffle poétique qui traverse ces poèmes multicolores, qui tantôt trottinent gaiement comme des mélodies populaires, tantôt gravissent le ciel en rhythmes dithyrambiques et déréglés, tantôt se déversent en pensées d'une prose magistralement stylée. Et l'on remarque à chaque ligne si elle a été fixée sur le papier sous la brume des grandes villes, ou sous l'air libre des montagnes, à Berlin, à Leipzig ou à Munich. » — Oscar Panizza a été appelé le Hoffmann des modernes. *Oscar le-singulier*, comme le dénomme M. Bierbaum,

l'auteur de la notice qui lui est consacrée, n'est pas un auteur de salon. « Il lui manque la feuille de vigne que nous devons tous avoir, il n'en a non plus devant la bouche, car il a une mauvaise langue... La fantaisie de Panizza n'est pas « une fille du ciel », mais elle est fortement terrestre. Il y a peut-être des gens qui l'appellent basse parce qu'elle n'est pas sublime. Dans son volume *Choses légendaires et fabuleuses*, elle est le mieux représentée, mais elle passe comme trait principal non seulement dans l'œuvre lyrique de Panizza, mais, en général, dans tout ce qu'il a écrit. » Cependant, il n'a pas l'imagination idéaliste comme Klinger ou Liliencron, c'est un pur réaliste, un artiste puissant sur son domaine. « Il a osé dédier ses *Pièces crépusculaires* à la mémoire d'Edgar Poe, ses *Visions* à celle d'E. Th. A. Hoffmann. Tous deux furent pour lui des stimulants, il a des points de comparaison avec eux; mais, qui les connaît et lit ses œuvres à lui, sentira quand même que Panizza n'est pas un imitateur, qu'il n'a que des affinités électives avec ses maîtres. Leur genre l'attira puissamment, puisqu'il touchait en lui des cordes d'accords semblables. Il aurait créé les mêmes œuvres, même sans les avoir étudiés. » Aux mêmes livraisons, des vers de M. Bierbaum, une étude de M. Panizza sur la *Monita secreta des Jésuites*, un article de M. Bleibtren sur Taine.

H. A.

Nouveaux confrère :

L'Ère Nouvelle, revue mensuelle, 33, rue des Ecoles (Dir. : George Diamandy ; Adm. : Léo Frankel. Un an : 10 fr.; le N° : 1 fr. 25). Au N° 2, une étude sur Max Stirner, par M. Constantin Gherea.

La Revue Anarchiste, *Science et Art*, bimensuelle, 32, rue Gabrielle. (Secrétaires : Charles Chatel et Andhré Ibels. — Un an : 5 fr.; le N° 0 fr. 15). La revue a pris pour épigraphe : *Le concours des Intelligences et des Actes pour l'intégrale Liberté*. Le premier fascicule a paru le 15 août, avec des articles d'Elisée Reclus, Bernard Lazare, S. Mougin, Andhré Ibels, Ludovic Malquin, Etienne Decrept, et une poésie de Clovis Hugues.

ECHOS DIVERS ET COMMUNICATIONS

M. Lugné-Poé annonce pour la prochaine saison une entreprise dans laquelle nous lui souhaitons de réussir : L'Œuvre, *Cercle de Soirées artistiques et de Représentations théâtrales françaises et étrangères*. Il s'agit de grouper les efforts des artistes et des lettrés curieux de spectacles et de représentations d'art. On pourra faire partie du Cercle de trois façons : 1° comme membre participant; 2° comme membre actif; 3° comme membre honoraire (pour renseignements, écrire à M. J. M. Gros, administrateur, au siège provisoire, 21, rue Rochechouart, Paris). Le programme des « représentations

françaises et étrangères » se conçoit aisément, mais M. Lugné-Poé déclare que ses recherches « porteront autant vers le *spectacle* que vers le *théâtre*, tel qui nous a été transmis ». Et il ajoute que c'est dans le *spectacle*, peut-être la forme vraie de l'art scénique, qu'apparaîtra la fantaisie de *L'Œuvre*. La tentative, on le voit, est intéressante, absolument neuve pour partie, et vaut qu'on s'en occupe.

§

Mme Léontine Guérin, femme du compagnon Forêt, récemment condamné aux travaux forcés à perpétuité, est dans la plus grande misère avec ses deux enfants. Les secours sont reçus par M. Grave, au bureau de la *Révolte*, 140, rue Mouffetard.

§

Vient de paraître au *Mercure de France*: Stéphane Mallarmé, par Camille Mauclair, brochure gr. in-8. (V. aux annonces). Nous tenons à la disposition de nos lecteurs, chaque exemplaires aux prix de 5 fr. (gr. in-8) et de 20 fr. (gr. marges), les lithographies d'Eugène Carrière et Henry de Groux données avec les volumes de luxe des *Œuvres Posthumes de G.-Albert Aurier*. Ces lithographies sont extrêmement rares, puisqu'elles ont été tirées seulement à 100 exemplaires et qu'il en a été broché 70 dans les volumes. — Nous tenons également à la disposition des amateurs neuf dessins originaux de Vincent van Gogh. Quatre de ces dessins ont été reproduits en réduction dans le *Mercure*: on trouvera à la « Petite Tribune des Collectionneurs » l'indication de la page qu'ils occupent dans le recueil et les prix de vente. Il sera procédé de la même façon pour les cinq autres, au fur et à mesure qu'ils paraîtront, intercalés dans la correspondance de Vincent van Gogh avec son frère Théodore. On peut d'ailleurs voir et acquérir ces dessins, même ceux qui sont encore inédits, à notre bureau, tous les jours, de 9 heures à 6 heures.

§

M. Adolphe Retté annonce pour l'année prochaine un nouveau livre de poésies: *La Forêt bruissante*.

§

C'est en octobre, à la Librairie de l'Art Indépendant, que sera mise en vente l'édition donnée par M. Pierre Louys des *Poésies de Méléagre*, précédées de la *Vie de Méléagre* que nous publions plus haut (page 34).

§

De *Napoléon et les femmes* (Supplément du *Figaro*, 12 août). Napoléon s'adresse à Mme Walewska:

« Mais tandis que je fais le chêne pour tous, j'aime à redevenir gland pour toi seule. Et comment ferais-je, quand la foule nous observe, etc. »

Mercvre.

Le Gérant: A. Vallette.

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — *Téléphone.*

ALBERT SAMAIN

Elle écoute la vie — au loin — comme la mer.
A. S.

Mieux que ce des Esseintes, d'imagination bien puérile, un lecteur avisé et vraiment ami de son plaisir se suggérerait à soi-même le décor fictif des poèmes qu'il préfère, sans que, par un artifice grossier, divers accessoires matériels sollicitassent le vagabondage de sa pensée vers telle ou telle allée du rêve. Parmi les arbres d'un parc automnal que l'imminence de la mort pare d'une beauté touchante et solennelle, sur des eaux lentes parfumées au crépuscule de pâles roses et de violettes pâles, près d'une seigneuriale demeure qui s'écroule au milieu des hautes herbes et atteste une existence dix fois séculaire par l'effondrement des majestueuses salles romanes et des étroits boudoirs, encore tendus de molles étoffes en lambeaux, là et point ailleurs, il faut se réciter d'une voix mélancolique et fière les vers de M. Albert Samain. J'en sais peu d'aussi inquiets et d'aussi farouches, et l'approche même d'une admiration trop curieuse risquerait d'en faire brusquement cesser le chant pur et surnaturel, ainsi que s'enfuirait loin des profanes un vol de cygnes offensés.

Dédaigneux, je pense, de l'éloge et du blâme, et nonchalant sans doute de toutes les paroles

(1) *Au Jardin de l'Infante*, 1 vol. (Edition du *Mercure de France*).

étrangères, je veux espérer que le Poète ne connaîtra même pas un hommage de sympathie lointaine et qui désirerait éviter de devenir importune. Aussi bien n'est-ce pas à lui, qui n'en doit avoir cure, que sont dédiées les présentes confessions, mais à quelques-uns qui se pourraient croire tenus en conscience de l'aimer moins qu'il ne siérait pour leur propre joie, à cause de certains préjugés esthétiques, presque niais. M. Albert Samain s'est permis de composer *Au Jardin de l'Infante* (1) selon les habitudes d'une rhythmique surannée ou plutôt passagèrement démodée : les personnes un peu irréfléchies qui ne se laissent charmer que par les plus récentes musiques ne se demanderont même pas si le vers orthodoxe et traditionnel convenait mieux pour exprimer la grâce fanée, la grâce langoureuse de cette âme triste, de même que le vers libre traduit nécessairement les amples et somptueuses légendes songées par M. Henri de Régnier et les hagardes et tragiques visions de M. Emile Verhaeren. Ainsi, sous prétexte d'indépendance s'établissent des superstitions nouvelles aussi absurdes que les anciennes, et aussi tyranniques. Le mal serait médiocre, s'il n'atteignait que les infirmes de cervelle, voués originellement au culte antique de la Stupidité, et nombre de prétendus poètes appartiennent comme fervents hiérodoules à cette religion, la plus observée de toutes. Mais il advient aussi que, par lâcheté intellectuelle, des écrivains très subtils se laissent entraîner à l'idolâtrie courante et ne se pensent pas obligés à moins qu'à devenir aussitôt de petits Polyeuctes, iconoclastes de toute effigie qui rappellerait de près ou de loin les dieux suspects d'autrefois : jeu inepte d'enfants leurrés par les apparences vulgaires, incapables de reconnaître la Beauté sous ses vêtements divers, et de comprendre par exemple que M. Maurice Du Plessys est un assez louable poète, tandis que X., affublé par singerie de plumets archaïques, demeure, comme devant, un simple imbécile, la grâce de

la romanité n'étant point assez efficace pour faire d'un mauvais tourneur de vielle le divin citharède Orpheus.

Ceux que ne troublent point les coassements du marais marcheront sans crainte vers les solitaires retraites où le Poète chante, pour qui consent à l'ouïr d'une âme favorable, ses chansons. Il en est qui leur rappelleront peut-être des voix entendues déjà ; qu'ils ne s'éloignent pas cependant : ils seront payés de leur attente par des accents imprévus qui leur ouvriront, dans le vieux monde de leur pensée, des terres vierges et mystérieuses, fleuries d'illustres floraisons. Bien que certains geais s'égalent avec modestie à l'oiseau Phénix et affirment ne procéder que d'eux-mêmes et naître chaque matin des cendres nocturnes de leur génie, les meilleurs poètes, ainsi que les mortels ordinaires, doivent toujours un peu de ce qu'ils sont à ceux qui les précédèrent ou qui leur sont contemporains ; par des sacrifices successifs de tous joyaux empruntés, ils deviennent peu à peu les seuls créateurs de la gloire spirituelle qu'ils manifestent, et la Pallas longtemps désirée jaillit tout à coup, en son armure intègre, des ténébreux abîmes où ils la rêvèrent.

M. Albert Samain n'échappa point à la loi commune, et, pour prévenir toute méprise, je crois honnête de faire le départ entre les trésors qui lui appartiennent en propre et les richesses qui lui vinrent d'héritage ou d'échange. Comme nous tous, il a beaucoup lu Hugo et Baudelaire, et comme quelques-uns il a retenu des romantiques une certaine propension à l'éloquence. Des poèmes tels que *Destins* et *Douleur* en témoigneraient, et ce goût pour les rimes triplées qui donnent à la strophe un mouvement presque oratoire. Mais aussi le Verlaine des *Fêtes Galantes* n'eût point renié cette exquise mièvrerie :

> Ils sont finis les soirs tombants,
> Rêvés au bord des cascatelles.
> Les Angéliques, où sont-elles ?

Et leurs âmes de bagatelles
Et leurs cœurs noués de rubans.

Et presque toute la partie du livre intitulée *Evocations* serait assez dans la manière du Parnasse. Cette parenté ne me semble point, au reste, de celles qui déshonorent; elle indiquerait plutôt un respect scrupuleux de son art, qui n'est pas si commun ni si aisé à pratiquer ; et je vois mal en quoi le sonnet de *La Toison d'Or* serait moins beau pour faire songer à Leconte de Lisle et à José-Maria de Heredia.

Noire dans la nuit bleue, Argô vole, rapide.
Les Chefs, au crépuscule évoquant la maison,
Tristes se sont couchés, et dorment. Seul, Jason,
Debout, veille et poursuit son grand rêve intrépide.

La Lyre aux clous de feu brille ; l'ombre est limpide ;
Le silence infini vibre, et le fils d'Eson
Emplit de son orgueil immense l'horizon,
Et respire de loin les roses de Colchide.

Or, pendant qu'à la proue il s'enivre, pensif,
Là-bas, Médée en feu, dans le jardin lascif,
Sent sa chair se dissoudre au tiède vent d'Asie.

Et déjà sous l'œil vert du Dragon frémissant,
Le Destin, préparant l'antique frénésie,
Mêle à la Toison d'or l'odeur sombre du sang.

Voilà, certes, des vers rigides et sonores, d'un irréprochable arrangement. Mais si l'on condescend à un examen moins sommaire on y apercevra l'une des qualités particulières à M. Albert Samain: ce Poète conçoit volontiers la volupté anxieuse et barbare, et ailleurs encore, dans une évocation à la Breughel de fruits précieux et de verreries rares, soudainement un mot, par tout ce qu'il traîne après soi d'images et de pensées, fera ruisseler le flot sauvage du sang :

L'été d'or croule dans les coupes.
Le jus des pêches que tu coupes
Eclabousse ton sein neigeux.

L'oreille s'amusera d'abord à la sensuelle harmonie des assonances en *ou:* elles éveillent le souvenir de baisers qui s'écrasent sur des lèvres ivres de venaisons et de vins puissants. Puis l'inquiè-

tante proximité des fruits rouges et de la chair blanche fait naître d'autres images et change en une salle de meurtre la salle de joie charnelle : malgré la précision des mots, un sens nouveau s'ajoute à la phrase écrite, et c'est à cela, à ce prolongement de la pensée au-delà de l'expression immédiate, que l'on distingue un Poète d'un versificateur adroit.

Mais à mesure qu'il se dégage des influences antérieures, M. Albert Samain fait choix de parures moins surchargées et de couleurs moins fastueuses. Dans un paysage d'eaux frissonnantes et d'arbres aux feuilles légères, presque translucides, il se plaira désormais :

L'eau musicale et triste est la sœur de mon rêve ;
Ma tasse est diaphane, et je porte sans fin
Un cœur mélancolique où la lune se lève,

Il aimera, à en frémir d'émoi, les teintes agonisantes et pâlies ; toute l'angoisse des journées qui finissent envahira mortellement son œuvre, et des formes émaciées et presque abstraites la peupleront de leur douloureuse beauté. Par quel prestige, cependant, les fait-il vivre, et quel don lui a été dévolu d'animer ainsi même des êtres allégoriques, ordinairement destructeurs de toute poésie ? Tantôt ce sont des vers isolés qui recèlent en leurs magiques syllabes toutes les vertus du rêve :

L'heure passe comme une femme sous un voile.
. . . . . .
O coupe de cristal pleine de souvenirs.
. . . . . .
Ma jeunesse déjà grave comme une veuve.

tantôt un poème entier, comme *Accompagnement*, hésite entre le monde des idées nues et celui des apparences vivantes :

Tremble argenté, tilleul, bouleau...
La lune s'effeuille sur l'eau...

Comme de longs cheveux peignés au vent du soir,
L'odeur des nuits d'été parfume le lac noir.
Le grand lac parfumé brille comme un miroir.

La rame tombe et se relève,
Ma barque glisse dans le rêve.

Ma barque glisse dans le ciel,
Sur le lac immatériel...

Des deux rames que je balance,
L'une est Langueur, l'autre est Silence.

En cadence, les yeux fermés,
Rame, ô mon cœur, ton indolence
A larges coups lents et pâmés.

Là-bas, la lune écoute, accoudée au coteau,
Le silence qu'exhale en glissant le bateau...
Trois grands lys frais-coupés meurent sur mon manteau.

Vers tes lèvres, ô Nuit voluptueuse et pâle,
Est-ce leur âme, est-ce mon âme qui s'exhale ?
Cheveux des nuits d'argent peignés aux longs roseaux...

Comme la lune sur les eaux,
Comme la rame sur les flots,
Mon âme s'effeuille en sanglots.

Quels motifs de n'admirer point sans réserve un poème comme celui-là pourraient bien imaginer les gens qui se piquent de délicatesse et de raffinement ? La sinueuse souplesse du rhythme, l'intensité de l'émotion, l'enchantement des nobles images, valent bien telles étranges et informes fantaisies où ils se travaillèrent à trouver d'indéniables chefs-d'œuvre. Et puis qu'importe la suprématie dérisoire qu'il leur plaît d'attribuer successivement, au hasard de leur caprice, à des fantoches ridicules et à d'excellents poètes que leurs acclamations diffament. Je m'en voudrais de décerner à M. Albert Samain le titre de « premier poète français », qui appartint tour à tour, pendant deux ou trois heures, à beaucoup d'écrivains de valeur très diverse. J'aimerais seulement avoir rassuré quelques âmes timides : elles peuvent avouer sans honte la joie éprouvée par elles dans le commerce des poèmes qui fleurissent *Au Jardin de l'Infante :* ces poèmes seront encore beaux demain comme en ce jour, alors que tant de plaisantes gloires seront définitivement évanouies ; et je me tiens pour certain de n'avoir jamais à rougir de m'être fait le héraut, même médiocre, d'une pareille œuvre.

Pierre Quillard.

LA PANTHÈRE

A Laurent Tailhade.

Des souterrains du cirque monta lentement la cage, entraînant avec elle comme un épais morceau de nuit, et, quand s'en ouvrirent les grilles aux resplendissantes clartés des cieux, la bête, trouvant subitement sous ses pas le manteau d'or, taché de pourpre, du sable des arènes, s'exalta dans la lumière et se crut déesse. Jeune, vêtue du deuil royal des panthères noires, portant, le long de ses membres engaînés si exactement, quelques énormes topazes disséminées, elle dardait l'œil pur et fixe de celles qui n'ont encore contemplé, au bord des grands fleuves déserts, que leur image de sinistre vierge. Ses pattes de chatte puissantes et d'apparence puérile semblaient se mouvoir sur des flocons de duvet. En trois bonds légers elle atteignit le milieu du cirque. Là, s'asseyant, d'un mouvement grave et onduleux, toute autre affaire lui paraissant de moindre importance, y compris l'examen de la loge impériale, elle se lécha le sexe.

Près d'elle, des chrétiens écartelés pendaient de hautes croix rouges de sang. Un éléphant mort barrait de sa masse grise, colossale muraille écroulée, tout un coin du ciel extraordinairement bleu. Aux lointains, s'agitaient, en des cercles de gradins s'étageant, une buée de formes pâles d'où venaient des clameurs étranges, et la bête, ayant terminé son intime toilette, chercha un moment, le mufle à terre, la raison de ces cris de fureur, inexplicables pour elle dont les mœurs froides et méthodiques n'admettaient que l'utilité du meurtre sans en comprendre encore les différentes hysté-

ries. De là-bas, lui arrivaient le grondement sourd d'un flot battu par le vent, des plaintes de branches craquant sous la foudre. Elle eut un miaulement railleur qui défiait les orages, et, sans trop se presser, prise du caprice inconcevable de leur montrer la douceur des véritables bêtes féroces, elle fut s'attabler devant la savoureuse masse de l'éléphant, dédaignant les proies humaines. Elle but à loisir la liqueur fumante ruisselant du monstrueux cadavre, se tailla un ample lambeau de chair, puis, le festin achevé, campée sur les restes de son repas, elle lustra sa patte gauche avec sollicitude. Deux jours avant sa délivrance, on avait semé, en l'obscurité de sa prison, des viandes indignes assaisonnées de cumin, saupoudrées de safran, pour surexciter le feu dévorant de ses entrailles ; mais l'habile flaireuse s'était abstenue, ayant connu de plus longs jeûnes et de plus dangereuses tentations. Point ignorante, quoique vierge, elle savait déjà les soifs des midis brûlants de son pays, où les oiseaux pleurent de tristes mélopées en soupirant après la pluie ; elle savait les plantes vénéneuses des grandes forêts inextricables où essayaient de la fasciner des reptiles à langue fourchue distillant le poison ; elle savait la grosseur extrême de certains soleils, et la maigreur très ridicule de certaines victimes, les attentes anxieuses sous l'œil mauvais de la lune qui vous lance perfidement à la poursuite d'une ombre de gibier toujours de plus en plus fuyante ! De ses chasses malheureuses, elle avait gardé un instinct de guerrier pauvre et ne demandait qu'une part modeste pour ne pas éprouver de vertiges en cet autre monde béni où les carnassiers, devenus les frères de l'homme, semblaient convier à des festins solennels. Elle choisissait son morceau sans forfanterie, désireuse de se révéler bien élevée en présence d'appétits moins naturels que les siens.

Un chrétien nu et dérisoirement armé d'un fouet à boule de fer surgit au-dessus de la croupe

de l'éléphant, poussé par des bourreaux qu'on ne voyait pas. Il glissa dans le sang caillé, roula le front en avant. Des huées le relevèrent. Il reprit son fouet, et un sourire crispa ses lèvres blêmes. Il ne voulait pas s'en servir, même contre la bête qui l'allait égorger. Il s'assit, ses prunelles claires fixées sur l'ennemie. Celle-ci eut le geste de jouer de la patte, un geste signifiant: « Je suis satisfaite!... » Et elle s'allongea, les yeux mi-clos, agitant la queue avec perplexité. Tranquille duel de regards curieux, le chrétien cherchant, malgré l'abandon voulu de son être, le secret des dompteurs de fauves, le pouvoir suprême de la seule volonté sur la brute, et la bête libre s'efforçant de démêler le genre de puissance de cette espèce quand elle est nue.

Une clameur formidable les éveilla de leur singulière songerie. Ils étaient maintenant le centre de la fête sanglante, et personne, vraiment, ne comprenait cette manière de s'amuser. Une soudaine colère envahissait tous les spectateurs. On appela des belluaires, des chevaux galopèrent vers l'éléphant dont on entraîna la lourde masse, et, mis de bout, face à face, les deux adversaires continuèrent à se surveiller. Le chrétien refusait la lutte, la panthère ne se sentait pas le courage d'écharper, n'ayant plus faim. L'un des belluaires se précipita, les menaçant de son épée. D'un bond gracieux, l'animal évita le choc et le chrétien conserva son sourire mélancolique. Alors des hurlements retentirent de tous les côtés. L'orage éclata, épouvantable. Les belluaires se ruèrent contre la bête, qui se déclarait capricieusement pour le plus faible. On alla poser les lances sur les brasiers, on apporta les dards enduits de poix et de plumes enflammées, on appela les chiens dressés à couper les jarrets des taureaux, on emplit des vases d'huile bouillante. Toutes les haines se tournèrent en un moment du côté où la jeune folle, se battant les flancs de sa queue indécise, se demandait ce que signifiaient ces pré-

paratifs de guerre. Les belluaires ne lui laissèrent pas le temps de revenir à la raison. Ils fondirent sur elle, et ce furent des courses désordonnées dans la piste encombrée de mourants. La panthère fuyait, prise d'une terreur superstitieuse. Cela, c'était la fin du monde ! Pêle-mêle, poursuivie et poursuivants culbutaient les corps d'hommes et d'animaux sous l'immense risée du peuple, que cette bouffonnerie nouvelle finissait par détendre. De toutes les places, on jetait à la bête éperdue des pierres, des fruits, des armes. Des patriciennes lancèrent des bijoux qui sifflèrent terriblement en traversant l'espace, et l'empereur, debout, la lapida lui-même avec des monnaies d'argent. D'un dernier bond désespéré, la panthère, ivre de rage, hérissée de flèches, entourée de flammes, se réfugia dans sa cage demeurée ouverte. On referma la grille, et le piège obscur redescendit aux souterrains.

Des jours, des nuits coulèrent, atroces. Elle avait de temps en temps un miaulement lugubre, un appel au soleil qu'elle ne devait plus revoir. Devenue la légende du cirque, on lui faisait subir tous les supplices. Lâche, disait-on, elle avait refusé le combat, et ne pouvait plus prétendre au rang d'animal noble. Le gardien des fauves prisonniers, un esclave très vieux, sans pitié pour sa gueule élargie par la lame d'une épée qu'elle avait mordue, ne lui donnait que les rebuts des cages voisines, des os déjà rongés, des choses pourries, infectes, qu'on entassait chez elle comme en un cloaque. Sa fourrure, souillée d'immondices, se couvrait de plaies ; de jeunes garçons, pour se moquer, lui avaient cloué la queue au sol jusqu'à ce qu'elle l'eût, d'un effort douloureux, arrachée du clou en y laissant de sa peau. Le vieil esclave s'amusait à la braver, lui offrant une main pendant que de l'autre il l'aveuglait d'une poignée de soufre. Il lui brûla complètement une oreille au feu crépitant d'une torche. Privée d'air, de lumière, la gueule toujours emplie d'une bave san-

guinolente, elle hurlait lamentablement, cherchant une issue, battant ses barreaux de son crâne, déchirant le sol de ses ongles, et au fond de ses entrailles naissait un mal mystérieux. Parce qu'elle grondait d'une façon trop sinistre, l'ordre vint de la laisser crever de faim tout à fait. Les morts dignes : l'étranglement ou le coup de pique au cœur, n'étaient plus pour elle. On l'oublia, et, simplement, le vieux gardien cessa de passer devant elle avec sa torche. La bête comprit. Elle se tut, se coucha dans une dernière attitude orgueilleuse, et, ramenant autour d'elle sa queue meurtrie, croisant ses pattes gangrenées, fermant ses yeux de feu, elle rêva en attendant son agonie. Oh ! les forêts qui craquent sous l'orage ! les soleils énormes, les lunes couleur de roses, les oiseaux pleurant la pluie, les verdures, les sources fraîches, les jeunes proies faciles dont on peut boire la vie d'une seule aspiration, les grands fleuves étalant leur miroir où les fauves penchés ont des auréoles d'étoiles... Peu à peu, le cerveau de la panthère expirante s'éblouissait des visions anciennes. Oh! le bonheur, très loin, la liberté ! Un mouvement de désespoir fou lui rappela son sort: elle revit aussi le champ d'or, taché de pourpre, du sable des arènes, la masse grise de l'éléphant éventré, le sourire doux du chrétien, et enfin les cris furieux des belluaires, les supplices, tous les supplices ! Le mufle posé sur ses deux pattes fatalement croisées, elle semblait dormir... peut-être était-elle déjà morte. Tout à coup, l'obscurité de sa prison se dissipa. Une trappe venait de glisser là-haut, et, descendant du ciel dans cet enfer où croupissait la bête damnée, une forme blanche, svelte, une femme apparut. Elle portait en un pan relevé de sa tunique un quartier de chevreau, et sur son épaule son bras droit soutenait un vase plein. La panthère se dressa. C'était, cette créature toute blanche, la fille du vieux gardien des fauves :

« Bête, dit-elle, tandis que derrière elle tourbillonnaient des clartés blondes comme sa chevelure,

j'ai compassion de toi. Tu ne mourras point. »

Détachant une chaîne, elle poussa la grille, fit tomber le quartier de chevreau sur le seuil de la cage, déposa doucement le vase plein avec des gestes calmes.

Alors, la panthère se ramassa sur ses reins, heureusement demeurés souples, se fit toute petite pour ne pas effrayer l'enfant, la guetta un instant de ses deux yeux phosphorescents, devenus profonds comme des gouffres, d'un bond lui sauta à la gorge et l'étrangla... Maintenant, elle pouvait crever, la bête maudite : elle aurait enfin connu la joie immense d'avoir accompli sa mission !

RACHILDE.

LETTRES DE VINCENT VAN GOGH

A SON FRÈRE THÉODORE

(ARLES, 1887-88-89-90-91 (1))

(*Suite*)

Beaucoup des motifs d'ici sont absolument comme caractère la même chose que la Hollande : la différence est dans la couleur. Il y a partout du soufre que tape le soleil, une verdure et un bleu ! Je dois dire que les quelques paysages que je connais de Cézanne rendent fort bien la chose, et je regrette de ne pas en avoir vu davantage.

Je trouve très bien que tu mettes « les livres » aussi aux Indépendants; faudra donner comme titre à cette étude : Romans parisiens.

Je serais si heureux de voir que tu as réussi à persuader T ! Enfin, patience. Je pense journellement à cette association d'artistes, et le plan s'en est encore développé dans mon esprit, mais il faudrait que T. en soit, et beaucoup dépend de cela. Actuellement, les artistes se laisseraient probablement persuader par nous, mais nous ne pouvons aller plus avant sans le secours de T. Sans lui, nous serions seuls à entendre du matin jusqu'au soir les lamentations de tous; et chacun en particulier viendrait incessamment demander des explications d'axiomes.

Je crois que je suis en somme un ouvrier et

(1) V. *Mercure de France* depuis la livraison d'avril 1893 (nos 40 à 45).

non un étranger ramolli et touriste pour son plaisir, et ce serait manquer d'énergie de ma part de me laisser exploiter comme tel. Je commence donc à établir un atelier qui pourra en même temps servir aux copains, s'il vient ou s'il est des peintres ici.

Je crois que tu seras vite ami avec ce Danois; il ne fait pas grand chose, mais il a de l'intelligence et du cœur et a commencé probablement la peinture depuis peu de temps. Prends un dimanche pour faire connaissance.

As-tu vu la tête de G. lorsqu'il serre les lèvres ferme et dit : « Pas de femmes »? Ce serait un bien beau Degas cette tête-là comme ça. Il n'y a cependant rien à redire, car lorsque l'on doit travailler toute la journée de la tête, calculer, réfléchir, combiner des affaires, c'est déjà en soi tout à fait assez pour les nerfs.

Il y a et il reste et il revient toujours en pleine vie artistique la nostalgie de *la vraie vie*, idéale et pas réalisable, et on manque du désir parfois de se rejeter en plein dans l'art et de se refaire pour cela. On se sait cheval de fiacre et on sait que c'est encore au même fiacre qu'on va s'atteler, et on préférerait vivre dans une prairie avec un soleil, une rivière, la campagne et d'autres chevaux également libres, avec l'acte de la génération. Et peut-être, au fond des fonds, la maladie de cœur vient un peu de là, cela ne m'étonnerait pas trop. On ne se révolte plus contre les choses, on n'est pas résigné non plus, on est malade, et cela ne passera point et on n'y peut précisément remédier. Je ne sais pas qui a appelé cet état « être frappé de mort et d'immortalité ».

Le fiacre qu'on traîne, ça doit être utile à des gens qu'on ne connaît pas. Et voilà : si nous croyons à l'art nouveau, aux artistes de l'avenir, notre pressentiment ne nous trompe pas. Le bon père Corot disait avant sa mort : « J'ai vu cette nuit en songe

Cimetière de Ste-Marie

des paysages avec des ciels tout roses». Eh bien ! ne sont-ils pas venus ces ciels roses et jaunes et verts par-dessus le marché, dans le paysage impressionniste ? Ceci pour dire qu'il y a des choses que l'on sent dans l'avenir et qui arrivent réellement. Et nous qui ne sommes à ce point de mourir, nous sentons que la chose est plus grande que nous et de plus longue durée que notre vie. Nous ne nous sentons pas mourir, mais nous sentons la réalité de ce que nous sommes peu de chose et que pour être un anneau dans la chaîne des artistes nous payons un prix raide de jeunesse, de santé, de liberté, dont nous ne jouissons pas plus que le cheval de fiacre qui traîne une voiture de gens qui s'en vont jouir du printemps. Cette espérance de Puvis de Chavannes est une réalité, il y a dans l'avenir un art, et il doit être si beau et si jeune que si actuellement nous y laissons notre jeunesse à nous, nous ne pouvons qu'y gagner en sérénité.

Ce n'est pas en noir que je vois l'avenir, mais je le vois très hérissé de difficultés ; et par moment je me demande si ces dernières ne seront pas plus fortes que moi ; cela, c'est surtout dans les moments de faiblesse physique, et la semaine dernière je souffrais d'un mal de dents assez cruel pour qu'il m'ait, bien malgré moi, fait perdre du temps. Pourtant je viens de t'envoyer un rouleau de petits dessins à la plume, une douzaine je crois, par où tu verras que si j'avais cessé de peindre je n'ai pas cessé de travailler. Tu y trouveras un croquis hâtif sur papier jaune : une pelouse dans le square qui se trouve à l'entrée de la ville, et, au fond, une bâtisse dont j'ai loué l'aile droite, qui contient quatre pièces, ou plutôt deux avec deux cabinets. C'est peint en jaune dehors, blanchi à la chaux à l'intérieur, et en plein soleil ; je l'ai louée à raison de 15 francs par mois.

Si nous osons croire, et j'en reste persuadé, que les tableaux impressionnistes monteront, il

faut en faire beaucoup et les tenir à prix. Raison de plus pourquoi il faut tranquillement soigner la qualité de la chose et ne pas perdre de temps. Alors, au bout de quelques années, j'entrevois la possibilité de retrouver le capital dépensé dans nos mains, sinon en argent, du moins en valeurs.

Je reste toujours convaincu que la nature d'ici est bien ce qu'il faut pour faire de la couleur, et donc il est plus que probable que je ne bougerai guère d'ici.

Raffaëlli a fait le portrait d'Edmond de Goncourt: n'est-ce pas, cela doit être beau?

En tous cas, l'atelier est trop en vue pour que je puisse croire que mon installation puisse tenter aucune bonne femme; et une crise juponnière pourrait difficilement aboutir à un collage. Les mœurs, d'ailleurs, sont, il me semble, moins inhumaines et contre nature qu'à Paris. Mais avec mon tempérament, faire la noce et travailler ne sont pas du tout compatibles, et, dans les circonstances données, faudra se contenter de faire des tableaux, ce qui n'est pas le bonheur et pas la vraie vie; mais que veux-tu, même cette vie artistique que nous savons ne pas être la vraie me paraît si vivante que ce serait ingrat de ne pas s'en contenter.

Je mettrai quelques japonaiseries sur le mur.

Tu verras de belles choses chez Claude Monet, et tu trouveras bien mauvais ce que je t'envoie en comparaison. Je suis actuellement mécontent de moi et mécontent de ce que je fais, mais j'entrevois la possibilité de faire mieux dans la suite, et puis j'espère que plus tard d'autre artistes surgiront dans ce beau pays pour faire ici ce que les Japonais ont fait chez eux; et travailler à cela n'est pas si mauvais.

Je ne doute pas que j'aimerai toujours la nature d'ici, c'est quelque chose comme les japonaiseries : une fois qu'on aime cela, on ne s'en repent pas.

Ai reçu la visite de M. K., l'ami de R., qui d'ailleurs est revenu dimanche dernier. Je dois le voir chez lui et y voir ce qu'il fait, dont je n'ai encore rien vu. C'est un Yankee qui probablement fait beaucoup mieux que les Yankees d'habitude ; mais un Yankee c'est tout de même ! Est-ce là assez dire ? Lorsque j'aurai vu ses tableaux et dessins, j'admettrai pour l'œuvre.

Il paraît toujours que ces MM. B. et V. ne se soucient aucunement du qu'en dira-t-on des artistes. Mais je ne te cache pas que j'ai trouvé la nouvelle mauvaise et que je transpire bien malgré moi ; j'y ai pensé tous les jours, car c'est un peu un signe, cette conversation avec ces MM. B. et V., que l'impressionnisme ne prend pas suffisamment. En tant que quant à moi, je me suis abstenu immédiatement de faire des tableaux et j'ai continué une série de dessins à la plume, car je me suis dit qu'une brouille avec ces messieurs pourrait rendre désirable pour toi des dépenses moindres de ma part. Ne tenant pas tant que ça à mes tableaux, je les laisserais sans murmurer, n'étant heureusement pas de ceux qui n'aiment dans ce monde que les tableaux... Par contre, croyant qu'une chose artistique peut se faire à moins de frais que n'en nécessite un tableau, j'ai commencé une série de dessins à la plume.....

Les gens d'ici s'en font trop prévaloir, pour me faire payer tout assez cher, de ce que je leur prends avec mes toiles un peu plus de place que les autres clients qui ne sont pas peintres... C'est toujours une bien grande misère de traîner après soi l'attirail du travail et les tableaux, ce qui rend plus difficile l'entrée et la sortie.

J'ai parfois une inquiétude grave que toi et moi soyons encore roulés par ces MM. B., V. et Cie. Seulement, je m'y oppose. Ne te laisse pas rouler par eux... Suffit pour aujourd'hui...

Les Arlésiennes dont on parle tant, n'est-ce pas, sais-tu ce qu'en somme j'en trouve? Certes, elles sont réellement charmantes, mais ce n'est plus ce que ça doit avoir été; et voilà, c'est plus souvent du Mignard que du Mantegna, parce qu'elles sont en décadence. N'empêche que c'est beau, bien beau, et (je ne parle ici que du type dans le caractère romain, un peu embêtant et banal) que d'exceptions : il y a des femmes comme des Fragonard et comme des Renoir, sans compter ce qu'on ne peut pas caser dans ce qui a déjà été fait en peinture. Le meilleur, ce serait, à tous les points de vue, de faire des portraits de femmes et d'enfants. Seulement, il me semble que ce ne sera pas moi qui ferai cela. Je ne me sens pas monsieur assez Bel-Ami. Mais je serais rudement content si ce Bel-Ami du Midi (que Monticelli n'était pas, mais préparait; que moi je sens dans l'air, tout en sentant que ce n'est pas moi), je serais, dis-je, rudement content si en peinture il nous venait un homme à la Guy de Maupassant pour peindre gaiement les belles gens et choses d'ici. Pour moi, je travaillerai, et par-ci et par-là il y aura de mon travail qui restera; mais ce que Claude Monet est dans le paysage, qui est-ce qui fera cela dans la figure peinte? Pourtant, tu dois sentir — comme moi — que cela est dans l'air. Rodin?... Il ne fait pas la couleur, lui : c'est pas lui le peintre de l'avenir, c'est un *coloriste comme il n'y en a pas encore eu.* Manet l'a préparé, mais tu sais bien que les Impressionnistes ont déjà fait de la couleur plus forte que celle de Manet. Ce peintre de l'avenir, je ne puis me le figurer vivant dans de petits restaurants, travaillant avec plusieurs fausses dents et allant dans des établissements pour zouaves — comme

moi. Mais il me semble être dans le juste, lorsque je sens que cela viendra dans une génération plus éloignée ; et pour nous, il faut faire ce que nos moyens nous permettent dans cette direction, sans douter et sans broncher.

Je viens de relire *Au Bonheur des Dames*, de Zola, et je le trouve de plus en plus beau.

Je t'écris encore une fois aujourd'hui, parce que, ayant voulu régler mon compte à l'hôtel où je reste, j'ai une fois de plus pu constater que j'y étais carotté. Je leur ai proposé un arrangement, mais ils n'ont pas voulu ; alors, lorsque je voulais prendre mes effets, ils s'y sont opposés. C'est fort bien, mais alors je leur ai dit qu'on expliquerait cela chez le juge de paix, où peut-être on me donnera tort. Seulement, voilà que je dois garder assez d'argent pour payer en cas qu'on me donnerait tort : 67 fr. 40 au lieu de 40 francs que je dois. Ce qui me rend souvent triste, c'est que c'est plus cher que je n'avais calculé et que je n'arrive pas à me débrouiller aux mêmes frais que ceux qui sont allés en Bretagne, B. et G. — Maintenant, puisque je vais mieux, je ne me tiens pas tout de même pour battu. Je me dis que tu n'as encore rien reçu de mon travail et que j'ai déjà tant dépensé d'argent. Je t'envoie une caisse de toutes les études que j'ai, à l'exception de quelques-unes que j'ai détruites ; mais je ne les signe pas toutes et il y en a une douzaine que j'ai ôtées des châssis, et il y en a quatorze sur châssis. Il y a un petit paysage avec une masure blanche, rouge, verte, et un cyprès à côté. Cela, tu en as le dessin et je l'ai peint chez moi entièrement. Cela te prouvera que de tous ces dessins, je pourrais, si cela t'allait, faire de ces petits tableaux comme des crépons.

J'ai provisoirement à payer ma note, tout en étant stipulé sur la quittance que ce paiement

n'est que pour rentrer en possession de mes effets et que la note exagérée sera soumise au juge de paix. Mais, avec tout cela, il ne me reste presque rien. Cela m'embête beaucoup, puisque cette affaire me dérange considérablement pour travailler, et il fait très beau justement.

Les étrangers sont exploités ici, et les gens d'ici, de leur côté, n'ont pas tort, en les considérant comme un [.....][1], d'en tirer tout ce qu'ils peuvent. C'est seulement décourageant que de travailler dur et de voir son argent aller dans les mains des gens que l'on déteste. Et nous mettrons fin à cela. Je ferai un atelier ici qui durera et où au besoin on puisse encore caser un autre peintre. En pleine campagne, comme M. K., on paye moins ; mais M. K. s'embête beaucoup et travaille très peu, jusqu'ici. Et mieux vaut encore travailler dur et dépenser, s'il le faut absolument, davantage.

Si tu mettais de côté ce qu'il y a de mieux dans l'envoi et si tu considérais ces tableaux comme un payement de ma part en déduction de ce que je te dois, alors, le jour où, de mon côté, j'aurais apporté quelque chose comme 10.000 francs, de cette façon je me sentirais plus tranquille. L'argent déjà dépensé dans d'autres années doit aussi revenir dans nos mains, au moins en valeurs. Je suis encore loin de cela, mais je sens que dans cette nature-ci il y a tout le nécessaire pour faire de bonnes choses. Ce serait donc de ma faute si je ne réussissais pas. Mauve a, dans un seul mois, fait et vendu pour 6.000 francs d'aquarelles, à ce que toi-même me racontait dans le temps. Eh bien, il y a de telles veines dont, à travers les soucis actuels, je sens pourtant la possibilité.

Dans mon envoi, il y a : le Verger rose sur toile grossière et le Verger blanc en largeur, et le Pont, qui, si nous les gardons, pourraient monter plus tard, il me semble ; et une cinquantaine de

(1) Mot qui manque sur manuscrit.

tableaux de cette qualité nous dédommageraient en quelque sorte de ce que, dans le passé, nous avons eu trop peu de chance. Prends donc ces trois pour la collection chez toi et ne les vends pas, car plus tard cela vaudra 500 francs chaque; et si nous en avons cinquante comme cela de côté, je respirerai un peu plus à mon aise.

Je t'écris encore un petit mot pour te dire que j'ai été chez ce monsieur que le juif arabe, dans Tartarin, appelle « le zouge de paix ». J'ai toutde même rattrapé 12 francs, et mon logeur a été réprimandé pour avoir retenu ma malle, vu que je n'avais pas refusé de payer. Si l'autre avait obtenu raison, cela m'aurait fait du tort, parce qu'il n'aurait pas manqué d'aller dire partout que je n'avais pas pu ou pas voulu le payer et qu'il avait été obligé de prendre ma malle, tandis que, maintenant — car je suis parti en même temps que lui — il dit qu'il s'est fâché, mais qu'il n'a pas voulu m'insulter. Pourtant, c'est justement ce qu'il cherchait, voyant probablement que j'en avais assez vu dans sa baraque et qu'il n'y pouvait plus me faire rester. Bon. Si j'avais voulu obtenir la réduction réelle probable, j'aurais dû, par exemple, comme dommages-intérêts, réclamer davantage. Si je me laissais embêter par le premier venu ici, tu comprends que je ne saurais bientôt plus où donner de la tête.

VINCENT VAN GOGH.

(*A suivre.*)

NOCTURNE

A Albert Samain.

I

Foulant de ses pieds frais le pur nénufar blanc
Et l'iris au cœur bleu, la chaste Nuit, sereine,
Passe, laissant glisser sa robe à longue traîne
Sur le sombre lapis endormi de l'étang.

Le repos est enfin venu pour cette eau triste
Qu'un soleil sensuel enfièvra ce midi,
Et, cette nuit régnant, en son sein refroidi,
Implacable, la haine uniquement subsiste.

Mais voici s'approcher, sur un rythme adouci,
Les Songes qui sauront soumettre le souci
Par le mystérieux et puissant sortilège

Des *Lieder* que le vent chante dans les roseaux ;
Cependant que, première éclose au Florilège,
Une étoile d'argent s'allume au fond des eaux.

II

Des soleils, — yeux de femme, — embrasèrent ma vie,
La recouvrant ainsi que d'un manteau de feu,
Et ce fut, se mêlant aux douceurs de l'aveu,
Impuissante toujours, la haine inassouvie.

Elle ont toutes pris dans leur petite main
Mon vouloir, et ce bien tant pleuré, la tendresse,
Que leur fallacieuse et perverse caresse
Annihila de par leur lèvre de carmin.

Bien qu'en mon cœur se plaigne encore la tempête,
L'avenir s'éclaircit comme pour une fête,
Car l'espérance approche, endormeuse de maux,

Douce comme le Rêve et, comme lui, dictame ; —
Pareille à l'astre pur qui brille au fond des eaux,
L'étoile de vos yeux brille au fond de mon âme.

MUSIQUE

A Louis Dumur.

L'aïlanthe exhale son âme
Affolante comme un baiser,
Et pour cette raison ma peine,
La folle, ne veut s'apaiser.

C'est que l'âme de l'aïlanthe
Rappelle Celle dont l'émoi
Disait : « Je me donne éperdue
A toi, tout entière, prends-moi ! »

Insaisissable odeur, ô femme !
Langueur féminine, ô parfum !
Vous n'êtes que des harmonies
Chromathiques, et ce sans fin.

Qui pourra jamais vous transcrire,
Étranges, monstrueux accords
Riches de mille dissonances,
Vous, irrésolubles accords ?...

NIRVANA

A Alfred Vallette.

C'est, s'attardant sur l'eau, les cygnes dans le soir,
Comme un ressouvenir de blancheur disparue,
Et cette vision plus encor s'atténue,
La nuit venant, quand sur le lac il fait plus noir.

Puis, en l'obscurité qui s'est faite silence,
C'est l'Heure et le Passé tous deux ensevelis,
Et c'est, fleurissant droite et pure comme un lys,
A présent que le cœur s'est tu, l'âme qui pense.

Du rossignol les trilles folles ont cessé,
Ainsi que du crapaud le chant comme blessé ;
Des cygnes endormis maintenant sur la rive

La blancheur a sombré ; aucun astre ne luit,
Des prés lointains l'odeur des meules plus n'arrive.
Et l'âme est seule, blanche, à fleurir dans la nuit.

PAUL MORISSE.

LE PARLEMENT DE ZURICH

A Emile Meyer.

Fais ce que tu voudras!
RABELAIS.

I

J'éprouve quelque regret à contrister — peut-être — plusieurs amis qui, par discours et par écrits, m'engagent à délaisser ces « *Choses sociales* où je me passionne en ce moment », selon l'expression d'un d'entre eux. Il est vrai qu'un autre ami me désigne avec horreur et pitié « ces gouffres de souffrance où sanglotent la Nuit, la Misère et la Faim ». Mon autre ami, je l'appellerais volontiers ma Conscience — parce que *je veux* qu'il ait raison.

Cependant mon cœur me dit: « Fais des vers. »

II

Des vers, j'en fais et on les verra : on verra la *Révolte des Lys*, *Arcadie*, *La Forêt bruissante* et *L'Ile heureuse*, qui dorment là, fleurs écloses quand je l'ai voulu, selon tels papiers tachés d'encre.

Mais Mademoiselle Fleur me susurre : « Regarde mes yeux..... j'ai beaucoup regardé, ce soir, un rayon de lune qui palpitait comme un papillon de Psyché sur l'eau noire de ce bassin... parmi les géraniums... Entends-tu : le vent pleure dans les arbres — on dirait un rêve de rossignols. J'ai peur comme une enfant ; reste près de moi. »

Eh ! très chère, c'est afin que vous n'ayez plus peur comme une enfant que je combats cette nuit et que j'invoque le libre soleil d'Arcadie. Dormez et faites de beaux rêves jusqu'au jour où je t'apporterai des muguets et des lilas qui te griseront comme un printemps. — Laisse-moi faire ce que

je veux : la vie, c'est des *Ombres*, je la veux à la lumière — je travaille.

Sur quoi :

L'enfant triste,
L'enfant pâle aux yeux de Nuit
Me dit :
« Prospéro, Dieu vous assiste ! »

Mais j'aime mieux m'assister moi-même. Je pense donc être suffisamment excusé ; aussi, afin de me complaire, j'écrirai du Congrès de Zurich.

III

Ah ! combien j'ai eu peur, *saisissant* l'attitude de certains délégués qui, au nom de quel despotisme, proclamaient : « *Il faut* faire la conquête des *Pouvoirs* publics ; l'individu *doit* se soumettre à la société. »

Pouvoirs? quel est ce mot en vis de meule ? J'aime mieux ce mot vivant : *vouloir*.

Doit ? quel devoir ? Je n'en conçois qu'un seul : me connaître moi-même.

Et pour le surplus, il sied d'être libre.

Or, voici que les Celtes et les Gaules pensaient tout de même ainsi, qui, en ce congrès, se levaient et criaient : « Me soumettre ! me soumettre ! je veux être libre, N. d. D. ! »

Les Anglo-Saxons répétaient bourrument : « Mon droit, mon droit ! »

Et les Bataves disaient : « Mon devoir, c'est d'être libre ! »

Alors tintait une cloche, et les Germains grondaient : « *Il faut* que vous soyez unis. »

O Celte et Gaule, gamin merveilleux, tu flairais subtilement la poigne du *sergot*. — O Anglo-Saxon, tu prévoyais le Parlement croupion et les Protecteurs. — O Germain, tu relevais la statue du Dieu discipline... et nous avons vu flamber, en flammes sombres, les yeux d'Arminius. — O Batave, grand cœur, par delà le gouffre de souffrance, tu as aperçu l'aube du soleil libre.

IV

Cependant, quelques êtres sans patrie, sans foi ni loi, avaient été chassés de la salle parmi maints horions et cris d'outrage, mais aussi parmi les protestations d'honnêtes Anglo-Saxons, de francs Bataves — de simples protestations.

Puis un Carthaginois-italianisé, M. Amilcare Cipriani, écrivit une lettre.

Quels conflits nationaux! quelle dépense d'expressions consacrées — les plus parlementaires! quels claquements de loques qu'on eût dit des drapeaux...

Vert, *blanc*, *rouge*, c'est-à-dire Choléra, Misère — et la Sicile. *Bleu*, *blanc*, *rouge* (vertical), c'est-à-dire Choléra, Misère — et les têtes coupées. *Noir*, *blanc*, *rouge*, c'est-à-dire Oppression, Misère — et le sang des mineurs de la Sarre. *Rouge* déchiré de *bleu* et de *blanc* — le sang de l'Irlande et de l'Inde, la Misère et le Choléra. *Bleu*, *blanc*, *rouge* (horizontal), gouffre boréal des tempêtes et des guerres, la Terre promise, l'Aube du soleil libre.

Mais cela cassait la tête... j'avais de bizarres hallucinations. Je voyais un drapeau jaune timbré d'une face d'orfraie grimaçant comme la face d'un tzar quand éclate une bombe. Je voyais un étendard noir couvrant de nuit le monde. Et dans ses plis funèbres scintillaient comme de lugubres étoiles ces mots : *Autorité: Misère, Faim.*

V

Les Expulsés, couverts d'immondices, s'en allèrent, portant à la main un bouquet de fleurs près d'éclore, et ils se disaient entre eux : « Ils disputent de frontières, ils se mettent d'Église. — *Et pourtant nous marchons, nous sommes libres.* »

Le plus singulier, c'est qu'ils avaient raison.

Ils se réunirent au bord du Lac, et là, sans aucun président, ils déclarèrent leur volonté parfaitement résumée par ce passage des *Actes des Apôtres* (Pierre, ch. IV, verset 32) :

« *Or, la multitude de ceux qui avaient cru*

n'était qu'un cœur et qu'une âme ; et personne ne disait que ce qu'il possédait fût à lui en particulier ; mais toutes choses étaient communes entre eux. »

VI

Au congrès, on présentait cependant une Barbe respectable, le Prophète de ce Dieu-Marx qui sacrifie l'individu, comme un simple bouc, à la Société. Un alleluia monta ; il y eut des génuflexions... mais une acclamation venue du dehors, un grand rire des Compagnons du soleil libre couvrit les cantiques : « Va donc, hé ! despote ! »

VII

Malgré tout, je lus dans un journal (*le Temps* du 11 août 93) le discours de Domela Nieuwenhuis sur ce Fétiche qu'on baptise l'Armée. Ce discours me fit tant de plaisir qu'il me plaît d'en citer un passage : « Le soldat en uniforme n'est qu'un automate sur lequel une action serait impossible. Mais le soldat dans ses foyers est *maître de lui.* Que dans chaque village dix ou vingt hommes seulement refusent de marcher. Qu'en fera-t-on ? Les prisons seront trop petites pour les contenir — et il n'y aura pas assez de gendarmes pour les arrêter. — On leur tirera dessus ?... Ce sera la Révolution... Alors, au moins, on *saura* pourquoi on combat. »

Au probe Batave — un bouquet de fleurs !

VIII

Je reviens sur les personnes charitables qui m'engagèrent à laisser de côté les *Choses sociales.* Elles me semblent emprunter la voix de la vieille madame Rougon-Macquard quand elle crie à la vieille Domestique-Paysanne : « Il tue le respect ! il tue la famille ! Il tue le Bon Dieu ! » Je ne les écouterai pas plus que cet impudent homme libre, ce médecin des Ames, Pascal — qui épouse Clotilde, au nom de la Nature, le jour où Clotilde veut aussi être libre — n'écoute la vieille Madame Rougon et sa vieille Domestique. Que s'enfuient les Aca-

démies dans la brume : Pascal baise éperduement sur la bouche cette Clotilde, cette Poésie en fleur, belle comme une Idée, parfumée comme un printemps, et qui enfantera de lui un Euphorion lumineux.

Que meurent le Respect, la Famille, la Société, la Patrie, le Bon Dieu — l'Autorité, Pascal s'écriera : « J'ai conquis la Vie et je suis son amant. »

Et il aura raison.

IX

J'entends une cloche qui agonise dans l'ombre. — Probablement la sonnette du Congrès de Zurich ou la voix de mes officieux amis... Puis j'entends une autre voix, belle comme un chant de cloche vierge sur des jardins de roses ; et elle tinte parmi l'air harmonieux du matin :

Fais ce que voudras...

Or, en faisant ce que je veux je démolis le Respect, la Famille, la Patrie, le Bon Dieu — l'Autorité. Mais j'ai la bizarre manie d'espérer que je contribue aussi à tuer la Nuit, la Misère et la Faim. Je prétends éclairer les *Choses sociales* d'un soleil allumé sur mon âme. Je crois qu'à la clarté de ce soleil, de cette Idée enfantée par toute l'humanité souffrante, naîtra l'Etre prochain cueillant librement tous les fruits au jardin de la vie. Enfin je fais ce que je veux.

X

Que conclure de tout cela ?

Axiome selon mon bon plaisir :

Les vieux socialistes sont des Pharisiens ; les jeunes, des enfants en marche vers la lumière.

Les autres, les Expulsés, sont des hommes libres.

Quelle morale à tirer ?

Celle-ci, formulée par un vers de la chanson des *Tisserands*, drame que l'Autorité crut devoir interdire :

A bas l'patron et la patrie !

Et quel fait de propagande à noter ? le discours de Domela Nieuwenhuis.

ADOLPHE RETTÉ.

15 août 1893.

ZOLA ET NORDAU

On parle beaucoup, en Allemagne, d'*Entartung* (Dégénérescence), massive étude dédiée à Lombroso, où le Dr Max Nordau, en près de 900 pages hérissées de termes scientifiques et de renvois aux travaux des aliénistes en vogue, prétend prouver que tous les auteurs contemporains sont des dégénérés, supérieurs ou non, des idiots, des inconscients, ou tout au moins des hystériques aux conceptions le plus souvent délirantes. Il emploie un système de discussion dont la simplicité désarme : choisissant un « sujet », par exemple Verlaine, il remarque avec satisfaction que *Sagesse* contient nombre de vers religieux, rapproche ces effusions mystiques de celles qu'a relevées Legrain dans *Le Délire chez les Dégénérés*, note que la vie jadis errante du poète présente aussi peu de stabilité que les vagabondages maladifs observés par Marandon de Montyel (*Criminalité et Dégénérescence*), constate la sympathie témoignée par ce Français à Louis II de Bavière — « attirance du fou pour le fou », — découvre dans *Ariettes oubliées* d'indéniables signes d'onomatomanie, multiplie les citations dénotant chez Verlaine un esprit faible jusqu'à l'imbécillité (« jus flasque » ou « galbe succinct » et même le génial hémistiche appliqué au Moyen âge « énorme et délicat »), et conclut :

> Il y a dans les maisons de fous nombre d'aliénés dont l'état mental est moins profondément atteint que celui de ce *circulaire* laissé en liberté si malheureusement pour lui, et dont les crimes épileptoïdes, etc., etc.

Le même procédé, appliqué aux cas de Mallarmé, dont « les longues oreilles pointues »

eussent semblé significatives à l'anthropologue criminaliste Frigerio, de Moréas, convaincu de « ramollissement », et du « graphomane » Morice, donne également des résultats tout à fait remarquables.

§

Quand il lui faut étudier Zola et les écoles zolistes, M. Nordau fait preuve d'une fantaisie moins outrancière; même, le chapitre qu'il leur consacre renferme de très justes observations, largement inspirées, d'ailleurs, des études de M. Brunetière sur le roman naturaliste.

Au début, l'auteur d'*Entartung* promet d'être court, pour deux raisons : A. Il a déjà pourfendu le naturalisme dans *Paris unter der dritten Republik* et dans ses *Pariser Briefe*. B. Ledit naturaliste est mort, comme l'a signalé Remy de Gourmont, du *Mercure de France*, revue symbolique (*sic*), qui ajouta : « La bassesse de cette littérature nous faisait vomir ». Dès lors, pas n'est besoin d'insister, on ne combat pas les cadavres, on les enterre.

Que, malgré le décès du naturalisme, continue-t-il, les romans de Zola s'achètent encore, les esprits superficiels s'en pourraient seuls étonner; cette vogue, tout écrivain français l'acquerra s'il lui plaît d'écrire: comme dans *La Débâcle*, la guerre de 1870 ; comme dans *L'Argent*, le krach de 1882. Ne pas oublier un fort appoint d'amateurs de saletés, qui trouvent à foison, dans ces ouvrages, de quoi se contenter. Mais en dépit de ces millions d'exemplaires vendus, le chef du naturalisme ne fait plus de prosélytes dans sa patrie; et ses fidèles, à l'étranger, sont ceux qui, soucieux de conformer au goût français leurs lectures et leurs cravates, ignorent que Zola est, chez lui, déjà passé de mode.

Pour M. M. N., les œuvres de Zola sont beaucoup moins réalistes que les contes de fées des frères Grimm ; son impressionnisme (erreur

esthétique et psychologique, du reste) appartient à Théophile Gautier et aux Goncourt; quant à la théorie des « milieux » dont on a voulu lui faire honneur, théorie précisément opposée à celle d'où découle l'impressionnisme, elle est aussi vieille que la pensée philosophique elle-même, et, pour ne parler que des contemporains, Balzac et Flaubert l'ont appliquée bien avant Zola. Comme inventeur, il est mince : *Le Sublime*, de Denis Poulot, lui a fourni les peintures de mœurs et l'argot de *L'Assommoir*, le sujet d'*Une Page d'amour* se trouve dans les mémoires de Casanova, les détails qui peignent au vif dans *Nana* le masochisme du comte Muffat sont empruntés à un passage de Taine sur la *Venise sauvée* de Thomas Otways; l'accouchement de *La Joie de vivre*, la messe de *La Faute de l'abbé Mouret*, sont copiés textuellement dans un traité d'obstétrique, dans un rituel. Observateur de la force de Bouvard et Pécuchet, ses seules trouvailles c'est « naturalisme » et « roman expérimental », termes pseudo-scientifiques destinés à piper les badauds à un moment où, le mysticisme n'étant pas encore inventé, les Français achetaient volontiers des bretelles « électriques » et de l'encre « magnétique ».

Ici, il faut citer, en abrégeant un peu :

Il existe, en France, une famille du nom de Kerangal, originaire de Saint-Brieuc, et dont les aventures, depuis soixante ans, défraient les annales des tribunaux et les revues de médecine mentale; en deux générations, elle a déjà fourni sept meurtriers mâles et femelles, neuf individus menant une vie déplorable (une tenancière de maison publique, une incendiaire convaincue d'inceste et condamnée pour outrage public à la pudeur, etc.), un peintre, un poète, un architecte, une actrice, plusieurs aveugles et un compositeur de musique. Cette famille, dont les *Annales Médico-Psychologiques* ont publié (série VII, t. 16) l'arbre généalogique, tout semblable à celui des Rougon-Macquart et des Quenu-Gradelle — cette famille Kerangal a procuré à Zola la matière de ses vingt romans; c'est dans les rapports médicaux et juridiques auxquels elle a donné lieu qu'il a trouvé ce que ne lui fournissait pas l'observation de la vie réelle, un ramassis d'immondes criminels, de bas aventuriers livrés aux

pires destinées. Assurément, de vulgaires brasseurs de feuilletons n'auraient pu tirer de cette bienheureuse trouvaille le même parti que lui, mais, en dépit de ses incontestables qualités de puissance et d'émotion, c'est toujours du roman de colportage que nous sert là ce romantique attardé, peuplant de ses rêvasseries non plus des palais féeriques, comme faisaient ses prédécesseurs, mais, tout aussi irréel qu'eux, des bouges, des prisons, des maisons de fous...

Par le choix de ses sujets, invariablement empruntés au domaine de l'exception et de l'extraordinaire, par son symbolisme, par son anthropomorphisme puéril — qu'on retrouve chez les esprits incomplètement développés et chez les dégénérés — ce prétendu réaliste s'affirme successeur immédiat des romantiques, dont il ne diffère que par le pessimisme et la trivialité.

Je ne puis que mentionner, faute de place, l'argumentation hâtive, mais verveuse, que M. M. N. dresse contre le pessimisme, « ce reste des croyances primitives, cette forme philosophique de l'égotisme ». En passant, il daube d'abord Oscar Wilde pour avoir gémi sur l'indifférence de la nature « qui ne distingue point entre lui et un bœuf en train de paître », puis Schopenhauer, Hartmann, Mainlander, etc., pour n'avoir fait que développer prolixement ce cri d'enfantine présomption.

Le pessimisme est la forme qu'imprime forcément au mode de perception des malades leur état d'épuisement nerveux, et le *tædium vitæ* accompagne toujours la neurasthénie et l'hystérie. Une génération qui souffre d'un épuisement organique général ne peut être que pessimiste : chez nous, cette tendance s'oriente vers les systèmes philosophiques, grâce à la haute culture intellectuelle et aux aptitudes spéculatives du peuple allemand ; en France, elle affecte une forme artistique, en raison du courant esthétique qui prédomine chez nos voisins. Le naturaliste Zola est le pendant du pessimiste Schopenhauer. Cet homme, saturé d'impressions organiques désagréables, ne perçoit dans l'univers que les phénomènes correspondant à sa disposition organique fondamentale. Ses romans ne prouvent pas que tout soit mauvais, mais seulement qu'il a le système nerveux en mauvais état. Le pessimisme est moins une philosophie qu'un tempérament.

Voilà pour le pessimisme de Zola ; quant à son amour de la vulgarité, M. M. N. rappelle que les aliénistes le considèrent comme un symptôme significatif :

Sollier remarque, dans la *Psychologie de l'idiot et de l'imbé-*

cile, que les faibles d'esprit se plaisent à dire des grossièretés. Gilles de la Tourette a baptisé « coprolalie » cette disposition morbide à proférer des blasphèmes (*Cf.* Catrou, *Etude sur la maladie des tics convulsifs*), dont Zola est atteint au plus haut degré, puisque c'est pour lui un besoin d'employer des expressions sales et qu'il est constamment obsédé de malpropres hantises, relatives à l'ordure, aux fonctions animales, à tout ce qui s'ensuit. Ce n'est pas tout ; on sait qu'Andréas Verga a décrit une forme de l'onomatomanie, la *mania blasphematoria*, dont le diagnostic s'applique exactement à l'écrivain qui, sous l'influence de ce « Fluchwahnsinn », a, sans aucune nécessité, sans aucun prétexte, introduit dans *La Terre* un personnage très flatueux qu'il a nommé « Jésus-Christ ». Enfin, sa prédilection stupéfiante pour l'argot des filous et des souteneurs, auquel il a souvent recours pour son propre compte, est expressément signalée par Lombroso (*L'Uomo deliquente*, p. 467) comme un symptôme de dégénérescence.

Qu'il relève de la psychopathie sexuelle, chaque page de ses romans le démontre. D'ailleurs, sa *vita sexualis* est anormale au point qu'il confessait (à trente-cinq ans !) n'avoir d'autres jouissances que celle de la table... Sans cesse il s'égare en hors-d'œuvre lascifs, en peintures des plus bas instincts sexuels, passion contre nature, bestialité et autres monstruosités ; en proie à cette obsession, les descriptions des amours humaines ne lui suffisent plus, il lui faut s'appesantir sur les accouplements d'animaux, comme dans le premier chapitre de *La Terre*. Les dessous de la femme l'impressionnent voluptueusement (vingt passages d'*Au Bonheur des Dames* le prouvent), et l'on peut rapprocher cette émotion particulière des cas cités par Krafft-Ebing, dans sa *Psychopathia sexualis* (malades à qui l'attouchement des jupons et pantalons de femme procure une excitation sexuelle), et par Lombroso, dans *Le più recenti scoperte ed applicazioni della psichiatria ed antropologia criminale* (un dégénéré de quinze ans éprouvant des sensations voluptueuses dès qu'il aperçoit, dans un magasin, la blancheur des linges de femme).

Conclusion : l'incohérence de ses pensées — manifeste dans ses écrits théoriques, dans le choix du mot « naturalisme », dans sa conception du « roman expérimental » — son penchant incoercible à mettre en scène des aliénés, des assassins et des prostituées, son anthropomorphisme, son symbolisme, son pessimisme, sa coprolalie, l'importance excessive qu'il attache aux odeurs (*Cf.* Séguin, *Hygiène des idiots*), son goût pour l'argot, autant de symptômes qui permettent de classer Zola parmi les dégénérés supérieurs.

§

Chez M. M. N., la critique littéraire est moins originale que le diagnostic, aussi ne ferai-je que résumer très brièvement ce qu'il dit des zolistes.

A l'en croire, la tourbe des écrivassiers, imitateurs de profession, a suivi les traces de Zola, parce que sa manière peut être singée par tous les fainéants dont le malpropre bousillage déshonore la profession d'homme de lettres, par les fouillem..., par les valets de... (*Bordell-Hausknecht*). Dans cette foule, certains peuvent être de bonne foi, quelques « Véristes » italiens, dramaturges du Théâtre Libre de Paris, et autres hystériques (*sic*). Mais le reste, ramassis de souteneurs, pornographes à la Chirac, romanciers norvégiens, réalistes Jeune-Allemagne, écume des grandes villes, relève non plus de la science des aliénistes, mais des tribunaux.

HENRY GAUTHIER-VILLARS.

LA IL AURAIT FALLU DES ROSES

DE MON LIVRE D'ESQUISSES[1]

Là il aurait fallu des roses.

De grandes roses d'un jaune pâle. S'épanouissant en gerbes luxueuses par-dessus le mur du jardin et laissant indolemment tomber leurs tendres pétales dans les sillons des roues sur la route ; noble témoignage de la voluptueuse richesse des fleurs encloses.

Elles auraient le parfum suave et passager des roses, infixable tel que celui des fruits inconnus dont les sens délirent en leurs rêves.

Ou devrait-ce être des roses rouges ?

Peut-être.

De ces petites roses rondes et dures, au feuillage luisant, suspendues, rouges et fraîches, en guirlandes légères, salut ou baiser d'accueil au voyageur fatigué et couvert de poussière qui avance au milieu de la grande route, heureux de n'être plus qu'à un demi quart de lieue de Rome.

Quelles sont ses pensées ?

Qui est-il ?

Ah ! le voici caché par les maisons ; ces maisons qui cachent tout, qui se cachent les unes aux autres la

[1] J.-P. Jacobsen est né en 1847 à Thisted ; il y mourut en 1884. Il est peut-être le plus foncièrement danois des écrivains modernes du Danemark et le premier en date. Ses œuvres sont l'expression la plus parfaite de l'impressionnabilité rêveuse de sa nation. Presque toutes elles paraphrasent le sentiment le plus germanique, le *længsel* (*die Schussicht*, mot intraduisible en français), exacerbé encore chez lui par la vie méditative du savant, — car Jacobsen était un botaniste de valeur et l'introducteur de Darwin en Danemark, — ainsi que par la maladie de poitrine qui l'emporta à trente-sept ans.

En dehors de cette petite esquisse, prise dans un recueil de nouvelles, il a écrit des poésies, chefs-d'œuvre de langue, et deux grands romans : *Marie Grubbe* et *Niels Lyhne*.

J. de N.

route et la ville. Mais en arrière d'elles la vue s'étend ; basse et lente la grande route serpente et descend vers la rivière au pont mélancolique. Et tout au fond, la vaste campagne.

O le gris et le vert des grandes plaines !... C'est comme si la lassitude des tristes lieues parcourues s'en dégageait, oppressante, nous donnant la sensation de la solitude et de l'abandon, et nous incitant au rêve et aux vagues désirs. Combien meilleur de se réfugier à l'abri des très hauts murs du jardin, là où l'air est doux et tiède, de s'asseoir au soleil sur ce banc creusé comme une niche dans le mur, et de regarder les acanthes d'un vert brillant au bord du fossé, les chardons tachés d'argent et les fleurs d'un jaune mat de l'arrière-printemps.

C'est ici, sur ce long mur gris, lézardé, crevassé et couvert d'herbes sèches, qu'il aurait fallu les roses, s'épanouissant là où la monotonie de sa superficie est interrompue par un grand encorbeillement, ancien travail de fer forgé, formant balcon, où, las des limites du jardin, il était rafraîchissant de monter.

Et il dut en être souvent ainsi.

Ceux qui l'ont habitée haïssaient la somptueuse villa moyen-âge avec ses escaliers de marbre blanc et ses tapisseries. Et les arbres centenaires aux fières couronnes noires, les pins et les lauriers, les frênes, les cyprès et les chênes verts, ils ont été haïs de la haine que donnent aux cœurs agités qu'ils semblent braver, n'aspirant pas avec eux, le calme, le régulier, l'immuable.

Mais du balcon leur regard du moins pouvait les emporter, et génération après génération toutes s'y arrêtèrent, et toutes y cherchèrent le lointain, chacune selon son rêve, chacune selon ses aspirations. Des bras cerclés d'or se sont appuyés sur l'encorbeillement et maint genou vêtu de soie s'est serré contre ses noires arabesques, tandis que des rubans flottaient à ses ornements : salut ou adieu d'amour. Des épouses fidèles et fécondes, elles aussi, se sont tenues là, envoyant dans l'espace leurs vains messages. Des femmes altières, voluptueuses et abandonnées, pâles comme la haine : « Ah ! si l'on pouvait donner la mort par une pensée ! ouvrir l'enfer par un désir !... » La femme et l'homme ! Toujours, la femme et l'homme ! — Et même de frêles, de blanches âmes de vierge, telles qu'un essaim de colombes effarouchées, se pressèrent

contre la grille noire, s'écriant : « Saisissez-nous ! saisissez-nous donc, nobles faucons ! »

Ici pourrait se rêver un proverbe.

Ce serait un beau décor.

Le mur avec son balcon ; mais la route, il la faudrait un peu plus large, s'élargissant en un demi-cercle autour d'une vieille fontaine de grès jaunâtre à coupe de porphyre effritée : un dauphin à la queue brisée, l'un de ses naseaux fermé, tandis que de l'autre s'échapperait un mince filet d'eau. D'un côté de la fontaine un banc de pierre.

La fine poussière grise, la pierre rougeâtre du banc, le grès jaune mat poreux, la luisante humidité du sombre porphyre et le clair filet d'eau argenté, tout, matières et couleurs, s'harmoniserait.

Personnages : deux pages.

Mais non d'une époque historique quelconque, car les pages réels n'ont jamais et en aucun temps répondu à l'idéal du page. Mes pages sont de ceux qui aiment et rêvent dans les tableaux et dans les livres.

Seul leur costume a un je ne sais quoi de traditionnel.

Celui de l'actrice qui représenterait le plus jeune des pages ne préciserait pas une époque. Son pourpoint collant de soie bleu pâle, parsemé de lys héraldiques en or jaune et très abondamment garni de dentelles, se bornerait à faire ressortir la jeune ampleur de son corps, sa superbe chevelure blonde et la transparence de son teint.

Elle est mariée, mais ne l'a été que dix-huit mois, puis son mari l'a quittée, parce que, disait-on, elle s'était très mal conduite envers lui. C'est possible. Pourtant on ne peut imaginer une femme d'aspect plus chaste. Je ne veux pas dire de cette chasteté de première main qui, certes, a ses avantages, mais de cette chasteté acquise et consciente de laquelle personne ne peut douter, qui va droit au cœur, le retenant avec l'omnipotence de toute perfection.

L'autre actrice est la rêveuse élancée. Jeune fille encore, elle n'a pas d'histoire, pas la moindre. Nul ne sait quoi que ce soit sur elle, et pourtant il est une grande éloquence en ses membres délicats presque maigres, en son cou aux lignes droites d'éphèbe, en les traits réguliers de son beau visage ambré et pâle, ombragé par le noir de jais de ses cheveux ; il est

quelque chose de provocant dans son sourire ironique et pourtant languissant de désirs, ainsi que d'impénétrable dans ses yeux dont les ténèbres ont le doux velouté du pétale sombre des pensées.

Son pourpoint, à elle, au col raide très haut, aux boutons de topaze, et d'un jaune amorti, formant cuirasse, est strié de larges bandes. Un plissé étroit dépasse le col et les manches très collantes. Son haut de chausses est d'un vert éteint à crevés de pourpre ternie, son maillot gris, tandis que celui du page bleu éclate de blancheur. Tous deux ont des toques.

C'est ainsi qu'elles sont.

Le page jaune est accoudé à la balustrade du balcon. Le page bleu, négligemment assis sur le banc, près de la fontaine, les mains, ornées de bagues, croisées autour d'un de ses genoux, regarde méditativement la campagne à l'horizon.

Et il dit :

— Non, il n'est rien que la femme au monde !... Je ne sais... mais il doit y avoir un charme magique dans les lignes de leur corps ; car rien qu'à les voir passer, Isaure, Rosamonde, Donna Lisa et les autres, rien qu'à voir leurs vêtements caresser leurs formes et ondoyer sous leurs pas, ce m'est comme si mon cœur suçait tout le sang de mes veines, laissant ma tête vide et sans pensée, mes membres tremblants et sans force, et tout mon être condensé dans une unique, une longue et angoissante langueur. Qu'est ce ? C'est comme si le bonheur passait invisible devant ma porte, que je n'eusse qu'à le saisir, le retenir, qu'il me fût donné par un miracle... et je ne le puis saisir, car il est invisible !

Alors l'autre page répond du balcon :

— Et si tu étais assis aux pieds de l'une d'elles, Lorenzo, et que, plongée en ses réflexions, elle eût oublié pourquoi elle t'a fait venir, et que tu restasses là, muet et en attente, tandis que, son doux visage enveloppé dans les nuages de sa rêverie, elle serait plus éloignée de toi que ne l'est une étoile du ciel, abandonnant cependant chaque contour de sa beauté, chaque coloration de son teint en sa blanche quiétude de lys et ses rosissements de rose à ton admiration, ne te semblerait-il pas que celle qui se tiendrait à tes côtés appartient à un autre monde que celui dans lequel tu es à genoux, rempli d'adoration, qu'il est un monde différent en elle, un monde diffé-

rent autour d'elle, dans lequel ses subtiles pensées en fête poursuivent un but inconnu de toi, où elle aime loin de toi, de ton monde à toi, rêvant, désirant, elle aussi, un au-delà, et ne te gardant plus la plus petite place en son âme quoique tu aies soif de te donner à elle, toi, ta vie et ton être, afin qu'entre elle et toi existe ne fût-ce qu'un semblant de communion, — moins, bien moins qu'une union?

— Oui, oui, je sais qu'il en est ainsi. Mais...

En ce moment un lézard vert d'or court le long de l'encorbeillement. Il s'arrête, se retourne, sa petite queue s'agite...

Si l'on pouvait trouver une pierre...

Gare à toi, mon trésor à quatre pattes!

Non, non, on ne peut les atteindre, ces petits animaux; ils entendent la pierre longtemps avant qu'elle n'ait été lancée. Pourtant, il s'est effrayé...

Mais les pages ont disparu.

Qu'elle était gracieuse, la jeune femme en bleu, et combien vraie l'aspiration innocente en son regard, et cette nervosité lourde de pressentiments dans tous ses mouvements, ainsi que le petit pli douloureux autour de sa bouche lorsqu'elle parlait, et plus marqué encore tandis qu'elle écoutait la voix harmonieuse et profonde tout à la fois du page jaune, qui, du balcon, une nuance d'ironie mêlée à un je ne sais quoi de tendre pitié, laissait tomber ces paroles caressantes et excitantes.

Mais ne les dirait-on pas revenus?

Oui, les voici! Et ils ont continué la scène commencée. Ils ont parlé sur l'amour vague de la jeunesse, jamais en repos, mais traversant, inquiet, et avec la rapidité d'un éclair, tous les pays des pressentiments, tous les cieux de l'espérance, malade du désir d'apaiser le feu qui les dévore dans un sentiment unique, omnipotent; ils en ont parlé, le plus jeune dans d'ardentes complaintes, le plus âgé en une mélancolie profonde, et, maintenant, il dit au page bleu de ne pas désirer d'être trop tôt captivé et retenu par l'amour d'une femme.

— Non, crois-moi, cet amour que tu rencontreras, enlacé par deux bras blancs, dans deux yeux, étoiles rapprochées, et sur deux lèvres, ta félicité certaine, est trop proche de la terre et de la poussière; il a échangé le libre infini du rêve contre un bonheur qui se peut mesurer en heures et qui doit vieiller en ces heures; car même s'il se rajeunit toujours, il perd

chaque fois un de ces rayons qui, en auréole impérissable, resplendissent autour de l'éternelle jeunesse du rêve. Non, c'est toi, l'heureux ! — Non, toi, tu es l'heureux ! répondit le page bleu. Je donnerais un monde pour être toi !

Et il se lève et lentement descend la route, vers la campagne. Le page jaune le suit des yeux avec un sourire mélancolique, se disant en lui-même : Non, c'est lui l'heureux !

Mais, très loin déjà sur la route, le page bleu se retourne une dernière fois, et, soulevant sa toque, s'écrie : — Non, toi, tu es l'heureux !

Là il aurait fallu des roses.

Et une faible brise aurait détaché une averse de pétales de roses des branches lourdes de fleurs, qui auraient tourbillonné à la suite du page qui partait.

J.-P. JACOBSEN.

Traduit du danois par JEAN DE NÉTHY.

MAURICE BEAUBOURG

Les âmes, mieux que les corps,
peuvent s'étreindre avec délire.
FLAUBERT.

Je garde un goût violent pour les natures d'exception, les événements qui ne se représenteront pas, les attitudes délivrées du conventionnel, et les gestes délibérément jaillis hors du rythme de la coutume ; pour les âmes isolées et singulières, les rêves sans analogies et les prophéties sans traditions, pour les paroles sagaces et insaisissables comme des yeux — le vestige instinctif d'un caractère ornant d'une inscription vivace, et commémorative de lui seul, les stèles de la route où cheminent au soir de l'œuvre faite les caravanes bariolées de l'humanité.

Ce qui m'est cher en la littérature de M. Maurice Beaubourg, c'est qu'elle se plie aisément à la seule nature, et ne peut se recommencer. Je vois là une présence réelle de la beauté. Notre indépendance consiste en n'être soumis qu'à nous-mêmes ; et lorsqu'il nous est donné de nouer en notre esprit les fils suprêmes d'un événement, au lieu de n'en saisir que l'éparpillement, nous nous trouvons possesseurs d'une fin, et nous nous décrétons sujets de notre seule instinctivité : ainsi les diverses éventualités qui préoccupent M. Maurice Beaubourg ne lui apparaissent point fragmentaires, mais se résolvent en lui en étant issues, il les peut fermer comme des bracelets et les porter idéalement, et je crois bien qu'il touche à l'originalité véritable, à l'entière autonomie. Il noue et dénoue, sans influence du monde extérieur, d'étranges ellipses d'éclairs passionnels, et ses écrits en savent acquérir un stigmate inusité, le sentiment d'un caprice individuel, un signe que cela ne se produira plus et ne concerne profondément que lui-même.

Fables vivaces où je me complairais à cerner ce caractère d'exception, si leur silencieuse lecture n'en accusait avec infiniment plus d'évidence la forte singularité, elles présentent, ces savoureuses *Nouvelles*

Passionnées (1), un mémorial de sensibilité, et ne peuvent se commenter ou se refaire, non plus que des spectacles : livre précieux en cela même, et juxtaposé à une littérature, sans y céder ni s'y confondre. S'amusant de la réalité au rêve, l'écrivain sans effort les concilie au jeu de son imagination ; et, en effet, il n'y a point de limite au rêve et à la réalité dans la conscience, mais seulement dans l'appareil extérieur des conjonctures. Aussi, ne s'inquiétant que de sentir, M. Maurice Beaubourg rencontre partout la Vie, anime les inerties au reflet de son illusion, et touche, en écoutant sa propre harmonie, à la juste musicalité. Suivez ses personnages exaltés, gracieux ou grotesques, dans l'étrange sentier luxuriant de fleurs et de ronces où les promène son fantaisiste décret, vous n'atteindrez point à quelque lieu désigné, mais vous parviendrez sous un ciel simple à une heureuse plaine soleilleuse et rajeunie, où leurs gestes prolongeront en ombres l'intense expression de leur liberté.

Narquois envers les apparences, et modelant leurs déformations d'un pouce expert aux figurines japonaises, l'auteur aiguise le stylet d'anciennes ironies sur ceux de ses personnages qui contemplent rêver les autres. Il néglige la transition du raisonnement, et, ne retenant que les paroxysmes, il les gradue pourtant, y mêlant selon l'événement le sourire de la nature, ou quelque mordante parodie de la passagère sottise. Ainsi il n'use pas du contraste des circonstances ambiantes avec ses sentiments, mais seulement de l'étincelle jaillie entre eux : imposant au monde la multiforme tyrannie de sa personnalité partout et toujours! il réserve toutes ses tendresses pour les fantômes que la vie lui voulut, à de rares intervalles, refuser de réaliser.

Un homme libre, confiant à des apologues violents l'histoire de son propre instinct, et sensitif jusqu'au délire, je conçois ainsi M. Maurice Beaubourg, avec joie. Encore que ménager d'un cadre vraisemblable, comme il ne se passionne que pour des clameurs nues, éclatant au grisâtre chuchotement de la morne vie en l'apparat dément d'un brasier d'astres effondré dans le crépuscule du songe ! Frénétique, son désir oscille jusqu'à l'amplitude suprême, bousculant les circonstances indifférentes. Ce n'est pas à dire qu'il dédaigne

(1) 1 vol. (édition de la *Revue Blanche*).

les contrariements ; il ne les peut même supposer. Artiste en cela bellement, et de sa seule intégrité soucieux, il bariole de décorations perverses le mur chancelant de sa geôle coutumière, et il fond en lumière la troupe haletante de ses sentiments, avec une fureur de volonté infrangible. Tout se précipite, tout jaillit en cris incarnés, tout se décide avec une magnificence rapide dans le monde qu'il idéalise, tout se tord en une tourbillonnante flamme de luxure, de joie, de souffrance et d'amour, toute l'âme chantante s'engendre elle-même comme une planète dans le vertige de sa course à la liberté. C'est là le prix de ce livre de joie et de souffrance — toutes deux en beauté, qu'il méconnaisse tout ce qui n'est pas individuel, s'attache sauvagement à la seule sensibilité, enseigne par son sursaut vierge le mépris des morales apprises, érige sur le décor brouillé et falot des avatars coutumiers de blancs êtres passionnels et charmants, bondis comme des étoiles à l'altière recherche d'eux-mêmes.

Le secret de la fiction n'est pas d'écarter les contrariements de l'esprit, mais d'en supprimer avec aisance même la supposition : et c'est là que M. Maurice Beaubourg est excellent. Il se joue sans effort dans l'irréel, et, ne regardant qu'en lui-même, il réduit à un égal mirage les conjonctures, et les mêle d'un doigté simple. On ne songe pas que ses personnages aient dû faire un immense effort au-dessus de leur temps pour ainsi surgir vêtus de leur candide vérité première, mais ils semblent naturels, et trouvant au paroxysme l'accoutumance d'autrui à la médiocrité : nul effort — et c'est la grande coquetterie d'art — ne transparaît. Effeuillez ces contes élancés d'un jet souple, et pliants sur l'orage passionnel comme des roseaux ou des cils, vous penserez sans étonnement vivre selon vous-mêmes et délivrés la vie qu'il eût toujours fallu connaître. C'est le propre de la vérité de paraître d'abord la chose simple, et ce qu'il était indispensable de toucher : ainsi vous ne trouverez une surprise qu'en évoquant soudain les ombres ternes par vous traînées dans la fausse existence appelée l'ordinaire, et vous comprendrez alors que voici des contes, ou plutôt des visions lucides de la belle, joyeuse, sensuelle et inoubliable vie.

Avec ce prestigieux Jules Laforgue, je ne vois que M. Maurice Beaubourg, son frère intellectuel, pour donner avec cette ingénuité rieuse le goût de la patrie

élue, l'oubli du mortel conflit des nécessités et du rêve, le respect de l'immuable instinctivité. Un livre comme les *Nouvelles Passionnées* est, à l'exemple des *Moralités Légendaires*, l'aboutissement d'un état primordial de l'esprit, le cri d'une hypothèse révoltée vers le songe et la floraison de soi, le triomphal effeuillement d'espaliers illusoires sur la monotonie du préau de nos captivités.

Mais si l'ironie adorable de Laforgue voile, en un geste de grâce railleuse, la face hautaine du rêve, on découvre chez M. Maurice Beaubourg un penchant plus profond pour la sensualité balbutiante et heureuse. Il la peint d'un style chatoyant, nué d'aquarelle argentine, où la mièvrerie des aveux puérils s'irradie soudain en phrases exaspérées. Saisir une circonstance simple, une rencontre, une querelle futile, le croisement d'un regard aigu, l'attente d'un amant, des riens, et les brûler à l'éclair subit d'un surgissement de l'esprit, voilà tous les sujets que l'écrivain revêt d'une fragilité touchant au prodige. Il suit l'impression si lucidement, que le style bondit avec elle, ne retenant pas plus qu'il ne faut, assez pour que la mémoire s'appuie sur le mot juste, entraînée trop pour s'attarder à une louange. Saisissante écriture, et sûre d'elle-même avec mille ressources de beauté souple et secrète, pour ainsi séduire par la vivacité moite d'un baiser. A étudier, charmante en son alliage de suavité souriante à la Gainsborough et de bizarre, mutine ou câline douceur à la façon des Outamaro... Et je ne puis, ayant écrit que ce livre m'apparaissait juxtaposé à une littérature sans s'y confondre, me déjuger — car le moyen littéraire ici ne se décèle jamais, on frôle sans cesse une peau avivée aux feuillets, et le vent des pages tournées est une haleine.

Je pourrais faire toucher, sous cette grâce luxurieuse du style mouvant, pianotant et teinté de musiques frêles et éperdues, le sens réel de plusieurs de ces fables ; et j'aimerais dire que dans ces récits aux beaux titres, *Les Ames de verre*, *la Nuit de Lumière réelle*, ou *l'Eau verte et froide*, M. Maurice Beaubourg s'élève noblement jusqu'à une passion spirituelle, un enthousiasme presque sacré de la personnalité exaltée en plein rêve. Comme tous les esprits autonomes et contemplateurs de soi, il monte de la belle luxure charnelle aux libres délices du corps à corps avec le rêve, facilement et sans cesser de jouer,

violoniste expert à pacifier ses czardas fantasques de mélancoliques adagios. Mais je ne saurais rien retenir après ceci, que j'ai parlé d'un livre spontané.

En le courant moderne de l'esprit, M. Maurice Beaubourg m'apparaît, délicat et rare, un de ces isolés qui se révèlent en images troublantes. A qui l'apparier ? Lettré, avec cette fortune de l'oublier à son gré en écrivant, selon le nom de Laforgue accolerai-je au sien, mais lointainement et je dis selon le seul caractère, ceux de Saint-Pol-Roux et de Paul Claudel ? Eux de distinctes visées, riches d'autres dons et roidis d'autres efforts, avec des prunelles diverses, moins inquiets, malgré leur pareille naissance latine, de stricte ordonnance et de clarté, mais également uniques, épris d'une attitude d'indépendance haute, rencontres chères et exceptionnelles. Il faut se réjouir de voir, dans la discipline savante mais un peu froide de l'éducation esthétique contemporaine, quelques-uns balancer au vent libre leur distincte fleur, contents de la sagesse des folioles, amusés de l'album des nuages, négligeant avec douceur l'érudition fanée des littératures, témoignages vivants et heureux d'un commerce avec de beaux démons.

Oui, ces trois me semblent de précieux et forts exemples d'hommes libres, tournés vers eux-mêmes, et si passionnés de la seule nature qu'ils en savent le chant intense et avec elle dialoguent, l'un berger au soleil naïf, l'autre rutilant guerrier barbare, et celui-ci, poète adoreur et subtil, Maurice Beaubourg, modulant ses cris ingénus en gazouillis d'oiseaux enamourés au crépuscule.

CAMILLE MAUCLAIR.

NÉRON

PRINCE DE LA SCIENCE

Quoiqu'il fût le fils de simples gens, il portait en lui les tendances qui caractérisèrent la plupart des Césars romains, — ceux qui furent des modèles de férocité.

De bonne heure, il sentit les besoins de son être, mais, comme le Destin ne lui avait pas donné le Monde pour jouet, il chercha comment les satisfaire.

La tyrannie, telle qu'elle fut pratiquée autrefois, n'étant plus possible, il fallait trouver d'autres moyens d'être tyran.

Et il trouva sans hésitation. Guidé par un sûr instinct, il choisit la seule carrière moderne où la cruauté pût s'exercer sans contrôle et sans limites, avec la certitude de l'impunité et la garantie du Pouvoir.

C'était un nouvel avatar du despote cruel.

Autrefois, les Rois qui abusèrent de leur puissance ne le firent pas sans danger, et plus d'un paya de sa vie les autres vies qu'ils avaient supprimées sans ménagement et sans justice.

Pour cela, comme pour le reste, ce qu on appelle le Progrès avait marché, et l'Homme était resté le même. Seulement, il avait revêtu d'un manteau d'hypocrisie ses instincts, toujours aussi lâches.

Les Cruels étaient toujours cruels. — Mais, instruits par l'histoire, ils avaient appris à craindre les représailles des persécutés — et à les éviter.

Ils ne cherchaient plus à être souverains. C'était trop dangereux: habiles comme les félins dont

ils portaient les tendances, ils avaient trouvé le moyen de les satisfaire impunément, sous le nom de Religion, — de Vertu, — de Science — et d'Amour de l'Humanité.

Et ne pouvant plus être tyrans avoués, ils le furent de fait — sans le titre.

Longtemps, ils trouvèrent dans la situation de Princes de l'Eglise un vaste champ où s'exercer.

Il serait inutile de rappeler les noms de tous les tortionnaires qui, sous prétexte d'orthodoxie, torturèrent avec délices leurs bienaimées victimes. Quoiqu'ils se dirent ses Prêtres, jamais le Christ ne les connut pour siens — ces loups dévorants.

Puis, cette forme de la Puissance s'épuisant par ses propres excès, la Révolution vint à point fournir de nouveaux sujets aux perpétuels bourreaux.

Mais, s'il fut plus intense que nul autre, ce règne de la cruauté n'eut que son heure. Et, le cycle fermé, la marche ordinaire des choses ayant repris son cours, les appétits durent se couvrir d'un autre masque.

Les prétextes de Religion et de Vertu étaient épuisés. Alors parut celui qui devait être la nouvelle Incarnation de la Férocité.

Il se réclamait de l'Amour de la Science ; et, sous prétexte de l'enrichir de nouvelles lumières, il tortura impunément et joyeusement les Etrès qui tombèrent en son pouvoir, ou bénévolement se livrèrent à lui. Et cela avec d'autant plus de délectation qu'il ne fut jamais troublé par aucune inquiétude, ayant non seulement la certitude de l'impunité, mais des disciples empressés à célébrer les louanges du Maître, — du Bourreau.

Et il marcha ainsi dans la vie, glorieux et incontesté ; il avait su atteindre le suprême Pouvoir : celui d'échapper à toute critique.

Jamais il ne se démentit, remplissant son rôle jusqu'au bout. Car, pour être complet, il fut cabotin. Et, à sa dernière heure, lui aussi eût pu crier : « Qualis artifex pereo ! »

Il avait inventé le *Sadisme scientifique*.

L'Avignonnais, son précurseur, s'était contenté de faire rôtir à la broche de vulgaires filles enrubannées de faveurs roses, ce qui lui valut d'être enfermé dans une maison de fous.

Il fallait éviter une semblable fin.

Il se fit le soi-disant médecin des déments ; il monopolisa l'aliénation, et, servi par de nombreuses et incontestables facultés, — comme Néron sur sa tour, d'où, aux sons de la Lyre, il assistait à l'embrasement de Rome, — il monta à un tel sommet qu'il fut inaccessible à l'examen des hommes.

Il soutint son personnage avec tant d'art que personne ne put le pénétrer, et connaître que la fascination qu'il exerçait sur ses malades était le résultat de l'intensité même de sa maladie : — il avait le délire de la Torture.

Et, ainsi, il fut Néron, et si bon comédien que nul ne s'en douta.

B. DE COURRIÈRE.

17 août 1893.

LES AILES BLANCHES

Tendres fleurs qui serez visibles dans le ciel.
THÉODORE DE BANVILLE.

Blanches dans la vapeur tiède des soirs de mai,
Des bancs de la chapelle au parvis allumé,
Sortent, comme une file interminable et bleue,
Les nonnes qui sont d'un couvent de la banlieue ;
Elles portent déjà de petits bonnets blancs,
Phalènes à leurs cœurs ingénus ressemblants,
Coiffures qu'inventa, d'un bout de draperie,
Par un beau soir pareil, Notre Dame Marie.

Elles sortent le front baissé, les yeux ailleurs,
Comme si leur regard aux paradis meilleurs,
Pendant que l'on prêchait à tous le sacrifice
Et que s'accomplissaient les rites de l'office,
Etait resté perdu sans espoir de retour
Dans le mystique élan d'une extase d'amour.
Leurs petits pieds ne font pas de bruit sur le sable,
Leurs lèvres chastes sont d'un repos ineffable,
Les grains de leur rosaire, en tombant, ne font pas
Plus de bruit que le choc tranquille de leurs pas,
De sorte qu'on dirait, à les voir, des fantômes
Comme en ont dessiné les moines sur les psaumes
Ou comme ils en ont peint parfois sur les vitraux.

Le visage amaigri par les jeûnes claustraux,
Quelques sœurs à la guimpe étroite et faite en tulle
Les mènent à travers l'ombre du crépuscule.
La lune déjà perce au fond du firmament.
Sur la procession qui marche lentement,
Elle luit de façon telle que les cornettes
Semblent quelque départ de filantes planètes !
Au loin les paysans s'arrêtent, les passants
Regardent s'en aller ces reflets frémissants
Et demandent entre eux :
Quelles sont ces oiselles
Qui jettent des rayons en secouant leurs ailes ?

De même par les soirs de mai, quand nous songeons
Eveils d'amour, désirs secrets, frêles pigeons
S'envolant dans la nuit de nos âmes quiètes,
Nos Rêves sont aussi des nonnes en cornettes.

LES ESCALIERS

Les forts montent la vie ainsi qu'un escalier.
EMILE VERHAEREN.

I

J'ai rêvé d'escaliers de jade et de porphyre
Où des femmes au sein de bronze, au manteau bleu,
Attisaient sur l'or des cassolettes de feu
L'encens qui parfumait la brise du zéphyre.

J'étais l'Être promis, vêtu de cachemire,
Que les brahmes avaient sacré dans le saint lieu
Et qui prenait altier le trône comme un dieu,
Celui pour qui le sang ne pouvait pas suffire.

Sur les degrés, devant moi, les pachas courbés
Baisaient mes pas, tandis que sous l'or des jubés,
A la main son couteau tout plein de pierreries,

En un bassin d'argent orné de diamants,
L'eunuque m'apportait plusieurs têtes chéries
Où les yeux morts étaient pleins de regards aimants.

II

J'ai rêvé d'escaliers de marbre aux clous de verre,
Où, vêtu de la pourpre et de lauriers, j'allais
Monter au Capitole, acclamé : je voulais
Dominer comme Auguste ou Septime-Sévère ;

Les roses, les genêts, le lys, la primevère,
De mille mains sur mes cothurnes violets
Roulaient, et les pavois m'inondaient de reflets
Sur les degrés où la clameur qui s'achève erre ;

Pas à pas, lentement, mon pied dominateur
Gravissait une marche, et chaque sénateur
Avec respect baissait le front à mon approche ;

Et moi, dans la grandeur que le trône noya,
Je n'apercevais pas dans mon orgueil la roche
D'où fut précipitée, une fois, Tarpéia.

III

J'ai rêvé d'escaliers d'ébène ou bien d'ivoire,
Où, couvert d'un manteau presque pontifical,
J'étais le doge qui, vers le palais ducal,
Monte suivi des Dix, masqués, en robe noire ;

Je tournais des paliers de sanglante mémoire,
Appuyé sur un comte au regard amical
Et faux où reluisait comme en l'œil du chacal
Le souvenir passé d'une mauvaise histoire.

Au loin, à l'horizon, le soleil s'abîmait
En mettant un peu d'or aux tuiles d'un sommet
Et répandant partout un air d'insouciance...

Et moi seul sur le bord de la mer parvenu,
Dans les flots je jetais la bague qui fiance
Le prince de Venise à l'immeuse inconnu.

IV

Et voici qu'à présent je ne suis qu'un songeur
Qui gravit lourdement des escaliers de rêve,
Je ne suis qu'un enfant qui remonte sans trêve
Les degrés de granit vers le même labeur ;

Les chimères se sont, dans la bonne chaleur,
Eteintes par essaims à la dernière grève,
Et je monte toujours, le cœur rempli de sève,
Avec l'audace au front d'un hardi voyageur ;

On se renverse ici sur chaque aspérité,
Tant de touristes ont sur ses marches monté
Que jamais le mouron près des dalles ne pousse,

Car c'est le plus abrupt de tous les escaliers,
L'Escalier idéal ! Il est bordé de mousse,
Mais le sol où l'on marche ensanglante les pieds !

EDMOND PILON.

IDÉES

I. — Spéculation des huitres perlières.

Un banquier, spéculateur intelligent et plein d'esprit, a trouvé le moyen de fabriquer des huîtres perlières.

« Nous sommes heureux, dit-il en son prospectus, d'indiquer à nos lecteurs une spéculation qu'on peut, sans nulle exagération, qualifier d'admirable.

» M. X. a trouvé le moyen d'obtenir des huîtres mêmes les plus vulgaires une perle, au moins.

» Il suffit de creuser un bassin, et d'en parsemer le fond de diamants qui doivent servir de lit aux huîtres. Le soleil, traversant l'eau du bassin, fait resplendir les diamants; l'huître contemple les rayons lumineux, et, sous l'action de la jouissance profonde que lui procure cette contemplation, laisse échapper de sa bouche une précieuse, très précieuse salive qu'elle mêle des larmes d'attendrissement qui s'échappent de ses yeux; puis, peu à peu, le tout se solidifie et devient perle !

» Que d'or, que d'or doit rapporter l'élevage des huîtres perlières ! Mais il faut parsemer le fond du bassin de vrais diamants. On a bien essayé d'employer le stras, mais non : l'huître veut, l'huître exige du diamant.

» L'élevage des huîtres perlières n'est donc pas à la portée de chacun ; cela ne peut guère convenir qu'à une puissante société, comme l'est d'ailleurs celle qui s'occupe actuellement de cette miraculeuse opération.

» De plus, l'huître solitaire ne fournit aucune perle, quel que soit le nombre, quel que soit l'éclat

des diamants qu'on lui donne à contempler. Se sentant éloignée de ses sœurs, elle devient mélancolique, ferme les yeux et se refuse *obstinément* à toute contemplation. — Dès lors, plus de larmes d'attendrissement, plus de précieuse salive. — Mais, au contraire, si le bassin est spacieux et contient un grand nombre d'huîtres, les perles qu'on obtient sont de toute beauté. »

La Société d'exploitation des huîtres perlières va faire très prochainement une émission de 10.000 actions à 500 francs, ce qui fera net 5.000.000 de francs. C'est ce que vaut une aussi merveilleuse idée.

Capitalistes, à vos bourses! l'émission est ouverte, hâtez-vous de souscrire!

II. — Un Marchand de bois sous la Terreur.

La nuit qui suivit l'exécution de Louis XVI, alors que le citoyen Samson, bourreau de la ville de Paris, dormait tranquillement, un marchand de bois, installé place de Grève, attela un cheval à la guillotine et la conduisit à la porte de sa maison.

Puis, là, le plus tranquillement du monde, il introduisait, les unes après les autres, ses bûches dans la lunette et les guillotinait.

Le lendemain, il fit placarder sur sa boutique ceci :

« Citoyens, j'ai l'extrême honneur de vous avertir qu'à partir d'aujourd'hui je puis vous livrer le seul, le vrai bois républicain, le bois guillotiné.

» Ce bois est sans comparaison avec *tous* les combustibles connus jusqu'à ce jour. Tout ce qu'il chauffe, serait-ce le plus maigre bouillon, acquiert de sa bienfaisante influence un arome supérieur à celui des mets les plus royaux.

» Avez-vous froid ? Il vous insinuera sa chaleur sans pareille à travers tous les pores de votre peau républicaine et vous procurera des rêves délicieux, mille et mille fois plus beaux que des rêves d'empereurs. »

Le marchand de bois vendit tant et tant de bûches, qu'à la fin de la journée il n'en resta plus une seule dans son chantier.

Le brave commerçant, rayonnant de joie, acheta donc d'autre bois et se remit à guillotiner, mais ces nouvelles bûches se refusaient absolument à prendre feu. Furieux, il alla, quand la nuit fut tombée, jeter une torche sur la guillotine, qui s'enflamma aussitôt en produisant une clarté semblable à celle du soleil.

CHARLES WIEST.

MARGOT D'ÉTÉ

I

Ma très chère amie Marguerite m'a dit :

— Vous savez, Robert, nous irons à Granville, dans la saison... Vous viendrez, n'est-ce pas?

— Certainement ! Mais pourquoi Granville?

— On dit que c'est tout à fait bien... Il y a la mer; la plage est délicieuse; puis M. Génestan prépare un travail sur les Iles Normandes ; il sera plus à même de se renseigner; enfin il m'a formellement promis quelques excursions : à Jersey, au Mont-Saint-Michel; tu verras comme nous nous amuserons...

— Mais c'est tout un voyage !

— Il y a si longtemps que je veux aller par là ! Allons, soyez gentil; dites que vous viendrez !... Je vous préviens, d'ailleurs, nous ne partirons pas ensemble... M. Génestan serait surpris et il ne faut pas qu'il nous soupçonne... Nous nous retrouverons là-bas, par hasard !... Ainsi, c'est entendu ; vous aurez votre chambre pas très loin ; nous resterons presque deux mois, et quand mon mari sera obligé de revenir à Paris pour ses affaires, je monterai chez vous... Hein ! ça vous plaît?... c'est un petit plan que j'ai combiné toute seule... Dites encore que je ne vous aime pas...

— Alors, je dois vous remercier ; vous êtes divine, Margot !

— Mon cher, les miens ont toujours prétendu que j'étais une femme de tête; je ne veux pas vous laisser ici ; je n'ai qu'une confiance restreinte dans vos protestations... Vous me tromperiez si facilement !... A Granville, je vous aurai près de moi, je serai moins inquiète... Ne riez pas, je vous connais !

Et comme j'ai secoué la tête, par convenance, ma très chère amie Marguerite s'est levée ; elle a posé l'éventail qu'elle ouvrait et fermait machinalement; de très près, me fixant de ses beaux yeux gris, moqueuse et nerveuse :

— N'est-ce pas, tu irais avec d'autres... Je suis sûre même que déjà... Prends garde ! Ne fais pas de bêti-

ses ; tu pourrais tomber plus mal... Et si j'apprends quelque chose, tu pourras dire : c'est fini !...

J'ai follement embrassé ses yeux, au risque de nous faire surprendre, un peu pour la rassurer, beaucoup parce que je la trouve amusante, plus jolie avec ses airs furieux de petite passionnée; ensuite je me suis laissé mettre dehors en chuchotant :

— Vous êtes méchante, Marguerite, méchante !... Est-ce qu'on regarde les autres, après vous ?

Et Margot m'a poussé aux épaules, m'a crié presque dans les tentures de la porte :

— Allez-vous-en ! allez-vous-en ! je suis si agacée que j'ai des envies de vous battre... Et tâchez d'être ici à sept heures, exactement, hein ! pour le dîner...

— Ecoutez, on sonne !

— Oui ! c'est « mon » jour... Encore des gêneurs !... N'oubliez pas mes commissions !

. . . . . .

C'est son jour. — Sur le palier, je croise une vieille dame en noir, poupine et rosée. Tandis qu'on referme, j'entends Margot et sa visiteuse qui s'exclament, chantonnent avec des petites voix pointues :

— Ah ! chère Madame, que je suis heureuse de vous trouver !

— Ah ! chère Madame, que c'est gentil d'être venue ! Je m'ennuyais à mourir !... Asseyez-vous donc près du feu !...

II

J'aime beaucoup Margot ; je crois avoir en elle une charmante maîtresse. Elle va sur ses trente ans et en paraît vingt-cinq, — l'âge des tendres folies pour celles qui n'ont point effrangé les dentelles de leurs dessous par les garçonnières de hasard et gardent une certaine dose d'illusions. Elle a toutes les qualités de la femme honnête sans pruderie, pas trop de retenue quand nous sommes seuls et cependant des pudeurs délicieuses. Elle sait se déshabiller, être coquette même durant la faute ; elle a de jolis gestes de gamine perverse, puis des réticences, des subtilités, des demi-mots grivois qui plaisent ; elle est aussi jalouse un tantinet, ce qui flatte mon amour-propre. — Son mari marque bien, porte allègrement son ventre, s'occupe en dehors de son administration à des besognes d'histoire et de statistique, préside une société d'archéolo-

gie. De temps à autre il donne des dîners copieux; et si je posais au pique-assiette, mon couvert serait mis tous les jours. Le couple, en somme, fait convenable figure ; on peut avouer les Génestan, aller chez eux, les sortir, les rencontrer dans la vie.

M. Génestan ne m'honore guère de son amitié que depuis deux mois, mais nous avons été vite en besogne. C'est la Science qui nous a rapprochés ; d'ailleurs, il ne tenait qu'à moi de me faire accueillir plus tôt. Sa femme, rencontrée dans une maison tierce, et dont une cour assidue — presque trois semaines — m'avait procuré les tendresses et les confidences, tenait fort à nous mettre en relations. — Ce désir me semblait naturel, étant donnée l'évidente propension des vertueuses à constituer le ménage à trois ; cependant il a fallu le hasard et les bons offices d'une « Association pour l'Avancement des Sciences ». — Je dois le dire sèchement, je me méfiais. La race des maris, habituellement, vous exploite d'une manière indigne — oh! les exécrables et sales gens ! Ils profitent de vos billets de théâtre, vous font faire des courses et oublient de payer la voiture ; ils vous colloquent la « dame », que vous devez régaler de bonbons et de chatteries, fument vos cigares, boivent des bocks à vos frais, trempent le nez dans les fleurs qu'on n'achète point pour eux, bazardent parfois les cadeaux qui doivent décider les ultimes faveurs, et vous empruntent de l'argent. A la longue, je suis devenu l'ennemi de ces flibustiers; outre l'agacement que me cause la situation privilégiée d'un homme qui prétend garder une femme à lui seul, il me semble vraiment qu'on les ménage trop. On peut se passer de leurs complaisances, être l'amant de la personne choisie et nullement l'ami de la maison.

Mais j'ai dû reconnaître que M. Génestan n'entrait point dans la catégorie des roublards. C'est un homme affable et du meilleur monde. Au dernier congrès de l'*Avancement*, nous nous sommes trouvés côte à côte tout le long d'une séance. Il est *associé*, moi de même ; les sièges qui nous supportaient étaient si durs que nous avons échangé quelques paroles de mécontentement; et nous avons fait connaissance. Il m'a invité à venir le voir, puis à déjeuner ; je sais par Marguerite qu'il va lui-même à la cave choisir le vin quand il me fait asseoir à sa table et qu'il commande à la cuisinière des plats spéciaux. Il ne m'a jamais prié de lui rendre « service » ; il hait l'odeur des bouquets, of-

fre toujours les cigares et n'irait point au spectacle sans régler les consommations d'usage. — Je ne puis dès lors que l'estimer, ce mari si rare, et me féliciter quotidiennement de mériter son affection, de prendre à son foyer la place que m'attribuent les circonstances. Je m'en voudrais beaucoup si je manquais un des repas où il me convie; je crois me devoir à son bonheur, et même, je l'ajoute sans modestie fausse, nous nous devenons un peu nécessaires.

Durant la desserte, tout en grillant ses havanes, tout en sirotant le café qu il confectionne d'une main praticienne, avec un appareil de cristal et de cuivre, — une des plus récentes conquêtes de l'industrie — nous nous disons nos travaux scientifiques. M. Génestan m'a comblé de brochures, de numéros de revues, de volumes illustrés, — j'en ai tant que ne sais plus quoi en faire et je les vends au poids. Il parle d'archéologie, d'histoire, de préhistoire, moi de géologie, de paléontologie, de minéralogie ; il cite les fouilles de l'école d'Athènes, les admirables découvertes de sa *Societe*, qui bouleversa, tout un trimestre, le territoire des Bituriges à l'effet de remettre au jour de très, très curieuses fortifications gallo-romaines et des sépultures de l'âge de pierre. A mon tour, sous le regard pacifié, indulgent de Margot, qui trempe des «canards» dans un peu de rhum ou me roule quelques cigarettes, je dis les grands cataclysmes du globe, le système neptunien, le système plutonien, les fossiles du terrain jurassique, la période glaciaire, les terrains primitifs, le mésosaure de Maëstricht, le dimorphodon macronyx, le crassirostris, le ramphorynchus, — j'écris les noms sur mes manchettes. — Et comme nous parlons tous deux ensemble, sur des sujets éloignés, un même laps de quarts d'heure, avec la même voix tranquille et la même assurance, chacun sans s'inquiéter de ce que profère le voisin, nous ne nous contredisons jamais.

— Allons, fait M. Génestan lorsqu'il me reconduit, pensez à cet article sur la destination probable des mégalithes !...

— Vous verrez, quand j'aurai mis au net les notes de mon grand ouvrage !...

— Ce Fustel de Coulanges, quel homme !

— L'ichtyosaure, cher Monsieur! imaginez un lézard de douze mètres !...

III

C'est que, — je puis l'avouer à présent sans trop d'embarras, car cet aperçu de ma vie actuelle ne me pose pas absolument comme un savant crotté, — j'étudie en amateur la matière géologique; j'ai la passion des petits cailloux, des fossiles; je bûche âprement — âprement est peut-être excessif — la formation de *notre* planète; j'apprends la succession des terrains et leur faune. La reconstitution d'une bête antédiluvienne me plonge dans un océan de joie. Il me plairait d'avoir dans ma chambre quelques-uns de ces animaux monstrueux dont je raconte, — d'après les livres, — les apparences un peu dégoûtantes : sauriens écailleux, mastodontes velus, poissons cuirassés de plaques osseuses, — au moins des fragments, des pétrifications. Je voudrais un rhinocéros tychorinus par exemple, un iguanodon, l'elephas primigenius, un singe mésopithèque. Comme je suis logé à l'étroit, — vous savez ce que c'est, les logements parisiens : deux pièces, le cabinet de toilette tout de suite, — et qu'on ne se procure pas non plus les choses qu'on voudrait, je me contente de spécimens modestes; j'ai des échantillons sur des tablettes, beaucoup de coquilles, des minéraux, des empreintes de plantes; j'ai des ammonites sur ma table de nuit, des gryphées sur ma commode, un bout de patte — on m'a dit de lophiodon, mais je ne sais pas au juste — sur la pendule; puis à droite et à gauche des pierres numérotées, rangées dans les boîtes à compartiments. Je suis même obligé de dissimuler nombre de morceaux curieux quand Margot doit venir, car elle chambarde mes collections pour s'amuser; la patte de lophiodon lui sert à crocher ses bas ou son chapeau s'il n'est pas trop lourd; une fois, elle m'a brisé un moulage magnifique, une mâchoire de chéropotame, afin de voir si «cela ferait beaucoup de poussière »; la semaine passée, j'ai dû reprendre, près de la loge de la concierge, une pyrite cuivreuse pesant bien deux kilos, qu'elle avait descendue en la poussant du pied, dans un tapage du diable.

— Robert; a-t-elle crié d'en bas, venez reprendre votre machin ! Vous savez, on peut se casser une jambe là-dessus !...

Et si je la laissais faire, elle mettrait tout dehors. — Les femmes, il est vrai, chacun le constaterait facilement, n'ont aucun respect pour la science des Lyell,

des Cuvier, des Elie de Beaumont, des d'Orbigny et de M. Gaudry (du Museum); être géologue-amateur ne leur dit rien à l'âme. — Mais voyez comme nous sommes faits et quel esprit singulièrement contradictoire m'anime : tout en laissant à d'autres le soin de décider si vraiment elles manquent d'aptitudes ou d'une intellectualité suffisante, quand même, le mépris où elles tiennent les grandes découvertes qui sont la gloire de notre siècle me donne à penser. Je me reproche fréquemment de trop sacrifier la société des dames à mes chères études ; j'ai honte, devant elles, d'émettre des idées trop scientifiques ; la lecture assidue du *Système de la Bêche* et de quelques tomes de cette trempe m'a déjà fait manquer un superbe mariage : plusieurs de mes maîtresses qui soupçonnèrent mon innocente manie — je dois cet hommage à la vérité — me trouvèrent un peu ridicule ; et j'ai peur, au résumé, qu'elles n'aient raison. — Le goût du débris gêne et absorbe, en maintes circonstances, mes goûts mondains, mes naturelles expansions amoureuses. En moi, les deux inclinations se querellent, se contrecarrent au point que j'ignore si, dans ma maturité, je deviendrai un joyeux vivant et un bon père de famille, tout simplement, ou si je n'écrirai pas des *Lettres à Hypathie sur les Ages de la Terre*, pour mériter le ruban rouge et finir conservateur d'une Galerie d'Histoire Naturelle dans ma ville natale. — Le vent peut tourner ; je n'ai pas de projet définitif ; mais en attendant, et à moins d'être très sûr de mes interlocuteurs, je me tiens sur la défensive. Des allusions me blessent ; pour les éviter, quand on vient chez moi, je prends les devants ; je prétexte d'un héritage inattendu, d'un chargement d'horreurs que m'inflige la démence d'un oncle ; d'un dépôt, que sais-je ! d'un legs dont je me débarrasserai sous peu, qui doit augmenter les richesses du Jardin des Plantes. — Avec quelques-uns, je blague ; je certifie qu'au lieu et place de ces saletés, ma seule ambition serait de posséder un aérolithe que j'aurais vu tomber moi-même. Si, demain, j'avais à recevoir une nouvelle amie, j'emballerais soigneusement ma petite boutique et je la ferais enfermer dans la cave.

Le plus ennuyeux, c'est que cette sotte pusillanimité ne réussit pas encore à entraver mon désir de connaître, d'expérimenter sur le terrain, de juger *de visu*, de vérifier les assertions de *mes* auteurs. — J'ai

envie d'explorer des carrières malpropres, de descendre dans une mine de charbon, pour observer. A la campagne, en partie de plaisir, dans mes promenades sentimentales, j'ai des faiblesses ; j'entraîne la bien-aimée vers les exploitations d'argile ou de pierre à plâtre ; je la fais marcher dans les tranchées, par les travaux du chemin de fer. — Je ne vois rien, le plus souvent, que de la terre en monticules, comme tout le monde ; mais dès que ma compagne tourne la tête, crac ! c'est plus fort que moi, je me baisse ; je ramasse un caillou et je le fourre dans ma poche. — Si je m'écoutais, j'emporterais un marteau et un sac !...

IV

Cette confession pénible était cependant nécessaire ; je devais faire comprendre quelle place sérieuse les Génestan occupent désormais dans mon existence ; parler fossiles près du mari, amour avec la femme, c'est en effet une satisfaction double qu'ils me procurent et que je rencontrerai difficilement ailleurs. — J'ai pu encore laisser entendre à Marguerite que le jargon barbare de mes recueils était une nécessité pour me faire valoir devant son seigneur et maître ; de même, les cailloux dans les boîtes servent de trompe-l'œil ; si jamais il me rend visite, j'aurai quelque chose à montrer. — La fine mouche, pas très persuadée peut-être, me trouve par bonheur une coupe de gilets surprenante et passe sur le reste ; elle est habituée aux dissertations endormantes et ne s'en étonne point ; elle m'écoute à table sans paraître gênée ; ce que je dis entre par une oreille et sort par l'autre ; comme je ne l'entretiens nullement, en *a parté*, des blocs erratiques et du terrain dévonien, ayant M. Génestan pour exutoire, elle a pris ma marotte du bon côté ; je suis sûr qu'elle ne me la jettera pas à la tête avant les disputes de rupture ; et par ce fait que je me rencontre susceptible de bavarder chiffons, théâtres, littérature — j'ai fréquenté quelques cénacles — et de colporter des potins ainsi que quiconque, la petite pointe de jalousie dont elle me juge digne lui donne à penser que je cache mon jeu, que j'exécute mes farces en sourdine, sous les dehors de la plus froide correction.

S'il m'est agréable de la maintenir dans cet esprit, je puis certifier que ses craintes, en tous cas, sont vaines ; n'eût-elle que ses qualités de femme, je ne

penserais pas du tout, du tout à quitter Margot ; ceci n'est pas pour me vanter, je suis un amant modèle ; en dépit de quelques escapades, une chute dans le mois, ou deux, et malgré l'invite d'anciennes liaisons, — on n'est pas de bois, enfin ! — je me juge fixé pour longtemps. Chose bien capable de me retenir aussi, j'ai la certitude que M. Génestan n'ignore rien des frasques de Madame ; il tient à la paix du ménage, le cher et digne homme, et veut éviter le bruit ; les déchirures dans le contrat se trouvant pratiquées en sourdine, avec tact, il ferme les yeux et les oreilles ; il se dit évidemment qu'il n'a pas placé son honneur au même endroit que les benêts, que l'accident a peu d'importance, que si je n'étais là il y en aurait un autre. On n'évite pas son destin, et sa femme a choisi comme il eût fait lui-même. Je ne suis pas, du reste, de ceux qui s'exclament quand un mari se résigne avec philosophie, se console spirituellement ou dédaigne, pousse la mansuétude jusqu'à ne pas tirer parti du hasard qui vous met sous sa coupe ; une certaine tranquillité, un bien-être confiant résultent de sor acceptation même ; on est plus à son aise ; on est chez soi, quasiment ; et songez combien ici — avec la conviction qu'il n'y aura pas d'esclandre — la position me devient agréable : — Margot, en puissance de mari, n'est pas gênante ; elle prend des précautions, espace ses visites, augmente son plaisir de la rareté des occasions, de cette idée « piquante » qu'elle dupe la morale. Peut-être que si M. Génestan s'expliquait une bonne fois, posait au magnanime, lui laissait la libre disposition de son cœur et du reste sous le couvert des apparences gardées, elle s'abandonnerait tout net à des remords. Les femmes ont des délicatesses de sentiment que nous ne savons pas toujours tourner à notre profit. Margot serait navrée, honteuse de savoir qu'on lui tolère nos rendez-vous ; il lui faut de petites manigances, les joies subreptices de l'école buissonnière, le bien volé, le baiser défendu. — Comme M. Génestan ne dit rien, sourit finement, tourne la tête et coupe ses brochures, nous conservons nos avantages respectifs ; Madame, tant le bonheur l'aveugle, s'imagine qu'elle le joue, y trouve son compte ; et le pire enfantillage de ma part serait sans nul doute de la tirer d'erreur.

— Vous viendrez, Robert ? vous viendrez, dites, à Granville ?... Tu verras comme nous nous amuserons !...

Elle insiste, la chère âme, et que puis-je lui refuser? La perspective d'une promenade au bord de la mer et l'agrément de ses combinaisons ne lui laissent plus de repos ; je dois promettre, jurer mes grands dieux; j'abandonne mon musée, c'est vrai, voici un désagrément, mais je le retrouverai avec plus de joie ; en terre normande, je puis faire aussi quelque trouvaille d'intérêt, m'enrichir d'une pièce rare : enfin j'emporte des livres et j'accompagne mes amis ; je parlerai des ravages de l'océan sur les lieux et avec les preuves sous le nez ; une douzaine de cravates, deux douzaines de chemises, trois costumes, mes malles seront bientôt faites...

V

Ça y est; ce matin, 3 juillet, je prends l'express de Granville, gare Montparnasse; Margot m'attend sur le quai, pour être bien sûre.

— As-tu emporté tes brosses, ton savon, tes essences? Tu sais que tu n auras rien là-bas ; c'est un pays barbare, je me suis renseignée !

— Comment, je n'aurai rien ?

— C'est-à-dire, tout est mauvais... Et toi si tatillon, si méticuleux...

— Je suis tatillon ? J'ai mes habitudes, comme tout le monde ; mais je sais me priver, me ployer aux circonstances ; si j'habitais une île déserte, je ne me mettrais pas en frac !...

Je n'aime pas Mme Génestan dans ce rôle de femme de ménage ; je la remercie pourtant de sa sollicitude.

— As-tu fermé ta valise ?

— Oui ! au revoir, petite Margot...

— Tu sais, ne fais pas de folies là-bas.., Nous arriverons à l'improviste et je saurai tout...

— J'y compte bien... Au revoir !

— Tu regrettes, n'est-ce pas, de m'avoir fait ce sacrifice... Tu voulais aller dans les montagnes ?

— Mais non, une autre année, j'irai dans les montagnes...

— Sans moi ?

Elle m'embrasse furtivement, la petite masque, avec une larme sous sa voilette, et se met à sourire bientôt en regardant le train s'éloigner...

VI

Le temps est très beau, et lourd ; j'ai pris les secondes pour me divertir aux binettes. — Dans le compartiment, il y a deux abbés, de vieilles dames, un jeune ménage insignifiant, deux méridionaux dans l'inévitable type commis-voyageur. En somme, je suis volé ; ces gens-là ne promettent rien que d'ordinaire. — On n'est pas en route que les commis-voyageurs tirent des flacons et prennent l'apéritif, se renvoient les mots d'esprit avec toute la loquacité de la corporation. Les prêtres sortent leurs bréviaires et disparaissent dedans. Chacun s'installe ; j'ai un coin ; j'arrange mon bazar de livres et de journaux, et je me résigne ; j'ai à subir le formel embêtement d'un trajet de six heures.

Une chance, cependant ; les bonnes femmes sont tout près des méridionaux ; il est difficile d'avoir la paix ; les gaillards mis en verve commencent à plaisanter, à faire les galants, histoire de rire, si bien qu'avant Versailles il y a échange de paroles aigres et de sottises. — A la station, les vieilles, quelque peu scandalisées, cherchent une autre voiture. On voit arriver à leur place un gros homme et son fils, mioche turbulent et gueulard ; ensuite une jeune dame en robe claire, jaquette café au lait très élégante, la voilette blanche mi-levée, qui se hisse dans un froufroutis de jupons roides d'empois, charriant des douzaines de minuscules paquets, son ombrelle, un carton, un petit sac de cuir. Le gros homme accapare le coin des matrones, et, comme il ne peut placer monsieur son fils à son côté, la dame l'a en vis-à-vis, chantant et se tortillant sur la banquette, le doux mignon, et lui décrottant ses souliers sur le bas de la robe. — Elle ne dit rien d'abord, mais dévisage les voisins avec une petite moue dédaigneuse. — Du premier moment aussi, elle m'intéresse ; je me répète que j'ai déjà vu cette belle fille-là, que j'ai son nom sur les lèvres. — Elle n'est pas la femme de ce bélître, je l'affirmerais hautement ; qui est-ce, avec cela ? A Paris, on se trouve avec tant de personnes différentes ! La mémoire des noms me fait un peu défaut, et je me creuse un moment la cervelle en écoutant geindre le moutard :

— P'pa !... Tu m'as promis d'la galette !... P'pa ! j'ai pas eu d'la galette.

Le père a beau crier qu'il recevra des gifles, certifier qu'il sera tenu au pain sec toute la semaine puis-

qu'il est si désagréable en société, la petite chanson n'arrête plus.

— P'pa ! j'veux d'la galette !... P'pa ! d'la galette !

Et je finis par estimer ce gros homme du dernier comique ; il présente alternativement un profil de bouledogue et une face de lune, avec des petits yeux de Chinois ; ses objurgations multipliées emplissent le wagon d'une voix pointue, chevrotante. Quand la dame impatiente se décide à prendre quelques friandises dans son sac, et demande de les offrir, il s'attendrit, larmoie sans seulement lever l'index, pousse des soupirs ininterrompus :

— Enfin !... Enfin !... Gustave, dis merci à Madame !... Enfin, tu en as !... Gustave, dis merci, tu entends ?

Mais c'est une autre affaire ! Gustave a la bouche pleine ; pour parler, il s'étouffe, crache devant lui, sans s'inquiéter, une explosion de pâtisseries et de petits fours. Le bonhomme doit se précipiter, bousculant tout le monde, lui taper dans le dos, le secouer, brailler qu'il aurait pu « mettre sa main ». — La dame essuie sa robe tigrée de taches ; elle ne cache guère son mécontentement, et, profitant du brouhaha qu'a provoqué cette catastrophe, je me lève à demi, résolu à intervenir :

— Madame, je ne tiens pas du tout à rester dans ce coin ; si vous le permettez, nous changerons de place... Je sais qu'il est un peu tard... Pourtant, il pourrait advenir des choses plus graves !...

J'ai débité ceci avec un sourire engageant ; ma phrase a jailli convenable et claire, et je dois être d'autant plus satisfait que je recueille de symphatiques murmures. Les commis-voyageurs seuls, malgré leur affectation de galanterie, me fixent, stupéfiés ; donner le coin leur semble incroyable. — Mais la dame me regarde, souriante aussi ; elle remercie, se fait prier et déménage son paquet, son ombrelle, avec toute la joie d'une délivrance. — Le gros homme ouvre bien la bouche pour dire que « c'est à lui de se déranger » ; son égoïsme l'emportant, il bredouille trois paroles d'excuse et ne bougerait point si, par un décret de la Providence, le train n'arrivait à Dreux. — Le jeune ménage embarqué à Montparnasse descend ; les prêtres s'éclipsent ; cela fait un autre coin de libre et le bouledogue s'y transporte, nous délivrant de son gosse.

VII

Pour ma récompense, je puis la considérer à mon aise, maintenant, en pleine lumière : — Elle m'apparaît charmante. Sa voilette enlevée, elle montre un visage fin, doucement animé dans l'air vif fouetté par la marche du train. Son costume clair lui agrée. Elle a les dents très belles, un peu grandes, avec un tendre reflet de nacre, des cheveux noirs sous un large chapeau de paille beige, de grands yeux profonds et sombres, dont le blanc se nuance d'une légère teinte bleue, — des yeux qui me rappellent en plus foncé ceux de la divine Margot. Toute sa personne coquette fleure un adorable parfum d'ixora, mêlé au parfum des roses-thé qui se fanent à son corsage ; — et je pense : ce sont les allures et le genre d'une fille de bonne marque, d'une petite cabotine arrivée. — Cabotine ! oui, le mot me frappe. — Attendez ! Marguerite Luce ! petits rôles aux Bouffes, au Vaudeville, au Gymnase. Comment ne l'ai-je pas remise ? Nous nous sommes trouvés ensemble, pourtant, plusieurs fois. — Elle a changé un peu, c'est vrai ; mais que voilà bien les rencontres de la vie ; en wagon, hein ! se retrouver en wagon !

Le gros homme parti, je me rapproche, — c'est mon droit ; je prends le coin chauffé par son lourd individu. Mlle Luce me toise d'un coup d'œil rapide, puis le convoi en route, à mi-voix, se penchant, très amicale :

— Il faut encore que je vous remercie !... Vous auriez pu faire le voyage à une méchante place... par ma faute...

Et c'est très bête, nous nous remettons à rire ; je rectifie :

— Non par votre faute, Madame ! Par la faute du jeune homme...

— Ça ne fait rien, je suis votre obligée... Si vous saviez, je regrettais de n'être pas montée dans les premières... On se trouve, ici, avec des gens si insupportables !... j'allais descendre et changer de compartiment...

— Alors, j'ai bien fait, vous voyez !...

Tandis qu'elle parle, je la regarde, et ses mains très petites, gantées de Suède montant haut sur le poignet, les doigts bosselés par des chatons de bagues. — Le geste gracieux de ses mains fait valoir discrètement, ous la manche, le mince cercle d'or d'un bracelet au

va-et-vient d'un gland de chêne d'or, en pendeloque.

Elle se penche un peu plus, — nous sommes presque de connivence — et l'air amusé :

— Avouez aussi que je n'avais pas trop de plaisir avec ces Messieurs !...

— Le patapouf et l'enfant à la galette ?...

— Ma robe doit être tachée... Pourtant, j'avais envie de rire... Je n'ose plus regarder le père, il a une tête si drôle...

En même temps, et puisque les femmes font toujours le contraire de ce qu'elles annoncent, elle examine le gros homme, pérorant derechef de sa voix chevrotante, à l'autre extrémité du compartiment ; elle se met à pouffer tout à coup, n'y tenant plus, son mouchoir dans la bouche, renversée, si heureuse que ses yeux brillent de larmes, qu'elle doit se retourner vers la portière, quasi pâmée. Et je la contemple agitant la main, agitant son mouchoir, se tamponnant les joues.

— Je vous demande pardon !... Je vous demande pardon !... C'était trop, voyez-vous !... Je suis inconvenante, mais c'était trop...

Je la trouve, en effet, un peu sotte. — Pour ne pas avoir l'air, je risque mon compliment :

— Mademoiselle Luce, n'est-ce pas ?... Je me souviens de ce rire-là... Laissez-moi vous dire... C'était dans un salon, avant le bal ; vous jouiez je ne sais trop quelle sottise de M. Pailleron ! Vous étiez si sérieuse en entrant que je n'osais trop affirmer...

Elle me regarde curieusement, pas fâchée.

— C'est vrai, vous me connaissez ?... Oui, je suis toute différente quand je ne ris pas... Puis, aujourd'hui, je suis ennuyée ; mais cela fait du bien...

Et je crois que nous sommes aussi égayés l'un que l'autre de l'aventure. — Je la revois avec ses toilettes de théâtre, si séduisante ; des mots, des choses, des menus faits me reviennent...

— Oui ! Oui ! fait-elle encore voyant que je vais parler, je me rappelle... un bal de bienfaisance ! j'étais souffrante... Nous avons soupé à la même petite table... Si, si, c'est bien cela, j'ai de la mémoire... Il y a, voyons... plus d'un an, dix-huit mois... Et trois ou quatre jours de suite vous êtes venu prendre de mes nouvelles... Je me souviens très bien...

Elle a de la mémoire, certainement ; elle est aussi plus maligne qu'on ne saurait dire, car elle cite des détails que je ne soupçonnais point il y a cinq minutes ;

elle me prend pour un autre, mais je ne puis l'en blâmer; on connaît tant de monde quand on mène la vie de théâtre!... Je n'entreprends donc point de la contrarier sur des apparences qui m'avantagent; j'ai soupé, j'ai offert le bras, — la voiture? je n'ose questionner, — j'ai pris des nouvelles, et je défie bien qu'on prouve le contraire. Je me représente qu'elle va crier comme moi tout à l'heure: en wagon, hein! en wagon, se retrouver en wagon; et le seul désagrément est de ne pas trop savoir jusqu'à quel point mon sosie a prospéré dans son estime. Après tout, elle l'a peut-être oublié elle-même.

— Je suis heureuse, vous savez, heureuse de vous retrouver... Le voyage sera moins long, mais pourquoi n'êtes-vous pas revenu me voir...

— Pourquoi?

Je dis quelques mots vagues, parents, province, décès, perdu un oncle, héritage (héritage fait toujours bien); elle comprend et n'insiste pas. Comme nous sommes d'anciens amis, elle prend des façons de camarade, devient bavarde, son sérieux d'apparat s'évanouissant dans une détente de bien-être.

— Vous devriez vous mettre près de moi, nous serions mieux pour causer!... Ou plutôt non; je vais garder le fameux coin avec des objets et me mettre près de vous... S'il vient quelqu'un, il sera toujours temps de le reprendre...

— Nous allons faire cancaner, dis-je pour la pousser.

— Ça, je m'en fiche!... D'ailleurs, si vous croyez qu'on pense à nous!...

Le gros homme, les commis-voyageurs, qui occupent encore le compartiment, se sont empêtrés dans une grave discussion politique. Le bouledogue gesticule, rouge et suant, crie du haut de sa tête devant les quolibets et l'esclaffement deson auditoire.

A Verneuil, tout cela descend, et, par un nouveau miracle de veine, il ne monte pas d'intrus. — Mlle Luce aussitôt étale ses paquets, prend possession des banquettes. Elle marche de long en large dans la voiture, chantonne aux portières, gambade et rit, et je crois même crie aux moineaux posés en brochette sur les fils du télégraphe.

— Vous savez, mon cher, fait-elle, vous pouvez fumer!... Nous baisserons seulement les vitres.

Puis elle tape sur sa jupe pour la défriper, revient s'asseoir.

— Nous devrions rester ainsi, nous deux, toute la route !... Vous allez jusqu'au bout, n'est-ce pas ?

— Jusqu'à Granville, et vous ?

— Jusqu'à Granville ! je vais au Casino, pour trois semaines ..

— Vous jouez donc toujours ?

— Mais certainement... L'été pas à Paris, par exemple... Il faut que je vous raconte...

Et sans préambule, elle commence une infinité d'histoires où se promènent des directeurs de troupes, des amis et des amies, des bonshommes divers ; elle a fait une tournée en province, deux mois ; elle a lâché celui-ci ; elle s'est fâchée avec tel autre ; elle a eu des déboires, des contestations, des chicanes ; la veille, elle a été très ennuyée — c'est son mot — ce qui l'a rendue maussade. Mais on lui propose des engagements magnifiques ; elle doit créer un rôle dans une pièce des Bouffes, en octobre... — Quel caquet, Seigneur ! — Elle s'est installée commodément durant tout ce verbiage, allongée sur les coussins. J'écoute distraitement, un peu surpris, je l'avoue, surtout occupé de sa posture qui avantage la ligne des hanches, du balancement continu de son pied, chaussé d'un minuscule soulier verni. — Lasse de parler, elle bâille, tire sa montre, qu'elle a dans le col de sa robe, après une chaînette d'or.

— J'ai faim... et vous ?... C'est l'heure du déjeuner !

— C'est vrai... Nous arrivons à Laigle...

— A Laigle !... Est-ce qu'il y a un buffet ?

— Je ne sais pas ! Mais le train ne s'arrête guère.

— Quel ennui !... Et je crois qu'il n'y a pas de wagon-restaurant...

— Il faut attendre la station d'Argentan... Vingt minutes d'arrêt... Ou bien, quand on a très faim, il y a le truc au panier...

— Merci ! Manger sur ses genoux... Autant emporter de la charcuterie, une bouteille avec du vin...

— Et des gâteaux...

— Oh ! des gâteaux, j'en ai...

— Eh bien ! mangez-les... Vous prendrez patience...

Elle prend son sac, l'ouvre, sort les gâteaux, hésite, les remet en riant.

— J'aime mieux attendre !... je n'aurais plus faim du tout...

Le train, en ce moment, siffle, s'arrête. On est à Laigle. La portière s'ouvre ; une petite bonne femme,

en chapeau rose à brides, grimpe, puis un jeune homme en complet noir luisant de neuf. Sur le quai, des gens criaillent, prodiguant les recommandations. — C'est une noce. — Mlle Luce s'est retournée, en une moue de dépit.

— Ils ne vont pas monter tous, j'espère ?

— Non !... Nous aurons seulement les mariés ! C'est le jour !... Il y en avait déjà en quittant Paris... Voyez-donc ! Nous assisterons aux accolades...

— On était si tranquille !... Ils ne pouvaient pas aller ailleurs... On pouvait s'amuser...

— Gambader !

Elle me regarde, narquoise.

— Vous me trouvez folle, n'est-ce-pas ?... je ne suis pas comme ça tous les jours !... Au fond, je suis très sérieuse... C'est l'accident de tantôt qui m'a mise en train.

Le jeune couple a pris place à l'autre bout du compartiment ; la petite bonne femme semble gênée ; le mari arrange une valise, des provisions. — Sournoisement, j'examine ma compagne, décidément contrariée. — Elle est revenue près de moi ; elle a repris son air chic, de femme comme il faut.

— Je suis sûre que je vais m'ennuyer, maintenant ! fait-elle.

— Attendez au moins le déjeuner...

— Oui... Regardez les époux !... Ont-ils l'air assez chose tous les deux... Ils ne disent rien... Ils ne bougent plus... On dirait qu'ils ne savent pas trop comment s'y prendre...

— Dame ! quand il y a du monde !...

Ses yeux se plissent, brillants de malice polissonne.

— Qu'est-ce que cela fait !... D'abord, c'est leur faute !... Ils n'avaient qu'à prendre une autre voiture.

Un instant, elle écoute le train rouler. Elle se met à parler de choses quelconques, s'inquiète de ceux que nous fréquentons, à Paris. Deux ou trois fois elle tire sa montre, impatiente. Puis elle regarde au dehors, la campagne, un pays plat, bête comme tout, avec des foins en petits tas ronds et bruns, des lignes d'arbres microscopiques, pareils aux arbres de bois, frisés, des boîtes à joujoux. Près des gares de rencontre, il y a les grandes caisses à vitres des maraîchers, des maisonnettes très laides, de temps à autre un clocher ; au loin, des collines, toujours des collines.

— On doit se faire vieux dans ces endroits-là, fait-elle sentencieusement.

Et je la trouve délicieuse, ainsi penchée, avec son visage de coquette en profil perdu. Comme elle, j'estime navrant qu'on ait détruit notre tête à tête ; mais des idées plus coupables sans doute me viennent. Elle me plaît si décidément que je trouverais doux et légitime de profiter de cette solitude de hasard, de la prendre avec des musiques de paroles, de l'amener graduellement, adroitement, à me laisser baiser ses doigts et ses lèvres, à se tenir tout contre moi, quasiment conquise pour une heure de caprice, — sachant bien que ces rêves-là ne se poursuivent guère, qu'on se séparera pour ne se revoir peut-être jamais, sans avoir été jusqu'à la possession charnelle.

Avec cela, je n'ai pas trop le courage d'en vouloir aux mariés. La petite bonne femme a une face ronde, de gros yeux, des mains potes, un air emprunté, godiche, qui m'égayent plutôt. Le jeune homme paraît si niais, si mal à son aise dans ses nouvelles fonctions et ses habits de cérémonie, que c'en est une pitié. Puis je pense qu'ils vont descendre bientôt et nous abandonner la place.

On crie enfin :

— Argentan !... Argentan !... Vingt minutes d'arrêt... Les voyageurs pour... (une suite de noms qu'on ne comprend pas)... changent de train !...

La locomotive siffle ; les sonneries du télégraphe babillent ; c'est un brouhaha de cris, d'appels, des galopades de gens dégringolant des wagons.

— Houp ! fait Mlle Luce qui m'entraîne... C'est le déjeuner !... dépêchons-nous, il n'y aurait plus rien !...

CHARLES MERKI.

(*A suivre.*)

« VATHEK »[1]

Que M. Mallarmé d'abord prenne le soin de réimprimer ce *Vathek* — et voici la seconde fois — la raison est en soi suffisante à ouvrir le tome et lire. Les poètes ont meilleur goût que pas un : on ne serait pas trompé aux *Æthiopiques* où Héliodore conta, pour le plaisir de Racine, les amoureuses aventures de Théagène et de Chariclée ; on ne le sera pas à cette trouvaille plus mémorable et plus méritoire, et le désir de l'inventeur sera suivi. Inventeur, oui, car sans la persévérance de M. Mallarmé, qui, à cette heure, lirait le français de *Vathek* ?

William Beckford lui-même vécut dans un conte. A dix-huit ans, émancipée de son tuteur, Chatam, sa fantaisie se trouve riche de deux ou trois millions de revenu et érige à Fonthill, dominatrice d'un château merveilleux, la Tour des incantations de Carathis, — et on la voit surveillant les constructeurs avec la satisfaction de penser que « même la matière insensible se prête à ses desseins ». Fonthill s'écroula ; un nouveau Fonthill s'écroula encore, — mais *Vathek*, fiévreuse distraction de quelques nuits, demeure quand les pierres ne sont plus qu'un souvenir. C'est vers 1781, entre deux voyages en Italie (le premier si agréablement conté dans les *Italy Sketches*), que fut écrit ce *Vathek*, inexplicablement séduisant et qui ne ressemble à rien ; dix huitième siècle, soit, par le genre « conte oriental » mais peu, et d'une bouffonnerie tragique qui dépasse la tonalité supportable à un lecteur de *Candide*, et bien d'un autre « orientalisme » que celui qui pouvait séduire les lecteurs d'*Abdallah ou les Aventures du fils d'Hanif, envoyé par le sultan des Indes à la découverte de l'île de Borico*. Beckford avait des légendes d'Orient une connaissance qui paraît sûre,

(1) Beckford : *Vathek*, réimprimé sur l'original français, avec la préface de Stéphane Mallarmé (Perrin éditeur).

et d'Herbelot ne lui fut sans doute qu'une guide pour des lectures plus directes, car *Vathek* est tout entier de la plus évidente harmonie. Le conte (comme il convient à un conte) est philosophique et moral. C'est la curiosité punie, mais la curiosité d'un inquiet fantasque et grand, de tel qui croit que les vrais biens sont ceux qu'on ne possède pas et les vrais royaumes ceux qu'aux limites du monde détiennent les magnifiques ombres des Rois préadamites. Gérard de Nerval, dans son *Voyage en Orient*, rapporte quelques autres bribes de ces traditions, d'après on ne sait quelle source, et assez vaguement donne le site où se meurent éternellement les Solimans primitifs, Soliman Hiat, Soliman Raad, Soliman Daki, le vainqueur du Dive Anthaloüs, Soliman-Ben-Daoud (Salomon, dont la gloire fut le prétexte de ces imaginations), Soliman Gian-Gian (le dernier qui régna sur le monde avant la création d'Adam, et que d'autres ! car ils étaient soixante-douze Solimans. Vaincus par les Dives dont Eblis (le Satan oriental) est le mélancolique roi, ils sont couchés dans les souterrains d'Istakhar, et leur poitrine est une urne de cristal qui laisse voir leur cœur que les flammes dévorent. Tel sera le sort final de Vathek — et il y a là vingt pages d'une douloureuse grandeur et si poignantes ! Oh ! ces gens qui sous une lampe attendent l'heure sûre et proche de la damnation ! Et chez ce Beckford, quelle puissance à nous faire soudain trembler et pâlir, au bout d'un conte le plus amusant et le plus ironiquement jovial ! Et, autre merveille, le style, parfait en sa simplicité.

La préface est le chef-d'œuvre qu'il fallait à ce chef-d'œuvre.

R. G.

EXPOSITION

DES PORTRAITS DU PROCHAIN SIÈCLE

(CHEZ LE BARC DE BOUTTEVILLE)

Dès le seuil de l'accueillant magasin on aperçoit le beau Verlaine de Niederhausern. Par une attention due, le buste du maître a été placé au milieu de l'exposition, comme réellement un patriarche entouré des siens.

Au-dessus, Laurent Tailhade au pays du mufle. Composition en manière de vitrail par Charles Toché. Un somptueux — comme il sied — Laurent Tailhade, en empereur-dompteur du bourgeois, promène en laisse un monstre vert à tête de M. Prud'homme.

Le portrait de Rachilde par Guiguet est peut être, de l'exposition, le plus curieux morceau pour sa subtile interprétation d'une artiste ondoyante, ardue à caractériser à cause que — exception — douée d'une originalité non surprise, elle est restée entièrement femme. De Rachilde aussi le médaillon par M. Fix-Masseau.

Encore de M. Guiguet des portraits fouillés — dirai-je psychologiques ? — de MM. Leclercq et Mauclair. Un très saisissant Roinard nous est présenté par Anquetin, et M. Iker nous ramène le splendide d'Esparbès en rouge qu'il exposa aux Indépendants.

M. Alphonse Germain donne dans une note très spéciale une série de portraits idéalistes — interprétés, avec costumes hors du temps appropriés, et, comme fonds, des paysages aux lignes complémentaires — de MM. Georges Fourest, H. Mazel, Léon Deschamps, G. Docquois, Declareuil, Girard, etc.

Je citerai encore : par Séon, Jacques des Gachons dans un dessin très aristocratique ; Jean Jullien par Luce ; le buste vigoureux de Carrère par Descomps ; G.-A. Aurier par A. Fournon ; P. Quillard par G. Darbour ; Paul Adam et Gabriel Randon par de Feure ; P. Masson par Mme Forain ; et les portraits par eux-mêmes de Cézanne, Anquetin, Gauguin, Vincent van Gogh, Angrand, Séon, Osbert, Iker, Guiguet, de Feure, etc.

Y. R.

LES LIVRES

Vathek, par Beckford, réimprimé sur l'original français avec la préface de Stéphane Mallarmé (Perrin et Cie). — V. présente livraison, page 170.

Au Jardin de l'Infante, par Albert Samain (Edition du *Mercure de France*). — V. présente livraison, page 97.

Nouvelles Passionnées, par Maurice Beaubourg, frontispice d'Edouard Vuillard (Edition de la *Revue Blanche*). — V. présente livraison, page 139.

Peints par Eux-mêmes, par Paul Hervieu (Lemerre). — Merveilleux, fin, distingué, adorable, original, spirituel, méchant, cinglant... Voici, à chaque page, à chaque phrase, les exclamations qui pétillent, comme des étincelles de joie intellectuelle, dans l'esprit du lecteur de M. Paul Hervieu. On ne se lasse pas d'admirer et de jouir, à ces choses si bien dites, à ces observations si piquantes et si ingénieusement serties dans l'or du « sans en avoir l'air ». C'est de bonne compagnie et c'est perfide comme l'eau... d'un diamant. Nulle part l'hypocrisie et le charme du monde, et spécialement de la femme du monde, n'ont été si heureusement et si cruellement évoqués — je dirais presque provoqués.

« Circonvenues des hommes les plus galants, les mieux caparaçonnés et qui n'ont tous à marcher dans la vie que leur pas d'étalons en promenade, les femmes du monde sont en perpétuelle sollicitation de faire l'amour. Et cependant, pour les contenir et les enclore, tout un paddock se dresse autour d'elles, les barrières de l'époux, de la famille, des lois, des mœurs. Il n'est pas jusqu'à la domesticité qui ne soit une entrave. Ces grands larbins, ces valets de pied, montés à la suite des maîtresses et qui séjournent dans les antichambres, me font toujours l'effet d'y guetter, chacun, sa prévenue, pour la ramener jusqu'au petit coupé cellulaire dont elle est attendue en bas et pour en refermer sur elle implacablement la portière plus ou moins blasonnée. Rien qu'à regarder les femmes du monde, avec mes yeux de peintre de portraits qui les savent surexcitées, sans cesse, par le tourment de toutes les offres et de toutes les prières, dans leur existence de fêtes, d'excitation charnelle et d'esclavage, je lis sur leur visage l'angoisse du jeune Spartiate qu'une bête dévore sous sa robe. Et je t'affirme que cette lecture est de celles qui attachent au sujet. » Ainsi s'exprime, dans l'enthousiasme des premières fréquentations, le peintre Guy Marfaux. Plus tard, il s'écriera : « C'est toujours un peu godiche de se dire, d'une femme, qu'elle vous aimait... pourtant !... lorsqu'elle vient, tout juste, de vous prouver le contraire. Mais alors, que signifiaient ces instants, que je n'ai pas rêvés ?... que j'ai touchés, tâtés, tenus ! Mystère, n'est-ce pas ? Soit ! Mystère animal, mystère de chatte, de grue et de charnelle ! » Tout est cependant si

peu mystère chez cette femme du monde, que M. Paul Hervieu, en quarante-deux lettres, parvient à l'expliquer, à la démonter dans toutes ses pièces, à notre parfaite satisfaction. Il y a longtemps qu'on n'a rien écrit de plus vrai, malgré l'évidente ironie et l'outrance de préciosité, qui, loin d'être un défaut, constituent ici un élément de plus de vérité.

L. Dr.

Notes d'Etre, par Charles Sluyts (Lacomblez). — Parues à la *Revue Blanche*, ces pages délicates et frêles dénotent chez M. Sluyts une sensibilité, un toucher de certaines affinités spirituelles, encore que leur style manque de simplicité et de lucidité. On sent une gêne, et que l'auteur s'attarde à vouloir dire *mieux* ce qu'il ressent *bien ;* mais il est à ce juste moment où les vraies natures d'art découvrent qu'il faut ressentir *mieux* pour dire *bien*, et M. Sluyts est une de ces natures : c'est pourquoi son style ne m'inquiète point du tout dans le plaisir que je pris à ses graciles et voletantes intuitions.

C. Mr.

Dansen en Rhytmen, par Frans Erens (Amsterdam. W. Versluys). — Une fort jolie plaquette de nouvelles qui affirme de plus en plus que M. Erens est un des rares écrivains hollandais de l'heure actuelle de qui l'on puisse espérer une œuvre. Çà et là, quelques maladresses encore, le sujet terni par une langue tourmentée, mais la plupart de ces proses — *Droom*, *Gondzang* et surtout *Berbke* — révèlent chez l'auteur une sensibilité vraiment extraordinaire. De plus — chose si rare en Hollande où l'on s'applique surtout à imiter, pour ne pas dire plagier, nos écrivains français — M. Erens est bien personnel, et l'on devine en sa prose une âme primitive s'émerveillant devant les choses avec un ébahissement d'enfant. A preuve ce *Intocht* qui est un véritable petit chef-d'œuvre.

A remarquer encore une excellente traduction du *Vendeur de Soleil*, de Mme Rachilde.

Roland de Marès.

Déborah, par Stanislas Rzewuski (Ollendorff). — Roman d'un grand intérêt au point de vue des mœurs juives galiciennes. D'une couleur morne, il se déroule comme un long récitatif dolent, et les héros se meuvent un peu, à travers la mélopée sombre, comme des ombres désolées de gens qui ne sont déjà plus rien pour la terre. Des revendications catholiques surgissent avec la lumière douteuse d'un vague socialisme chrétien. *Déborah* est une vierge juive que l'amour convertit et qui meurt en accomplissant la mission du bien-aimé.

On aimerait à voir plus vivants ces personnages de drame, dont quelques-uns, s'adressant à un interlocuteur pressant, parlent durant six pages.

***

Les Aspirations, par Victor Remouchamps (Vanier). — Le poème en prose, cette forme que notre siècle hybride devait créer, est de toutes les expressions poétiques une des plus délicates, une de celles qui demandent le plus de souplesse

et le plus de tact. C'est aussi une de celles qui furent ces dernières années le plus galvaudées à cause de la facilité de l'employer mal. Après Aloysius Bertrand, Mallarmé, Huysmans et quelques-uns qui ont acquis dans ce genre une maîtrise, il était difficile de donner un volume de proses qui ne sentît point l'imitation ou l'effort. M. Remouchamps a évité l'écueil. Dans une phrase subtile et caressante, il coule une sensation, une idée, et reste personnel. Je note au hasard ceci qui est curieux :

« Peut-être aussi les Rêves n'existent-ils que pour eux-mêmes.....

» De certains Rêves je n'ai vu que la fin, mais cette fin, j'éprouvais la sensation de l'avoir *surprise*, *comme une chose dont je ne devais pas me souvenir* ».

Y. R.

Le Tolstoïsme, par Félix Schrœder (Fischbacher). — Excellent manuel de dévotion à l'usage des fidèles de ce culte nouveau. On y trouvera l'exposé de la doctrine et son histoire. Très instructif.

R. G.

Récits d'un Chasseur, par Tourguénew, traduction nouvelle par H. Halperine Kaminsky (Ollendorff). — C'est une traduction littérale fort exacte du chef-d'œuvre du grand romancier russe. Les *Récits d'un Chasseur* étant universellement connus et admirés, je me contenterai d'en extraire ce fragment qu'il sera peut-être amusant de relire, par ce temps d'amitié franco-russe :

« Franz Ivanitch Lejeune, mon voisin, est parvenu à la condition de gentilhomme par une voie peu banale. Il naquit à Orléans de père et de mère français, et vint avec Napoléon conquérir la Russie en qualité de tambour. Tout alla d'abord comme sur des roulettes, et notre Français entra dans Moscou la tête haute. Mais au retour, le pauvre *Monsieur Lejeune*, à demi-gelé et sans tambour, tomba entre les mains des moujiks de Smolensk. Ils l'enfermèrent, pour la nuit, dans un moulin à foulon abandonné et vinrent l'y reprendre le lendemain pour le mener au bord d'un trou de glace près d'une digue. Ils prièrent le tambour de la *Grrrande Armée* de leur faire ce plaisir de piquer une tête sous la glace. Monsieur Lejeune déclina cette invitation et représenta aux moujiks qu'ils feraient œuvre pie en lui permettant de regagner Orléans de son pied léger.

— Là, Messieurs, leur dit-il, vit ma mère, ma *tendre mère*...

Mais les moujiks, probablement peu fixés sur la situation géographique d'Orléans, insistaient pour qu'il fît un voyage sous l'eau selon le cours tortueux de la Goriloterka, et l'encourageaient déjà par de petites poussées caudales et dorsales quand tout à coup, à la grande joie de Monsieur Lejeune, une sonnette tinta, et vers la digue parut un grand traîneau couvert d'un tapis bariolé avec un dossier démesurément élevé, une troïka de Wiatka. Dans ce traîneau se carrait un gentilhomme fourré de loup, un seigneur rouge et ventru.

— Que faites-vous là ? demanda-t-il aux moujiks.

— Nous noyons un Français, batiouchka.

— Ah ! fit avec indifférence le pomiéchtchik, et il se détourna.

— *Monsieur ! monsieur !* cria le pauvre diable.

— Hein ! dit la pelisse de loup indignée. Tu es venu en Russie, drôle, avec la lie des peuples, tu as mis Moscouen flammes ; maudit, tu as arraché la croix de la coupole d'Ivan-le-Grand, et maintenant : « Mossié ! mossié ! » Tu as la queue basse, maintenant. C'est bien fait ! Fouette, Filka, fouette.

Les chevaux font un mouvement.

— Un moment ! se ravisa pourtant le pomiéchtchik. Eh ! *mossié*, sais-tu la musique ?

— *Sauvez-moi, sauvez-moi, mon bon monsieur !* répétait Lejeune.

— Ah ! mon Dieu, quel peuple ! Pas un ne parle russe ! Miousique, miousique ; savez-vous miousique, vous ? eh bien, parlez donc : savez miousique vous ? forte-piano, savez ?

Lejeune comprit enfin ce que voulait le pomiéchtchik et hocha la tête fortement :

— Oui, Monsieur, oui, oui, je suis musicien, je joue de tous les instruments possibles ; oui, Monsieur, sauvez-moi, Monsieur !

— Allons, ton Dieu a de la chance, répondit le pomiéchtchik. Enfants ! lâchez-le, voilà vingt kopeks pour boire.

— Merci, batiouchka, merci. Allons, prenez-le.

On mit Lejeune dans le traîneau. Il suffoquait de joie, pleurait, tremblait, saluait ; il remerciait le pomiéchtchik, le cocher, les moujiks. Il n'avait sur lui qu'une flanelle verte à cordons roses ; or, il gelait ferme. Le pomiéchtchik regarda silencieusement les membres raidis et bleuis du tambour, l'enveloppa dans sa pelisse et l'emmena chez lui. Toute la dvornia accourut. On s'efforça de rechauffer le Français, on le fit manger, on l'habilla, puis le pomiéchtchik le présenta lui-même à ses filles.

— Voici, mes enfants, leur dit-il, un instituteur. Vous me demandiez sans cesse de vous faire enseigner le dialecte français et la musique. Voici un Français qui sait le piano. Eh bien ! *Mossié*, poursuivit-il en montrant à Lejeune une épinette achetée cinq ans auparavant à un juif qui vendait de l'eau de Cologne, montre-nous ton art ; joue.

Lejeune, la mort dans l'âme, prit place devant l'instrument. De sa vie, il n'avait mis les doigts sur un piano.

— Joue donc, répétait obstinément le pomiéchtchik.

Le pauvre frappa le clavier de toutes les forces de son désespoir et joua comme cela lui passait par la tête. « Je croyais bien, disait-il plus tard, que mon sauveur allait me saisir par la peau du cou et me jeter dehors. » Mais au grand étonnement de l'improvisateur malgré lui, après un peu de silence le pomiéchtchik vint lui frapper amicalement sur l'épaule en disant :

— Bien, c'est bien, je vois que tu sais ; va te reposer maintenant.

Quinze jours après, Lejeune passa de ce pomiéchtchik à un autre, homme plus instruit, auquel il plut tant, par la douceur et la gaîté de son caractère, qu'il épousa sa fille, après l'avoir élevée. Il entra au service, conquit la noblesse personnelle, et, comme il avait une fille, il la donna en mariage à Lobizaniew, pomiéchtchik d'Orel, ancien dragon et poète. Lejeune avait fini par se retirer à Orel. »

L. Dr.

Le Parapluie de l'Escouade, par Alphonse Allais (Ollendorff).—J'en demande infiniment pardon aux mystiques, aux mages, aux messies et à tous les caudataires auréolés et pontifiants de l'Art avec majuscule — mais je trouve Alphonse Allais délicieux, et je l'aime tout bêtement parce qu'il est gai et que ce n'est pas une vertu banale. Il a un genre de plaisanterie froide et coupante qui est très particulière : j'ajoute que c'est un conteur d'un talent réel, et il mène ses petites histoires à travers mille incidents avec un sens vif de la prestesse et de l'agrément. Que l'on compare certaines nouvelles d'Allais aux pitreries de M. Courteline, et l'on sentira la différence du naturel à la contrainte. Enfin, lorsque M. Allais arrive au régiment devant le corps d'officiers en cherchant « l'ordre du drapeau », à mes yeux c'est bien plus excellent que la meilleure blague, cela va plus loin, et cela me touche tout particulièrement. Dans le présent livre, il y a une biographie bouffe de Gandillot qui est un pur chef-d'œuvre, faite entièrement de lieux-communs de chroniqueurs enchevêtrés merveilleusement. Un homme comme M. Courteline ne sera jamais qu'un vaudevilliste au gros sel. M. Allais est un artiste, et pas du tout négligeable, car j'estime que posséder son ironie calme, son sens satirique et son impassibilité dans l'ahurissant, constitue une originalité d'une saveur tout attrayante et spéciale dans le journalisme contemporain, dont il vit en le ridiculisant pour notre grande joie.

C. Mr.

Le Docteur Pascal, par Emile Zola (Charpentier). — Voici quelque temps que M. Zola gravit la colline des abdications. La première étape s'appelle *Académie*, la seconde *Société des Gens de Lettres*, la troisième *Légion d'honneur*. A quand l'étape *Députation?* Cependant, dans cette vaine et grotesque course aux honneurs, il n'avait montré jusqu'ici qu'un manque de caractère, une fierté un peu défectueuse. Aujourd'hui il abdique dans son œuvre. Ne fut-il point un des théoriciens du tout-dire ? de ceux qui canalisent savamment les égouts à travers de riants paysages ? Or, le parti pris de tenue, de *respectability* de son dernier livre est évident. Le *Docteur Pascal* confirme la définitive mise au rancart de procédés gênants pour un académicien. Il faut n'avoir pas grand foi soi-même dans son art pour le châtrer si facilement.

M. Zola, cependant, ne pouvait au terme d'une œuvre en ruiner les fondements. Forcé de couronner cette série des

Rougon-Macquart des mêmes théories qu'il avait placées à la base, il ne se prive point, les étalant péniblement tout au long, de nous dire notre fait :

« C'est l'éternel besoin de mensonges, dit-il, l'éternel besoin d'illusion qui travaille l'humanité et la ramène en arrière, au charme berceur de l'inconnu. Puisqu'on ne saura jamais tout, à quoi bon savoir davantage ? Du moment que la vérité conquise ne donne pas le bonheur immédiat et certain, pourquoi ne pas se contenter de l'ignorance, cette couche obscure où l'humanité a dormi pesamment son premier âge ? Oui ! c'est le retour offensif du mystère, c'est la réaction à cent ans d'enquête expérimentale. »

Croyez-vous donc, Monsieur, qu'on ne puisse se rendre à l'existence du mystère et cultiver le charme de l'inconnu, sans jeter les livres ? Qui donc a exalté la vertu de l'ignorance quand notre génération, élevée à la conquête d'examens toujours plus fournis, toujours plus universels, est bourrée de connaissances ? Nous prétendons seulement que la science ne fait pas fonction de réaliser tous les désirs de l'esprit humain, et nous demandons que, redevenue modeste, elle n'étende point son manteau sur l'horizon avec la ridicule défense d'en scruter l'infini. Nous ne nions pas la science, nous voulons qu'on ne nous l'impose pas comme une religion, la religion positiviste qu'on a voulu établir et qui avait ses saints et ses fêtes. Que la science, qui aspirait à être le but de l'esprit humain, n'en soit plus qu'un des nombreux moyens. La grenouille qui s'est enflée à égaler un bœuf, nous ne demandons point sa mort, mais qu'elle redevienne grenouille, puisque grenouille elle est ! C'est bien Justice !

Déjà, dans son discours à l'*Association* dite *Générale des Etudiants*, M. Zola nous imputait le désir d'aller nous « retremper au fond du village préhistorique, parmi les aïeux à peine dégagés de la terre, avant toute Société et tout savoir ». Veut-il désigner par là le retour au mysticisme ? Il me semble qu'aux époques mystiques du Passé, l'humanité n'était déjà plus dans sa toute enfance. Une société existait déjà, plus heureuse peut-être malgré une science plus restreinte. Veut-il entendre que nous avons l'amour non seulement de Racine, de Ronsard, etc., mais encore de ces tout premiers chanteurs qui furent Homère, Pindare, Virgile, Lucrèce, de cette prime floraison de l'humanité éclatant en grâce, en naïveté sereine et en force ? Je sais bien que M. Zola, très ignorant des littératures anciennes, méprise ou ignore ceux-là que nous aimons; je ne pense pourtant point que ce soient les œuvres de ces poètes qu'il appelle « le village préhistorique » ?

Encore un mot. Dans le susdit discours, M. Zola disait qu'*On* nous pousse à ceci, qu'*On* nous enseigne cela. Il avait oublié de spécifier ce *On*. Dans le *Docteur Pascal*, celui qui pousse à brûler les livres et qui enseigne l'amour du « village préhistorique » est un capucin. Le *On* de M. Zola, serait-ce donc l'Eglise ? Serait-ce les coteries réactionnaires ? Mais alors ce serait trop amusant ! D'autant plus qu'il est évident qu'idéalisme ne veut point dire cléricalisme. La réaction contre le

naturalisme et le positivisme n'a pas besoin de promoteurs. L'humanité est un Etre immense doué d'un instinct de préservation semblable à celui de tout Etre particulier. Spontanément, par le simple jeu de ses fontions, elle procède à l'élimination des toxiques.

En tout cas, nous pouvons dire à M. Zola : les idées que nous proclamons nôtres sont bien à nous ; elles ne sont la propriété ni du Père Didon, ni de M. Desjardins, ni de M. de Vogüé, pas plus que de vous, qui voudriez sans aucun doute avoir eu avant nous l'intuition de bien des choses.

Y. R.

Mémoires de Mme de Genlis, avec biographie par Mme Carette née Bouvet (Ollendorff). — Collection pour les jeunes filles! La seule chose que les jeunes filles ne devraient pas savoir, c'est comment on s'y prend pour, étant folle, pédante, ridicule, prétentieuse, horriblement méchante et d'une philosophie pourrie, imposer ses mémoires de générations en générations. La notice biographique est d'une humilité dythirambique à faire pleurer.

***

Le Neveu de Bonaparte, par Paul Lenglé (Ollendorff). — Ce volume d'histoire contemporaine, très bien documenté, écrit d'une façon agréable, tend à réhabiliter le prince Napoléon, qui fut tant vilipendé de son vivant. L'Empereur, dit-on, sut en effet tuer par le ridicule et la calomnie le parent qu'il pouvait craindre. Je ne suis pas éloigné de croire que la foule n'a pas compris le prince Napoléon et qu'il a été réellement un homme très courageux et une belle intelligence.

Y. R.

Les Opales, par Karl Boès (Lib. de l'Art Indépendant). — Les vers de M. Karl Boès sont remarquables d'abord par la quantité de noms propres qu'ils recèlent, et de noms communs promus à de hautes dignités par la toute-puissance de la majuscule. — 2° Ils sont placés sous l'invocation de MM. Platon, Vinci, Shakespeare, Wagner; on y parle tout le temps de Chevaliers, du Venusberg, de Claymore, du Glaive Escalibor, des Walküres, etc., et cela fait un gros tapage. — 3° M. Karl Boès s'y montre partisan de la réforme « ortografic » des vieux messieurs; il écrit sans t des mots qui ont l'habitude d'en être pourvus : enfans, manans, continens, etc. — 4° Les choses des Opales sont agrémentées d'un prélude de vingt mesures, par M. Vincent d'Indy. — 5° M. Karl Boès s'y fait une très singulière idée du rôle que peut jouer, au temps où nous sommes, un poète symboliste.

Je n'ose déclarer d'ailleurs que tout cela suffise à constituer un livre, et encore moins de beaux vers.

C. Mki.

Edouard Brandès et le Théâtre moderne en Danemark, par Fritz de Zepelin et Vicomte de Colleville (Nice, Visconti). — MM. de Zepelin et de Colleville, avec un zèle tout à fait méritoire, s'acharnent à nous faire connaître les œuvres de second ordre de la moderne littérature danoise. Lorsqu'ils

auront traduit et commenté l'œuvre entière de J.-P. Jacobsen, de Topsoe et de Holger Drachmann, lorsqu'ils auront mis en lumière l'influence décisive qu'eut sur les destinées intellectuelles de son pays M. George Brandès, frère de l'auteur d'*Une visite*, par ses *Hovedstrœmninger* (*Courants principaux de la littérature du* XIXe *siècle*), par ses autres œuvres de critique, par ses conférences de Copenhague, peut-être sera-t-il temps de dire deux mots du théâtre de M. Edouard Brandès.

H. A.

Amour de Mâle, par Daniel Riche (Savine). — Roman sobre et simple, fort intéressant : une fille de fille mère séduite par un monsieur *très bien*, lequel (pourquoi dire *qui* pour ces êtres-là?) veut aussi séduire le produit de ses amours de passage. Descriptions heureuses de la vie d'atelier, sans exagération de voyoucratie ni de parti pris naturaliste. La fin donne bien l'impression de l'irrémédiable noyant le pauvre monde. Un caprice d'une heure détruisant toujours les nids si péniblement construits sou à sou, et quelquefois la vie entière d'une travailleuse sombrant dans un grand dévouement inutile. Pas de morale à cette fin, c'est-à-dire que l'écœurement du lecteur empoigné saura y suffire.

***

Pages de Joie, par Paul Gérardy (des presses de *Floréa*). — M. Paul Gérardy est un des jeunes poètes belges le plus excellemment simples et chantants. Son premier volume était fort joli. Voici un recueil de mélodies douces et harmonieuses, où l'influence de Verlaine n'empêche point une très personnelle sensibilité, un tact frileux, quelque hésitation devant la vie, et beaucoup d'art. C'est charmant, en vérité, de voir venir de temps à autre de là-bas ces minces volumes de vers ingénus, pleins de musique, nimbant des sentiments simples d'une langue naïve, d'une authentique naïveté, avec le petit goût vif d'un don réel des ressources du vers. M. Gérardy est vraiment imprégné de la mélancolie demi-souriante des ciels mouillés du pays wallon. Je crois qu'ils sont plus vierges que nous, ceux-ci, et surtout point malades de littérature, sachant beaucoup et ne mettant dans leurs livres qu'eux-mêmes. C'est assez pour donner de petites choses instinctives et pour toucher à l'originalité réelle, comme ici.

Oui, à l'originalité : elle est dans cette plaquette, et sans effort, par sincérité et justesse d'expression, par résolution tranquille de se dire avec clarté, sans plus. Ce que j'aime dans cette vivace poésie belge, c'est le mélange d'esthétique et de spontanéité, qui chez nous s'accordent mal et s'excluent souvent, parce que nous sommes moins neufs, et dans un pays infiniment plus banalisé, sans spectacles frais pour nos yeux. Il est fort bien qu'à côté de stylistes et d'inventeurs de ressources plastiques comme Verhaeren ou Eekhoud, de purs sensitifs comme Henry Maubel, cet étonnant Max Elskamp ou M. Gérardy puissent se manifester. Ce dernier est d'une frêlerie parfois délicieuse.

C. Mr.

A travers l'Œuvre de Frédéric Nietzsche, *Extraits de tous ses ouvrages*, par P. Lauterbach et Ad. Wagnon (Schulz). — Parmi les tentatives qui ont été faites depuis quelque temps pour présenter au public français des traductions partielles de l'œuvre de Nietzsche, celle de ces Extraits est assurément la plus maladroite. Rédigé par des auteurs obscurs, en un style plus que douteux, *A travers l'Œuvre de Nietzsche*, brochure de 92 pages seulement, est dépourvu de toutes les qualités que devrait avoir un pareil travail. Les aphorismes, précairement choisis dans tous les coins des ouvrages de Nietzsche, laissent à la lecture une impression fragmentaire et décousue qui ne saurait que dérouter ou repousser les personnes qui voudraient se renseigner sur la philosophie du maître par ces quelques pages. Les différents ouvrages de l'auteur y sont très arbitrairement représentés. Ainsi l'on n'accorde que quatre pages à *Humain, trop humain*, l'œuvre décisive de Nietzsche, la clef de tout son être, à *Schopenhauer Educateur* seulement huit lignes. Un résumé introductif aurait beaucoup contribué à éclaircir le volume, on a négligé de le faire. De même un groupement méthodique, comme l'avait fait M. Bourdeau pour Schopenhauer (*Pensées et Fragments*), comme l'avaient déjà tenté M. Zerbst (*Ia und Nein*) et M. Kaatz (*Die Wettanschauung Friedrich Nietzsche's*) en Allemagne, aurait pu rehausser la valeur d'un pareil travail en y mêlant l'essai d'une interprétation personnelle absolument nécessaire pour faire comprendre à un peuple un penseur d'un autre peuple. Les admirateurs de Nietzsche ne pourront que déplorer le massacre qu'ont commis MM. Lauterbach et Wagnon. En définitive, l'anthologie française des œuvres de Nietzsche est encore à faire.

H. A.

Trinette, par Herman Heijermans Jr. (Amsterdam, H. J. W. Becht). — Histoire d'une jeune campagnarde, laquelle, maltraitée par sa mère, quitte la maison et arrive, graduellement, à la plus triste des prostitutions.

A travers ce livre vibre une pitié si violente, une si profonde commisération, que la banalité de l'intrigue en est oubliée. Et ce n'est pas une commisération résignée, une pitié larmoyeuse et veule que l'auteur a mise dans ces pages. Des cris de révolte, voire même de haine, contre une organisation sociale mauvaise, y sont clamés. Puis, audace méritoire en pays calviniste, M. Heijermans a mis dans le cœur de ses douloureuses putains la solidarité des misérables et la divine bonté.

Alexandre Cohen.

La Chèvre d'Or, par Paul Arène (Lemerre). — Un joli conte bien conté. De très jolis détails un peu comme des perles d'eau sur la mousse, autant en emporte le soleil ! Moitié orientale, car il y a des trésors fabuleux enfouis, moitié française à la façon des railleries des troubadours, cette histoire pour les grands enfants naïfs ferait peut-être bien pleurer à de certains endroits de tendresse.

Enfin la clochette arabe de la *Chèvre d'Or* tombe dans le lac

et la suivent tous les mirages d'ambition ; ils s'épousent, sont heureux, et auront, je suppose, beaucoup de petits grelots.

***

Contes à Marjolaine, par GEORGE GARNIR (Bruxelles, Lacomblez). — M. George Garnir est avec M. Eugène Demolder le meilleur conteur sentimental de la littérature belge contemporaine. Moins épris de légendes que cet étonnant écrivain des *Contes d'Yperdamme*, il s'attache plus aux jeux de la sensibilité devant la nature, et il touche à la simplicité attendrie avec force et naturel. Il y a de très précieuses choses et des émotions pures et fragiles dans le livre de M. Garnir. Il écrit une langue nette, un peu uniforme et sans curiosité d'art à vrai dire, mais comme on sent sous ces phrases sans apparat un intime courant de sensibilité vraiment humaine, une vision clémente, loyale et probe de la vie, un amour et une intelligence réels des terroirs de l'ancienne Wallonie, que ses fils aiment si tenacement !

Cette belle littérature neuve de la Belgique est en vérité pourvue des plus appréciables dons : ou elle évoque puissamment de grands spectacles, des foules, en un haut style coloré, avec Camille Lemonnier ou George Eekhoud ; ou elle recherche avec Maeterlinck, Verhaeren, Van Lerberghe, les plus ténébreuses affinités de la terreur, de la volupté et du silence, ou elle rajeunit d'un sourire délicat une floraison de légende, d'intimité et de tendre recueillement du cœur avec des poètes comme Max Elskamp ou Paul Gérardy, ces nouveaux venus exquis, avec des romanciers comme Demolder, Garnir ou ce charmant et profond Henry Maubel, dont la *Société Nouvelle* publiait encore récemment un petit-chef-d'œuvre, *L'Eau et le Vin*... Et il y en a d'autres ! Vraiment ces écrivains arrivent avec la grande ressource : la fraîcheur d'impressions et le courage de dire leur cœur avec ingénuité. Et nous sommes peu ici à posséder cela, ayant passé bien du temps à faire des gammes, oh ! de belles gammes, mais enfin !...

C. MR.

La Couleur des Heures, par ERNEST JAUBERT, préface de CHARLES MORICE (Dentu). — M. Charles Morice, qui s'annonce toujours le grand poète prédit en conclusion de sa *Littérature de tout à l'heure*, charme le laps d'attente qu'il inflige à l'impatience de notre admiration par le langage de poètes sans doute moins grands que lui-même. M Jaubert, qu'il nous présente aujourd'hui, n'est pas cependant un poète nul, et quelques-uns de ses vers ne sont pas sans valeur ; l'enthousiasme qu'il manifeste pour les *Grands Honnis* aussi bien que pour les rares Acclamés de la génération précédente, Verlaine, Barbey, Mallarmé, César Frank, Puvis de Chavannes, Rodin, Cl. Monet, témoigne assez que M. Jaubert est trop compréhensif pour ne pas se rendre mieux compte que tout autre de l'insuffisance actuelle de son génie poétique. Sans doute, avec une âpre étude des maîtres qu'il révère et une implacable sévérité pour lui-même, M. Jaubert arrivera à formuler, débarrassé de la lourdeur présente de son style, des sensations d'un art

simple et tendre. Ce n'est que parce que son livre indique qu'il peut sûrement mieux et bien faire qu'il est ici exhorté à se débarrasser des défauts qu'il se connaît, à prendre pleine possession d'un talent possible. Il faut aussi qu'il se défie des poèmes traditionnels à forme fixe, dont l'on ne peut user qu'avec une souplesse de doigté, une virtuosité vaine que je suis heureux pour ma part de lui pouvoir dénier, car les poètes aujourd'hui ont mieux à faire que de s'attarder à pareilles bagatelles. Il lui faudra se garder encore de porter des jugements littéraires qui, pour être parfois suggestifs et rapides, n'en sont pas moins futiles en leur étrangeté : déclarer, par exemple, que « Lamartine est bleu », me semble insuffisant et prête à de fâcheuses équivoques : d'ailleurs nous avons l'amusant sonnet de Rimbaud sur la couleur des voyelles ; ne nous faites pas redouter une histoire de la poésie française basée sur la tonalité particulière de chacun des poètes !

J'ai dit, je crois, trop nettement ce que je pense de lui à M. Aubert pour n'avoir pas à le remercier de certaines strophes qui, en dépit, je le répète, d'une lourdeur dont il pourra se délivrer, sont en vérité assez joliment venues.

A. F.

Idylles Joyeuses, par Ernest Dupont (Vanier). — Un petite plaquette assez insignifiante, pas plus détestable qu'une autre, pas meilleure non plus, adornée d'une épigraphe de M. Moréas « Sourires abortifs » (?). Il y a des gens qui aiment les épigraphes au point de mettre « Le ciel était bleu, Théophile Gautier ». Cela fait très bien en haut et à droite, en petits elzévirs : innocence et fragilité.

C. Mr.

Le Poème de l'Ame, par René Caillié (Comptoir d'Edition). — Remarqué dans ce livre : 1° une horrible couverture compliquée de sceaux kabbalistiques ; 2° une très mauvaise reproduction de l'*Amour et Psyché* ; 3° une dédicace à M. Jules Bois ; 4° la recherche de l'Ame-Sœur ; 5° cet exergue entre autres :

Qu'un ami véritable
Est une douce chose ;

6° une innombrable quantité de fois : « Je l'aime... J'aime... Je t'aime, etc. » ; 7° 3 fr. 50 de morceaux de musique ; 8° de mauvais vers (naturellement).

Y. R.

Petits Maîtres, *Impressions de Hollande*, par Edouard Estaunié (Perrin). — Il faut savoir gré à M. Estaunié de nous donner un livre de fragments et d'impressions, sans aucune prétention critique ou dogmatique, sur ces admirables peintres du XVI^e^ et du XVII^e^ siècles, si mal représentés dans nos musées, et dont la gloire éclate prodigieuse là-bas. Sa forme libre et cursive, s'allégeant de tout endoctrinement, est attrayante. Il a écrit sur Brauwer de fort justes choses, et sur Pieter de Hooch, et sur Hobbema : il a résumé finement l'esprit intime de l'œuvre géniale de Frans Hals. Et il a trouvé mieux, une belle page, une vraiment forte page sur le prodi-

gieux portrait que fit Van Dyck du maître de Haarlem. Jaime aussi que M. Estaunié ait insisté sur cet incomparable Gérard Van der Meer de Delft : et s'il avait songé à rechercher l'œuvre éparse de ce Fabritius, si pur et si caractérisé, c'eût été plus satisfaisant encore. C'est en somme, ce livre, l'œuvre d'un connaisseur et d'un intuitif de cet art si particulier et merveilleux, et c'est une heureuse surprise, chez l'auteur précis et subtil de *Bonne Dame*, que ces notes légères sur Terburg par exemple, et ce qu'il dit de l'*Allée de Middelharius* de Meyndert Hobbema, un de ceux qui me sont le plus chers.

Je ferai pourtant un reproche à M. Estaunié, deux même. Pourquoi faire, à propos de Gérard Dow qu'il met d'ailleurs avec raison à une place secondaire, une malheureuse comparaison entre Ingres, Meissonier et Dow ? Pourquoi surtout écrire à propos du dessin de ces trois peintres « que les dessinateurs sont rarement des peintres, et que la peinture et le dessin sont deux termes opposés de l'expression artistique » ? Voilà bien une des plus grosses séries d'erreurs que j'aie entendu dire en peu de mots. Je dirai volontiers à M. Estaunié qu'à mon sens le dessin d'Ingres n'a rien de commun avec celui de Meissonier ou de Dow ; que la couleur d'Ingres, sans être de celles qui me passionnent, me paraît, dans le portrait de M. Bertin par exemple, incomparable à tous les tableautins de notre miniaturiste surfait ou du myope qui peignit cette odieuse *Femme hydropique*. Je lui dirai aussi que le dessin qu'il invective n'est qu'une notation photographique de la nature, celle des Gérôme et des Détaille, et qu'il aurait dû songer, avant d'écrire que les dessinateurs sont rarement des peintres, à ce que c'est que le dessin expressif et mouvementé, l'impeccable et vivant dessin de ce Hals justement qu'il loue si bien, et qui construisait une tête ou l'attache d'une main avec quel scrupuleux génie ! Et notre Manet, et Degas, qu'en dirait M. Estaunié ? Sûrement qu'ils ne dessinent pas, si la recherche de la forme n'est pour lui que les petits clichés de Meissonier. Sérieusement, voilà une grosse, grosse erreur, et je me demanderais avec effroi quelle idée se fait M. Estaunié de Van Eych, de Metsys ou de Bouts, de ces dessinateurs minutieux et larges, si je n'étais sûr que sa phrase n'est qu'un pur malentendu d'expressions, qui heurte dans son livre si intelligent du modelé et de la ligne des grands maîtres dont il a excellemment parlé.

C. Mr.

REÇU :

Ernest Bosiers : *Harald roi*, drame en 9 scènes (Bruxelles, Lacomblez) ; Léon Bloy : *Sueur de Sang* (1870-1871), avec trois dessins originaux de Henry de Groux, et un portrait au miel de Léon Bloy par Charles Cain (Dentu) ; Joseph Marion : *Poèmes* (Vanier) ; Firmin Vanden Bosch : *Deux Poètes, François Coppée et Sully-Prudhomme* (Gand, Siffer) ; Léon Huot : *Les Jurassiennes* (Bibliothèque des Modernes) ; Mario Rapisardi : *Atlantide, Poema* (Catania, Niccolo Giannotta).

JOURNAUX ET REVUES

M. Hermann Bahr poursuit dans la **Deutsche Zeitung** de Vienne une série d'interviews internationaux sur la question sociale. Un des derniers numéros contenait l'interview de M. Alejandro Sawa, le romancier et révolutionnaire espagnol bien connu. En voici le commencement :

« Lorsque je vins en Espagne, en 1889, la gloire de Sawa volait de ville en ville. Les jeunes jubilaient, et les gardiens des traditions, devant l'indomptable ivresse de sa passion, prenaient peur, sans pouvoir cependant méconnaître la force et la richesse de son esprit. Son action était irrésistible. Il agissait sur tous, parce qu'il était tout moderne et pourtant tout espagnol. Moderne par son sens des plus nouveaux problèmes : mais espagnol par son amour frénetique de l'impossible, des figures furieusement gigantesques et des formes terribles surpassant l'humanité. Tels tempêtèrent autrefois Goya et Ribéra.

» Il n'y a personne qui soit normal, a dit Louis Paris, le héraut critique de la *Gente Nueva*, en parlant de *Crimen legal*, la plus téméraire et la plus libre des créations de Sawa, et on pourrait inscrire sur toutes les œuvres qu'il a faites, comme dernière formule de son art : Ici, il n'y a rien de normal..... »

A propos du vœu social de Sawa, M. Hermann Bahr dit :

« Il veut introduire dans la vie la beauté qu'il sent. Il veut améliorer, transformer, créer des hommes libres, des hommes aux nobles désirs que l'amour dirige. Tel il est : artiste exigeant l'art dans le monde, la beauté dans la vie, révolté contre tout ordre qui dérange ses règles. Il ne pouvait pas se flétrir au milieu des ridicules émeutes de son pays, au milieu des éternels débats politiques, où chaque nuit on détrône une reine et l'on crie à la révolution, au milieu de ces tragiques opérettes. Il devait partir et attendre... »

On sait que depuis plusieurs années M. Alejandro Sawa habite Paris, où il est fort mêlé au mouvement littéraire jeune. Rappelons les titres de ses quatre romans principaux : *La Femme de tout le monde*, *Crime légal*, *La Déclaration d'un Vaincu* et *La Nuit*. Aucun n'est encore traduit en français; mais cela ne tardera guère. Les Allemands, mieux à l'affût que nous de tout ce qui paraît d'intéressant à l'étranger, s'en sont déjà emparés.

L. Dr.

La Haute Science, revue documentaire de la Tradition ésotérique et du symbolisme religieux (Librairie de l'Art Indépendant), commence ce mois-ci à publier le livre de Jamblique sur les Mystères, traduit du grec par Pierre Quillard, et termine l'*Upanishad du grand Aranyaka*, traduit du sanskrit par A.-Ferdinand Herold.

Au sommaire de la revue **De Nieuwe Gids** (août) : *Balder*, par M. Herman Gorter, poésie d'une grande élévation de

pensée et en vers bien faits ; pourtant, comment lire sans lassitude le long poème que cet auteur nous promet et dont il ne donne ici que des fragments ! La vie manque souvent dans la nouvelle littérature hollandaise ; — *Stemmings-Alleën*, par M. P. Tideman, un nouveau venu qui fait de beaux vers. Des poésies encore de Willem Kloos, amples et d'accent sincère, et du peintre Jac van Looy, poète de mérite ; — *Schemeringen*, par M. Alphonse Diepenbrock.

Le numéro du *Nieuwe Gids* s'ouvre par trois pages écrites en français (?) et intitulées *Mystique Militante* : comment cette revue sérieuse, et dont presque tous les rédacteurs, à en juger par les lettres que nous recevons, écrivent correctement le français, insère-t-elle en tête de la livraison un tel morceau ? — Quant à *Ontologica*, M. Paul Zeidit eût prouvé de la sagesse en gardant ses « pensées » en portefeuille.

P.

M. Herman Heijermans Jr publie dans l'**Art Moderne** (17 septembre) d'intéressantes notes sur la *Situation actuelle du Théâtre en Hollande*, d'où il appert qu'aucune des nombreuses entreprises dramatiques de là-bas ne s'élève et ne peut s'élever « au niveau d'une institution artistique ». Et M. Heijermans termine ainsi : « J'attends la réaction pratique d'un « Théâtre de jeunes », qu'on pourrait établir facilement à Amsterdam. C'est ce que je développerai dans un prochain article ».

A. V.

Très bon numéro de **Van Nu en Straks** (N°. III), consacré à Vincent van Gogh. Des lettres inédites du grand peintre, toutes datées de Belgique, de Hollande et d'Arles. Dans une courte préface, la rédaction dit qu'elle a voulu finir la série là où commence celle du *Mercure*, pour ne pas se rencontrer avec lui. Les lettres hollandaises surtout sont curieuses. Ce numéro contient plusieurs paysages de van Gogh et un très beau portrait par l'Anglais Lievens.

Nous publierons prochainement une étude sur les lettres de van Gogh.

R. de M.

Dans **Magazin für Litteratur**, M. Karl Küchler, de Copenhague, publie une étude sur le principal représentant de la « Jeune-Island », le nouvelliste Gestur Palsson, mort récemment. Fils d'un *bondi* (paysan) islandais, Gestur Palsson naquit en 1852, fit ses études à Reykjavik, puis à Copenhague, où il tenta ses premiers essais littéraires. Une éphémère revue fondée avec quelques amis, *Verdandi*, paraissant en islandais à Copenhague, publia ses nouvelles de début. En 1882, il revint en Islande et obtint un poste de rédacteur de la revue *Suðri*, qu'il occupa pendant trois ou quatre ans. La colonie islandaise de Winnipeg, au Canada, lui ayant offert inopinément la direction du grand journal islandais *Heimskringla*, il se rendit en Amérique. Avec une activité infatigable, il occupa, jusqu'à sa mort, ce poste de dévouement à son peuple, à son pays et à sa langue maternelle. Une nouvelle de

Palsson, *Kaerleiksheimilid* (la Maison d'amour), publiée à Copenhague déjà, est le chef-d'œuvre de la moderne littérature islandaise. En une langue simple, courte et sans art, comme l'est d'ailleurs l'islandais en général, l'auteur raconte l'éternelle histoire de l'amour malheureux entre la fille pauvre et le riche fils de paysans. Sous une caractéristique très fine, avec une ironie mordante, il fustige la fausse morale, les préjugés religieux et sociaux de son pays. D'autres nouvelles suivirent, où l'on trouve d'intéressantes descriptions des mœurs et des coutumes islandaises. Quelques volumes d'essais d'un pessimisme amer achevèrent d'établir la réputation de Gestur Palsson : *Lifid i Reykjavik* (la Vie à Reykjavik), *Menntunaras tandid à Islandi* (Conditions sociales de l'Islande), *Blantfisksverzlun og brodurkaerleiki* (le Commerce du Poisson et l'Amour du Prochain) (Reykjavik, 1888-1889). Avec son pessimisme philosophique, Gestur Palsson est une nature tout à fait critique. « Il est certain que sa façon de sentir et de penser, tout son être intérieur, furent influencés et formés en grande partie par George Brandès, son enseignement et ses écrits. Pendant son séjour à Copenhague, le jeune nouvelliste islandais étudia à fond les œuvres de l'éminent critique danois et eut de fréquents rapports personnels avec lui. Ce fut précisément l'époque où l'influence de Brandès créait un courant nouveau, entraînant avec lui tous les jeunes esprits.»

H. A.

ECHOS DIVERS ET COMMUNICATIONS

Paris, 27 août 93.

A Monsieur A. Hamon.

Monsieur,

Je viens de lire, dans le *Mercure de France*, un article de vous sur les « Professionnels Militaires », auquel je n'ai pas la prétention de répondre victorieusement, étant moi-même de ces « Professionnels », c'est-à-dire, comme vous l'avez si bien établi, un de ces êtres parasitaires dont la cérébration est absolument inférieure.

Il y a même, en ce qui me concerne, cette circonstance aggravante que je compte dans mes diverses lignées ancestrales plusieurs générations de ces gens à moralité fruste, qui, avant de se tailler une place dans le monde des lettres et des arts, — voire (j'ose à peine avouer cette nouvelle tache) à l'Académie française, — ont eu la faiblesse de porter volontairement les armes pour la défense du pays.

Mais étant, par organisation psychique et ambiance professionnelle, prédisposé à la violence, je n'ai pu m'empêcher de sursauter, en voyant la peinture que vous faites des pauvres hères dont je fais partie.

Je n'ai pas l'honneur de vous connaître, Monsieur Hamon, mais je suppose, à vous ouïr, ou que vous êtes très âgé et qu'alors votre cérébralité a conservé l'empreinte d'une vision

lointaine d'armée depuis longtemps disparue, — ou qu'étant très jeune, vous subissez l'action réflexe de quelque salle de police récente, infligée par un butor galonné.

Certes, Monsieur, l'armée est un organe parasitaire dans l'humanité, un résidu des temps barbares, un vestige de féodalité dans une société hypoarchique ; disons-le : une verrue. — Si les causes qui maintiennent son existence venaient à cesser, je serais le premier à m'en réjouir, non pas seulement pour la collectivité, mais encore, permettez-moi de vous le dire, pour moi-même.

En effet, j'ai peut-être choisi ce métier par intérêt, — inconsciemment du moins, et c'est mon excuse ; — j'avais 17 ans, on se battait et... on était battu ; — je l'ai peut-être aussi choisi parce que mon incapacité intellectuelle m'empêchait d'en adopter un autre.

Mais, croyez-moi : je n'ai pas tardé à m'apercevoir que les obligations qu'il comportait me forçaient à sacrifier mes intérêts de famille et de fortune, et que, au lieu de travailler pour (ou contre) le Roi de Prusse, il serait infiniment plus agréable (passez-moi l'expression) d'aller planter mes choux dans mon jardin, que j'ai fort négligé.

Les instincts sanguinaires qui dorment dans le cœur de tout militaire eussent assurément trouvé satisfaction chez moi, soit volontairement, soit sous la pression des gendarmes, le jour où l'on eût fait la guerre, et la joie de porter le harnois militaire, même par 35° à l'ombre, eût pu m'être conservée dans le civil, avec ou sans bouton au collet.

Eh bien ! — vous ne me croirez pas, Monsieur Hamon, vous qui sans doute n'avez pas les infériorités personnelles et ataviques dont je rougis — eh bien ! il y a une vieille voix au fond de mes cellules atrophiées qui me dit :

« Mon ami, tu serais bien mieux chez toi : c'est vrai ; — » ce métier est dur et ingrat : c'est évident ; — tu mourras » dans la peau d'un vieux retraité rhumatisant et tu seras » qualifié de vieille ganache après avoir eu l'heur d'être qua- » lifié d'homme à criminalité occulte : cela ne fait pas l'ombre » d'un doute..... eh bien ! ça ne fait rien, il faut rester.

» Il faut rester parce que l'armée est aujourd'hui le creuset » où viennent se fondre toutes les castes de la nation ; il faut » rester parce qu'il y a une tâche noble et haute à chercher » à les faire se connaître, s'apprécier ; à éteindre leurs défiances » et leurs haines réciproques ; il faut rester, parce que... » (pardon !) c'est ton devoir.

» C'est par ton exemple, ton désintéressement, que tu dois » imprégner ces jeunes cervelles du mépris de l'argent — Oh ! » pas de l'argent noblement gagné par le travail personnel de » l'ouvrier, du paysan, du commerçant loyal — mais de l'ar- » gent âprement lapé dans les bourbiers panamesques ou » politiques.

» C'est par ton obéissance, librement consentie le jour où » tu pris place ici, ton obéissance à des chefs qui sont tes » camarades hors du service, que tu peux inculquer à ces » jeunes têtes le respect de la discipline, de cette discipline

» des fourmis et des abeilles ; de cette discipline qui, loin » d'abaisser l'homme libre, peut l'ennoblir ; de cette discipline » sans laquelle les armées sont les cohues de Darius, à la » merci d'une phalange macédonienne.

» C'est en traitant sur le même pied, riche ou pauvre, ban- » quier ou paysan, noble ou bâtard, que tu prouveras à cette » nation que chez nous seuls, militaires, règne l'égalité, et que » Pitou, s'il est sage, instruit et brave garçon, sera le chef » de Plutus.

» C'est enfin à toi qu'il appartient d'apprendre à ces jeunes » cœurs la vraie fraternité : fraternité des camarades et frater- » nité des chefs.

» La compagnie ou l'escadron sera une famille ; toi, chef, » tu veilleras au bien-être de tes hommes. — Bien-être ma- » tériel ? — Non, pas celui-là seul... — Bien-être intellectuel » et moral. Tu tâcheras de leur inspirer des sentiments éle- » vants, le mépris de cette carcasse périssable qui enveloppe » leur moi pensant, l'amour et le respect du foyer, du pays » (pardon !) et de l'indépendance. — Quand tu auras fortifié » et développé leurs muscles, tu leur fourniras des jeux pour » les distraire, des livres pour occuper leurs loisirs et les » préserver des basses débauches. Tu feras en sorte que, ren- » trant chez eux et lisant les Descaves et autres, ils puissent » dire :

» Il y a peut-être des officiers comme ça, il y a certaine- » ment des bas-gradés (lesquels ne sont pas des professionnels » en général) qui n'étaient pas dignes de porter des galons. » Mais moi, je puis dire que j'ai eu de braves gens pour chefs. » Ils étaient parfois un peu brusques, rapport aux farceurs » qui aiment mieux la blague que la besogne, mais ils se » donnaient du mal pour nous. Et, ma foi ! pour ce que ça » leur rapporte.....»

Voilà, Monsieur Hamon, ce que j'entends au fond de moi-même ; alors je reste.

Je reste, et je m'encroûte, hélas ! de plus en plus : car vous comprenez bien que, même avec la satisfaction donnée par la chasse à nos instincts sanguinaires, une petite ville de 4 à 5.000 habitants n'est pas un Paradis.

Ce n'est pas que nous méprisions les..... — vous dites : « Pékins » : expression vieillie — les civils, comme vous semblez le croire d'après une ancienne légende.

Non, nous avons de bons amis parmi eux. Nous ne prétendons pas non plus les écraser des splendeurs de nos uniformes poudreux, — remisés (soyez heureux !) dès 5 heures du soir.

Non ; mais nos intellectualités obtuses ne sont pas sans doute à la hauteur de ces aimables gens. Nos esprits arriérés s'en tiennent au commerce des Verlaine, des Maeterlinck, — des écrivains du *Mercure*, etc. — ; aux évocations des Puvis, des Carrière, des Besnard, etc. ; aux tapotages des œuvres des Wagner, des Frank, des Reyer, etc. — Eh bien ! il faut croire que ces auteurs rappellent des souvenirs déjà bien lointains à l'élite intellectuelle que n'a point obstruée le militarisme,

car leurs noms produisent sur elle l'effet de l'eau sur le linoléum.

Faut-il vous le dire, Monsieur Hamon ? — Où le *Mercure* se rencontre-t-il dans notre petite ville ? — Sur 3 tables..... de professionnels militaires. — A qui le prête-t-on et qui s'en repaît ? — Des butors de même profession.

Enfin, faut-il vous avouer que l'églantine d'or de Clémence la Toulousaine fleurit sur la table d'une de ces brutes si bien dépeintes par M. Descaves ? sur la table d'un vulgaire sous-off !

Allons, Monsieur, vous êtes jeune décidément, et vous avez quelque période de vingt-huit jours en perspective qui chatouille désagréablement, à l'avance, votre substance grise.

Mais dites-vous bien ceci : les professionnels militaires n'ont pas soif de sang ; ils ne halètent pas après cette épouvantable chose qu'on appelle la guerre moderne ; ils préparent silencieusement, et (à part quelques individualités bruyantes) modestement, des générations de jeunes hommes à défendre, le cas échéant (pardon !)... la Patrie.

Et ne doutez pas que le jour où l'on supprimerait cet archaïsme qu'on nomme l'armée, le jour où elle se fusionnerait avec le civil au point de perdre les qualités, ou les défauts, si vous voulez, — qui font sa force, ce jour-là, Monsieur Hamon, il vous faudrait changer de langage ou essuyer votre plume, car le Teuton serait le maître et vous la briserait dans les doigts.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance des sentiments avec lesquels j'ai l'honneur d'être

Votre très humble et très obéissant serviteur.

Un Professionnel militaire.

§

Anvers, ce 7 septembre 1893.

Mon cher confrère,

M. Roland de Marès publie dans le *Mercure de France* une étude, et non des moins remarquables, sur Multatuli. Je tiens à rectifier, dans l'intérêt de la vérité, une erreur qui s'accrédite de plus en plus dans le monde des lettres, et à laquelle, sans doute, quelques lignes du *Max Havelaar* ont donné naissance et ont permis d'ajouter foi. M. de Marès dit dans son étude que Douwes-Dekker (Multatuli) a été attaché à l'*Indépendance Belge* en qualité de rédacteur, mais qu'à la suite d'un article violent contre Napoléon III celui-ci somma l'*Indépendance Belge* de renvoyer son rédacteur, qui se trouvait être Multatuli. Lors d'une conversation que j'ai eue à Amsterdam, il y a quelques jours, avec Mme Douwes-Dekker, qui publie avec tant de talent les œuvres de feu son mari, celle-ci m'a prié de démentir ce bruit. *Multatuli n'a jamais collaboré à un quotidien étranger* Il avait longtemps bercé le rêve de faire du journalisme à Paris, mais son état de fortune plus que modeste (il logeait dans un grenier et n'avait pas de quoi faire du feu au cœur de l'hiver !) ne le lui permit pas.

Agréez, etc.

Emile van Heurck.

§

Mon cher Vallette,

Quelques personnes désirant s'enquérir exactement des intentions qui nous guideront, mon ami Lugné-Poé et moi, dans l'entente des manifestations dramatiques de « l'Œuvre », dès maintenant annoncées, agréerez-vous pour leur bref exposé cette lettre ?

Nous nous proposâmes deux orientations, parallèles mais bien distinctes. La première est de lutter, de créer des courants d'idées, des controverses, de nous rebeller contre l'inertie de certains esprits, d'ailleurs parfois délicats, de nous servir de notre jeunesse non plus pour excuser des essais, mais pour vivre violemment et passionner avec des œuvres. Et pour cela nous avons résolu de dresser ici, en face de la comédie d'intrigue anémiée et sans portée, le théâtre du maître psychologue des foules, du susciteur d'énergies, du synthétiste de la beauté expressive moderne, d'Henrik Ibsen. Celui-là réalise jusqu'au génie notre visée d'un drame humain où chacun satisfait son enseignement moral ou sa joie d'art, ses idées libertaires ou son goût d'esthésie : et si nous nous réjouissons de convier le public à un chef-d'œuvre de symbolisme comme *Rosmersholm* ou *Solness,* c'est avec une plus grande sollicitation encore que nous nous préparons, en représentant *Un Ennemi du Peuple*, à montrer des hommes libres, à faire crier sur la scène une foule angoissée des questions sociales présentes ; et nous comptons servir ainsi à notre guise et selon notre rôle d'artistes la cause individualiste qui passionne l'élite. Nous ne cherchons point la forfanterie, mais nous n'éviterons pas la lutte, quelque forme qu'elle doive prendre, et nous estimons ne pouvoir mieux relever selon la beauté cette jeunesse dont certains voilent, sous l'étrange reproche qu'ils nous adressent, un regret mal dissimulé.

Voilà, mon cher Vallette, nos *représentations* et leur but. L'orientation seconde ne concerne plus la sociologie, mais l'art seul : et si nous songeons à offrir aux lettrés ce que nous nommons des *spectacles*, c'est, mon Dieu ! que nous voudrions, l'art restant, n'est-ce pas ? notre grande affaire, inventer, donner corps du moins à ce que fit écrire d'excellent, mais sans cohésion, un art scénique de la fiction, de la fantaisie et du rêve. Autant nous lutterons publiquement et sans contrainte pour les évocations sociales d'Ibsen ou d'Hauptmann, autant nous nous divertirons à convier des gens de talent à des essais de notre façon, voire à des visions oubliées d'art ancien, — et ceci sera pour nous amuser entre honnêtes gens, avec ces jeux de délicatesse et de style qui nous plaisent.

Enfin, s'étonnera-t-on de nous voir seulement occupés d'auteurs étrangers ? Ce que je viens de dire touchant les spectacles règle, je crois, la question. Une fois pour toutes, faut-il assurer que nous jouerons résolument « la belle chose » d'où qu'elle vienne, et tout de suite, et avec plaisir ? Que tout drapeau, français ou étranger, nous est indifférent comme un

chiffon, et que nous serrerons les mains qui nous seront tendues ? Nous ne considérons ni les personnes ni les étiquettes, mais tout uniment ce qui est beau, et c'est déjà bien assez lourd.

Ce n'est pas pour fonder un théâtre socialiste, international ou national, pour trafiquer ou faire concurrence que j'ai accepté de travailler avec mes amis Lugné-Poé et Edouard Vuillard. Nous nous manifestons selon notre strict droit d'artistes sous ce simple titre : « l'Œuvre». Nous *la* révélons, quelle qu'elle soit, cette éternelle Attendue, parce que, sans phrases, nous voyons là une façon de devoir, et que c'est encore une de nos meilleures raisons, à nous autres, mon cher Vallette, de nous intéresser à vivre.

Cordialement à vous,

CAMILLE MAUCLAIR.

§

Le siège social de « l'Œuvre » est transféré rue Turgot, nº 23, où devront être adressées dorénavant toutes communications,

§

Vient de paraître au *Mercure de France* : LA FILLE AUX MAINS COUPÉES, fac-similé autographique du manuscrit de l'auteur, cahier de 32 pages gr. in-8º avec titre en typographie (V. aux annonces tirage et prix).

§

Le ruban rouge vient d'échoir à M. J.-K. Huysmans, à qui nous adressons nos meilleurs compliments, avec le regret que notre extraordinairement plate époque n'honore point ses artistes avant ses fonctionnaires. M. Huysmans serait décoré depuis longtemps — et mieux.

§

Deux pièces nouvelles de Gerhart Hauptmann vont être jouées à Berlin l'hiver prochain : au Schauspielhaus (le théâtre de la cour), une féerie : *Das Hannele* (La petite Anne) ; au Théâtre Allemand, une satire : *Der Biberpelz* (La Fourrure de Castor).

§

C'est M. José-Maria de Heredia qui présidera le prochain banquet de la *Plume*, le premier de la saison, qui aura lieu le 14 octobre.

§

M. Camille Mauclair annonce pour paraître prochainement ELEUSIS, *Causeries sur la Cité intérieure*, qu'il vient d'achever. Il travaille à COURONNE DE CLARTÉ, *roman féerique*.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — *Téléphone*

HISTOIRE TRAGIQVE DE LA PRINCESSE PHÉNISSA ✶ EXPLIQVÉE EN QVATRE ÉPISODES ✶ PAR REMY DE GOVRMONT ★

Le prince PHÉBOR.
La princesse PHÉNA.
PHENISSA, fille de Phéna et femme de Phébor.
LE MESSAGER.
LES SUIVANTES.
LA PETITE.
LE PAUVRE.
SOLDATS et VALETS.

Cela se passait autrefois.

PREMIER ÉPISODE

(Phéna est assise au seuil du palais. Ses femmes l'entourent. Quelques-unes causent deux à deux. Les plus jeunes, avec des rires et des cris, jouent à colin-maillard. Une petite, agenouillée sur le coussin où Phéna pose ses pieds, assemble un bouquet de jasmins, d'œillets et de diverses fleurs.)

PHÉNA

Suis-je belle ? Regarde-moi bien.

LA PETITE

Oh ! oui, tout à fait belle.

PHÉNA

Comme quoi ?

LA PETITE

Je ne sais pas, moi. Oh ! oui, comme un verger d'automne, comme les belles pommes rouges et bien mûres qui tombent, qui tombent, et qu'on emporte au pressoir.

PHÉNA

Petite, regarde-moi bien. Suis-je belle ?

LA PETITE

Prenant la main de Phéna et la baisant cordialement.

Oh ! oui, tout à fait belle.

PHÉNA

Belle comme quoi encore ?

LA PETITE

Belle comme tout !

PHÉNA

Que tu es sotte ! Sais-tu à quoi je me compare, moi ? A une louve, à une belle louve aux yeux sanglants, aux dents aiguës et blanches, — oui, à une louve !

LA PETITE

Vous me faites peur !

PHÉNA

Si tu as peur, tais-toi ! Pour qui ces fleurs ?

LA PETITE

Pour Phénissa.

PHÉNA

Donne-les moi.

LA PETITE

Oh ! non, c'est pour Phénissa. D'autres, si vous voulez, toutes les autres, mais celles-là, c'est pour Phénissa.

PHÉNA

Insupportable petite mauvaise tête ! Tiens, va-t'-en, toi et tes fleurs.

(La petite s'éloigne. Au même instant, la trompe du guetteur se fait entendre au haut de la tour : Phéna sursaute, les conversations et les jeux se taisent ; toutes les femmes s'avancent et bientôt crient :)

Le voilà ! Le voilà ! Oh ! comme il court ! Il court comme le vent.

(Phéna se lève, puis se rassied, quand le messager paraît. Deux femmes descendent vers lui, essuient la sueur de son front, lui font boire un cordial, puis l'amènent devant Phéna.)

PHÉNA

Tu les as vus ?

LE MESSAGER

Je les ai vus. Ils ne sont pas loin maintenant, mais les chemins sont mauvais, leurs chevaux sont fatigués et la chaleur les incommode.

PHÉNA

Phénissa doit être bien lasse. Un si long pèlerinage! Des bords du Rhin à Saint-Jacques de Compostelle! Elle doit être pâle, malade, peut-être? Elle doit être devenue laide. Le soleil l'aura hâlée; je la vois, le visage tout couvert de taches de son, la peau brûlée...

LE MESSAGER

Nullement. Elle est fraîche comme la rosée.

PHÉNA

Ah! Et le prince Phébor? Il doit être vaillant comme au premier jour!

LE MESSAGER

Nullement. C'est lui qui est pâle et las; son regard a été un peu triste, mais sa bouche m'a souri.

PHÉNA

Sa bouche doit être amère. Les fruits verts sont amers... Enfin, tu l'as vu et il va revenir. Maintenant, répète-moi ses paroles, les paroles de salutation qu'il m'adresse.

LE MESSAGER

Il n'a rien dit.

PHÉNA

Ah!

LE MESSAGER

Il m'a souri, et voilà tout. Mais Phénissa m'a dit: « Tu baiseras pour moi la main de ma mère. »

PHÉNA

Voici ma main, fille révérentieuse. (*Le Messager s'agenouille et baise la main que lui tend Phéna.*) Qu'on traite le messager comme un favori. Allez, toutes, j'attendrai seule l'arrivée de mes enfants.

LE MESSAGER

Ils seront ici avant le coucher du soleil.

(Les femmes de Phéna s'emparent du messager et amoureusement lui font fête. Elles chantent, en se retirant avec lui:)

Les sirènes
Etaient trois reines,
Chacune a choisi son roi.

Les sirènes
Etaient trois reines,
Choisis ta reine, ô messager !

Les sirènes
Etaient trois reines,
Choisis ta reine, ô messager !
Les sirènes
Etaient trois reines,
O messager, sois notre roi !

PHÉNA

Prince Phébor, sois mon roi ! Sois toujours mon roi, comme jadis ! Jadis ! Quelques semaines ont fait du glorieux passé un jadis... (*Elle se dresse, inquiète.*) Non, je suis bien seule et nul n'a pu m'entendre, nul que lui, peut-être, à travers les champs, les vergers et les prés, à travers les arbres, à travers les rochers, à travers tout l'obstacle que j'érigeai moi-même entre nous deux, — l'autre, elle, Phénissa, ma fille ! Si son oreille, pendant qu'il approche, se tend vers mes paroles ; si sa bouche est amère d'avoir mâché le fruit vert ; si son cœur est las d'un amour trop léger ; s'il n'a pas osé envoyer à cette main qui tremble d'amour et du souvenir des anciennes caresses le baiser du retour, le rêve de l'absent, le signe qui exorcise la largeur des espaces et la lenteur des heures, si ses yeux ont la gaieté un peu triste des yeux qui désirent leur vraie lumière et qui la craignent ; si sa bouche tant amère a souri tout de même, — oui, peut-être qu'il a entendu mon cri, le prince Phébor !

(Un mendiant s'approche, ôte son bonnet, et en bas du perron s'agenouille, humble et accablé, la main tendue.
Mais à mesure que Phéna parle et s'encolère, le Pauvre se redresse.)

PHÉNA

Des pauvres, ici ? Va-t'en aux cuisines, misérable ! Des pauvres, ici, dans la richesse de mon domaine, la robe pouilleuse séparée de ma robe princière par douze marches de marbre, douze, seulement ! Des pauvres ! Il n'y a pas de pauvres. (*A ce moment, le mendiant est debout et il se couvre.*)

Les pauvres insultent à ma domination et à la paix de mon opulence. Je ne veux pas régner sur des pauvres ! Qu'ils crèvent de faim, et hors du cercle de mon regard ! Va-t'en, misérable, tu me fais honte. Tu sais qui je suis, mais sais-tu bien ce que je suis ? Les hommes et les siècles, les éléments et les forces, la nature et les lois travaillent pour moi depuis le commencement du monde et ne travaillent que pour moi. Je suis le résumé de toutes les larmes, de tous les efforts et de tous les cris. Tout converge vers moi, reine et maîtresse des hommes et des choses. Je suis parfaite et rien d'imparfait ne doit vivre sous moi. Les pauvres contredisent mon harmonie, ils sont coupables. Va-t'en crever et que je ne te voie plus ramper, pou, sur la robe de soie et sur la nacre de la peau élue pour les amours royales... Mais, tiens, je suis bonne aujourd'hui, parce que ma joie est en route, je te l'ai dit, va-t'en aux cuisines. C'est l'heure de la pâtée des chiens...

LE PAUVRE

Il s'éloignait. Il s'arrête, se retourne, fixe un instant les yeux sur Phéna, puis s'en va, agitant son bâton et fredonnant :

Quand les rats mangèrent la louve,
La lune fut couleur de sang,
Couleur de sang,
Et les crapauds dansaient en rond,
Dansaient en rond,
Quand les rats mangèrent la louve,
La louve !

PHÉNA

Quel sale pauvre ! Il doit être dangereux... (*A ce moment, la trompe sonne encore au haut de la tour.*) C'est lui, c'est mon Phébor ! (*Elle se lève, agitée, criant* :) Venez ! Venez !

(Les suivantes arrivent, se disant les unes aux autres :)

Les voilà ! Les voilà !

(Toutes portent des fleurs, des couronnes, des chapels de roses, mais c'est la Petite qui tient, très fière, le plus gros bouquet.

En même temps, des hommes d'armes et des valets se rangent au pied du perron, et Phébor paraît, à cheval, tenant en

main la bride d'un autre cheval, houssé de blanc et sellé d'une selle de femme, une sorte de panier.)

PHÉNA

se précipite à la rencontre de Phébor, lui saisit la main qu'elle baise avec passion.

Te voilà donc, ô Phébor! Je défaille de joie. Tu es seul? Tu es donc seul?

PHÉBOR

Il descend de cheval et sagenouille pour porter à ses lèvres le bas de la robe de Phéna. Puis tous deux montent les degrés du perron.

Je n'ai pas perdu votre fille en route, Madame. Je l'aime trop pour cela. Tenez, la voici.

(Paraît Phénissa, menant le Pauvre par la main.)

PHÉNISSA

Je l'ai trouvé près des cuisines, mère, et les chiens aboyaient après lui. Alors je l'ai fait boire et je lui ai donné de quoi vivre un jour. Quelle bénédiction pour mon retour! Je suis contente. (*Au mendiant*:) As-tu assez? Tiens, voilà de l'argent, tiens!... Ah! je n'ai plus rien, tu reviendras. Tu seras mon pauvre, à moi, à moi toute seule, et tous tes frères sont mes frères.

PHÉNA

Elle aime donc toujours les pauvres?

PHÉBOR

Oui, elle aime les pauvres.

(Les suivantes descendent empressées vers Phénissa, en répandant sur les marches des fleurs effeuillées, puis la conduisent à Phéna, qui la baise au front, selon le cérémonial.)

DEUXIÈME ÉPISODE

(Une salle du palais.)

PHÉNA

Eh bien, elle est ta femme?

PHÉBOR

Le rôle d'un mari n'est pas celui d'un gardien de la virginité.

PHÉNA

Elle est ta femme et tu l'aimes.

PHÉBOR

Me l'as-tu donnée pour l'aimer ou pour la haïr ?

PHÉNA

Pourquoi donne-t-on un joujou à un enfant ?

PHÉBOR

Pour qu'il s'amuse avec. C'est ce que j'ai fait. Et le joujou s'est amusé autant que l'enfant. Innocente, mais sans pudeur. Vous ne lui avez donc pas appris la pudeur ?

PHÉNA

Je comptais sur vous.

PHÉBOR

Rien n'est fatigant comme une femme sans pudeur. Vous auriez dû la dresser.

PHÉNA

C'est bien assez de l'avoir mise au monde.

PHÉBOR

Mauvaise mère !

PHÉNA

Mauvais amant !

PHÉBOR

Je ne suis plus votre amant.

PHÉNA

Tu es mon amant — pour l'éternité. Les forts aiment les forts. Les riches aiment les riches. Les princes aiment leurs égaux. Tu ne peux aimer que moi, tant que ton désir sera royal et tant que tu seras Phébor. Les enfants aiment les enfants. Laisse donc Phénissa choisir un page.

PHÉBOR

Quand je serai fatigué.

PHÉNA

Mais c'est à moi que tu dois ta force ! Vous tirez vos flèches sur les mouches, pendant que le cerf vient boire à vos pieds. Phénissa ! Il te faut bien longtemps pour manger deux prunes vertes ! Reviens donc à l'arbre fécond en fruits mûrs et à la femme féconde en plaisirs. La joie d'aimer et de mordre pend à toutes mes branches et le parfum des fleurs s'y mêle à l'odeur des vendanges.

Je suis le luxe d'une éternelle luxure et ma vie est un perpétuel épanouissement. Je te l'ai donnée, elle, pour que tu la manges en intermède, repos au milieu du repas, mais c'est à ma chair que tes dents appartiennent et seul mon sang a le droit d'apaiser ta soif de mâle, et seul il en a le pouvoir !

PHÉBOR

Laisse-moi m'amuser encore un peu !

PHÉNA

Non, tu as joué assez avec ce néant. Tu n'entreras pas plus avant dans l'obscurité de l'avenir et tu n'iras pas semer dans le champ de demain des herbes qui fleuriraient peut-être. Demain ne te fait donc pas horreur que tu en peux supporter l'image et aimer le symbole ? Tu veux donc qu'après t'avoir arraché la langue on boive dans ton verre ? Tu veux léguer tes joies, en les pleurant ? Donne-les, maintenant, en les méprisant. Jette l'agnelle à peine dépucelée au naïf baiser d'un jeune loup et qu'il crève en la dévorant, — mais n'attends pas que, riche de la vie, elle se couche sur ta tombe pour y ouvrir au railleur funèbre la somptuosité de son sexe. Tu ne hais donc plus ceux qui te survivront ?

PHÉBOR

Je les hais. Je veux que tout finisse avec moi, — mais pas encore !

PHÉNA

Non, pas encore. Pas encore ! Tu consens donc à mourir, — comme si je n'avais pas le secret de la vie ?

PHÉBOR

Nul n'a le secret de la vie.

PHÉNA

Les jeunes herbes étouffent leurs mères. Si les jeunes herbes étaient détruites dans leurs graines, ou les graines dans la terre, ou si les jeunes pousses étaient rasées à mesure que pointe leur insolence, — les mères seraient éternelles. Nous sommes les mères, Phébor, et plus que des herbes

hautes et mûres. Nous sommes des êtres volontaires et libres, — et nous pouvons étrangler l'avenir.

PHÉBOR

Etrangler l'avenir !

PHÉNA

Donnons l'exemple à nos pareils.

PHÉBOR

Je ne suis pas prêt.

PHÉNA

Que te manque-t-il ?

PHÉBOR

La puissance d'un motif capable d'exalter mon bras.

PHÉNA

C'est la haine qui te manque ? Je te plains.

PHÉBOR

Ce n'est pas la haine qui me manque, — mais j'ai pitié.

PHÉNA

De toi-même ?

PHÉBOR

De Phénissa.

PHÉNA

Je ne te l'ai pas donnée pour que tu en aies pitié.

PHÉBOR

Pourquoi donc me l'as-tu donnée, — ta fille ?

PHÉNA

Pour que, l'ayant aimée, tu aies le droit de la tuer.

(Elle sort.)

PHÉBOR

La tuer ? Il y a des mots que je n'aime pas. Ils sont trop clairs. Tuer ! Oui, tuer, c'est vivre. On ne peut vivre sans tuer, — et peut-être qu'à force de tuer on gagne la vie. Mon corps et tous mes membres, et mes yeux, et ma bouche, et mes oreilles, c'est du sang qui les a faits, — et je sens qu'en mes veines il me coule une âme de sang, une pensée de sang. A boire ! J'ai soif de toute

l'essence de la vie et de la pourpre de toutes les artères ! Triste vampire, à quoi bon ? Non, mais si c'était vrai qu'en écrasant les petits on fortifie les mères, — qu'en étouffant l'avenir, on éternise le présent ? Peut-être. J'aime à croire cela, car l'avenir me cause une telle horreur qu'il m'empêche de jouir de la bénédiction des choses. L'avenir : que l'indignité d'autrui se roule sur le tapis de mes plaisirs, et savoir monnayée en de sottes mains la gloire de mon égoïsme royal ! Ah ! l'avenir, si on pouvait le tenir et le percer au cœur ou l'étrangler, sans bruit, — pour que Dieu ne s'en aperçoive pas !

(Entre Phénissa.)

L'avenir, la jeunesse, l'enfance, la perpétuité ! L'avenir, — le voilà.

PHÉNISSA

Oui, la voilà !

(Elle court à Phébor, saute sur ses genoux, le caresse, enfantine et amoureuse.)

Vilain, qui m'a laissé dormir si tard ! J'ai les yeux rouges. Baise-les, mes petits yeux. Un — deux ! Encore ! Non ? Je suis fâchée.

PHÉBOR

Phénissa, quel âge as-tu ?

PHÉNISSA

Sot, est-ce que j'ai un âge ? Est-ce que les fleurs ont un âge ? Est-ce que les lys ont un âge ? Ils sont fleuris ou défleuris, voilà tout. Moi, je suis fleurie. Je me sens fraîche comme un lys, parfumée comme un lys. Je suis un lys plein de rosée qui s'ouvre au soleil du matin. Oh ! que je suis donc bien fleurie.

PHÉBOR

Illusion ! Tu n'es qu'une feuille verte.

PHÉNISSA

Jaloux ! Oui, tu as l'air jaloux de ma jeunesse. Pourtant elle est à toi. Toute ma blanche peau est à toi. Oh ! j'ai envie de me mettre nue ! Je t'aime !

(Elle ouvre sa robe et, demi-dévêtue, recule en tendant les bras à Phébor, qui la poursuit jusqu'au fond de la salle.)

Toute nue, toute! Mets-moi toute nue. Le lys n'a d'autre robe que sa beauté.

★

(Elle pousse une petite porte et se sauve en rattachant sa ceinture.)

PHÉBOR

Je me suis encore laissé prendre à l'odeur de la feuille verte. Phénissa! Sa jeunesse est peut-être un cordial. Elle me réconforte comme du vin frais, — elle me réconforte jusqu'à l'ivresse. Ah! mais j'en ai trop bu! Mes jambes fléchissent. Cordial, d'abord; ensuite, corrosif. Mon cerveau bouillonne comme de la craie dans du vinaigre. Tout ce voyage, toute cette fatigue... Moi, j'ai un âge. Quarante ans? Et combien avec? Et beaucoup avec. On ne peut pas savoir Il n'y a pas de calendrier, ici. Phéna les a brûlés, tous, et elle fait chasser les colporteurs... Singulier cordial qui empoisonne ma force!... Les jeunes herbes étouffent leurs mères, — à moins que les mères n'étouffent les jeunes herbes. Ma pareille et ma sœur, Phéna, tu as dit vrai... Mais J'aime! Qui? J'aime Phénissa. Qui? J'aime Phéna. La petite, d'abord? Oui, dans l'incohérence de ma sénilité hâtive. Poison nouveau, qui m'est plus cher que les vieilles habitudes de ma chair. Je t'aime, fillette, — mais pourquoi as-tu ce signe trop jeune sous l'étoffe de ton corsage, ces riens de seins que mon baiser écrase! et qui n'emplissent pas ma main? Et, surtout, cette impudeur d'enfant qui s'amuse, sans jouir, du plaisir donné? L'impudeur, libéralité de ceux qui n'ont rien, générosité de ceux qui promettent... Jolie, oui! jolis yeux, jolis gestes, élégance de la chevrette et fraîcheur de la couleuvre... Des promesses! Phéna donnait. Phéna donnera encore. Phéna doit donner toujours... Et pourquoi pas les deux, celle qui pose sur mes épaules ses pattes d'oiseau et celle qui m'enveloppe d'une chaleur d'ailes; — la génisse et la taurelle; — la fille et la mère!... Non, je

m'épuise à trop vouloir. Il faut choisir, et qui ? sinon ma sœur et ma pareille. Je veux jouir de mes pareils, c'est-à-dire de moi. Ni enfants, ni vieillards, ni pauvres, ni empereurs, ni valets, ni papes, — mais ceux dont l'âme, par son cri, fait vibrer en moi la même corde de viole... Ah ! je m'entendais bien avec Phéna. Nous ne parlions ni d'hier, ni de demain, — ni surtout de demain ? Nous étions l'heure présente qui se suffit à elle-même et qui évolue dans le cercle de la jouissance immédiate, — c'est-à-dire absolue. Demain ? Demain, c'est la faiblesse, c'est le second balbutiement, c'est la mort. Je ne veux pas qu'on me survive. Phéna, tu as caressé l'endroit sensible, tu as chatouillé jusqu'à mes moelles ! Tu as écrit ta pensée sur ma peau, ta pensée et ta volonté, — à l'endroit et à l'envers : que la fille meure, et vivons de sa vie, — nous, les mères.

Nous, les mères ! Il me semble que je suis mâle et femelle, quand j'ai dit : nous, les mères ! Il me semble que je prédomine la vie et que je puis la jeter en pâture à la mort, comme un mauvais esclave. Il me semble que je puis écraser l'œuf éternel, comme un nid d'œufs de fourmis, et que je puis stupéfier la fécondité, fêler les matrices, et d'un de mes regards de haine pétrifier dans son canal le jet hideux du sperme. La Vie ? non. Ma vie. Que rien ne reste de moi que mon inféconde pourriture, — et que rien ne me survive que le désespoir de vivre. Je voudrais abraser la terre et n'y laisser que des chaumes, — tondre le monde comme une brebis. L'avenir, l'herbe qui pousse sous les gerbes, l'herbe qui reverdit sous le foin fauché, le nid qui s'envole, le bourgeon qui se gonfle — avec une épouvantable certitude : mais si on coupe la branche ?

Il faut couper la branche. J'en ai sucé le miel nouveau. Il était doux, il était fort : il était trop fort pour moi. Les sucs jeunes ne valent rien : je couperai la branche.

(Rentre Phénissa. Doucement, après avoir baisé Phébor,

elle s'assied, les mains croisées sur ses genoux, le regard vague.)

PHÉBOR

Oh! ces yeux qui regardent on ne sait où, ces yeux qui semblent voir plus loin que les choses! Phénissa, que regardes-tu?

PHÉNISSA

Rien.

PHÉBOR

Où regardes-tu?

PHÉNISSA

Loin, loin, loin! Vers des années, vers des siècles où toutes les créatures seraient heureuses comme je suis heureuse, où les femmes ne connaîtraient que les sourires et les hommes que les caresses, où les fils des pauvres d'aujourd'hui marcheraient dans la vie tels que des seigneurs, —et où le fouet aurait changé de mains...

PHÉBOR

Charmant cœur!... Mais alors tous les hommes ne seraient pas heureux?

PHÉNISSA

Ceux qui le sont aujourd'hui ne le seront pas demain.

PHÉBOR

Ils seront morts. Tu seras morte.

PHÉNISSA

Je ne mourrai pas. J'ai de la vie, j'ai de l'éternité, là, dans mon ventre.

PHÉBOR

Un coup de faux tranche plus d'un épi.

PHÉNISSA

Un épi est la semence d'un sillon et un sillon est la semence d'un champ. Il y a un épi, il y a un sillon, il y a un champ de blé en moi: voilà pourquoi je suis heureuse.

(A ce moment la trompette sonne au haut de la tour. En même temps entrent Phéna et les femmes de Phéna et de Phénissa.)

PHÉNA

Voici encore vos pauvres! Ils auront appris votre retour.

LA PETITE

Il y en a tant, ils couvrent les avenues et les cours, ils ont l'air joyeux, ils chantent. Les entendez-vous pas?

(Elle va ouvrir la porte. On entend :)

Quand les rats mangèrent la louve,
La lune fut couleur de sang,
Couleur de sang,
Et les crapauds dansaient en rond,
Dansaient en rond,
Quand les rats mangèrent la louve,
La louve!

PHÉNA

Puisqu'ils vous obéissent, allez les chasser !

PHÉNISSA

Ils m'obéissent et ils m'aiment. Je les renverrai quand ils auront mangé et quand ils seront contents.

TROISIÈME ÉPISODE

(La chambre de Phébor, la nuit.)

PHÉBOR

Elle dort et j'ai été tenté. Et déjà je l'étais pendant qu'elle me regardait avec ses yeux de songe, ces yeux qui cherchent la vie dans les au-delà des tombes... Ah ! enfant bonne à étrangler, ferme tes yeux ! Elle les a fermés. Elle dort. — Tantôt, elle me faisait presque peur, avec ses blasphèmes... Colère d'enfant ou d'esclave qui croit que la joie se promène dans les jardins ou sur les routes ! Oui, peut-être, mais ni les enfants, ni les esclaves ne franchiront les murailles du présent, — et ils périront, tels qui sont nés, enfants ou esclaves, car il n'y a rien, il n'y aura jamais rien que le présent et les vivants écraseront à perpétuité les progénitures de l'Idée, ces larves. Nous, maintenant, et après nous le néant, — et tu ne jouiras pas de respirer après moi, ironie !

Délivre-moi de la peur, Phéna ! Délivre-moi du futur, Phéna ! Délivre-moi de la promesse, Phéna !

Donne-moi un fruit mûr, donne-moi une rose épanouie, et coupons le rosier par le pied, — afin d'humilier le printemps.

(Parée pour la nuit, la gorge et les bras nus, les reins ceints d'un voile qui retombe jusqu'à ses pieds, Phéna entre et s'arrête au seuil.)

PHÉBOR

Impérial succube, que me veux-tu? Que viens-tu me demander? Que viens-tu m'offrir?

PHÉNA

Tout le jadis et tout le présent.

PHÉBOR

Ah! Phéna!

(Ils s'avancent l'un vers l'autre et se baisent sur la bouche.)

PHÉBOR

Oh! tu es vraie, toi! Tu es le maintenant et non le demain, l'être et non le peut-être. Tu es l'immobile éternité.

PHÉNA

Je suis la honte du possible.

PHÉBOR

Oui, car tu es vraie Oh! tu es vraie, toi! Là, le front qui domine les rêves morts comme un roi seul debout au-dessus du carnage des vaincus! Là, les nobles cheveux qui ont entravé les jambes du désir et qui l'ont enchaîné dans les étables de la joie! Là, les yeux dont l'ardeur a fondu comme un jet de foudre l'épée du prince futur! Là, les lèvres qui ont bu tout le calice, et la langue qui n'a pas oublié une parcelle de la vie, et les dents qui ont brisé comme un os, pour en arracher la moelle et l'abominable secret, le sceptre d'or du fastueux espoir! Là, le cou qui s'est gonflé de haine et qui a brisé son collier! Là, les épaules assez fortes pour assumer comme un jeu le poids du réel, où succombent les lâches! Là, les bras adorables qui ont captivé l'illusion et les courageuses mains qui lui ont arraché la langue! Là, les divines mamelles, dieux femelles, allégresse de mon humanité, indéniables plaisirs, évidences formelles, trésor de la sensualité animale, négation

du rêve, certitude mamelle, ô beaux fruits, ô réconfort de ma bouche, chaleur de mon sang, fraîcheur de mon front, ô belles fleurs, fleurs ouvertes, parfum vital, roses ! Là, les hanches et les reins, assises du monde, fondations de la vérité ! Là, les genoux qui n'ont jamais plié, les jambes qui n'ont jamais reculé vers la prière, les pieds qui n'ont jamais marché vers l'espérance ! Là, le centre même du monde et la vérité elle-même, la caverne redoutable et sacrée, l'abîme qui n'engendra qu'une fois pour engendrer la mort !

★

PHÉBOR

Vraiment, je la hais, depuis que je t'ai retrouvée.

PHÉNA

Tu as puisé en moi : je suis un puits de haine.

PHÉBOR

Oui, je suis tout ruisselant de haine !

PHÉNA

Ah ! la belle et tragique et somptueuse et douloureuse et consolante nuit où la délivrance fut conçue ! Car j'ai conçu dans tes bras, Phébor ! Un frisson spécial et unique me l'a dit. J'ai conçu, j'en suis sûre, et, en négation des lois de la nature, j'accoucherai quand tu voudras.

PHÉBOR

Mes mains seront le forceps !

PHÉNA

Ah ! donne, que je les baise, ces mains qui vont étrangler l'avenir !

PHÉBOR

Oui, j'étranglerai l'avenir, les possibilités enclоses dans l'espoir, les peut-être qui dorment dans la coquille de l'œuf. Nous assassinerons la Rédemption. Le sommeil ne se réveillera pas. Toute la lumière tombée dans les yeux violets de la jeune amoureuse, nous la dessécherons comme un marais trop noblement pestilentiel pour la délicatesse de notre haine. Nous la dessécherons comme un ruisselet, en la buvant; comme un

fleuve, en la détournant vers l'océan de la nuit par une route sûre, — et nous creuserons ce lit nouveau dans le roc et dans l'imperméable glaise, — et la gloire de demain tombera de l'autre côté du monde !

O joie de tuer la féconde et aimable bête ! O joie d'écraser les innocents scarabées qui grimpent aux feuilles des fougères, — et de respecter les vipères et de s'en faire des bracelets !

Elle n'est rien...

PHÉNA

Qui ?

PHÉBOR

Phénissa.

PHÉNA

Rien ?

PHÉBOR

Non, elle n'est rien, elle est le futur, la beauté de demain, l'amour de demain, la vie de demain !

PHÉNA

La vie de demain ! Tue, tue ! L'oblation de sa vie engraissera la genèse de mes fureurs. Nous l'enterrerons au pied de notre amour, sous les racines du chêne, et des glands nés de cette chair révolue, nous ferons de sacrilèges hosties, d'inimitables pains de réconfort, de puissance, de vie, — et peut-être d'éternité.

PHÉBOR

C'est le philtre qu'il vous fallait.

PHÉNA

Nous serons si forts que les siècles vaincus viendront nous baiser les pieds.

PHÉBOR

Je songe... Je songe... En elle je tue des générations... Comme elles sont nombreuses ! Son fils, aux yeux volontaires et doux, avec un signe à la joue ! Sa fille, aux cheveux blonds tout bouclés, avec une petite bouche rose et un joli sourire ! Le fils de son fils, violent dès son enfance, avec le geste orgueilleux de relever le front ! Le fils de son petit-fils, pensif et les yeux toujours ouverts

vers le mystère, — comme elle !... Que de générations ! Elles sont trop nombreuses : je ne vois plus qu'un champ de têtes blondes et une faux immense et sûre, qui fauche !...

PHÉNA

Que de vies en une seule, et quelle libération ! Toutes ces puissances futures qui nous pressaient de vivre pour vivre à notre place, tous ces désirs obscurs qui comptaient nos heures et guettaient, pour s'y accoupler, le silence et le deuil de notre lit, toutes ces hideuses énergies, toutes ces hypocrites têtes blondes, tu les fauches, Phébor, — ô solide et invincible faucheur ! Va, mon Phébor, ne rêve plus, agis ! Etrangle-la doucement, qu'on ne l'entende pas crier, bien doucement, comme lorsqu'on étouffe une conscience sous le commandement d'un pape !

QUATRIÈME ÉPISODE

(Le soir. — Une salle du palais, éclairée par une faible veilleuse. — Entre Phénissa, les bras pleins de roses.)

PHÉNISSA

Oh ! comme c'est noir, ici ! Comme c'est froid ! Comme c'est vide ! Où sont-ils ? Où est-il, lui ? Il me délaisse, toutes les nuits, et je ne le vois pas de la journée. Il ne m'a pas embrassée une fois, depuis tel soir lointain où mon désir vainquit son ennui... Pourquoi est-il si sombre et si muet ? Le remède ? Il n'a qu'à m'aimer comme je l'aime, — surtout depuis que ses baisers ont fait fleurir ma chair ! Ma jeunesse va s'épanouir, je vais être féconde, je vais donner au monde une vie nouvelle. Il me semble que je suis le premier anneau d'une longue chaîne d'amour, si longue qu'elle enlace les arbres et les montagnes, si longue qu'elle traverse les déserts, les fleuves et les mers, — une longue chaîne d'êtres heureux et fiers ! Je me sens la créatrice d'une race inconnue et formidable, moi, toute petite, moi l'enfant initiée à peine, je me sens devenir la mère d'une

lignée de géants. Sors de moi, fils prédestiné, et, fécond à ton tour, va féconder les matrices qui attendent leur maître ! Je voudrais qu'il fût sorti, je voudrais qu'il fût grand déjà et déjà en toute sa force, car sa mission est lourde : il doit pacifier les hommes. Mais il affligera les cœurs durs et il réjouira les affligés. Fils de la charité, il sera la justice. Ils le savent bien, eux, les miens, ceux que j'ai choisis entre les plus laids et entre les plus affamés, et quand les pauvres me baisent la main, ils regardent mon ventre, et quand ils mangent leur pain, ils pensent à mon fils, l'Avenir ! Oh ! viens, créature de l'universel désir, réalise-toi par moi, et s'il te faut tout mon sang pour vivre, dessèche mes veines !...

Quel bruit ?... Non, rien. Quel silence ! Comme je suis seule ! Je me trouve mal... Quelle tristesse, quelle nuit ! Je me trouve mal... Non, je suis lasse, seulement, mais si lasse qu'il me semble que je tombe, que je roule, que je m'en vais vers un abîme... J'ai cueilli trop de fleurs. Où sont-elles ? Je ne vois plus rien. J'ai cueilli trop de roses... Il me semble qu'on me cueille aussi, comme une rose... Je sens un arrachement...

(Entre le Pauvre).

Qui est là ? Toi ? C'est vrai, je t'ai promis une aumône, je t'ai dit de venir ce soir... mais je ne sais plus...

LE PAUVRE

Viens, Reine, viens ! Ils t'attendent, ils sont là, tous. Ils veulent te voir, ils ont peur, ils ont des pressentiments, ils se disent des choses entre eux... Ils t'emmèneront, viens, tu seras leur Reine, viens ! N'as-tu pas peur, toi aussi ? N'as-tu pas peur de mourir ?

PHÉNISSA

Oui, tout d'un coup j'ai senti cela, j'ai peur, j'ai peur de mourir...

LE PAUVRE

Viens vivre ! Viens réaliser la prophétie ! Ecoute ce qu'a dit la Voix :

« En moi germe la haine des humiliés et j'ai des dents aiguës.

» Je rognerai leur gloire et leur état d'être heureux : la certitude des mâles retombera dans la ténèbre des glabres.

» Le sang illuminera mon étendard blanc. »

Viens réaliser la prophétie.

PHÉNISSA

Oui, va leur dire que je suis leur Reine. Qu'ils viennent me chercher, qu'ils viennent tous !

LE PAUVRE

Tu réaliseras la prophétie : « Le sang illuminera ton étendard blanc ».

PHÉNISSA

Non, pas de sang sur mon étendard, pas de sang sur mes mains ! Je ne suis pas cruelle, — non ! mais j'absous votre cruauté si elle sauve celui que je porte, le prince futur. Va leur dire qu'ils viennent, je suis leur Reine !

(Le Pauvre s'en va.)

Reine des Pauvres, Reine de ceux qui n'existent qu'en puissance et en volonté, Reine de ceux de demain, Reine de la forêt naissante qu'engraissera la pourriture des vieux troncs éventrés, Reine de la jeunesse, de la vie et de l'avenir ! Peuple des misérables, mon cœur faible bat pour ta souffrance avec la force et la majesté d'un océan. Vogue sur l'océan de mon cœur, peuple triste, vogue parmi la tempête vers le continent que rougit la pourpre d'une aube adorable, vogue ! Ta douleur est l'insubmersible radeau que nulle vague n'engloutira jamais, — et d'entre l'écrasement des avalanches d'écume elle resurgit, elle vogue vers l'avenir ! Vogue, peuple des misérables !

Phébor, mon maître, adieu ! Père inconscient du futur, adieu ! Présent qui as fécondé le lendemain, adieu !

Que se passe-t-il en moi ? Quelle est la voix qui parlait en moi ? Où suis-je ? J'ai peur ! Oh ! mes mains tremblent, mes jambes tremblent !...

Il me semble qu'un vent froid passe sur moi... Où suis-je? Ah ! le vent m'emporte, le vent m'emporte dans les espaces.

(Entre Phébor.)

Phébor, soutiens-moi!

PHÉBOR

Il la reçoit dans ses bras et l'étrangle.

Là, là ! Elle est morte bien doucement, comme une perdrix blessée qu'on étouffe... C'est fait... Elle est venue au devant du lacet ... Où vais-je la mettre?... Dans ce coin-là...

(Il la couche, puis la traîne par les cheveux.)

Elle est lourde... Oh! oh ! Son ventre est énorme !... Elle ne mentait pas, elle était grosse. De moi ! Bien, je reprends mon sang, je bois le vin que j'avais versé dans son verre... Des fleurs! Pourquoi toutes ces fleurs? Des roses, des roses, des roses... Ainsi, je viens de la tuer... C'est fait. Quoi? Qu'ai-je fait? Rien. Elle était morte, quand j'ai serré son cou, un peu trop fort... Ce n'est pas moi... Pauvre enfant !

(Il prend des roses et les jette sur elle.)

Elle a remué ! J'ai vu ses doigts se mouvoir comme pour prendre une des roses ...

Son ventre aussi, son ventre s'agite...

Ah! criminel imbécile qui n'a pas su tuer du premier coup !...

(Il arrache de sa gaîne une des épées qui pendent aux murs.)

Lâche qui n'ose pas recommencer!... Lâche qui reste à moitié du crime !... A-t-elle remué vraiment?... Oui, elle remue !...

(Il lui perce le cœur, puis le ventre.)

Ah ! le sang, quel philtre ! La vue du sang m'exalte ! Voilà les roses blanches devenues toutes rouges ! Ah ! les belles roses rouges !

(Des voix, dehors, chantent.)

Les sirènes
Etaient trois reines,
Chacune a choisi son roi.

Les sirènes
Etaient trois reines,
Sois notre reine, ô Messagère !

PHÉBOR

Qui chante en ce moment, en un tel moment, quand l'œuvre vient de s'accomplir, quand la fécondité vient d'être niée, quand le désir gît dans son sang, quand l'avenir vient d'être étranglé, quand le présent triomphe, quand Goliath a égorgé David ? Quelle est cette chanson stupide ? Chante, peuple hideux, la Messagère est morte !

(Entre Phéna.)

PHÉNA

O Phébor, gloire à toi ! honneur à toi ! amour à toi ! Tu as délivré le monde de la tyrannie de l'espoir.

(Entre le Pauvre.)

PHÉNA

Le Pauvre ! Phébor, arrête-le, tiens-le !

(Courant à la porte et criant :)

Le Pauvre a tué Phénissa ! Venez, venez !

(Pendant que Phébor, après une courte lutte, écrase sous son genou le Pauvre que l'épouvante paralyse, entrent les femmes, qui s'empressent en gémissant.)

LES SUIVANTES

O Phénissa ! O Phénissa ! O Phénissa !

LA PETITE

Elle a recueilli toutes les roses et elle les épand sur la morte.

O Phénissa, c'est donc encore à moi de saluer par des fleurs la nouvelle épouse, — ô Phénissa, entrée dans le lit de la mort !

LES SUIVANTES

Dans le lit de la mort, ô Phénissa !

LA PETITE

O Phénissa, qui nous aimais, qui nous baisais si tendrement que tes baisers étaient des gouttes d'élixir !

LES SUIVANTES

Si tendrement, ô Phénissa !

LA PETITE

O Phénissa, qui aimais les malheureux et qui voulais la gloire des pauvres!

LES SUIVANTES

La gloire des pauvres, ô Phénissa !

LA PETITE

O Phénissa, tes humbles filles t'offrent les dernières fleurs, ô Phénissa !

LES SUIVANTES

O Phénissa ! O Phénissa ! O Phénissa !

(Des soldats et des valets entrent en tumulte.)

PHÉNA

Voilà celui qui a tué Phénissa.

LE PAUVRE

Se débattant sous les étreintes.

Non, non, ce n'est pas moi. Voilà...

PHÉBOR

Bâillonnez-le pour l'empêcher de mentir.

Août-Septembre 1893.

REMY DE GOURMONT.

MADRIGAL

L'autre soir, j'écoutais votre rire, Jolie!
Argentine clochette au son triste et charmant,
J'observais votre front hautain qui par moment
Se voilait de mystère et de mélancolie.

Je me disais tout bas : Ses yeux sont des bijoux;
Ses oreilles, ce sont deux mignons coquillages;
Ses mains, frêles esquifs, pour de fréquents voyages
Embarquent des baisers aventureux et fous;

Ses cheveux sont trésors, couleur des diadèmes;
Les gemmes de ses seins tenteraient des voleurs,
Et tout son jeune corps est un verger en fleurs
Où nichent les Désirs et les Frissons suprêmes.

Altesse prisonnière en la magique Tour,
Aux barreaux fins des cils dort son Ame parfaite,
Et, comme si sa chair était toujours en fête,
Elle exhale une odeur de printemps et d'amour.

Elle va se parant d'un heaume d'idéal
Et d'un fier bouclier de grâce et d'harmonie ;
Celui qui l'entrevoit s'implore du génie
Afin de conquérir Son Etre Impérial !

Mars 1893.

GABRIEL RANDON.

ÉTUDES D'ART RELIGIEUX

II

DES CYCLES GERMANIQUES ET SCANDINAVES DANS LA *TÉTRALOGIE* DE RICHARD WAGNER.

Sommaire.

I-II. *Le* Nibelunge-nôt *et les* Eddas ; *leur substance historique; élaborations qui ont fixé ces poèmes.*

III. *Traces de Panthéisme scandinave laissées en Allemagne par le* Nibelunge-nôt *et par les* Eddas.

IV. *Wagner parmi ce Panthéisme ; il en prend, pour les mettre dans son œuvre, les deux grands aspects : Chute et Rédemption. Etude critique de la* Tétralogie *à ce point de vue.*

Psychologie de l'œuvre.

Détail. — Le *Nibelunge-nôt :* Trois séries de chants, de sagas, composent ce poème ; sagas burgundes, avec Gunther ; franques, avec Siegfried ; gothiques, avec Théodoric. Notes sur Gunther, sur Siegfried, sur Théodoric. — Ces Sagas sont recueillies par les Moines ; entre leurs mains, latinisation de l'épopée barbare ; pourquoi. Ce qui, pourtant, subsiste dans le poème : le plus vieux et le plus fort symbole : l'Or.

Les deux *Eddas* : Recension islandaise des *Eddas* : Sœmund, Snorri. Note sur les possibles rédactions antérieures des sagas qui composent les *Eddas* : Skaldes. Les Skaldes sont les conservateurs des éléments mythiques scandinaves défigurés, par le génie latin (je ne dis pas chrétien), dans l'Europe centrale. Les chants héroïques, en circulation, dès le v^e^ siècle, dans l'Europe centrale, se combinent, lorsqu'ils remontent vers la Scandinavie, avec les éléments mythiques restés là, vivaces, et, par ce mélange, ils acquièrent une nouvelle vigueur. Autre rehaut qui s'y vient ajouter : les traditions relatives aux Rois-de-mer. De l'Allemagne vient le fait ; du Nord scandinave, la symbolique.

Rapide aperçu sur le Panthéisme en Allemagne : Moyen-Age et Temps modernes. Palingénésie des croyances scandinaves. Légendaire médiéval. Nains, Koboldes, Nixes, Wassermanns, Ondines, Femmes-Cygnes, Chevaliers errants. Légendes de Lore-Ley et de Kunégonde ; Légende de l'Anneau, etc. Le Panthéisme germanique dans Dürer et Holbein, et depuis, etc. Opinion de Henri Heine. C'est peut-être parmi ce très spécial Panthéisme que les Allemands ont pu prendre cette tournure d'esprit qui a fait dire d'eux (par Wagner lui-même) : « Le Germain aime l'action qui rêve. »

Cette pensée nous apparaît, en quelque sorte, comme l'hygiène de la *Tétralogie*. — Deux grands aspects dans l'en-

semble des Dogmes scandinaves : Chute, Rédemption. Etude de ces deux termes dans les sources et dans Wagner. Wagner a, surtout, donné à l'idée de Rédemption un relief exceptionnel, tout à fait original. — Balder, Dieu-Agneau, agent de la Rédemption dans la théogonie scandinave ; forme très abstraite du dogme de Balder. Pour dramatiser l'idée de Rédemption, Wagner la transpose sur Siegfried : modification très heureuse. En même temps qu'il se prête à synthétiser l'idée de Rédemption, le symbole de Siegfried est l'équivalent de tout un large courant historique : invasions ; renouvellement (historique) du monde, considéré du point de vue du symbole de Siegfried.

Substance psychique de la double idée de Chute et de Rédemption : Wotan. Psychologie du drame de Wagner.

I

Le poème du *Nibelunge-nôt* n'est point l'œuvre de tel ou tel. Tout au plus a-t-on cru pouvoir identifier en Henri d'Ofterdingen, qui aurait vécu au XIII^e^ siècle, le définitif compilateur *des* chants, des lieder qui le composent (1). Cette identité importe peu, d'ailleurs. Quels sont plutôt les événements qui constituent la substance historique de cette épopée ? — Trois groupes de traditions s'y ressortissent à l'activité des trois principales figures du poème : Siegfried, Gunther et Théodoric (sans parler d'Attila). Avec Siegfried, les traditions des Francs-Saliens ; avec Gunther celles des Burgondes ; celles des Goths avec Théodoric.

Il n'y a guère, toutefois, que la tradition burgunde que l'on puisse étudier historiquement. Mais cela suffit, puisque l'événement qu'elle rapporte — la destruction du premier royaume de Bourgogne par les Huns (436) — est capital dans le poème.

Cette constatation est basée sur un passage de la *Chronique* de Prosper Aquitanus, prêtre, au V^e^ siècle, et ami de saint Augustin.

« Eodem tempore Gundicarium Burgundionum regem, inter Gallias habitantem, Ætius bello obtrivit pacemque ei supplicanti dedit, — quâ non diù potitus est siquidem illum Chuni cum populo suo ac stirpe deleverunt. »

Ce Gundicaire — le Gunther des *Nibelungen* —

(1) Vers 1210, selon Lachmann. — Chants, lieder : — Nibelungen *lied*, oder Nibelungen *lieder* ? s'est demandé un érudit allemand, H. Fischer. Lachmann, avant lui, s'était posé la même question et avait dit : *lieder*, chants détachés, rapsodies. Il faut adopter l'opinion de Lachmann.

entra en Gaule au commencement du v^e^ siècle; il s'empara du territoire compris entre le Rhin et les Alpes, et c'est en 436 qu'il périt dans une grande bataille livrée aux Huns sur les bords du Rhin.

Vicissitude fortuite dans ce chaotique drame des Invasions. Mais un souvenir s'en fit, plus tragique que l'événement même, et qui, toujours grandi, aboutit à l'épopée des *Nibelungen* (1). C'est que la bataille des Champs-Catalauniques, la plus grande bataille de toute l'époque des Invasions, vint par là-dessus, et l'impression inouïe qu'elle laissa — cette monstrueuse mêlée de tous les peuples, cette manière de Leipsick fauve et nue — se répandit, par récurrence, sur les événements antérieurs aussi bien que sur ceux qui suivirent, et les rougit du même flamboiement. Ce fut, ensuite, un vaste envol de légendes, de chants — le cycle épique de l'invasion d'Attila ; cycle né dans les rumeurs de la cavalerie hunnique, rythmé du choc des boucliers sur les champs catalauniens, partout épandu... mais qui, peu à peu, se localisa suivant des conditions que, volontiers, essayerions-nous, en passant, de déterminer. Le sujet principal n'est plus, dès lors, l'invasion d'Attila, la chute de l'Empire Romain ; bien que tout craquant du symbole de cette immense catastrophe, le cycle se limite à une des circonstances de cette invasion, à un événement restreint, mais aussi plus vivant peut-être, plus spontanément dramatique, parce qu'il est moins systématique : l'anéantissement du premier royaume de Bourgogne. Et tout le tragique est reporté, accumulé, sur cette circonstance particulière.

Il est certain qu'il existait déjà, avant l'invasion d'Attila en Gaule, une légende sur la mort de Gundicaire. Mais, après Attila, parmi la pleine épouvante du temps, cette légende sanglante se développa à l'infini. Elle fut comme un thème où chacun mit son âme douloureuse. C'est même, sans doute, pour cela, c'est dans cette sensation de chaos, que Prosper Aquitanus, relatant l'événement, force la note, va jusqu'à

(1) Nous verrons bientôt que le poème des *Nibelungen* constitue la première forme de cette tradition, — la première en date. *Les Chants héroïques de l'Edda* jailliront plus tard, sous l'action d'un événement parallèle à celui de la chute de l'Empire Romain et qu'ils exprimeront avec les mêmes symboles. Nous voulons parler des invasions danoises, du démembrement de l'Empire Carlovingien.

écrire que le Roi Burgunde fut exterminé avec son peuple et sa race, « cum populo suo ac stirpe ». Réminiscence, évidemment, réminiscence effarée dans cette oreille latine de quelque abrupt poème, de quelque farouche saga entendue, déjà presque fixée dans la forme des lieder forcenés qui clament, à la fin du *Nibelunge-nôt*, l'entr'égorgement des Huns, des Burgundes et des Amelungen ; mais erreur d'histoire, ou du moins exagération propre à entraîner à une erreur d'histoire (car Aquitanus, personnellement, s'embarrassa fort peu, semble-t-il, de connaître la suite des affaires de Gunther), attendu que Gunther eut pour successeur son fils Gundiok, lequel régna jusqu'en 463, et, en mourant, partagea ses Etats entre ses quatre fils : Chilpéric, Gondemar, Gondebaud et Godégésile. — Gondebaud, ayant déposé ses trois frères, régna seul. La Burgundie, sous lui, serait, semble-t-il, redevenue puissante. — La Loi Gombette, promulguée à Lyon par Gondebaud, et dont maintes dispositions sont empruntées au Code Théodosien, établit, entre autres choses, que les Burgundes laisseront aux vaincus le tiers, au moins, des terres conquises, et elle accorde aux Romains les mêmes droits qu'au peuple vainqueur. Cela implique une grande force. Fait important ; c'est dans cette Loi qu'est consignée la généalogie de la première dynastie burgunde. On y retrouve les noms des rois et princes burgundes chantés dans les *Nibelungen* et dans l'*Edda* : Gibico (1), qui est Giuki, père de Gunther, Gundahar, qui est Gunther, Gislahar et Godomar pour Giselher et Gernôt, frères de Gunther (2).

Or, il est permis d'inférer de cette particularité qu'au moment où les noms des vieux rois et princes de Burgundie figuraient, pour la première fois, dans un code promulgué par un de leurs descendants, les souvenirs, les légendes, les traditions qui leur étaient attachées, bénéficiaient d'une telle lumière, surgissaient augmentées des impressions laissées par tout ce qui s'était accompli depuis. La mort de Gunther, par exemple, ne fut plus une catastrophe fortuite, parmi les ruines du sillage d'Attila ; mais *toute* l'invasion s'épanouit dans ce désastre, toutes les flammes

(1) Guibich, père des Guibichingen, dans le *Crépuscule-des-Dieux*.

(2) Hagene ?

et les écroulements de la dévastation hunnique emplissent ce champ de bataille des bords du Rhin, où tomba le valeureux Gunther.

Ce grand mouvement des invasions, cette rumeur immense de vie barbare aboutissait, partout, aux formes exaltées, apocalyptiques, de sa propre tradition. Devant Basine prédisant à Chilpéric la décadence de la race mérovingienne, on songe à Brunnhild, lorsqu'elle dévoile à Sigurd le sanglant avenir du Héros.

Ce serait, apparemment, du régne de Gondebaud qu'il faudrait dater le cycle *chanté* (non point *écrit*) des sagas burgûndes.

Ces chants, probablement, figuraient au nombre des sagas germaniques que Charlemagne fit recueillir, en si grand nombre. Vraisemblable, parmi cette époque passionnée, au travers de tant de batailles. — Puis des voûtes, du silence ; le vieux cri de guerre des Barbaries évanoui, une grande douleur, une grande victime, une âme désespérée ; un crépuscule tombant sur cet éclat d'épées : Louis-le-Pieux. Il n'aimait guère ces bardits tonitruants qui avaient fait la joie de son père. — Et qui s'improvisa, faute de lui, conservateur de ces âpres légendes ? Nul autre que le clergé monastique, le dur clergé monastique d'alors qui arma Lothaire contre son père. — Par zèle studieux ? Plutôt par une sorte de jouissance que devaient trouver, à fixer ces farouches évocations, tous ces Moines guerriers, de sang germanique, qui souvent avaient pour abbés des princes d'empire, et passaient, sans s'en émouvoir, des cellules du monastère aux tentes du champ de bataille. L'origine des collections bénédictines ? des compilations enfiévrées d'un fatras de vieux poèmes frustes et tonnants. Les sagas burgundes furent, comme tant d'autres, recensées dans les couvents (1).

(1) Waldo, prince-abbé de Reichenau, fit copier douze chants en langue germanique, *Duodecim carmina Theodiscæ linguæ formata*. Des recensions latines furent faites, toujours dans les couvents (surtout en Saxe, semble-t-il), d'autres chants teutoniques de celui, par exemple, dont un poète se servit pour composer la *Klage*, qui est un résumé de la légende des *Nibelungen* ; sans doute, aussi, du chant qui a fourni à l'*Edda* le *Gûbdrunarhvot*, *Gudrune sauvée des eaux*, et qui raconte la mort de Swanhilde, fille de Sigurd et de Gudruna, écartelée sur l'ordre de son époux, le roi goth Airmanarecks (Herma-

Mais avant d'examiner cette phase de la formation du cycle des *Nibelungen*, où les chants qui le composent sont recueillis, recensés — et *remaniés*, verrons-nous, par les Moines — il nous faut dire, vite, quelques mots — peu intéressants — des identifications historiques tentées jusqu'à présent, à l'égard de Siegfried et de Dietrich (Théodoric).

Que n'a-t-on pas combiné pour estampiller d'archéologie Siegfried ! L'*Art de vérifier les dates*, tout entier, a fait nombre de sauts périlleux, sans pouvoir jamais retomber sur cette date chimérique enfouie au fond de la légende ! — On a voulu voir en Siegfried le Sigebert mérovingien. Comme Siegfried, Sigebert vainquit Saxons et Danois. — « Il les dompta par la force, cet homme si beau ! Le roi Liûdger doit en souffrir le dommage, ainsi que son frère Liûdgast, du pays des Sahsens (*Nibelungen*, IV).» Sigebert était Roi d'Austrasie ; or, la capitale du Royaume de Siégfried (selon le poème), Santen, près du Rhin, se trouvait, par conséquent, en Austrasie ; et il est certain, d'autre part, que, même avant les rois mérovingiens, à l'époque où Santen était une colonie romaine, les Francs-Saliens, à la tribu desquels Siegfried aurait appartenu (selon une autre hypothèse), étaient établis déjà dans cette contrée, puisque Julien, leur ayant vainement représenté qu'ils y usurpaient le territoire des empereurs, fut tenu de les en chasser. Outre cet argument, l'on n'a pas manqué d'établir une correspondance entre les querelles de Frédégonde et de Brunehaut et celles de Kriemhilt et de Brunnhild. Comme Sigebert, dans l'Histoire, Siegfried, dans le poème, est victime de ces querelles. Sigebert est assassiné comme il allait s'emparer de Tournay, refuge de son rival Chilpéric. Ainsi Gunther se félicite de la mort de Siegfried, dont la puissance menaçait la sienne. Il est certain que la célèbre rivalité de Frédégonde et de Brunehaut a eu sa légende, laquelle a pu se mêler, après coup, aux

naric). Fulco, archevèque de Reims, édifia de cette légende Charles-le-Simple, à propos de telle circonstance de la vie de ce roi, qui aurait présenté des analogies avec les traditions relatives au roi goth. Ce clergé mi-barbare prenait ses textes de sermons aussi bien dans les vieilles légendes abruptes dont son sang roulait le souvenir que dans les Ecritures mêmes. N'étaient-elles pas un peu pour eux, ces légendes, aussi des *Ecritures* ?

traditions burgundes. Mais ces identifications, même plus étroites, n'en demeureraient pas moins stériles, attendu que jamais on ne pourra vérifier historiquement les rapports de Siegfried avec les Burgundes du temps de Gunther, puisque, à l'époque de Sigebert, Gunther n'existait plus.

Aussi cette fameuse figure gravée (*jadis*,Cf. Montfaucon, la figure actuelle n'est pas authentique) sur le tombeau de Sigebert, à Saint-Médard de Soissons, et qui représente ce roi, *les pieds sur un dragon*. L'on a cru y voir un souvenir du mythe de Siegfried vainqueur de Fafner. La même figure se retrouve dans l'église de Santen, et l'on pourrait certainement, avec un peu de recherche, en indiquer ailleurs d'autres exemplaires. Mais que prouve cela, sinon que ce mythe scandinave du Dragon terrassé, ne heurtant point les idées du Christianisme qui lui-même a son saint Michel vainqueur du Dragon, s'était conservé plus longtemps que les autres mythes, et était devenu comme un symbole de vaillance,de lieutenance divine? Ce symbole, je le retrouve en d'autres personnages, avec qui jamais pourtant on ne songea à identifier Siegfried ; ainsi : le Fléau-*de*-Dieu ; et Théodoric dont le nom signifie : combattant-*de*-Dieu.

Enfin une tradition norwégienne — que, d'ailleurs, l'on ne peut guère prendre plus au sérieux que les hypothèses concernant l'identification du Héros des *Nibelungen* avec Sigebert 1er d'Austrasie (mais deux improbabilités se valent) — viendrait contredire le système ci-dessus rapporté. — En effet, suivant ces dernières données, Siegfried, ou plutôt Sigurd, aurait vécu en Norwège, vers le commencement du IXe siècle, puisque le iarl Ragnar Lodbrog, qui y régnait alors, épousa, en secondes noces, une certaine Astaug (ou Kraka), « qu'il crut, longtemps, la fille d'un simple pêcheur, mais qui avait eu pour père Sigurd Fahnericida et Brynhilda pour mère » (1). Une saga attribue même à Ragnar Lodbrog la victoire sur le Dragon! Il y eut, dans les pays norwégiens, une manière de dynastie de Sigurd (2), etc.

(1) Guillaume de Jumièges. *Historia Northmannorum*, I. C. 5. — Saxo Grammaticus. *Historia Danica*, L. IX. — *Sagan af Ragnari Lopbrock*, C. I. Stockholm, 1737.

(2) Sigurd 1er (1103-1130), Sigurd II (1136-1155), Sigurd III (1162-1163).

Le Siegfried germanique serait cependant antérieur au Sigurd scandinave. Lachmann et W. Grimm en font un chef d'une tribu de Francs-Saliens. Dans les *Nibelungen*, les terres de Siegfried sont, comme on a vu, situées dans le pays qu'occupaient les Francs-Saliens. A quel moment aurait-il vécu parmi eux ? — A une époque très reculée certainement, puisque, aussi haut qu'on remonte, on retrouve Santen comme colonie romaine (*Colonia Trajana*, et aussi *Tricesimæ*). Le récit fait par Ammien Marcellin de la lutte que Julien engagea avec eux, et qui les fit connaître, ne fournit aucun indice sur Siegfried. Si donc Siegfried a vécu parmi les Francs-Saliens, c'est à l'époque héroïque, quasi-fabuleuse, où ces tribus erraient, sans autres annales que les chants de leurs Skaldes, des solitudes du Rhin aux brumeux rivages de la mer du Nord. Dans ces conditions, on ne peut guère plus en savoir historiquement sur le Héros germanique que, par exemple, sur les rois danois de la mythique dynastie skiolidungienne.

Quelques mots sur Théodoric, et nous avons fini ce fastidieux inventaire des données, positivement ou hypothétiquement historiques, incluses dans le poème des *Nibelungen*. Au vrai, nous pourrions arrêter ici même cet exposé, car, en fait, aucune relation n'a jamais existé entre le cycle des *Nibelungen* et l'histoire de Théodoric, lequel est le Diétrich du poème. La catastrophe de Gunther eut lieu en 436, bien avant la naissance de Théodoric (455). — Mais le roi des Ostrogoths étant, après Attila, la plus grande figure du v^e^ siècle, les traditions épiques le concernant se seront invinciblement liées, en dépit de l'écart de date, à celles qui se sont groupées autour de l'invasion d'Attila Il serait assez possible que ces traditions aient pris, dans le poème des *Nibelungen*, la place d'une saga, également gothique, mais bien antérieure : la saga d'Hermanaric (1), qui fut vaincu par les Huns,

(1) Dans l'imagination du temps, ces deux noms : Hermanaric et Théodoric, semblaient s'appeler l'un l'autre ; ils se trouvent réunis (malgré l'énorme écart chronologique : Hermanaric, an 336 —, Théodoric, an 455) dans divers chants barbares, dans le *Chant d'Hildebrand* et d'*Hadubradt*, entr'autres, mentionné, je crois, pour la première fois en France, par J. J. Ampère. « Dans ce chant, dit Ampère, Théodoric, selon la légende et non pas selon l'histoire, avait été forcé de laisser son royaume aux mains d'Hermanaric, qui, à l'insti-

saga dont nul souvenir ne subsista dans la rédaction définitive des *Nibelungen*, mais que l'on retrouve, à deux reprises, dans les *Eddas* (1), lesquelles contiennent comme la matière brute — façonnée et ordonnée (trop bien ordonnée) dans l'épopée germanique. Le souvenir de Théodoric, plus glorieux, aura remplacé celui d'Hermanaric, figure brumeuse de Barbare immémorial, sombrée obscurément, sans éclair de framée, dans l'insondable flot des Huns. — L'exemple de ces substitutions se rencontre dans toutes les épopées naturelles, notamment dans la *Chanson-de-Roland*, où les authentiques Gascons de Roncevaux firent place, en définitive, aux Sarrasins, mieux légendaires.

Voici, maintenant, le moment de silence où tous ces chants épiques, après avoir quelque temps flotté comme une âme solitaire, enfouirent dans l'asile des couvents le triste et fier souvenir des vieilles Barbaries (2). Le retentissement des boucliers se perdit au fond des absides ; le bardit devint cantilène et l'orgue ensevelit l'âpre cri des batailles.

Et pourtant ! elle fut longue à mourir, cette vaste clameur. Ces Moines mêmes, que sentirent-ils, tout d'abord, dans ces chants de jadis, qui les pût captiver ? C'est qu'ils s'y miraient, eux-mêmes, en ces côtés de rudesse et d'impétuosité barbares que la discipline canonique avait mal réprimés en eux. — Cet effrènement, ces sursauts de race, je les retrouve dans la virulence des anciennes excommunications ! La loi d'excommunication est, sans nul doute, d'origine latine ; elle est la forme nouvelle et morale du bannissement romain : ni feu, ni eau. Mais cette loi, pour avoir force, trouva, dans les moyens du clergé, mieux que les juridictions impassiblement systématiques de l'an-

---

gation d'Odoacre, s'en était emparé. Le Héros fugitif avait trouvé asile chez le roi des Huns, Attila. »

(1) Cf. *Gudrune sauvée-des-eaux* et le *Chant* de *Hamdir*.

(2) C'est, très probablement, après Charlemagne, et à son exemple, que les Moines recueillirent les poésies barbares, en même temps que ce groupe de récits qui contiennent tout le légendaire carlovingien : la *Chronique de Turpin* (Roland à Roncevaux), les *Cantilènes héroïques*, le *Chant de Fontenay*, la *Captivité de Louis II à Bénévent* (dissolution de l'Empire Carlovingien), la *Chronique du Moine de Saint-Gall* (Cycle de Charlemagne), la *Chronique de l'Abbaye de Saint-Amand* (invasions northmannes), etc.

cien monde : la fougue aussi du monde nouveau, du Nord purifiant l'Univers.

Les Chants du Nord, tout pleins de cette fougue, n'eussent guère été modifiés par les moines, lorsque ceux-ci les compilèrent, si ce travail ne se fût fait en vertu de certaines fins que nous allons constater. Car si bien des raisons s'accordaient à conserver à ces chants, à travers toutes les vicissitudes, leur style d'authenticité, — des influenees latines, d'autre part, agissant invinciblement, ne tardèrent point à altérer cette physionomie première.

De ces influences latines, voici ce qu'assez judicieusement on pourrait penser, semble-t-il. Charlemagne tente l'unité politique ; son œuvre ne lui survit pas. Mais, lui disparu, les Moines et les Evêques font l'unité religieuse. Benoît d Aniane réforme le monachisme, Hincmar fonde une manière d'Eglise gallicane. En raison de l'affaiblissement de l'activité civile, ou plutôt militaire, croît l'autorité ecclésiastique. Cette tradition romaine, que Charlemagne a renouvelée, c'est le clergé qui en hérite. « Hincmar considère l'Empire de Charlemagne comme le continuateur de l'Empire Romain. Cependant, et bien qu'il fût imbu des avantages de l'unité politique telle que le monde l'avait connue sous Charlemagne, il paraît s'être résigné facilement à la voir disparaître sous les fils de Louis-le-Débonnaire, *comptant que le règne universel de l'Eglise suffirait pour maintenir au moins l'unité idéale de la Société carolingienne* (1). » Et cette unité n'était pas qu'idéale : elle s'attesta foncièrement (2). Or, la conviction que le « règne universel de

(1) Deux travaux allemands sur Hincmar (*Revue des Questions Historiques*).

(2) Partout où l'Eglise eut des biens — propriétés épiscopales, abbayes, prieurés, menses innombrables — l'administration romaine, tout lointainement transposée qu'elle fût, — après le Sénat, le chapitre, après la toge du consul, la chappe de l'abbé — régit de nouveau les hommes. « Une abbaye n'était autre chose que la demeure d'un riche patricien romain, avec les diverses classes d'esclaves et d'ouvriers attachés au service de la propriété et du propriétaire, avec les villes et les villages de leur dépendance. Le Père-abbé était le Maître. Les Moines, comme les affranchis de ce Maître, cultivaient les Sciences, les Lettres et les Arts. L'abbaye de Saint-Riquier possédait la ville de ce nom, treize autres villes, trente villages, un nombre infini de métairies, etc. » (CHATEAUBRIAND.)

l'Eglise » maintiendra l'unité de la Société carolingienne inspire au clergé une sorte d'œuvre de réorganisation latine (1). Car d'où tirer que de la vieille tradition latine, romaine, un concept de domination universelle ?

Certes, c'est ici raisonner bien systématiquement; mais la vie intime, nerveuse — impénétrable, hélas ! à un aussi bref, et, en effet, sèchement systématique examen — se ressentait de ces dispositions générales. Non du peuple, inconscient encore, disséminé, que je dis : vie nerveuse ; mais du clergé, dont les œuvres l'exprimaient, cette vie, dont les occupations la racontaient. Là, elle aboutit à des manières d'être concrètes, à des aspects, à de la forme — à du style.

Le souffle de latinité qui revient du Midi, comme aux plus beaux jours de l'âge gallo-romain, anime savamment cette intime, nerveuse vie monastique, fine et puissante, réorganisée par saint Benoît d'Aniane, par lui préparée à recevoir un tel souffle !

Excepté Jean Scott Erigène, si l'immortel effluve oriental de Sapience ne suscite pas encore de grands théologiens, déjà apparaissent les grands canonistes : Hincmar, Benoît d'Aniane. C'est cet effluve qui caresse l'imaginative du Moine de Saint-Gall, des premiers poètes de la Table-Ronde et du Saint-Graal ; c'est lui qui inspirera Gerbert, et Abbon, et Hucbald, le fondateur de la grande école de Reims, et Bernon, et saint Odon, l'un fondateur, l'autre réformateur de Cluny, etc.

Une chose qui frappe dans les événements de ce temps, c'est ce penchant des hommes à chercher dans les traditions sacrées des analogies avec leurs propres

(1) Voici de bien caractéristiques effets de cette latinisation qui gagne dès lors tout. Lorsque Lothaire, ligué avec Pépin, lutte contre Charles-le-Chauve, pour reconstituer, à son profit, l'héritage de Charlemagne, la tradition romaine, ce sont les hommes de langue latine, les Aquitains, qui l'aident le mieux. Mais ensuite les deux rois s'appuient, au contraire, sur les Saxons, sur les Northmanns, sur les Esclavons, — sur le Nord païen. Alors l'Eglise, brusquement, se déclare pour Charles-le-Chauve ; les Aquitains aussi. Et le fils puiné de Louis-le-Débonnaire sera le défenseur du culte, de l'unité romaine, canonique, contre l'anarchie du Nord ; et c'est alors que Hincmar rêve du plan de Charlemagne réalisé par le clergé, par le Midi, par l'Orient, — Charles-le-Chauve étant l'épée de ce clergé, comme, autrefois, Pépin-le-Bref et Charlemagne furent l'épée du Saint-Siège.

situations. Atterré par la dévastation northmanne, Charles-le-Simple fait souscrire un Concile qui sanctionne un capitulaire qui n'est qu'une paraphrase d'un passage de l'Ecriture : « Nous voyons de nos yeux ce que le prophète a prédit autrefois. Les Etrangers dévoreront votre pays devant vous, etc. ». Plus tard, parmi l'épouvantement de l'An Mil, Henri II, empereur d'Allemagne, se réfugie dans le monastère de Saint-Vanne, s'écriant, avec l'Ecclésiaste : « — Voici le lieu de repos que j'ai choisi et mon habitation aux siècles des siècles! » — Pourquoi cette évocation continuelle, spontanée, sans nul apprêt déclamatoire, inconsciente d'être lyrique, et par qui le Présent se mire si rêveusement dans le Passé? — C'est que l'influence traditionniste du Clergé est devenue immense; et nous avons vu que cette tradition est surtout latine.

Dans ces monastères pleins des nimbes de la Légende Dorée, que pouvait-il advenir des vieux Chants barbares du Nord? Lourds des armes qui conquirent l'Empire Romain, les Héros germaniques entrèrent, eux aussi, dans le rayonnement de cette Légende. Le Moyen-Age put confondre alors Siegfried avec Saint-Victor. Ces frustes apparitions dégagées à peine du remous des migrations barbares, les Moines les vêtirent de tout un anachronique clinquant de chappes, de missels et d'auréolements. Peu s'en fallut, sans doute, que la légende (1) primitive des *Nibelungen* ne tournât totalement à quelque épopée latine du goût de l'*Alexandre Chevalier*. Ce que la latinité chrétienne avait fait pour l'Orient héroïque, elle le pouvait faire pour l'Occident épique. Saint Martin et saint Georges portaient casque et cnémides, non du centurion du IVe siècle que fut, en effet, le premier, mais un casque et des cnémides tout à fait homériques, d'Achille ou d'Hector. Ulysse, retiré à la cour des rois de Castille, richomme autant qu'un Cid, guerroyait contre le Maure, cependant que Hartus, le vieux pendragon celtique des bardes païens, maintenant à la tête des Vingt-Quatre de la Table-Ronde, partait à la Conquête du Saint-Graal.

Dans le *Nibelunge-nôt*, le remaniement n'est pas aussi radical; il y a addition de nuances plutôt que

(1) Je n'emploie pas ce mot au sens monacal : *legenda* (*légendum est*), mais dans l'acception générale.

superposition de faits. Une interpolation très apparente cependant, c'est celle d'un des grands événements du xe siècle, ou plutôt du souvenir de cet événement, abouté là, bon gré mal gré, en plein ve siècle : la conversion des Hongrois au Christianisme, sous leur Duc Geysa. Les Moines jettent tout bonnement à travers le poème l'auteur de cette conversion : l'évêque Pilgerîn de Passau; ils en font l'oncle de Brunnhild. La Walküre nièce d'un évêque! — Si j'avais été à la place des Moines, j'aurais plutôt mentionné saint Anschaire, l'apôtre des Scandinaves au ixe siècle. Ç'eût été plus logique. Mais voilà : toute la Chrétienté en parlait, de cette conversion des Hongrois. Sylvestre II décernait le titre de roi à Etienne-le-Saint, fils de Geysa, et qui achevait l'œuvre commencée par l'évêque Pilgerîn. Comment passer tant de choses sous silence?

Arrivèrent ensuite les Minnesænger, les Troubadours, avec tout le brocart de l'ère du gothique rayonnant. Ils remplacèrent, sur le heaume des héros, les ailes des casques barbares par le cimier de la Chevalerie; ils gonflèrent au-dessus des Hordes les bannières et les oriflammes, et le tourbillonnement des Migrations s'arrangea en belles ordonnances de Tournois. Nous sommes à Worms, sur le Rhin, en plein xiiie siècle, au plus beau moment de cette manière de Renaissance que suscita le zèle artistique de Frédéric II de Hohenstaufen. Du reste, le pittoresque chevaleresque se trouva, çà et là, d'accord avec le vieux poème. Le Moyen-Age n'avait-il pas eu son Siegfried : Richard-Cœur-de-Lion? Je ne crois pas que les Minnesænger aient beaucoup repris aux magnifiques lieder qui chantent, à la fin du poème, le combat des Huns, des Burgundes et des Amelungen. Les anachronismes qui sont du fait des troubadours restent épidermiques. Mais les Moines, eux, sont allés jusqu'au fond et nous auraient presque changé l'âme de l'œuvre, si un grand aspect hiératique, primordial, celui-là même où les créations du génie barbare ont atteint toute l'entournure possible et dont il faut, par conséquent, parler à ce titre, n'avait subsisté, malgré tout, dans le poème : — l'Or.

L'Or, pour les peuples qui envahirent l'Empire, c'était Rome. Même au ixe siècle, alors que les Sarrasins ont pillé le trésor de Saint-Pierre, Rome fascine toujours l'Occident. Partout les Vikings la pensent

voir. Fière, sur un fond d'architectures capitolines, un Pape et un Roi à ses pieds, parmi de voluptueuses pénombres traînant en lourds rideaux d'alcôve, Marozie, comme plus tard Lucrèce Borgia, se profile encore en impératrice. Dans la suite, en plein Moyen-Age, à l'heure la plus sombre de la ruine, lorsqu'il n'y a plus de pape, plus de peuple, lorsque Clément s'en est allé et que Rienzi n'est pas encore venu, lorsque la sauvage féodalité romaine, restée seule, pille et dévaste, tronquant les colonnes antiques et plantant, à la place, d'autres colonnes, de monstrueuses colonnes, barbares comme un pilier lombard : les Colonna, la sanglante famille des Colonna, — alors on peut bien croire le mirage dissipé, dispersé aux cent écroulements dont les Barons se font de difformes châteaux. Et pourtant il continue, indirectement, c'est vrai, par Byzance, héritière de Rome. C'est la fabuleuse fascination de Byzance qui détermine, au fond, la Quatrième Croisade. Mais c'est Rome qu'on pilla dans Byzance, et la conquête « latine » du vieil empire d'Orient fut la suprême lacération au dernier pan de l'immense pourpre des Césars.

Pour suggérer, d'abord, exprimer ensuite symboliquement cette conquête des richesses du monde oriental, les religions du Nord eurent ce mythe d'un demi-dieu s'emparant d'un Trésor, après en avoir tué le détenteur, — Siegfried vainqueur de Fafner ; — mythe, sans aucun doute, antérieur (1) aux invasions bar-

(1) Très probablement, les populations primitives de la Gaule connurent une manière de mythe de l'Or. Le monde gaélique eut sa légende de l'*Or-de-Toulouse*, comme le monde germanique celle du *Rheingold ;* l'une et l'autre issues, sans doute, d'un mythe commun, apporté en Gaule par la branche celtique des invasions indo-germaniques, et, dans le Nord de l'Europe par la branche scandinave. Seulement, la légende de l'*Or-de-Toulouse* a tout un côté historique, fertile en détails précis, lesquels, par l'effet d'un rapprochement assez permis, peuvent jeter une lumière curieuse sur la légende du *Rheingold,* restée, elle, exclusivement mythique. Voici ce que dit Strabon : « Comme la contrée (la contrée des Tectosages, autour de Toulouse) abondait en mines d'or et que les habitants étaient à la fois *très superstitieux* et très frugaux, il s'y était formé des trésors sur différents points. *Les lacs et étangs sacrés surtout offraient des asiles sûrs où l'on jetait l'or et l'argent en lingots.* Lors de la prise de Toulouse par le consul Cœpio (106 av. J.-C.), les trésors jetés dans les étangs sacrés furent pillés. » Ainsi que dans les fables scan-

bares, mais qui de ces événements, de ces fastes, reçut, en quelque sorte, force de vie, d'actualité. Si la transfiguration légendaire des grandes gloires du v^e^ siècle, Attila, Gunther, Théodoric, — fut si rapide, si puissante dans le Nord, c'est qu'il s'y trouva ce mythe, tout prêt à les mouler; mythe qui, par delà même ces figures, semble avoir expressément dominé la première moitié du Moyen-Age : depuis les luttes cupides des dynastes mérovingiens et carlovingiens jusqu'au monstrueux pillage de Constantinople. Quoi d'étonnant que, malgré les Moines, son influence se soit continuée, vivacement, dans les *Nibelungen*? — C'est surtout pour s'emparer de son Trésor que Hagene tue Siegfried. Certes, les causes mythiques du crime de Hagene ne sauraient être indiquées dans le poème. On ne suppose pas qu'en s'appropriant le Trésor, — lequel avait appartenu aux Niflungen, esprits infernaux, — Hagene, *leur descendant*, les venge sur la race qui les asservit, sur les Volsungen, postérité d'Odin, et dont Siegfried est issu. C'est, symboliquement, la revanche des ténèbres sur le jour, le Crépuscule des Dieux. Mais, tel que le donne le *Nibelunge-*

---

dinaves, ce rapt ne porta pas bonheur à son auteur, qui mourut misérablement. La somme des richesses qui furent trouvées dans les lacs sacrés en lingots d'or et d'argent représentait, au dire de Posidonius, une valeur de 15.000 talents (environ 83 millions de francs). Plus tard, devenus possesseurs tranquilles du pays, les Romains vendirent les Etangs sacrés, « et aujourd'hui encore, ajoute Strabon, les acquéreurs y trouvent des lingots d'argent battu, ayant la forme des pierres meulières ». Supposez ces détails reportés sur le *Rheingold* : curieux !

Je trouve d'ailleurs, dans une coutume des anciens Germains, comme les rites destinés à symboliser un Trésor caché dans des lacs ou fleuves sacrés, dans un sanctuaire. Lorsque sont finies les fêtes durant lesquelles la déesse Erda, la Terre-Mère, parcourt l'univers, « alors le char (qui la porta), les voiles qui la couvrirent sont jetés dans un lac solitaire. Des esclaves s'acquittent de cet office, et, aussitôt après, le lac les engloutit. De là une religieuse terreur et une *sainte ignorance* sur cet objet mystérieux *qu'on ne peut voir sans périr* ». (Tacite, *Germanie*.) Et en effet, tous ceux qui touchèrent à cet « objet mystérieux » l'Or, l'opulence de la Terre, la Terre-Mère, Erda. Dans les fables scandinaves, Erda ne veut pas qu'on la voie), tous ceux qui s'en emparèrent, périrent misérablement : Siegfried, Hagene, Attila (Attila, selon la légende), en Occident ; Cœpio, en Orient.

nôt, le récit de l'événement est encore d'une âpreté, d'un tragique mal conciliable avec le ton d'une compilation de Moines ; et des approfondissements de fatalité se devinent, aux sonorités étranges, prolongées, qu'il répand alors. L'acte de Hagene n'est point personnel ; il est la volition du Destin. Cela se vérifie, à la fin du poème, lorsque Hagene paye de sa vie son refus de dire où est caché l'Or. Et il meurt, joyeux, certain que cet Or, enseveli par lui dans le Rhin, ne retombera jamais entre les mains de ses ennemis.

EDMOND BARTHÉLEMY.

(*A suivre.*)

LÉGENDES DE L'AUTORITÉ[1]

THUGATER (2) trayait les vaches de son père, et elle trayait bien, car le lait qu'elle rapportait à la maison fournissait plus de beurre que le lait rapporté par ses frères. Je t'en indiquerai la cause ; et fais bien attention, FANCY, afin de savoir à quoi t'en tenir... si jamais tu dois traire. Au surplus, je te dis cela, non pour t'inciter à traire comme THUGATER, mais pour t'édifier par l'exemple de ses *frères*, qui, à traire moins bien, faisaient mieux. Plus *intelligemment* du moins.

Avant l'arrivée des jeunes paysans au pâturage, oui, longtemps avant, les vaches attendent à la barrière, désireuses d'être débarrassées du lait abondant qu'elles amassent, en réalité, pour leurs veaux. Mais les hommes mangent ces veaux, *parce qu'ils se sentent aptes à cela ;* et alors il y a trop de lait dans les pis.

Or, que se passe-t-il tandis que les vaches aux mufles ahuris attendent à la barrière ? Pendant cette attente, la partie la plus légère du lait, crème, graisse, beurre. remonte, s'éloignant du trayon.

Celui donc qui trait patiemment, jusqu'à la fin, rapporte à la maison un lait gras. Celui qui est pressé laisse la crème.

Et voilà, THUGATER n'avait *nulle* hâte, tandis que ses frères se dépêchaient.

Car ceux-ci prétendaient avoir droit à autre chose que traire les vaches de leur père. Mais *elle* ne pensait guère à ce droit.

— Mon père m'a appris à tirer avec arc et flèches, disait l'un des frères. Je peux vivre de la chasse, et veux parcourir la terre et travailler pour mon propre compte.

(1) De et sur Multatuli. V. *Mercure de France*, livraisons de février, mai, août 1893 (nos 38, 41, 44).

(2) La signification du mot *dochter* — en sanscrit : *thugathêr* — est : trayeuse.(N.de l'A.) — Fille [de quelqu'un] : en hollandais : *dochter ;* en allemand : *Tochter ;* en anglais : *daughter*. (N. du T.)

— Moi,il m'a appris à pêcher, disait un second. Je serais bien sot de toujours traire pour autrui.

— Il m'a montré comment on fait un canot, s'exclamait le troisième. J'abats un arbre, je m'assieds dessus, en pleine eau. Je veux savoir ce qu'il y a de l'autre côté du lac.

— Je voudrais cohabiter avec la blonde GUNE (1), déclarait un quatrième, pour avoir une maison mienne, avec des *thugaters* qui trairont pour moi.

Ainsi chaque frère avait une envie, un désir, une *volonté*. Et ils étaient tellement obsédés de leurs projets qu'ils ne prenaient pas le temps de recueillir la crème, que les vaches très mélancoliquement gardaient, sans profit pour personne.

Mais THUGATER trayait jusqu'à la dernière goutte.

— Père, s'écrièrent enfin les frères, nous *partons !*

— Et qui traira ? demanda le père.

— Mais, THUGATER !

— Et s'il lui prend, à elle aussi, la fantaisie de naviguer, de pêcher, de chasser, de voir le monde ? S'il lui vient à l'idée de cohabiter avec du blond ou du brun pour avoir à elle une maison et tout ce qui s'ensuit ? Je peux me passer de vous, mais pas d'*elle*... car le lait qu'elle rapporte est si gras...

Alors les fils, après réflexion, répondirent :

— Père, *ne lui apprends rien !* Elle continuera alors à traire jusqu'à la fin de ses jours. Ne lui montre pas comment la corde tendue projette la flèche en se détendant : et elle n'aura pas envie de chasser. Laisse-lui ignorer que les poissons avalent un hameçon acéré, quand il est dissimulé dans quelque amorce : et elle ne songera pas à lancer hameçons et filets. Ne lui enseigne pas comment on creuse un arbre sur lequel on peut passer de l'autre côté du lac : alors elle ne se souciera pas de voir la rive opposée. Et ne lui fais jamais savoir comment avec du blond ou du

(1) Gune — femme. (N. de l'A.)

brun elle aurait à elle une maison et tout ce qui s'ensuit. Ne lui fais jamais rien savoir de tout cela, ô père, et elle restera auprès de toi, et le lait de tes vaches sera gras. Mais... laisse partir tes fils, chacun à son gré !

Ainsi parlèrent les fils. Mais le père — qui était un homme fort circonspect — reprit :

— Hé ! qui empêchera qu'elle sache ce que je ne lui apprendrai pas ? Qu'adviendra-t-il lorsqu'elle verra la bleue libellule voguer sur une branche flottante ? Lorsque, par hasard, un fil tendu sur son métier, se détendant soudain, lancera fortement la navette ? Lorsqu'au bord du ruisseau elle observera le poisson qui, voulant, d'une gloutonnerie maladroite, happer un ver frétillant, s'accroche à la tranchante nodosité d'un roseau ? Et enfin lorsqu'elle trouvera le nid que les alouettes se construisent dans le trèfle, au mois de mai ?

De nouveau les fils réfléchirent, puis :

— Cela ne lui révélera rien du tout, père ! Elle est trop bête pour que son savoir lui suggère un désir. *Nous-mêmes* n'aurions rien su, si tu ne nous avais rien dit.

Mais le père répliqua :

— Non, *bête* elle ne l'est pas ! Je crains qu'elle apprenne, d'elle-même, ce que vous autres n'auriez pas su sans moi. Bête, THUGATER ne l'est pas !

Les fils, après une méditation — cette fois plus profonde — dirent :

— Père, dis-lui que *savoir*, *comprendre* et *désirer*... sont péchés pour une fille !

Cette fois, le très prudent père fut satisfait. Il laissa partir ses fils pour la pêche, la chasse, les aventures, le mariage... partout...

Mais il interdit le *savoir*, le *comprendre* et le *désirer* à THUGATER, qui, en sa naïveté, continua à traire jusqu'à la fin.

Et tout cela est resté ainsi, jusqu'à ce jour.

MULTATULI.

Traduit du hollandais par ALEXANDRE COHEN.

SIMPLE GUIDE-ANE

A L'USAGE DES APÉDEUTES QUI DÉSIRENT EXAMINER AVEC FRUIT L'EXPOSITION DES *PORTRAITS DU PROCHAIN SIÈCLE*

A Robert Scheffer.

40. Et là en droit, en mi la vert bruière
Monstré me furent li esprit de grand non,
Et les veoir me fist moult l'ame fiere.

.....49. Ne puis retraire de tous plenierement ;
Tant mes lons themes me presse et atarie,
Que mainte fois au dire a manquement.

L'ENFER, *chant IV.*

Rue Le Peletier, n° 47, chez M. le Barc de Boutteville, amphytrion habituel des luministes, pointillistes et autres artificiers. De nombreux services d'omnibus, restaurants, brandeviniers et manezingues circumvallent cet endroit, dont la porte s'ouvre moyennant une rétribution de cinquante centimes, plus modeste, à coup sûr, que le chevalier Maurice du Plessys, vicomte de Flandre. Les carreaux de la boutique, embrumés de blanc d'Espagne, manifestent, dès le trottoir, qu'il s'effectue là-dedans quelque chose d'insolite. On dirait le nuage moniteur d'apothéoses qui, dans tout ballet confortable, prélimine au divertissement. Toutefois, nous explorons un lieu moral et ce ne sont point des cuisses paradisiaques dont les regards sont enchantés, mais bien quelques proboscides littéraires avec un lot copieux de margoulettes artistiques.

L'excellent poète Roinard, promoteur de la réjouissance, imagina de grouper autour de son icône,

... Velut inter ignes
Luna minores,

les têtes de ses féaux, peintres et rimeurs. D'où l'exposition, rue Le Peletier.

Un trait commun à la plupart des simulacres y manifestés, c'est le goût que font paraître leurs originaux pour le tabac à fumer. Les engins d'estaminet, chiffardes ou *papelitos*, blasonnent inéluctablement ces jeunes messieurs (dont certains passablement faisandés) comme un geste spécifique où leur dandysme est appendu. Le cigare humide, le juteux « rastaquouère » de Pappamoréas, provigna, ce nous paraît, un nombre formidable de petits, combien autrement déchaînés que leur auguste père. S'il en faut juger par l'amas de brûle-gueule représentés chez Boutteville, l'odeur seule du macouba, le parfum de l'herbe à la Reine embaume — telle une cassolette de vomitive dégoutation — le Parnasse des Arts futurs. Ce n'est point le daphné d'Apollo, ni, Çakya-Mouni, ton artichaut mystique, mais le Pétunia dont se couronnent tant d'aimables chefs promis à la notoriété.

Le constat d'une habitude si évidemment punaise n'est pas pour réjouir à demi les appréciateurs de notre belle voyoucratie littéraire, la plus joyeuse, la plus complète, la plus triomphante des voyoucraties, celle auprès de qui la voyoucratie des garçons tripiers n'est que pagnotte, saint-Jean et bière de Mars.

Ajoutons qu'il peut sembler mirifique de rencontrer parmi les gens du vingtième siècle le peintre van Gogh, trépassé depuis longtemps déjà, monsieur de Goncourt, dont la putréfaction n'est un mystère pour quiconque, et le Marseillais Clovis Hugues, qui n'a jamais existé. Pourquoi pas Rameau tout de suite ou bien Jean Aicard, ce parangon des frères putatifs ?

Mais « *le soleil même a des taches* », comme dit Péponet, et nous aurions mauvaise grâce à ne pardonner point cette inadvertance des organisateurs. Du reste, l'antanagogue, *alias* dénigrement, s'accorde mal avec la sainte vertu de Charité dont la robe que nous portons est, si j'ose m'exprimer ainsi, le vivant oriflamme. Cela dit,

passons à l'énumération, en excusant le manque de pointes, quolibets, anataclases, contre-petteries et jeux de mots familiers au sympathique Gauthier-Villars, cette gloire des lettres françaises qui inventa de rédiger en calembours Schumann, Beethoven et Delacroix.

§

Monsieur Alphonse Germain, peintre ordinaire d'Henri Mazel et,comme chacun sait,auteur de *Pour le Beau*, avec une luxuriance qu'il convient de gratuler et ce bon vouloir que ne rebute aucune improvisation (on a, pour vingt-cinq francs, un portrait semblable), interprête, oh! psychiquement, MM. Henri Mazel, Boylesve, Declareuil et Rambosson de l'*Ermitage*, Deschamps de la *Plume*, et Georges Fourest de Limoges.

Henri Mazel, tourné vers *La Fin des Dieux* (en allemand *Gœtterdæmmerung*), tantôt accommode en ronflante prose la musique de Wagner, tantôt, sur le mode grandiloque, unit à Flaubert Chateaubriand ; à moins qu'il ne façonne quelques chantournées figurines de « *Vieux Saxe* » et pousse dans le dernier galant le précieux de son rococo. Un peu vague, son portrait : j'y cherche en vain le méridional enthousiaste, l'infatigable écrivain et le directeur de revue qui sait mieux que personne fabriquer un « article à la Blackwood ». Joseph Declareuil rêve au *Pèlerinage de Shoudi* (encore un *passionate pilgrim*), et moissonne de furtives tubéreuses au jardin clair de ses *Prestiges*. Deschamps complote un « numéro exceptionnel » de la *Plume* à la gloire des *Cornichons Bornibus et de sa Moutarde;* le jeune Ivanhoë, à défaut des Saxonnes vierges aimées de son patron, suborne, en d'implacables vers, les Pucelles Castalides.

Quant à Fourest, ce compatriote laxatif de Pourceaugnac, le plus godiche mais universel plagiaire, une chemise de satinette versicolore (6 francs 95 centimes, chez Boucicaut) le montre

sous l'aspect d'un Lohengrin de Charenton. Ses nuits laborieuses autant que solitaires ont dilaté la pupille et noyé le regard. On sent, malgré tout, dans ce croquis, l'énergie du modèle qui travaille par secousses robustes, et prétend n'arriver qu'à la force du poignet.

Un buste de Jean Carrère, aussi nu qu'il est permis à un buste, intéressera les dames par la vigueur de ses tétons. Nous avions déjà, au Luxembourg, les mamelles de feu Banville, qui, jointes à la calvitie marmoréenne dudit, forment un lot raisonnable d'incongruités parnassiennes. Jean Carrère, magnifié par sa belle conduite aux obsèques de Nuger — ce Tolbiac des aspirants au notariat — rappelle en quelque façon le jeune Sophocle devant Salamine, et copule, non sans héroïsme, le glaive intellectuel aux espadons guerriers. Le plâtre de monsieur Descomps (un joli nom, ma foi !) dévoile sous un aspect triomphant le noble poète de *Ce qui renaît toujours*. A voir ses pectoraux et sa râblure vaste, Jean Carrère ne doit pas être en peine de renaître abondamment. Sacré martyr, puis si largement déculotté, je doute qu'il trouve beaucoup de cruelles, pour ces témoignages d'une vertu que n'épuise aucun tournoi et qui ne redoute pas plus les édredons «*a batalla d'amor*,*campo de pluma*», que les gourdins, chinfreneaux, matraques, fustes, anguillades et autres arguments policiers, qu'embellit encore le souvenir d'Oscar.

Pourquoi M. de Feure s'adonne-t-il au préjugé minoratif du dessin ? Quelques linéaments indiquent dans ses toiles la vague intention de figurer des visages humains, ce qui s'accorde mal avec la simplicité qu'il ambitionne. Le portrait de M. Ribe-Roy en Vélasquez du thermo-cautère se peut cataloguer un beau morceau de confiserie : c'est le triomphe de la glace abricot-pistache, encore que cela fonde par endroits et suppure quelque peu. Je souffre des gants que ce tachiste attribue à Paul Adam et du nez qu'il prête à Ga-

briel Randon. Les jeunes littérateurs n'ont point dans la vie quotidienne un teint d'Apache, non plus que des vêtements d'arc-en-ciel. Quant à soi-même, Henri de Feure se représente, comme il est dit de Moïse, encorné d'andouillers menaçants : « *cornu ejus cornu rhinocerotis* ». Il y a là un effort de modestie considérable. Ce n'est sans doute pas afin de donjuaniser que monsieur de Feure révèle aux gens cet estomirande profil. On voit mal sa tête sur un oreiller : je n'en conseillerais même aucunement la rencontre aux pucelles en gestation d'enfant.

René Ghil, crépu, adolescent et platinotypé, continue à vulgariser le crayon dont furent illustrés, en 1887, les *Ecrits pour l'Art*. En ce temps, Sully-Prudhomme s'intéressait au *Traité du Verbe* et prenait des fiacres pour d'icelui interroger l'auteur. Il n'est Suisse, nègre, Belge ou Limousin qui n'ait retenu l'*Impromptu pour harpes et flûtes*, dont le chant accompagnait l'estampe si judicieusement proposée à notre admiration. C'était une « *orchestration évolutive* » où clapotait l'alexandrin que voici, chargé de traduire en flamingant le *spiccato* des cordes arpégées :

« Tête que mes doigtés en tapotant appellent »

Fourest, connaisseur en doigtés, trouvait cela beau comme du Moréas.

Georges d'Esparbès flamboie en simarre cardinalice et menace du poing les visiteurs. Le Verbe grandiloque et l'œil azurescent, tel, voici bientôt quinze ans. il déclamait force poèmes bibliques dans les sous-sols de l'Avenir. (En ces jours — que lointains ! — le Grand Réformateur de la Chose Romane pissait encore sur les tapis et ne songeait même pas à faire sa première dent). Esparbès semble, depuis, avoir laissé Moïse pour Buonaparte. Mais je me plais à croire qu'il vaticine toujours en des buccins écarlates et par des cuivres redondants. Le vermillon rougeoie naturellement autour de lui comme un drapeau de

magnificence. Voilà, si je l'ose dire, un travestissement indiqué pour l'académicien-malgache Viaud-Roti. Chacun sait, en effet, combien l'ami de mon frère Yves s'affuble volontiers d'oripeaux aphrodisiaques, nonobstant les genoux cagneux et l'épaule biscornue dont Nature le gratifia. La pourpre d'Esparbès lui fournirait, au prochain *veglione* de la comtesse Diane, une de ces entrées auxquelles sont toujours sensibles les maîtresses de maison, et qui plongent dans l'extase sa bonne petite camarade, le chaloupier Léo Témès.

M. Rodenbach, par Raffaëlli, témoigne d'une exquise, véritable et consolante distinction. Quand le Brabançon a des manières, l'ombre d'Orsay pâlit et le spectre de Brummel soupire. Viceversement, quand le muflisme prend sur lui, rien n'est si malotru qu'un monsieur belge — Charles Frémine excepté. Voyez plutôt Jean Casier, surnommé par ses correspondants le Cornichon Eucharistique ! Pourquoi M. Raffaëlli n'a-t-il pas augmenté son envoi d'une pochade — si légère fût-elle ! — d'après notre ami Ajalbert, le grand Concacateur ?

Jules Bois, par Heidebrinck. Ce crayon paraîtra, je le crains, un peu trop simplet aux admirateurs de M. Jules Bois. Laquelle choisir, en effet, dans les contradictoires hypostases du brillant écrivain ? Est-ce le Mage fils de Dieu ? Est-ce l'interviewer des rousses-cagnes profitables au *Courrier Francais ?* Est-ce l'ami des grands de la terre, pour qui le plus jocrisse des La Rochefoucauld ouvre la bourse clef du « *Cœur* » ?

Van Gogh, par lui-même, d'une couleur joyeuse et d'une belle intensité. Ce malheureux garçon, qui ne manquait d'ailleurs ni de talent ni d'intelligence, étant mort presque au début de sa carrière, les nécrophores de l'enthousiasme s'employèrent à gonfler son mérite, comme il advient toujours en pareil cas. Me préservent les Grâces de moquer cette dévotion posthume ! Toutefois, n'estimez-vous point que, s'ils n'avaient quitté le

terrestre vallon, Jules Laforgue, van Gogh et tant d'autres eussent rencontré de si faciles admirateurs ?

M. Alexandre Séon, qui taille dans le plus pur saindoux et coule en beurre fondu l'*Œuvre péladane*, expose un tout petit Sâr coiffé en balai à pot de chambre, juste le nécessaire pour qu'on n'omette pas de citer Joséphin, le pétomane du Mont-Salvat, Joséphin « le Reine Thor » qui ne récuse, parmi les rites de la Sainte-Cène, que le lavement des pieds.

Rachilde, par Guiguet, aussi charmante qu'elle-même, avec son sourire fleuri de malice et de grâce, avec ses longues paupières tombant comme une aile d'oiseau. Et quelle spirituelle façon d'être jolie dans ce vague sourire à la Joconde qui captive et qui retient ! Du même Guiguet, Julien Leclercq, majestueux sous une redingote moderne et des cheveux babyloniens ; Camille Mauclair près de Lugné-Poë, son associé de l'*Œuvre ;* Gauguin par lui-même ; Zuloaga le fils en « première épée » ; Marc Legrand, vigoureusement crayonné par son jeune frère. Paul Masson, qui me qualifie de « venimeux talapoin », s'est fait peindre en juge, estimant, non sans raison, qu'un tel habit congrue à la bouffonnerie. Paul Masson est gai, tout à fait gai, gai comme François d'Assise en qui M. Huysmans rebuffe cette humeur.

Dans les gemmes d'un vitrail signé Toché, Laurent Tailhade, vêtu d'ornements épiscopaux, foule aux pieds le Mufle dracontisome et courbe cet affreux ennemi sous l'étole vengeresse

« Dont par le col prend li mauffez. »

Est-il caprimulge, andriaque, serpent de mer, plus visqueux, horrifique et mal odorant que l'épouvantable philistin ? Et ne sied-il pas d'octroyer quelque louange à qui le matagrabolise persévérément ?

M. Filiger, enlumineur habituel de Gourmont, établit sa pureté dans un médaillon du peintre

Emile Bernard que son propre phantasme concomite, éjaculé sur champ d'or. Paul Alexis, lui-même, n'hésiterait pas un instant à déclarer cette peinture sanctimoniale comme le tonnerre de Dieu. M. Filiger accommode ses fonds à la sépia, ses premiers plans au jus de chique, et demande au pain d'épice la note dominante de ses chairs. L'ensemble est d'une gentillesse médiocre, chaste d'ailleurs comme le rognon de sainte Hildegarde : *cacatum non pictum*. Ces deux ouvrages, triomphe de la terre d'ombre et du néocatholicisme, édifient l'entendement, morigènent comme il sied les muqueuses pécheresses. « *Mais* — dit un fakir à Bababouk — *vous plantez-vous quelquefois des clous dans le cul ?* » J'imagine que, pour voir comme il fait, M. Filiger recourt assidument à cette pratique pieuse, très favorable pour l'intelligence des poètes liturgiques dont on nous a si fort jugulés depuis quelques mois.

Le Roinard d'Anquetin repose de ces lugubres horreurs. C'est un morceau bien peint, dans une gamme un peu sombre, avec une préoccupation évidente des maîtres espagnols, plus près toutefois de Théodule Ribot que de Jusé Ribera. Le tort le plus grave d'Anquetin, c'est d'avoir si peu donné l'impression du poète véritable qu'est l'auteur de *Nos Plaies*. Ce bourgeois mélancolique et fatigué ne manque certes pas d'allure : mais où donc est le violent artiste, le révolté dont les odes saignent et crient d'une si furieuse douleur ! Son couvre-chef à bords plats, l'estimez-vous donc une auréole ? Et pensez-vous que le geste des Prêtres magnifiques voués au culte du Beau se doive jamais travestir d'inélégance et de lourdeur ?

Auguste de Niederhausern n'a pas commis cette lourde faute. Son buste de Verlaine — joyau de l'exposition Boutteville — manifeste le caractère surhumain d'un visage estampé au signe de la Muse. Pour emprunter un dire à Stuart Merrill, « Le buste de notre glorieux Maître plane et s'élève au-dessus des gens qui l'environnent de

toute la hauteur du modèle et du très précieux artiste qui le sculpta ». Les nouveaux poètes auront dans Niederhausern leur David d'Angers.

§

Tandis que l'heure canonique de Vêpres nous arrachait à la contemplation de tant d'illustres faces, un homme-sandwich insinua dans notre besace l'opuscule que voici. Tout porte à croire qu'il émane de M. Fourest, le digitigrade bien connu.

BALLADE CONSOLATIVE

POUR CELUI QUI N'Y FIGURAIT PAS

On ne lit guère au Parc Saint-Maur
L'Œuvre Sidoine Apollinaire,
Ni Fulgence, ni Raban Maur.
Mais, loin du muf' stellionaire,
Moi qui reviens de Saint-Lunaire
Aux fins d'être un peu diverti,
Parmi les auteurs qu'on vénère,
Je veux voir la trogne à Loti.

La jambe faite en cyclamor,
Peint d'un rouge extraordinaire,
Et fameux chez les gars d'Armor
Loti, mignon quadragénaire,
A des brosseurs qu'il rémunère
Et des gabiers d'O'Taïti.
Yann Nibor fourbit son tonnerre
Je veux voir la trogne à Loti.

A Sinaïa comme à Windsor,
Des rois il est le partenaire ;
Bourget n'a pas un tel essor ;
Jean Aicard, esprit congénère,
Chasse les mouches de son aire
Par l'odeur dont il fut loti.
Ainsi qu'un astre sub-lunaire
Je veux voir la trogne à Loti.

ENVOI

Princes d'un lourd dictionnaire,
Les vieilles gens du quai Conti
Célébreront son millénaire :
Je veux voir la trogne à Loti.

DOM JUNIPÉRIEN.

Le 27 septembre 1893.

MARGOT D'ETÉ

(*Suite*[1])

VIII

Ce voyage s'acheva mieux que je ne l'avais pensé. — A la station d'Argentan, il fallut traverser la voie, aller jusqu'à une longue bâtisse, tout aplatie, pleine d'êtres affairés, buvant et mastiquant avec des mines voraces, engloutissant des choses froides, avalant des cafés et des bocks, se disputant la vaisselle, les sièges. On nous servit, sur un bout de table, de vagues côtelettes, un simulacre d'omelette, des légumes à peine mangeables, dans un tintamarre et des bousculades de marché. Il n'y avait à boire que de la bière et du cidre, en des verres malpropres.

— Non ! Non ! ne payez pas ma part, cria Mlle Luce quand j'appelai le garçon !... Quelle gargote ! Si jamais vous m'offrez à déjeuner, je tiens à ce que ça soit meilleur.

Le train hurlait déjà. Des hommes à casquette braillaient en agitant des cloches :

— Les voyageurs pour Flers, la ligne de Caen !... Les voyageurs pour Granville !...

Sur le marchepied du wagon, Mlle Luce s'arrêta, et tout bas :

— Dites !... Ils sont toujours là.

— Qui ?... Les mariés ?...

— Oui !... j'espère qu'ils ont mis le temps à profit.

— Vous pensiez donc qu'ils déménageraient ?

— Je ne sais pas ! A leur place, j'aurais cherché un autre endroit.

— Savoir s'ils sont pressés ?

Me voyant rire, elle demanda :

— Qu'est-ce que vous avez ?... Vous pensez quelque chose de mal... Ai-je dit des paroles qu'il ne fallait pas ? Ne faites pas attention, vous savez...

— Non, ce n'est pas ça... Une idée... un peu folle...

— Ah ! Quoi donc ?

J'hésitais. J'avais une pensée saugrenue, en effet.

(1) V. *Mercure de France*, livraison d'octobre (N° 46).

Le jeune couple ne nous débarrassant point, c'était une façon de tout arranger, de revenir surtout à l'intrigue que j'aurais voulue. Mais je sentais que j'allais jouer gros jeu en la proposant, que je devais procéder avec tact.— Mlle Luce, réinstallée, avait pris son sac de gâteaux, s'était mise à grignoter. Elle se pencha encore et fit :

— C'est égal, ils ont de bonnes têtes, là-bas !... C'est vrai qu'ils ont l'air de ne pas savoir s'y prendre...

Alors, me décidant, — une cigarette allumée en manière de tenue, — espaçant les mots comme pour dire une chose toute simple :

— Eh bien ! vous ne savez pas... Vous qui jouez si parfaitement à la rampe... Ça serait drôle... Vous devriez leur montrer...

Elle se redressa un peu sur la banquette, me regarda longuement, puisant toujours dans son sac de gâteaux ; et hochant la tête :

— Vous n'êtes pas sérieux.

Mais la proposition la captait, l'amusait, je le voyais à ses yeux redevenus brillants de malice grivoise, au plissement mal dissimulé de ses lèvres, entre deux bouchées de petits fours. — Un instant elle songea, puis se rapprochant :

— A propos !... Que vouliez-vous dire tout à l'heure ?

— L'idée folle ?

— Oui !

— C'était ça !

De nouveau elle m'examina, me dévisagea, vicieusement, m'enveloppant d'un regard inquisiteur ; et comme quelqu'un qui s'aperçoit enfin, elle dit, souriant :

— Ah ! Ah !... Vous avez du toupet, vous savez !

— Puisque ce n'est qu'une supercherie.. La chose n'a pas d'importance.

Ses yeux ne me quittaient point ; pensant la décider, je pris sa main, dégantée maintenant, et que je sentis toute chaude entre les miennes.

— Imaginez que cela soit vrai !... Imaginez, par exemple que je vous aime depuis longtemps ; que nous nous soyons rencontrés, comme aujourd'hui, par aventure... Imaginez aussi qu'il vous soit venu pour moi quelque velléité d'affection, — oh, si peu !... Nous avons passé trois heures à de bonnes et intimes causeries... Encore de brèves minutes et nous allons nous quitter... Je vous demande de me laisser votre main,

d'entendre les paroles amies que je dirai pour vous seule... C'est tout...

— Vraiment ?

— Ou à peu près !...

Elle continuait à sourire, indécise.

— Ces jeux-là sont dangereux, mon cher... Mais n'est-ce pas la petite déclaration à laquelle vous vous croyez tenu, que vous m'envoyez sans crier gare ?

— Bast ! serait-ce la première ?

Je lançai cela pour sonder, car la question de mon prédécesseur m'inquiétait toujours, — puis j'attendis un peu. — Elle ne retira pas sa main ; à peine détourna-t-elle la tête vers les deux jeunes gens, qui se tenaient l'un contre l'autre et se parlaient avec des mines entendues. — Enfin elle se leva, ôta son chapeau qu'elle mit dans le filet, et — eut-elle seulement une roseur au front ? — se blottit, pencha la tête sur mon épaule, soupira, les yeux mi-clos, et dit :

— C'est vous qui l'aurez voulu !...

Avec des précautions, je passai le bras sous sa jaquette déboutonnée. Mais elle chuchota :

— Non ! Non ! pas la taille.

— Il faut bien avoir l'air... tout à fait !...

— Oh ! tout à fait...

— Si nous n'avons pas l'air, ça ne prendra pas !...

Elle ne répondit rien, et mon bras resta passé. Je fis :

— Etes-vous bien ainsi ?

— Oui !... Je voudrais dormir... Après déjeuner, quelquefois, je sommeille une heure... Nous avons mangé si vite... Je me sens toute alourdie.

— Qui vous empêche de dormir ?...

— Non !... J'aime mieux que vous me contiez des histoires...

— Comme vous voudrez... Seulement, je suis forcé de parler haut, de temps en temps, pour vous appeler... Marguerite !... C'est Marguerite, n'est-ce pas ?

— Que vient faire Marguerite ?... J'entends que vous me contiez des histoires indifférentes... tout bas... pour avoir l'air, comme vous dites... Et vous savez, si les mariés s'en vont, la comédie cesse...

— Cependant... vous me permettrez bien de vous tutoyer ?...

— Toujours pour avoir l'air !... Je ne vois pas qu'il y ait urgence...

— Il le faut, voyons !

— Songez que c'est... avant !...
— Il y a des privautés !...
— Mais je vous représente une honnête femme, s'il vous plaît !...
— Qui en doute ?... Le tutoiement indique une intimité relative... je ne voulais rien dire de plus... C'est une promesse, si l'on veut... comme d'abandonner ses doigts... On est toujours libre de se reprendre.
— Alors... tutoyez-moi tout haut, pas tout bas !
Je dis encore :
— Donnez-moi la main ?
— Vous savez, ne poussez pas trop les choses... si vous m'embrassez, je crie !
— J'aurais voulu faire rougir la mariée.
— Pourquoi ? J'ai les yeux fermés, je suis tournée vers vous, je ne verrai rien...
— Je vous dirai... Puis vous pencherez la tête et vous regarderez derrière vos cils... Vos cils qui sont très longs forment d'adorables fenêtres !
Elle me pinça fortement, et d'un ton presque fâché :
— Hein !... Avais-je deviné juste ? Si vous recommencez...
— Comme vous interprétez mal... Si je vous dis une phrase aimable, c'est le bénéfice de la situation !
— Voyez-vous ça !... Nous allons nous brouiller sérieusement, tout à l'heure.
Je crus avoir été trop brusque et je laissai passer quelques secondes. Radoucie, elle murmura :
— Enfin !... Si vous y tenez, embrassez-moi... Mais pas les lèvres...
— Les yeux alors ?
— Oui ! les yeux, le front. .
— Le cou ?
— Non, pas dans le cou ; ça me chatouille, et puis...
— Et puis ?
— Rien !... Ne demandez pas trop, voilà...
Il y eut un moment de silence : on n'entendait que le ronronnement de l'express, le tintement grêle d'une sonnerie télégraphique. Les mariés chuchotaient, nous regardant avec des sourires de complicité.
— Est-ce que ça prend ? interrogea Mlle Luce.
— Je le crois !
— C'est vrai ?
Elle étouffa un petit rire, se blottit davantage. Je

l'avais contre moi, presque s'enlaçant, je sentais son souffle tiède et sa douce chaleur de femme, grisante de parfums et de jeunesse ; une envie me prit de la serrer, de l'attirer par quelque chère violence, en dépit de nos conventions et des importuns. — Mais n'allais-je pas tout perdre ? Avec ces filles-là, on ne sait jamais. — J'embrassai seulement ses yeux clos, longuement, lentement. Elle ne remua point, resta les lèvres ouvertes, les dents serrées, toujours souriante; un frisson à peine perceptible lui passa. — L'instant était terrible. A mi-voix, je fis :

— Tu dors, ma petite Margot ?

— Non !... je suis bien.. Ne me dérange pas...

Elle dut sentir quelque pression involontaire de mon bras, car elle ajouta :

— Prenez garde !

Mais le jeune ménage était un bon prétexte. Je la serrai un peu plus, comme pour l'avertir. Dans la contagion de l'exemple, le marié avait pris la petite bonne femme et la baisottait silencieusement. Mlle Luce les regarda, tout égayée :

— Ils se décident, fit-elle... Ce que c'est que de s'entendre... Il fallait les encourager.

— Alors, vous ne m'en voulez pas...

Elle remit sa tête, se rapprocha en soupirant, ironique :

— Continuons... Nous sommes deux fous... Cependant on est bien ainsi...

Se livrait-elle si vite ? Je n'osais trop y croire. Son visage touchait le mien. Ses lèvres étaient si proches que je pouvais les frôler. Je la tenais sur ma poitrine comme j'aurais tenu ma maîtresse. Et vraiment ce mensonge du bonheur me parut un jeu si divin et si cruel que j'enviai les autres, que nous voulions mystifier; que,je crois,des larmes me montèrent de dépit et de colère contre moi-même pour avoir proposé cette sotte parodie, contre la coquette qui s'y prêtait et sans doute allait me rire dans la figure si je ne résistais point et lui laissais voir qu'elle était la plus forte. — Combien de temps nous restâmes à feindre les amoureux, je ne sais trop, n'ayant pas tiré ma montre. Mais de plus en plus sa pose s'abandonnait. Ses cheveux défaits roulèrent en longues torsades noires. Elle semblait assoupie tant sa respiration était égale, rythmique. Comme dans l'inconscience du demi-sommeil, son bras s'étendit, vint m'entourer le cou. Et

j'eus la pensée qu'elle s'amusait de moi autant que des mariés. — Ne m'entendant plus parler, enfin, elle ouvrit les yeux, me regarda, confuse, et doucement se dégagea, s'accouda au capitonnage de la voiture.

— J'ai peut-être dormi ! fit-elle, son mauvais sourire en coin... Je vous demande pardon...

Elle voyait des tas de choses dans mes yeux, je le comprenais, et je ne trouvais pas une parole. Elle prit ma main, la serra; je ne me sentis pas plus de courage pour lui répondre.

— Vous voyez, continua-t-elle... c'est vous qui l'avez demandé... Pourquoi mentir?... Est-ce que je ne sais pas au juste!... Ah ! vous vouliez tenter le diable.

Elle me dévisageait, si moqueuse que je l'aurais battue.

— Nous arrivons à Granville, repris-je... heureusement!... C'est vrai, la tentation était forte et vous êtes une parfaite comédienne. Mais je le savais déjà !

— Oui, je vous vois venir !... Vous vous dites: Quel dommage que nous n'ayons pas été seuls... complètement.

— Puisque ce n'était qu'une plaisanterie ?

— Vous ne répondez pas!... Vous n'êtes plus si aimable depuis un instant...

— Qu'ai-je besoin de répondre ?

— Mais... n'auriez-vous pas à me remercier?

J'eus certainement l'air surpris, car elle se rapprocha dans un grand rire. Ses yeux, cette fois, disaient:

— Je suis une bonne fille, voyez-vous... Je trouve qu'il n'est pas convenable de faire toujours semblant... Allons, mon mari d'une heure, embrassez votre Marguerite... Vous en mourez d'envie, et vous l'avez bien gagné!...

Elle tendit les lèvres et s'échappa, montrant les mariés qui dormaient dans leur coin — mais sérieusement, ceux-là — aux bras l'un de l'autre. — Le train ralentissait sa marche. Nous avions passé les stations intermédiaires sans trop nous en être aperçus. Des maisonnettes, des jardins défilaient à droite et à gauche, puis de longues collines ocreuses, dégringolant en gradins jusqu'à la voie. — Mlle Luce releva rapidement ses cheveux, se passa un peu de poudre, se rajusta, remit son chapeau, sa voilette, avec une petite moue.

— Comme je suis faite !... Sommes-nous loin encore ?...

— Et maintenant, dis-je, reprenant ses mains qu'elle gantait, nous séparons-nous... pour tout à fait ?

— Je ne sais pas !... Vous êtes ambitieux...

— Puisque nous avons fait la paix.

— Nous étions donc fâchés ?

— Non, sans doute...

— Vous me gardiez rancune... Aujourd'hui, vous savez, on m'attend... Granville ne doit pas être immense, et vous n'ignorez pas où je vais... Ainsi, c'est assez dire ! J'ai horreur des promesses...

Le train s'arrêta. Elle descendit, riant et chantonnant, emporta ses paquets, son sac, son ombrelle. Un vieux monsieur, très correct, vint lui offrir le bras, fit enlever son bagage, la plaça dans une voiture. — La pensée de l'autre Margot, Mme Génestan, me revint alors, et je me jugeai bien coupable. Ne devais-je pas aussi réfléchir en route à ce grand problème des éruptions volcaniques ? Margot et la géologie, mâtin, j'en avais fait bon marché ! — J'eus en manière de distraction la tête ahurie des jeunes époux, réveillés et sortis de la voiture. Ils virent Mlle Luce s'éloigner avec le vieux monsieur, moi la saluer gravement et filer par une autre porte ; ils se regardèrent dans une telle stupéfaction qu'ils laissèrent rouler leurs provisions jusque sous les pieds des hommes qui voituraient leurs malles.

IX

Je vais organiser ma vie, attendre les Génestan.

Granville, dès les premiers jours, m'assomme. Je trouve que c'est un sale trou et qu'on y respire un spleen bien provincial.

Par désœuvrement, je visite le port ; il y a cinq navires et trois mètres de vase à contre-marée. Je visite la ville haute et la ville basse, les rues et les ruelles, le cap Lihou, les points désignés aux touristes ; en deux promenades, je sais l'endroit comme ma poche.

La distinction entre la ville haute et la ville basse est essentielle. La ville haute, vieille cité fortifiée, sera fort du goût de mon ami l'archéologue. Une ceinture de remparts, plantés sur le roc vif, la soutient et la tasse sur un plateau de falaise ; des maisons de granit, arc-boutées, pressées dos à dos, dépassent

les parapets, montent et s'échafaudent en un désordre assez pittoresque. Au bout de la ville, une église romane, Notre-Dame-de-Lihou, massacrée par les restaurations ; un terre-plein balayé par les vents, avec des casernes, un champ de manœuvre ; et les terres déboulent à pic dans la mer, accumulant un fouillis de rochers pour le cinquième acte d'un mélo romantique.

On comprend facilement dès lors que l'orgueil de la population ne soit point là. Cette ville haute est un coin démodé, une antiquaille méprisable. Les gens y sont silencieux et humbles ; quand on passe, des bonnes femmes se mettent aux fenêtres, à la fois curieuses et troublées. Les chats et les chiens sommeillent ou vaguent par les rues sans qu'on les dérange. S'il n'y avait le va-et-vient des militaires, traversant de la porte fortifiée à la grille de la caserne, le vieux Granville ne verrait pas circuler dix humains chaque jour.

En bas, par exemple, c'est l'animation de la ville neuve ; les choses ont un air municipal très moderne, bien que tout soit vilain, petiot, mal bâti et puant. — Il y a deux grandes voies, des boutiques, un beuglant qui sert aussi de théâtre ; enfin le cours — à Tarascon, on dirait le « Course » — où le Tout-Granville vient écouter la musique du régiment, le Dimanche, — chacun avec son pliant pour ne point payer la location d'une chaise.

Le «Course » est devenu, de ce fait, le point central. Des hôtels y sont établis pour les voyageurs, une station de carrioles, un vague établissement de bains, soit les manifestations habituelles de la civilisation. En semaine, s'y tient le marché ; sur un côté, bordé par la minuscule rivière locale — le Boscq, dont les eaux troubles, maintenues par les portes d'une écluse, s'échappent en ronflant et s'engouffrent sous un petit pont — les femmes lavent leur linge et les rouliers baignent leurs chevaux. — Contre le pont, une sorte de cahute sert de poste de police.

Lorsqu'on a vu cela, et de petites ruelles infectes, et la plage — une cuvette, — et le casino — une baraque en planches,— on connait Granville.

Pourtant les Granvillais sont curieux. Population d'êtres amphibies, à demi paysans et à demi pêcheurs, un peu Bretons et un peu Normands, les Granvillais disparaissent une bonne moitié de l'année pour courir

sus à la morue qui pèlerine vers les bancs de Terre-Neuve. Pour ceux qui restent, et surtout les femmes, le Parisien représente l'industrie d'été ; le Parisien est bon à pressurer et à tondre ; c'est le pain bénit, la manne qu'envoie le Seigneur,— l'Eternel dans sa Divine Providence. — Cette tendance à l'exploitation, assez habituelle dans les stations balnéaires et thermales, est ici exagérée encore par la rapacité normande. Dès la gare, vous êtes entouré, sollicité, tiraillé, assourdi par de braves commères en tablier et en coiffe, qui veulent vous loger, vous blanchir, vous nourrir, et — a priori — s'emparent de votre bagage, véhiculent les colis et, s'invectivant l'une l'autre dans le catéchisme poissard, commandent aux hommes de peine d'emporter chez elles. Il s'agit de louer tout de suite, pour la saison, une chambre ou deux dont elles disposent, et autant que possible très cher.

Alors commence la promenade par les petites rues. Du dehors, les maisons de Granville, souvent en granit, ont un air de propreté qui trompe. La ruelle est boueuse, emplie de détritus, de débris de mangeailles, d'ordures pas enlevées qui croupissent dans le ruisseau ; néanmoins la bâtisse semble tenue ; les fenêtres ont de doubles rideaux blancs ; il y a des fleurs sur les consoles. Vous montez par un escalier de bois et d'âcres odeurs vous serrent la gorge ; on entend des criailleries de moutards; les pièces sont obscures et empoisonnent le remugle ; d'une chambre à une chambre on s'entend parler, tant les murs sont de papier et de crachats ; au-dessus de vous, les planchers ploient et résonnent sous le pas des locataires. — En somme, il est quasiment impossible d'être chez soi. — Mais les Granvillais ne tiennent point à vous procurer cette satisfaction de détail. Ils trouvent bizarre, et scandaleux même, que vous prétendiez occuper un logis en toute propriété ; ils se réservent un droit de contrôle ; si vous traitez pour vous seul et que vous couchiez à deux dans la chambre, ils se fâchent, crient comme des perdus et demandent une indemnité.

La location d'une ou deux pièces convenables devient, dans ces conditions, une affaire difficile. Les hommes étant absents ou ne daignant point se montrer, il faut chicaner avec les femmes, plus âpres au gain, plus retorses s'il est possible, et les négociations s'éternisent. Elles disputent pour vingt sous avec une opiniâtreté de Bédouins, vous laissent partir, vous ra-

mènent, se lamentent les poings sur les hanches, et ne concluent qu'en gémissant et parce que vous avez le bon esprit de vous entêter. — Ce petit tableau de mœurs a son charme ; mais je sais, pour ma part, le nombre d'escaliers que je gravis depuis trois jours dans les jupes des commères. — Je tiens à un endroit propre, pour recevoir Margot — et peut-être les deux Margot — mais au demeurant je ne suis pas pressé. Je les laisse me montrer la rue d'Étoupefour, un boyau en manche de veste plein d'un tintamarre de chaudronniers, de marmaille vermineuse et tartinée de crasse, bordé de cahutes branlantes d'où s'échappent des relents suris ; la rue des Jardins, — une allée si étroite qu'on n'y passe guère deux de front ; la rue Saintonge, la rue Le Campion, la rue du Pont, la rue des Juifs... Par là, c'est le beau quartier ; on revient au Casino, aux bains, et les logeuses, croyant couver une mine d'or, demandent plus cher qu'on n'oserait avenue de l'Opéra.

A la fin, je découvre sur l'autre rive du Boscq un second étage donnant sur le « Course », avec deux chambres décentes, en encoignure, et, après le colloque obligé, je m'installe. — J'ai bien sous les fenêtres le tapage des laveuses, le tohu-bohu du marché, les odeurs de la rivière ; c'est supportable. Je suis à deux pas du Casino, à cinq minutes de la gare et à cinq minutes du port ; je puis admirer le beau monde circulant autour de la musique, le dimanche ; à Granville, on ne peut, non plus, trop demander !...

X

Mlle Luce doit jouer au Casino, elle est engagée, paraît-il, pour deux mois ; des affiches l'annoncent «prochainement» avec quelques autres «des théâtres de Paris ». — Granville est une plage très cotée, une « station mondaine », toujours selon les affiches, et pour que les baigneurs puissent s'illusionner, croire encore poursuivre dans le luxe les voluptés folles de la capitale, on va leur servir la comédie cinq fois la semaine : un petit acte ou deux, un intermède, des morceaux de musique : comme au Boulevard, quoi ! — Ils prendront leur chope, « voyez terrasse », fumeront leur cigare, et si le cœur leur en dit entreront au vaudeville ; s'ils viennent de bonne heure, ils profiteront du concert : — morceaux choisis, spectacle de

famille. — Les messieurs feront de l'œil aux petites femmes, sur la scène ou dans la salle ; de bons jeunes gens poseront les idiots pour plaire aux actrices, et en fin de compte épouseront quelque bécasse rencontrée sur le sable. — Le « théâtre », comme on le voit, est indispensable. Les abonnés n'ont peut-être pas l'absolue conviction de retrouver le milieu parisien lorsqu'ils pénètrent dans la « salle des fêtes », mais l'atmosphère cabotine leur fait plaisir ; ils sont de bonne volonté ; ils pardonnent beaucoup de choses quand on leur sert copieuse leur distraction favorite. Aller « à la mer », et ne point « passer la soirée » au Casino, n'importe quel gérant vous le dira, c'est vivre à l'écart du monde. — Quand on commence tard les représentations, ainsi que cette année, on voit des personnes d'apparence raisonnable s'inquiéter sérieusement, donner les signes non équivoques d'une impatience fébrile. Tout le jour, le bureau de M. l'administrateur est assiégé ; les uns veulent savoir : qu'est-ce qu'on jouera ? est-ce que la troupe est nombreuse ? — d'autres, plus indiscrets : si les comédiennes sont jolies, dans combien de temps, à quelle heure elles arrivent ; le chœur est unanime à réclamer « la toile » comme l'avènement de la toute jouissance, et M. l'administrateur, quinze fois de suite, est tenu de se lever — poliment — d'écarter les bras pour affirmer qu'il ignore, et de répéter la même phrase à sa clientèle :

— Nous attendons nos artistes !... Nous les attendons maintenant d'une minute à l'autre.

A Granville, « d'une minute à l'autre » est une façon de parler, car il y a juste deux trains venant de Paris dans les vingt-quatre heures ; mais la formule est invariable.

D'ailleurs, si j'estime excessif l'empressement des habitués devant les gaudrioles inscrites au programme, je partage jusqu'à un certain point leur irritation. — J'ai passé huit jours déjà sur la plage, rôdant, guignant, et Mlle Luce ne m'apparaît point. Elle devançait l'heure, et le vieux monsieur de la gare a dû la séquestrer ; il la garde pour lui seul en attendant les cérémonies aux chandelles, et — voyez comme on s'enflamme vite! — j'en éprouve un certain désappointement. Elle me trotte par la tête, cette toquée ; j'ai la hantise de ses paroles malicieuses, de son profil joli, de ses mines futées ; je ne dis point que j'en suis

amoureux, c'est un mot bête ; elle me paraît surtout diablement perverse, et je la souhaite telle ; je voudrais profiter d'une lubie ; en la guettant, je me trouve si désheuré que je n'ai pas encore fait une seule excursion géologique, et sérieusement, au moment où je parle, si j'avais à choisir définitivement entre les deux Margot, je ne sais plus laquelle je désignerais.

Mme Génestan, certes, me plaît toujours, elle a l'avantage des vieilles et chères habitudes, de la chose convenue, réglée, de la possession tranquille; mais l'autre c'est la nouveauté, le caprice, l'imprévu, la joie et le roman d'un jour. Au fond, je sais que pour mon bonheur je dois préférer Margot l'ancienne; pourtant, qu'il faut peu de chose, mon Dieu, pour nous mettre en péril ! Que nous sommes girouettes, enfin ! — L'occasion, tout dépend de l'occasion !

Avec l'esprit positif dont je me flatte, j'espère bien influer sur les circonstances, préparer le scénario, éviter une rencontre et bénéficier de la double aventure. Après tout, le jeu n'est pas sorcier ; il suffit de précipiter les épousailles, d'agir ensuite avec un peu d'adresse. Même, si je n'avais en perspective l'arrivée sous quatre jours des Génestan — Marguerite me l'écrit ce matin — je ne serais point en peine ; je me laisserais vivre comme les autres, béatement, dans l'espérance du quart d'heure favorable — La disparition actuelle de Mlle Luce ne me gêne qu'à cause de Marguerite, de Marguerite qui sera là, m'espionnant dès la semaine prochaine. — Au bon moment, je suis capable de la brusquer, de rompre si elle se fâche et de nous causer à tous deux une peine infinie.

En attendant, la saison est « en train », comme ils disent ; il y a un orchestre de sept musiciens, jouant l'après-midi de trois à cinq ; les femmes viennent étaler leurs toilettes au bon soleil de la grève ; tous les matins de nouvelles cohues débarquent ; chaque train amène des familles au grand complet, depuis l'aïeul jusqu'au poupon de six mois, et à l'instant du bain des moutards descendent sans façon se tremper dans la mer. Des cabines à l'eau, c'est une continuelle promenade de fillettes maigres et de grosses dames, de papas bedonnants et de duègnes caricaturales. Des gens vous arrivent dans les jambes, ruisselants ; d'autres vous bousculent pour courir plus vite vers les radeaux, clapoter. — Avec le flux, on a encore le spectacle de quelques jeunes dames, nu-cou, nu-

jambes, nu-bras, à peine protégées par un peignoir, qui traversent en sandales de la rue à la plage, et « dévorent l'espace » pour faire leur petit plongeon.

C'est que la plage, ici, n'est pas une étendue de sable avec une perspective architecturale de Casino comme un pâté sur un plat. On y accède par une coupure de la falaise, dite *la tranchée aux Anglais*. La muraille des roches semble avoir été poussée du large, déplacée par la main puissante de la Nature, et s'être fendue, cassée, séparée, laissant ainsi un passage entre deux élévations de pierre. Derrière les rochers, en contre-bas, s'étend la ville neuve, protégée des vents et des marées. Devant, s'étale la grève. Quand on arrive, c'est l'aspect d'un décor de guignol, deux coulisses de montagnes, la mer comme toile de fond.

Afin de gâter le décor, on s'est même dépêché de construire une passerelle, une hideuse passerelle de fer, dirait M. Génestan qui se pique de juger en artiste, aux grimaces géométriques, et les promeneurs peuvent aller d'une montagne à l'autre en toute commodité.

Mais il résulte de ces dispositions naturelles de l'endroit que les baigneuses logées dans les premières rues se rendent directement à l'eau; elles mettent chez elles les toilettes d'usage, se précipitent vers « l'onde salée », puis reviennent grelottant. Elles économisent le prix d'une cabine et fournissent aux oisifs un petit tableau plein d'intérêt. On fait la haie sur le passage ; des officiers de la garnison, quelques abonnés s'attardent en causeries pour ne rien perdre de ce défilé d'un vaudeville à tiroirs ; les cinq gommeux traditionnels de toute petite ville, les trois journalistes rivaux (*Phare de Granville*, *Echo du Littoral*, *Cloche Granvillaise*) se tiennent en permanence devant une absinthe, des bocks, à la terrasse du Casino, des deux hôtels riverains ; et c'est à qui essuiera son pince-nez, frisera ses moustaches, tirera ses manchettes en donnant du coude dans l'estomac du voisin, montrera d'un œil égrillard des blanches épaules ou des seins judicieusement soulevés par la course, un ballonnement de commère ou les vessies dont s'affuble en son inexpérience une dadette au long nez, regrettablement plate....

XI

Encore trois jours ; pas de Génestan, mais aussi toujours pas de Mlle Luce. — L'ayant vainement, et naïvement, je crois, cherchée aux abords de tous les hôtels, ayant espionné par tous les quartiers, j'en suis décidément réduit à faire faction près du Casino, à questionner, moi aussi, les quatre employés et M. l'Administrateur ; je prends une humeur de vieille fille à ce métier absurde ; j'ai conscience de promener le personnage bouffon du soupirant ; on me regarde dans cette boutique avec des sourires qui me déplaisent ; j'ai beau essayer de me distraire, de « passer le temps » comme autrui en regardant les petites femmes sortir du bain, transies à pincer des fluxions de poitrine et mouillant si bien leurs formes qu'on les croirait en maillot, je me produis l'effet d'un imbécile.

— Nous attendons nos artistes d'une minute à l'autre, monsieur, d'une minute à l'autre ! Nous commençons dans quarante-huit heures... Ainsi nos artistes ne peuvent tarder...

Je finis par arguer d'une affection fraternelle pour expliquer mon insistance, mais c'est un bien vieux truc ; M. l'Administrateur-Gérant garde sa grimace de malin connaisseur et visiblement n'est point dupe.

Hier, tout de même, je me suis décidé au voyage des îles Chausey, en rade, pour changer un brin les pensées. Il ventait frais ; le bateau-pêcheur qui me portait dansait comme un bouchon, et j'ai été malade ; je suis revenu avec des échantillons de granit, du poisson et des algues plein mes poches ; j'ai pris des notes sur « ces formations », vu des blocs remarquables et quelques cabanes. — Mais voilà qu'aujourd'hui, après déjeuner, M. l'Administrateur-Gérant, au lieu de sa phrase habituelle, me crie d'une voix terrible :

— Eh bien ! monsieur !... Vous l'avez vue ?... Elle a résilié, monsieur ! Elle a résilié !... Ah ! ça lui coûtera cher ! Elle paiera le dédit !... Elle nous met dans l'embarras, monsieur !... je ne sais plus ce que je vais devenir à présent !... Ces choses-là ne sont pas correctes...

Il me tourne le dos, agitant des paperasses, et je n'ai pas envie de lui courir après ; si nous ne connaissions l'incident minime qui cause un tel émoi, sa figure de catastrophe ferait croire que le globe, dans

un instant, va s'exiler aux confins du système solaire.

— Vous l'avez vue ?... C'est le retour de l'enfant prodigue, mon Dieu !... Il s'agit bien de consoler M. l'Administrateur !...

J'avale mon café d'un coup, avec un petit « toc-toc » insolite dans la poitrine, qui me fait ma foi plaisir, et, après deux minutes de marche sur la plage, j'aperçois l'ombrelle étalée, le grand chapeau de paille beige. Margot est assise sur un pliant, un autre pliant à côté d'elle, où s'empilent des livres frais publiés. — Elle m'accueille de l'air le plus naturel :

— Comme vous venez tard ! Il y a une heure que je vous attends... je vous croyais retourné à Paris !...

Puis sans me laisser répondre :

— Vous savez, je ne joue pas ?.. Ils peuvent aller se faire lanlaire... Mais vous ne me dites pas seulement bonjour, est-ce parce que j'ai résilié ?... Vous croyez que c'est amusant de s'exhiber dans leur guérite...

Elle me donne une grande envie de rire, si convaincue tout à coup et si furieuse.

— Ne vous fâchez pas, dis-je en prenant la main qu'elle me tend, je parlerai comme vous !...

Et nous voici nous esclaffant tous deux, moi sans trop savoir de quoi, si ce n'est de sa mine cocasse et de la colère exubérante du gérant ; elle dans l'insouciance de sa coquetterie, heureuse de faire tourner des têtes, de scandaliser quelques prudes. — Enfin elle se calme et débarrasse le pliant.

— Asseyez-vous, d'abord... là, et tenez les livres, et causons de choses sérieuses... Dites-moi si je n'ai pas raison ?... Ou plutôt dites-moi ce que vous avez remarqué depuis que vous êtes ici ?...

— J'ai remarqué que j'y étais seul... ou presque...

— La compagnie cependant ne manque pas !

— J'attendais mieux ! ..

— Vous dites cela pour moi, hein ?... Vous voulez savoir ce que j'ai fait ?... Vous êtes curieux, vous en conviendrez... Mais pour vous être agréable... j'étais à Jersey, mon ami !...

— Ah !...

Et je me mords les lèvres. La conversation engagée sottement tourne à la querelle. — Je suis bien simple, du reste, de m'étonner ; elle a disparu et revient en jolie femme fantasque ; ne me suis-je pas promis d'accepter le moment et son caprice ? — Elle m'examine

de ses yeux moqueurs, et je fais cette remarque bizarre que je la trouve un peu différente de la Margot dont je gardais le souvenir. — Elle n'y perd point sans doute, vêtue d'un corsage de soie rouge bouffant aux seins et dégageant le col, ses cheveux noirs encadrant très haut le front sous le grand chapeau de paille, lui donnant une façon de délicieuse aquarelle sur la laque verte de la mer. Pourtant je dois paraître ébahi, car elle se rapproche, met ses yeux dans les miens, éclate de son rire de gamine.

— Quand vous aurez fini de me regarder ?... Vous savez que j'attends vos observations ! j'ai répondu, moi !...

Je pense à mes granits de la veille, et j'ai bien envie de les lui servir. — Des observations ! La géologie l'épaterait, mais pour le reste j'observe mal. J'ai vu en tout, je crois, que les femmes de Granville étaient laides, qu'elles ont des figures bouffies, des coiffes, des jupes noires ; j'ai observé leur patois : elles baragouinent en traînaillant les mots ..

— Les femmes, fait Margot, voilà bien ce qui vous occupe !... Après ?

— Oui, les femmes, on ne voit qu'elles dans les rues...

— J'en conviens. . Après ?... Réfléchissez bien !...

— Après !... Les bazars annoncent leur vente avec le tambour ; *Ran plan, plan ! Entrée libre ! Ran, plan, plan ! Rabais soixante pour cent...* Quand on vend par autorité de justice, c'est le même crieur : *Ran, plan, plan ! Demain il sera procédé...* D'ailleurs, je n'ai jamais vu tant de ventes !... Les Normands n'ont rien perdu de leurs goûts processifs... Il y a au moins six jours de vente dans la semaine...

— Et le septième on se repose !...

— A cause du Dimanche... Pour une population de 3.000 âmes, c'est un joli denier !

— 12.000 âmes, menteur ! .. Vous calomniez !... Moi aussi je lis les guides... Enfin, après ?... C'est tout ?

— Ah !.. Il y a la police... Très curieuse, la police !... Quatre personnes en uniforme : un brigadier, un sous-brigadier et deux appariteurs .. A minuit, on ferme le poste et chacun va coucher chez soi... Plus de police jusqu'au lendemain ; les caboulots rouvrent un peu avant une heure et les matelots s'assomment en paix ; j'ai vu des batailles à coups de tabourets, des femmes dépoitraillées s'arrachant le chignon, des musiciens

ambulants qui se cognaient avec leurs guitares ; dans la rue les chiens faisaient chorus, donnaient la réplique... Après cela, ces scènes ne sont pas étonnantes ; on les retrouve dans toutes les villes maritimes...

Mlle Luce s'impatiente et tambourine sur son ombrelle.

— Allumez un cigare, vous direz peut-être moins de bêtises... La fumée vous éclaircira l'esprit !

— Attendez, voici qui vous intéresse davantage .. quand il y a théâtre, c'est encore le crieur qu'on arme d'une cloche, et qui sonne d'un pas alerte, d'un bout à l'autre de la ville, à l'heure de la représentation.

— Charmant !... Ensuite ?

— Ensuite, je ne sais plus !... Il y a le marchand de guimauve et de sucres d'orge :

A la guigui ! à la guimauve !
J'ai du bonbon pour les garçons !
A la vanille pour les p'tit's filles,
Au chocolat pour les vieux papas,
A la menthe pour les tantes
Ah ! il a du bo ! bo ! bo ! bo ! bo !
Ah ! il a du bo !...

— Jetez votre cigare, allez !... C'est pis qu'avant !

— Vous me donnerez le mot du casse-tête ?

— Ça, mon ami, fait-elle en se levant à demi, ça ! Vous n'avez pas vu ?

— La guérite !

— Oui, la guérite ! le Casino !

Nous nous regardons un moment, l'air amusé.

— Les bonnes femmes du pays appellent ça : *la baraque des bains*, dis-je en remuant la tête ; que ne parliez-vous, petite âme ; j'ai des renseignements pleins un carnet sur la guérite !... Vous sachant pensionnaire ..

Mlle Luce tire sa jupe, s'installe le menton dans la main :

— Alors ?

— Soyez attentive !... L'édilité, soucieuse des intérêts urbains et persuadée qu'elle a pour mission d'arranger le paysage, profita du retrait de la falaise, de cette sorte de rond-point. de crique laissée aux cailloux et aux sables...

— Dites un baquet... Il y a un couplet là-dessus :

La mer est grande et la plage est petite.

— Non :

Ma barque est petite !

— C'est la même chose... Vous savez, dans les pièces, je refais toujours le dialogue...

— Si vous interrompez à chaque mot!... L'édilité fit construire de chaque côté de la coupure les terrasses que vous voyez en vous retournant (il n'y manque que des pots de fleurs), et, dans un coin qui ne servait guère, mit le Casino... C'est de l'architecture municipale !... Ce Casino fut évidemment son chef-d'œuvre !... je vous accorde qu'il est comique sur son petit soubassement, surtout quand on l'examine des crêtes (l'ensemble figure d'une manière assez exacte ces boîtes suisses qui portent une maisonnette-châlet et s'ouvrent en tiroir). Il est tapi contre la falaise ainsi qu'une coquille s'incruste à son rocher. Et ce qu'il lui faut subir des bourrasques et de l'assaut des lames demanderait bien un volume de descriptions. La mer souvent balaye sa terrasse ; le vent emporte sa toiture ; parfois des blocs se détachent de la montagne derrière lui, et le défoncent en tombant (l'autre jour, il dégringola un chien qui arriva par un carreau, le pauvre, et fit évanouir les dames). — N'importe, la municipalité veille et répare, quitte en louant sa cabine un peu plus cher dans l'occasion. Elle énumère que le dit Casino possède une salle pour le concert et le bal, une salle servant de Café-Restaurant, une salle pour la lecture des journaux, et que cela suffit aux recettes, l'établissement n'ayant point son pareil en France !...

— Mais il n'y a pas de scène ; il faut grimper sur des tréteaux qu'ils menuisent, je crois, à présent encore ; il n'y a pas une loge pour s'habiller ; il n'y a rien, rien !... C'est pis que de jouer à la foire ! On ne se moque pas du monde de la sorte !

— Vous êtes difficile ! Il y a l'estrade des musiciens !

— Flûte, entendez-vous, flûte !

— J'entends, mais le dédit ?

Elle se reprend à rire.

— ... On le paiera, le dédit, et je m'en fiche !...

Elle ramasse ses bouquins, se lève en fermant son ombrelle. — C'est indiquer la fin de l'audience, mais je ne bouge pas ; j'ai une méchanceté sur la langue, beaucoup de choses intéressantes aussi à exposer ; j'attends qu'elle fasse trois pas et revienne.

— Et puis, crie-t-elle, qu'est-ce que vous demandez ?... Vous ne voyez donc rien ?... C'est la marée ; enlevez les pliants !... En voilà une tête sans cervelle !... Un peu plus nous étions dans l'eau !...

CHARLES MERKI.

(*A suivre.*)

LETTRES DE VINCENT VAN GOGH

A SON FRÈRE THÉODORE

ARLES, 1887-88-89-90-91

(*Suite* [1])

Veux-tu que j'aille en Amérique avec toi? Ce ne serait que juste que ces messieurs me payent le voyage. Bien des choses me seraient égales, mais non pas celle-là, de chose! que tu ne te referais pas la santé sérieusement, d'abord. Or, je crois qu'il faut que tu te retrempes encore davantage et dans la nature et dans les artistes. Et je préférerais te voir indépendant des Goupil et à ton propre compte avec les impressionnistes, plutôt que cette alternative d'une vie de voyages avec les tableaux chers qui appartiennent à ces messieurs. Lorsque notre oncle était leur associé, il s'est, dans de certaines années, fait très bien payer; compte pourtant que cela lui a coûté. Or, toi, tes poumons sont bons, mais, mais... un an de traitement d'abord, et puis tu verras le danger que tu cours maintenant. A présent, tu as plus de dix ans de Paris, ce qui est plus qu'il ne faut. Tu me diras que Detaille, par exemple, en a une trentaine peut-être, d'années de Paris, et qu'il se tient droit comme un I. Bon, fais comme cela si tu as des capacités pareilles, je ne m'y oppose pas, car notre famille a une vie tenace. Tout ce que je désirerais dire se résume en ceci : si ces messieurs te font prendre les marrons au feu pour eux à de pareilles distances, fais-toi payer cher ou refuse, et mets-toi dans les impressionnistes, faisant moins d'affaires au point de vue des sommes remuées, mais en vivant davantage dans la nature. Pour moi, je me refais décidément, et l'estomac depuis ce mois écoulé a gagné énormé-

(1) V. *Mercure de France* depuis la livraison d'avril 1893 (nos 40 à 46).

ment. Je souffre encore d'émotions mal motivées mais involontaires, ou d'hébêtement certains jours, mais cela va en se tranquillisant.

Je me fais toujours des reproches que ma peinture ne vaille pas ce qu'elle coûte : il faut pourtant travailler ; mais sache que si jamais les circonstances rendaient désirable que je m'occupe plutôt dans le commerce, pourvu que cela te décharge, je le ferais sans regret.

C'est drôle qu'un de ces soirs-ci, à Mont-Majour, j'ai vu un soleil couchant rouge qui envoyait des rayons dans les troncs et feuillages de pins enracinés dans un amas de rochers, colorant d'orangé feu les troncs et les feuillages, tandis que d'autres pins, sur des plans plus reculés, se dessinaient bleu de Prusse sur un ciel bleu vert-tendre-céruléen. C'est donc l'effet de ce Claude Monet dont tu me parles. C'était superbe. Le sable blanc et les gîsements de rochers blancs sous les arbres prenaient des teintes bleues. Ce que je voudrais faire, c'est le panorama dont tu as les premiers dessins. C'est d'un large, et puis cela ne s'en va pas dans le gris, cela reste vert jusque dans la dernière ligne.

Sache bien que j'aimerais mieux abandonner ma peinture que de te voir t'éreinter pour gagner de l'argent. Certes, il en faut, mais en sommes-nous là qu'il faille aller le chercher si loin ? Si tu vois si bien que se préparer à la mort, « idée chrétienne » (heureusement pour lui le Christ lui-même ne la partageait aucunement, il me semble, lui qui aimait les gens et les choses d'ici-bas plus que de raison, selon les gens qui ne voient en lui qu'un toqué), si tu vois si bien que se préparer à la mort est une chose à laisser là pour ce qu'elle est, ne vois-tu pas qu'également le dévouement : vivre pour les autres, est une erreur si c'est compliqué de suicide — vu que vraiment dans ce cas

on fait des meurtriers de ses amis ? Si donc tu en es là de devoir faire des voyages comme cela sans avoir jamais de tranquillité, vraiment cela m'ôte l'appétit pour me refaire mon calme à moi. Et si tu acceptes ces propositions, bien ; mais alors demande à ces Goupil de me reprendre à mes gages de dans le temps, et accepte-moi avec toi dans ces voyages. Les gens, cela vaut mieux que les choses, et pour moi, plus je me donne du mal pour les tableaux, plus les tableaux en eux me laissent froid. Ce pourquoi je cherche à les faire, c'est pour être dans les artistes...

J'avais travaillé une toile de 20 en plein air, dans un verger, un terrain lilas labouré, une clôture en roseaux, deux pêchers roses contre un ciel glorieux bleu et blanc, probablement le meilleur paysage que j'aie fait ; au moment où je l'ai rapporté chez moi, je reçois de la part de notre sœur un écrit hollandais dédié à la mémoire de Mauve, avec son portrait (fort bien, le portrait, le texte mal et ne disant rien, eau-forte jolie). Un je ne sais quoi m'a empoigné et serré la gorge d'émotion, et j'ai écrit sur mon tableau : « Souvenir de Mauve. Vincent et Théo. » Et si tu trouves cela bien, tel quel nous l'enverrons à nous deux à Mme Mauve. J'ai exprès pris la meilleure étude que j'ai fabriquée ici. Je ne sais pas ce qu'ils en diront chez nous, mais cela nous est égal. Il me semblait qu'il fallait en mémoire de Mauve quelque chose et de tendre et de très gai, et non pas une étude dans une gamme plus sérieuse.

Ne crois pas que les morts soient morts ;
Tant qu'il y aura des vivants
Les morts vivront, les morts vivront.

C'est comme cela que je sens la chose, et pas plus triste.

Maintenant, continue ferme les relations avec T... Succès ou pas, dans un an je suis porté à croire que cela y sera. Il me semble que T... et

non pas R... doit fonder l'exposition des impressionnistes en Angleterre.

Tu peux hardiment dire de ma part à G... que tel est décidément mon avis : que dans son intérêt et l'intérêt des affaires elles-mêmes ses prix étaient dérisoires. Ou bien R..., après ce qui s'est passé, doit acheter ferme, ou bien les artistes doivent lui fermer la porte au nez. J'ai vu ces choses-là dans le temps, et, réflexion faite, je vois encore la chose comme cela ; pour 300 francs on compromet ses ventes futures, et c'est très malheureux.

Je suis dans une rage de travail, puisque les arbres sont en fleurs et que je voulais faire un verger de Provence d'une gaieté monstre. Ecrire à tête reposée présente donc des difficultés sérieuses. Hier, j'ai écrit des lettres, que j'ai anéanties ensuite. Je continue à sentir tous les jours que nous sommes obligés de faire quelque chose en Hollande, et qu'il faut emmancher cela avec un entrain de sans-culotte, avec une gaieté française digne de la cause que nous plaidons. Voici donc un plan d'attaque qui nous coûtera les meilleurs tableaux que nous ayons fabriqués à nous deux, valant, certes, disons « blusieurs pillets te mille vrancs », enfin, en tous cas, nous ayant coûté de l'argent et un lambeau de notre vie. Ce serait une réponse à voix claire à de certaines insinuations sourdes, nous traitant plus ou moins comme si nous étions déjà morts, et une revanche de ton voyage de l'année passée,lorsque l'accueil qu'on t'a fait manqua de chaleur, etc... Suffit. Supposons donc que nous donnons à Jet Mauve le souvenir de Mauve, supposons que je dédie une étude à Breitner (j'en ai une justement semblable à celles échangées à R... et à Pissarro — des oranges, avant plan blanc, fond bleu). Supposons que nous donnions aussi quelques études à notre sœur. Supposons que nous donnions au

Verger de Provence
Vincent

Musée moderne de La Haye — puisque nous avons tant de souvenirs à La Haye — les deux paysages de Montmartre exposés aux Indépendants. Reste encore une chose pas commode du tout. T... ayant écrit : « Envoie-moi des impressionnistes, mais seulement les tableaux que toi-même jugeras les meilleurs », et de ton côté, toi, ayant joint à cet envoi un tableau de moi, je me trouve dans la position pas commode de convaincre T... que réellement je suis un vrai impressionniste du petit boulevard, et que je compte garder cette position. Supposons que je lui donne un tableau pour sa collection. J'y ai réfléchi ces jours-ci, et j'ai trouvé une chose drôle comme je n'en ferai pas tous les jours ; c'est le pont-levis avec petite voiture jaune et groupe de laveuses ; une étude où les terrains sont orangé vif, l'herbe très verte, le ciel et l'eau bleus ; il lui faut seulement un cadre calculé exprès en bleu de roi et or, le plat du bois bleu, la baguette extérieure or ; au besoin, le cadre pourrait être de peluche bleue, mais mieux vaut le peindre.

Dans tout ce plan, il n'y a rien d'absolument décidé que la dédicace : « Souvenir de Mauve » et la dédicace : « A. T... ». Je n'ai pas encore réussi un petit mot pour le lui dire, mais je le trouverai, le tableau étant fait ; cela me viendra tout seul.

Ainsi, tu sens bien que nous avons la force en nous pour les forcer à parler de nous si cela nous plaît, et nous pouvons continuer le travail d'introduire les impressionnistes avec le plus grand calme et aplomb. Si tu revois R..., il serait bon de lui dire que nous n'avons pas grande confiance dans le succès des ambitieux et que nous aimons mieux faire du bon travail ; que nous avons été surpris de ses façons de faire qui finissaient par être inexplicables, et que depuis on ne sait plus que penser de lui.

Je ne puis encore te réussir une lettre telle que je la voudrais, le travail m'absorbant trop, mais c'est surtout pour te dire que je voudrais faire quelques études destinées à la Hollande, pour après laisser la Hollande tranquille. J'ai senti ces jours-ci, en pensant à Mauve, à T..., à notre mère et à Wil, plus d'émotion qu'il n'est raisonnable peut-être, et cela me calme de me dire que l'on fera quelques tableaux pour là-bas. Après, je les oublierai et ne penserai plus qu'au petit boulevard probablement.

Suis de nouveau en plein travail, toujours des vergers en fleurs.

L'air d'ici me fait décidément du bien, je t'en souhaiterais à pleins poumons. Un de ses effets est assez drôle : un seul petit verre de cognac me grise ici ; donc, n'ayant pas besoin de recours à des stimulants pour faire circuler mon sang, la constitution s'usera moins.

J'espère faire des progrès réels cette année ; j'en ai grand besoin, d'ailleurs.

J'ai un nouveau verger qui est aussi bien que les pêchers roses : des abricotiers d'un rose très pâle. Actuellement, je travaille à des pruniers d'un blanc jaune avec mille branches noires.

J'use énormément de toiles et de couleurs, mais j'espère ne pas perdre l'argent tout de même.

Hier, j'ai vu un combat de taureaux où cinq hommes travaillaient la bête avec des banderilles et des cocardes. Un toréador s'est écrasé les parties en sautant une barricade ; c'était un homme blond aux yeux gris, qui avait beaucoup de sang-froid ; ils disaient qu'il en avait pour longtemps. Il était habillé en bleu céleste et or, absolument comme le petit cavalier de notre Monticelli a

trois figures dans un bois. Les arènes sont fort belles lorsqu'il y a soleil et foule.

Le mois sera dur pour toi et pour moi ; seulement, c'est pourtant — si la chose est possible — dans notre avantage de faire le plus possible de vergers en fleurs. Je suis maintenant bien en train, et il m'en faut encore 10, il me semble, même motif.

Tu sais que je suis changeant dans mon travail et que cette rage de peindre des vergers ne durera pas toujours. Après,ce sera possiblement les arènes. Puis j'ai énormément à dessiner, car je voudrais faire des dessins dans le genre des crépons japonais. Je ne puis pas faire autrement que de battre le fer tant qu'il est chaud, et je serai éreinté après les vergers, car ce sont des toiles de 25, 30 et 20. Nous n'en aurions pas trop si je pouvais en abattre deux fois autant, car il me semble que cela pourra peut-être définitivement fondre la glace en Hollande.

La mort de Mauve a été un rude coup pour moi ; tu verras bien que les pêchers roses ont été peints avec une certaine passion.

Il me faut aussi une nuit étoilée, avec des cyprès ou peut-être au-dessus d'un champ de blé mûr. Il y a des nuits fort belles ici. J'ai une fièvre de travail continuelle. Serai bien heureux d'en savoir le résultat au bout d'un an. J'espère qu'alors je serai moins embêté par des malaises. A présent, je souffre beaucoup de certains jours, mais cela ne m'inquiète pas le moins du monde parce que ce n'est rien autre que la réaction de cet hiver, qui n'était pas ordinaire. Le sang se refait, c'est le principal.

Il faut arriver à ce que les tableaux vaillent ce que je dépense, et même l'excédent, vu tant de dépenses faites déjà. Eh bien, à cela nous arrive-

rons. Tout ne me réussit pas, bien sûr, mais le travail marche.

Je vois toujours le peintre danois, mais il va bientôt retourner. C'est un garçon intelligent et très bien comme fidélité et manières, mais sa peinture est encore bien mince. Tu le verras probablement quand il sera à Paris de passage.

Tu as bien fait d'aller chez Bernard. S'il va faire son service en Algérie, qui sait? peut-être que j'irai lui tenir compagnie.

Je crois que ce que dit K... est très vrai, que je n'ai pas suffisamment tenu compte des valeurs; mais ce sera encore bien autre chose plus tard, qu'ils diront — pas moins vrai. Pas possible de faire les valeurs et la couleur. Théod. Rousseau l'a fait mieux que qui que ce soit en mélangeant ses couleurs: la noirceur causée par le temps a augmenté, et ses tableaux actuellement sont méconnaissables. On ne peut pas être en même temps au pôle et à l'équateur: il faut en prendre son parti, ce qu'aussi j'espère bien faire, et ce sera probablement celui de la couleur.

Si tu trouves que le souvenir de Mauve est passable, il faudra le joindre à ton prochain envoi pour La Haye avec simple cadre tout blanc. Si dans le nombre tu voyais une autre étude qui te semblerait plus convenable pour T..., tu l'y ajouterais sans dédicace, et tu garderais celle qui porte sa dédicace, que tu n'aurais dès lors qu'à gratter. Il vaut mieux lui en donner une sans dédicace aucune. Alors il pourra prétendre ne pas avoir compris qu'elle lui était offerte, et la renvoyer sans mot dire s'il préfère ne pas avoir quelque chose de moi. Dans tous les cas, il faut que moi je lui en offre une pour prouver que j'ai quelque zèle pour la cause et que j'apprécie qu'il l'a prise en mains; mais, en somme, fais comme ça tombe... Comme Mauve et lui étaient si amis,

il m'a semblé dans l'émotion du moment une chose très simple de faire quelque chose pour T... en même temps que je faisais un souvenir pour Mauve. Et je n'ai guère d'autre pensée que celle-là.

Ton idée musulmane que la mort n'arrive que lorsqu'elle doit arriver, voyons-la pourtant : moi, il me semble que nous n'avons aucune preuve d'une direction d'en haut tant que ça. Au contraire, il me semble prouvé qu'une bonne hygiène non seulement peut prolonger la vie, mais peut encore la rendre plus sereine, d'une eau plus limpide. Tandis que pas d'hygiène non seulement trouble le courant de la vie, mais encore peut mettre un terme à la vie avant le temps. N'ai-je pas, moi, vu mourir de mes yeux un bien brave homme faute d'avoir un médecin intelligent ? Il était si calme, si tranquille dans tout cela, et disait toujours : « Si j'avais un autre médecin ! » Et il est mort en haussant les épaules d'un air que je n'oublierai pas.

J'ai pensé à G... et voici : si G... veut venir ici, il y a son voyage, et il y a les deux lits ou les deux matelas que nous devons acheter absolument, alors. Mais, après, comme G... est un marin, il y a probabilité que nous arriverons à faire notre soupe chez nous ; et pour le même argent que je dépense moi seul nous vivrons à deux. Tu sais que cela m'a toujours semblé idiot que les peintres vivent seuls : on perd toujours quand on est isolé. Tu ne peux pas lui envoyer de quoi vivre en Bretagne, et à moi en Provence, mais tu peux trouver bon qu'on partage et fixer une somme de (mettons) 250 francs, si chaque mois en outre et en dehors de mon travail tu as un G...

VINCENT VAN GOGH.

(*A suivre.*)

« L'ART DE RICHARD WAGNER »[1]

D'une étude complète sur Wagner, M. Alfred Ernst vient de publier le premier volume. Il est consacré plus spécialement à l'œuvre poétique du Maître; dans la suite, M. Ernst compte analyser son œuvre musicale. Cela n'empêche pas, d'ailleurs, M. Ernst de faire, dès le volume aujourd'hui paru, de constantes allusions à la symphonie, « qui ne se peut abstraire du drame », et de montrer déjà la connaissance approfondie qu'il a des partitions wagnériennes.

M. Ernst pose d'abord que, Wagner n'eût-il pas été le splendide musicien que maintenant l'on acclame, il serait encore, grâce à ses poèmes, l'un des plus glorieux artistes qui eussent vécu. « Richard Wagner, dit M. Ernst, est poète dramatique par le choix de ses sujets, toujours réductibles à des idées simples et fortes, à un petit nombre de conflits passionnels absolument humains, qui synthétisent les significations mêmes de notre vie. Il l'est, d'un mot, par toute sa conception de l'art dramatique et du rôle de cet art.» Et cette affirmation, avec une science et une intelligence parfaites des drames et des œuvres critiques et esthétiques de Wagner, M. Ernst la démontre.

Il la démontre par une suite d'analyses subtiles : il nous fait voir la haute manière dont Wagner comprend l'action dramatique : « L'action, chez Wagner, est toute passionnelle, psychologique, véritablement intérieure. Les œuvres du poète-musicien sont des drames de pure humanité, et non d'inventifs groupements de possibilités, de hasards, arbitrairement choisis en vue de l'effet scénique.» Il nous fait voir comment Wagner construit ses drames, admirables de simplicité et de logique. Il étudie ensuite la langue et la métrique de Wagner, — langue sobre et ferme, aux images exactes et puissantes, — métrique mélodieuse et complexe, aux rhythmes sûrs et expressifs. Il nous montre enfin combien est belle et nécessaire, combien s'allie à l'intimité de l'action la plastique des drames

(1) *L'Art de Richard Wagner.—L'Œuvre poétique*, par ALFRED ERNST. — Paris, Plon, 1893.

wagnériens et aussi quels harmonieux décors a conçus le Maître.

M. Ernst connaît bien les légendes qu'a dramatisées Wagner. Il étudie leurs versions primitives, et comment elles ont été transformées ; Wagner en a dégagé le sens profond, ils les a vivifiées, il les a recréées; et quand on considère les poèmes verbeux d'où sont sortis d'absolus chefs-d'œuvre, l'*Anneau du Niebelung*, *Tristan et Isolde* ou *Parsifal*, on sent croître encore, s'il est possible, son admiration pour la puissance créatrice et divinatrice de Wagner.

Dans une seconde partie du livre, M. Ernst étudie les caractères et les actions des principaux personnages wagnériens. Ces personnages, il les a groupés en catégories, et cette méthode montre combien est une l'œuvre de Wagner, combien toutes les pensées du Maître se lièrent entre elles depuis le jour où, devenu conscient de sa voie, il conçut le *Fliegende Hollænder*, jusqu'au jour suprême où il créa *Parsifal*. Il faut louer ici M. Ernst des soins qu'il a mis à pénétrer le sens intime des créations wagnériennes, et à faire saisir et aimer ce sens à ses lecteurs.

Il est un drame de Wagner, drame méconnu jadis, et qu'aujourd'hui, par des raisons contraires, certains méconnaissent aussi, et pour qui M. Ernst sent une grande admiration : c'est *Tannhæuser*. Nous nous rappelons qu'un jour il écrivit, dans la *Revue Blanche*, un excellent article, où il analysa cette œuvre avec amour, où il démontra qu'elle était une des plus purement belles de Wagner. On retrouve, dans son livre, la même admiration éclairée et émue de *Tannhæuser*. Et c'est là, nous semble-t-il, une preuve de la compréhension profonde qu'a M. Ernst de l'œuvre wagnérienne.

Nous croyons que la lecture du livre de M. Ernst est une lecture utile ; à ceux qui connaissent la série de drames qui commence avec le *Hollandais* et se clôt avec *Parsifal*, il sera agréable de voir commenter avec intelligence et science des poèmes qu'ils aiment ; d'ailleurs, même à ceux-là, le livre de M. Ernst pourra beaucoup apprendre ; et à ceux qui ignorent ces drames, il pourra faire comprendre et aimer l'œuvre la plus émouvante, la plus haute, la plus lucide et la plus harmonieuse qui, peut-être, fût jamais.

A.-Ferdinand Herold.

« L'ŒUVRE »

Rosmersholm, *drame en quatre actes, par* HENRIK IBSEN, *traduction de* M. PROZOR.

Tout ce qui faillit au jeune directeur du Théâtre d'Art, M. Paul Fort, d'une évidente bonne volonté du reste et qui se donna beaucoup de mal : la nette vision du mouvement littéraire, un plan, l'esprit de suite, l'autorité, l'expérience de la scène et jusqu'aux facultés administratives, il semble que le réunisse exactement le triumvirat responsable des destinées de « L'Œuvre », M. Lugné-Poé, son fondateur, son âme même, et MM. Camille Mauclair et Edouard Vuillard. A côté du Théâtre Libre, extraordinaire création d'un artiste extraordinaire, voici donc une autre scène, comme lui aussi peu que possible tributaire du Conservatoire, comme lui intelligente et courageuse, ayant sur lui cet avantage, pour compenser son glorieux acquis, de n'être point liée comme il l'est à un art qui se meurt. Ce n'est pas seulement pour rendre justice à M. Antoine que je parle ici du Théâtre Libre, mais pour répondre à une objection. « L'Œuvre » ayant annoncé une série de pièces étrangères, des personnes mal informées ont déclaré ne pas bien voir ce qui différencierait le nouveau théâtre de celui qui a joué tant d'auteurs étrangers, notamment Ibsen par qui débutait M. Lugné-Poé. La différence se pourrait saisir d'abord dans l'interprétation : il y a tellement de façons de comprendre ! Mais, à écarter même ce point, et à supposer aux deux scènes l'objet commun d'affecter partie de leur programme à l'art dramatique étranger, il resterait que les pièces françaises offertes par M. Antoine sont surtout réalistes, tandis que les pièces françaises que se propose de jouer M. Lugné-Poé seront surtout... autre chose.

Commencer par le théâtre étranger (et quel théâtre!), outre le plaisir et l'intérêt que nous y prenons, était d'ailleurs habile, pour ne pas dire nécessaire : cette hypothèse est tout à fait plausible que des auteurs — n'ayant point de théâtre où les donner, puisque M. Antoine se confine dans une formule — gardaient à l'état de notes des pièces conçues, sollicités par de plus urgents travaux ; or, à représenter des œuvres étrangères, la nouvelle scène gagne la confiance en faisant ses preuves et laisse aux écrivains le temps de réaliser leurs œuvres.

Et comment débuter mieux qu'avec cet admirable *Rosmersholm*, d'un art si élevé, d'une unité si parfaite, où se résume en un minimum de symboles agissants l'humanité présente ! Car c'est toute l'âme humaine fragmentée que nous y voyons. Jean Rosmer en est la noblesse — et la faiblesse. Très haut déjà sur la montagne au pied de quoi, dans la nuit, s'agitent les petits conflits et se combattent les petites passions, il est tourné vers le sommet de lumière où sont l'affranchis-

sement, la liberté, la paix, la joie. Mais « le bonheur est dans la pureté de conscience », et Rosmer n'y atteindra point : trop de siècles de civilisation chrétienne pèsent sur lui, en qui réside — dit superbement le traducteur d'Ibsen, M. le comte Prozor — « le sentiment de culpabilité qui est le propre de notre foi ». Le remords d'un crime *qu'il n'a pas commis* l'obsède, annihile son énergie, et, non seulement le rend incapable de l'effort essentiel vers la clarté, mais l'attire dans la nuit d'en bas.

Le crime est ici le suicide de Félicie, femme de Rosmer, créature douce qui passait pour un peu folle, et qui un jour s'est jetée de la passerelle dans le torrent qui se creuse devant la maison. Or, Félicie, humanité superflue, *gênante*, fut broyée par la « force de la nature » qu'est Rebecca West. Elle vient, celle-ci, de l'extrême nord, du mystérieux Finmark, c'est-à-dire du fond des âges ; elle est dans nos âmes timorées ce qui reste de la plus lointaine et presque animale humanité : elle est l'instinct, primitif, intégral. On est, il faut vivre, et pour vivre heureux ne point reculer devant les actes nécessaires. Elle n'a point tué, mais, sachant que Félicie disparaîtrait *pour le bonheur de Rosmer*, elle lui a formellement avoué une intimité mensongère — car elle est et demeurera chaste ! — et Félicie s'est tuée. Fait dramatique très simple : idée chrétienne d'une magnifique ampleur que ce remords, dans l'âme de Rosmer, d'un crime qu'il n'a point commis, mais *qui s'est accompli pour son bonheur*. Félicie est l'éternelle martyre, la fraction d'humanité que, sans y prendre garde, l'homme sacrifie depuis le commencement du monde. Le « sentiment de culpabilité » qui est en nous n'est donc point une affection maladive, notre « remords » a une cause réelle ; et pourtant, si nous nous y abandonnons, nous mourrons comme Rosmer, entraînant avec nous tout ce que nous aurons touché, comme Rosmer entraîne Rébecca. Elle s'est atténuée, attendrie, ou plus exactement *pervertie* à vivre avec lui, et, lors d'une crise, elle se reconnaît, comme lui, sans énergie ou une énergie vaine : « le bonheur est dans la pureté de conscience », et d'une impuissance irréparable : « Rosmersholm ennoblit, mais il tue le bonheur ».

La conscience a tellement amoindri l'instinct que la vie libre est à jamais impossible : le passé défend l'avenir. L'humanité n'a-t-elle plus qu'à disparaître ? Peut-être, car voici que Brendel prononce des paroles significatives. Brendel est l'invincible attirance de l'homme vers l'idéal, il est l'Idéal, et il fut le professeur de Rosmer. Or, Brendel profère ceci au moment où il s'en va, où ? dans l'obscurité, dans la nuit :

« J'ai la nostalgie du grand néant... Je suis un roi dépossédé sur les ruines de son palais en cendres... Tu as conservé un cœur d'enfant, Jean. Pourrais-tu me faire une avance ? Disposerais-tu d'un idéal, ou de deux ?... Une paire d'idéaux usés. Tu ferais une bonne action. Je suis absolument à sec, mon enfant... Au moment où j'allais vider ma corne d'abondance, j'ai fait la pénible découverte qu'il n'y avait plus rien dedans... Pendant vingt-cinq ans, je suis resté là, comme un

avare assis sur son coffre-fort. Et voilà qu'hier, en ouvrant le coffre-fort pour en tirer le trésor, je m'aperçois qu'il est vide. Le temps a tout rongé, tout réduit en poussière. N, i, ni, c'est fini, plus rien de rien. »

Les nobles âmes n'ont plus qu'à s'éteindre : Rosmer et Rébecca se jettent de la passerelle dans le torrent. Félicie les a pris.

Seules demeurent et continuent à vivre les âmes mesquines : Kroll, défenseur des petites institutions, sectaire des petites idées, esprit soudé au préjugé comme la moule à la roche, — et les âmes plates, basses, viles, dont Mortensgaard est la synthèse : c'est à lui qu'appartient l'avenir, parce que, a encore dit Brendel avant de partir : « Pierre Mortensgaard ne veut jamais plus qu'il ne peut. Pierre Mortensgaard est capable de vivre sans aucun idéal. Et c'est là, vois-tu, c'est là que gît tout le secret de la lutte et de la victoire. C'est là le comble de la sagesse en ce monde. *Dixi*. »

De même que Rébecca West, pour le public de l'Ambigu, incarnerait le personnage classique du *traître*, Brendel serait le *comique* : il raille et parle plaisamment ; il est pourtant alors le Désespoir même. Mais il nous est permis de concevoir qu'un jour il surgira de la profonde ténèbre où il va ensevelir ses dégoûts et sa douleur durant les temps immondes, car il est, lui, ce qui ne meurt pas.

Tout est symbolique dans cette œuvre admirable, jusqu'aux choses, par exemple la passerelle, sur quoi M. Jean Ajalbert a écrit au *Gil Blas* un très bel article de psychologie ; et le merveilleux est que le spectateur naïf et qui s'en tient à la lettre peut s'intéresser au drame sans que l'action lui paraisse invraisemblable ou le choque. Tout au plus jugerait-il un peu bizarre Rébecca West. « Les personnages, pour être symboliques — dit M. Prozor qu'il faut féliciter de la netteté de sa traduction et des aperçus de sa *Notice* — n'en sont pas moins vrais jusque dans les moindres détails. Il y a là un phénomène propre au génie scandinave. Mais il ne s'était jamais produit avec autant d'éclat que chez Ibsen. C'est à croire que, pour lui, les tendances de l'âme, les forces de la nature, les lois du monde moral, sont réellement représentées par les individus qu'on voit vivre et agir. Il ne s'agit que d'observer pour apercevoir d'éternelles vérités sous de fugitives apparences. Plus l'observation est minutieuse, plus le symbole se montre clair et vivant. — Les étiquettes d'idéaliste et de réaliste n'ont pas de sens pour Ibsen, l'idée et la réalité ne faisant qu'un pour lui... »

De telles œuvres ne sauraient être jouées comme les pièces dont la signification ne va pas au-delà du geste visible, et c'est pourquoi ce fut une sottise de s'étonner, après la représentation de *Rosmersholm*, qu'une de nos grandes scènes n'eût point monté ce drame : un acteur de ces « grandes scènes » consentira-t-il jamais à ce qu'il ne manquerait point de considérer comme un effacement de lui-même ? Quand il s'agit d'une pièce d'Emile Augier, de MM. François Coppée ou Alexandre Dumas, où *tout* ce que l'auteur a voulu dire est

dit, le jeu de l'acteur doit être l'expression exacte de l'action concrète, et ses *effets* sont légitimes : il est même arrivé à tel dramaturge de déclarer que l'interprète avait complété sa pensée ; mais dans Ibsen — comme dans certains rôles de Shakespeare qu'on a tant massacrés, comme dans Gœthe si on le jouait — le verbe et l'acte sensibles ne sont point le drame véritable, mais seulement le *Sésame* devant quoi s'ouvre le monde où il se déroule, la région supérieure des idées, et le jeu *à effets* d'un acteur y serait nuisible et insupportable. Il n'y a aucun inconvénient à ce que le Vercingétorix qu'incarne à l'Odéon M. Fenoux « gueule » comme trente mille Gaulois en jetant à la face de César les cendres de son père ; mais voit-on Golaud rugissant sa rage en frappant Pélléas et en poursuivant Mélisande ? Il ne dit pas un mot, ainsi que le livre l'indique : « Golaud se précipite sur eux, l'épée à la main, et frappe Pélléas, qui tombe au bord de la fontaine. Mélisande fuit épouvantée. Golaud la poursuit à travers le bois, *en silence* ».

M. Lugné-Poé a la lucide intelligence de ces choses, et il a su les faire comprendre à la jeune troupe qu'il dirige. Il fut personnellement parfait, d'une sobriété admirable, et conserva la fermete congrue là où il était à craindre qu'on nous donnât un Rosmer veule. Mlle Bady esquiva, elle aussi, l'écueil du rôle de Rebecca West : je vois très bien une artiste moins souple prenant, en présence du Rosmer du deuxième et du troisième actes, des airs d'autorité du plus déplorable effet. M. de Max (Brendel) et Mme France (Mme Helseth) furent très bien ; MM. Generis (le recteur Kroll) et Charny (Mortensgaard), qui ne détonnèrent point trop dans l'ensemble, rappelèrent encore pourtant le jeu « classique ».

La représentation était précédée d'une intéressante conférence de M. Léopold Lacour.

ALFRED VALLETTE.

LES LIVRES

Strada, par JEAN-PAUL CLARENS (Ollendorff). — N'espérez point, sur ce titre, quelque roman de carbonari : ceci n'est pas drôle du tout. M. Strada existe, et M. Clarens le qualifie de « génie entré vivant dans l'immortalité ». Le monsieur au bénéfice de qui se réédite ainsi un vers célèbre de Banville, *chipé* à Victor Hugo pour la circonstance présente, est un homme âgé qui entreprit de conter l'*Epopée Humaine* en vers métaphysico-scientifico-poétiques. *Cent mille parurent : il y en aura quatre fois autant*, ce qui promet à M. Strada une heureuse longévité. Nous connaissions déjà ce genre d'affections pathologiques. Il y a l'inénarrable chantre du *Vœu de Vivre* et de la *Preuve Egoïste,* moins copieux jusqu'à ce jour, mais déjà d'une si belle qualité, d'un accordéon si notable...

et d'une telle virtuosité sur le chapeau chinois ! M. Strada est moins bruyant, aussi M. Clarens surgit-il, embouchant le buccin. Que veut ce monsieur ? Je cite — côté poétique — deux vers de M. Strada servant d'épigraphe au livre :

L'Avenir est un trou qui serait un abîme
S'il ne s'avançait pas vers le Progrès sublime.

Non, vraiment, je n'insiste pas sur le côté poétique... Passons à la métaphysique. A l'appui des théories de M. Strada, son panégyriste cite cette lapidaire ânerie de M. Vacherot : « Loin que l'esprit ne soit qu'un maximum de la matière, c'est la matière qui est le minimum de l'esprit » (bonnet blanc, blanc bonnet), « proposition dont l'identité peut être algébriquement exprimée par A = A » (blanc bonnet, bonnet blanc), ajoute somptueusement le susdit M. Vacherot ! M. Clarens lui-même ne le cède pas en lyrisme à son patient, ni en génie au tricoteur de bonnets qu'il appelle en rescousse. « Véronèse ne peint pas comme Desgoffes » (!). « Le vers de Hugo sent la lampe, celui de Strada sent le steppe ». Nobles trouvailles ! Le reste fourmille de semblables beautés.

Pour la science sociale (car avant d'avoir reniflé le steppe durant les cent mille vers de l'*Epopée Humaine*, M. Strada accoucha de dix volumes d'histoire et de neuf sur sujets variés), je note cet axiome : « Le dogme social est le suffrage universel ». Dieu de Dieu !

Pour le bouquet, M. Clarens constate que son auteur a été approuvé par *des producteurs supérieurs*, Canivet, Lermina et Bonneau ! Tout cela donne la migraine. Le père Gagne, c'était très amusant ; le barde du *Geste Ingénu*, c'était déjà bien de l'impudeur ; mais découvrir que M. Strada versifiait avant la première culotte (au sens littéral bien entendu !) de ce dernier chantre, voilà où s'affliger. Qu'est-ce que c'est que les mauvaises habitudes (bien entendu au sens figuré) de tous ces gens-là ? On dit qu'ils ne font de mal à personne ; moi je pense qu'il ne faut pas être tendre du tout avec des espèces qui, morigénées à temps, eussent peut-être fabriqué de suffisants sabots. Et si je trouve naturel que M. Vacherot, professeur salarié en quelque académie, accumule des sottises du genre de la précitée, pourvu qu'il les adorne d'un assez solennel faux-col, je ne sais comment qualifier M. Jean-Paul Clarens, qui, au lieu d'exalter avec force majuscules « le plus colossal Génie que puisse rêver l'Esprit Humain », eût mieux fait pour son hygiène et la nôtre d'aller prêcher Gagne, l'aède de Melle et autres stradas, aux ingénues pensionnaires d'un sortable Chabanais.

C. Mr.

La France Sociale et Politique, année 1891, par A. Hamon (Savine). — On trouvera résumés là, mais résumés avec détail et avec exactitude, tous les événements de l'an 1891. C'est complet au possible, et l'épithète « sociale » permet à l'auteur de nous parler absolument de tout, même d'un procès, même d'un scandale : rien de ce qui touche aux mœurs ne lui échappe.

Des tableaux, des tables, des index ajoutent à la valeur de ce répertoire de près de 800 pages. Personnellement, nous savons gré à M. Hamon d'avoir raconté avec véracité et sans rien omettre d'essentiel l'épisode du *Joujou Patriotisme*. Cela nous donne une très bonne opinion du reste du volume, car ce genre de vérification est généralement désastreux pour les annalistes : les faits dont on est sûr sont *toujours* rapportés de travers, — et cela ne laisse pas que de mettre en défiance. Si M. Zola avait eu de tels recueils pour l'histoire de son insupportable famille, que de gaffes évitées ! R. G.

Autour d'une Lampe, par du Pontavice de Heussey (Fischbacher). — Nouvelles dans la forme alerte des contes à la bonne franquette des Thimotée Trimm de jadis. A signaler : *Prospero*, l'histoire d'un chien sans queue qui est la plus originale du volume.

***

Studentenbeichten (*Confessions d'Etudiants*), par Otto Jules Bierbaum (E. Albert et Cie, à Munich). — Avec ce recueil dédié à Richard Dehmel et épigraphié par lui, M. Bierbaum prend place parmi les premiers nouvellistes de l'Allemagne moderne. Ce genre de récits humouristiques, entremêlés de fines pointes spirituelles, de délicieuses évocations poétiques, lui réussit mieux que la forme trop concrète des poèmes lyriques. Les six types d'étudiants pris dans les milieux modernes de Munich, de Berlin et de Leipzig, puisque généralement artistes ou poètes, sont bien supérieurs à la moyenne des étudiants allemands, et il y a entre eux et notre « jeunesse des Ecoles » la même différence qu'il peut y avoir entre un habitué du d'Harcourt et un buveur de bière du Hofbraehaus. Mais les récits de M. Bierbaum, avec leur érotisme charmant, sont tous empruntés à la réalité, les types de blanchisseuses et de filles de brasseries sont pris sur le vif et n'ont rien des Gretchen de chromo-lithographies dont on se plait à peupler l'Allemagne. Les *Confessions* de M. Bierbaum font penser quelquefois aux *Scènes de la Vie de Bohème* de Murger ; par leur allure peu conventionnelle, qui va jusqu'au déshabillé, elles seraient un digne pendant du *Pays Latin*.

H. A.

Louis II et Richard Wagner, par Edmond Fazy (Perrin). — Ouvrage agrémenté d'une version nouvelle de la mort de Louis II et d'une interprétation romanesque de la version courante. M. Fazy traduit les lettres qu'écrivit Wagner à Mme Eliza Wille, de mars 1864 à la fin de 1865, c'est-à-dire à l'époque où s'établirent ses relations avec le roi de Bavière ; quelques anecdotes sur Louis II complètent ce livre de curieuse psychologie wagnérienne. Pour parler la langue des quotidiens, nous avons tout lieu de croire que les admirateurs et les fervents de l'œuvre s'y intéresseront.

C. Mki.

L'Œuvre de Gamma, par Olivier du Chastel (Perrin). — Roman à la façon du *Diable Boiteux* (au moins l'auteur le déclare-t-il dans son *Prélude*). Un homme et une femme se trompant d'amour chacun, l'un épouse la fille quand il aurait

dû épouser la mère, et l'autre laisse partir en mission lointaine un prêtre hollandais qui l'aimait sans oser le lui dire. A la traverse, des types-refrains qui reviennent pour faire deux gestes ou dire deux mots et s'enchaînent dans la trame comme un motif agréable, sinon... inutile. La fin est assez émouvante, mais le mari qui reprend l'épouse, adultère d'intention, sous prétexte que sa belle-mère l'a embrassé passionnément en lui jurant que sa fille n'est pas coupable, est peut-être risqué.

***

Lettres Orientales, par Henri Borotra (Simonis Empis). — M. Borotra, il me semble, est un esprit délicieux et fin qui voulut se récréer une fois en montrant l'âme de ce que nous appelons — par antiphrase sans doute — un bon jeune homme. Il a choisi le cadre et les péripéties anodines du classique voyage en Orient, Marseille-Constantinople (la Grèce, l'Égypte, la Syrie, seront pour le prochain tome), et le nigaud de son imagination ne nous fait pas grâce d'un détail. C'est le collégien en vacances ou le petit journaliste de province qui dédie à son père les notes du trajet, écrit à un ami les battements de son cœur, cite ses conversations, ses connaissances, les petites femmes qu'il préfère ; qui parle avec emphase de la vie parisienne, jabote de ses affaires personnelles, s'extasie parmi des vers classiques, des tirades élégiaques, des extraits de Th. Gautier, Amicis, About et consorts, devant les paysages et les types de l'Orient, — le tout avec un sérieux, une conviction, une candeur qui peuvent être qualifiés, certes, de hautement ironiques. — Sans doute, le personnage de M. Borotra le trahit en certaines pages, laisse entendre que, dans l'avenir, il pourrait bien avoir autant de littérature que l'auteur lui-même. La seconde série des *Lettres Orientales* nous renseignera, et je l'attends avec impatience. — Il faut être, d'ailleurs, pitoyable aux débutants ; style, idées, documentation puérile, tout ici converge à la parodie ; même il y a des gravures. — J'oserai dès lors conseiller à M. Borotra, pour son deuxième volume, quelques notes en renvoi, des choses graves de M. Elysée Reclus, du Guide-Joanne, puis des chiffres, des chiffres, et de temps à autre une bonne phrase patriotique ; — ça fait toujours plaisir.

C. Mki.

Les Chants de la Nuit, par André Yebel (Librairie de l'Art Indépendant). — Ce petit recueil de vers, évidemment dû à un tout jeune homme, peut-être encore prisonnier d'un collège, ne décèle rien d'intéressant. Des imitations variées d'auteurs célèbres le remplissent, et si l'auteur s'essaie parfois à encadrer sa pensée en vers de treize pieds, j'ai bien peur que ce soit souvent parce qu'il a mal compté sur ses doigts, bien plutôt qu'en souci d'une poétique nouvelle. Avec cela, aucun sens de l'harmonie, nul fraîcheur dans la maladresse, un laborieux amas de poncifs On dit que jadis les cousines inspiraient, d'aventure, de gentils sonnets... On a donc supprimé jusqu'aux cousines en ce siècle de perdition !

C. Mr.

Chansons Tristes, par Paul Sainte-Brigitte (Malines, A. Godenne). — Volume jeunet d'un auteur dont on ne peut dire s'il aura ou non du talent.

Y. R.

Papillons Gris et Roses, par Rex (Savine). — Exquis, le petit dernier à Savine ! «... Les prairies s'émaillaient de pâquerettes blanches et de boutons d'or coquets, et les pissenlits dressaient leurs têtes floconneuses, etc. . » «... Il était une fois un petit papillon, gentil, mutin, mignon, etc... » Puis, colloque sentimental : « Nous nous aimions, Ninon, ô mon adorée ! ta bouche, alors ardente, cherchait, avide, ma lèvre ; ta jolie taille ployait sous mon bras qui l'enlaçait, et ton sein s'agitait sous l'étoffe du corsage. » « Te souviens-tu de la petite chenille au brun duvet qui rampait sur le tronc résineux d'un pin austère? » On se figure ici entendre la voix caverneuse de Verlaine répondant : « Pourquoi veux-tu qu'il m'en souvienne? »

***

Plusieurs Choses, par Paul Fort (Librairie de l'Art Indépendant) — De la prose, des vers, à tendances extrêmement, incomparablement symboliques; et, par une attention délicate, l'influence est visible de tous les auteurs dramatiques qui eurent jadis, en des circonstances présentes à toutes les mémoires, des rapports avec l'auteur. Je prends d'ailleurs plaisir à féliciter M. Paul Fort de la modestie de son titre, et à m'assurer que ses paraboles et ses petits poèmes sont fort loin d'être sans intérêt, encore que point originaux. Il y a des expressions très simples et justes, il y a même un

Gais rouets qui filez les rides
Des fronts

qui est une trouvaille charmante, et d'un poète. Je ne vois pas du tout pourquoi M. Paul Fort, en travaillant et en s'abstrayant, ne nous donnerait pas un jour un joli, très joli volume de sentiment simple — et en vérité ce n'est déjà pas si facile à trouver par le temps qui court.

C. Mr.

Le Nez de Cléopâtre, par Henri de Saussine (Olendorff). — Oh ! l'éternelle femme du monde qui reçoit tout ce que Paris renferme d'élégant, de riche et de célèbre... qui nous en délivrera ! Et ses éternelles frasques avec son cousin le cuirassier ! La femme qui, à vivre en un perpétuel frottement avec tout ce que Paris compte de notoriétés artistiques, etc., a fini par en savoir plus long que M. Sarcey !... Et puis, d'ailleurs, qui fait l'amour comme une autre, sur les dernières pages ! En décorant Hervieu, on aurait dû lui donner le monopole des gens du grand monde, et une fois pour toutes proscrire les types de provenance douteuse. Ce livre est d'ailleurs très bien.

***

Dies Iræ, par Georges Schaumberg (E. Albert et Cie, à Munich). — Avec MM. Bierbaum, Scharf, Weigand, Panizza, Dauthenday, M. Schaumberg fait partie de cette pléiade de jeunes poètes qui est une des gloires du Munich moderne.

Tandis que Berlin, par ses concerts, ses théâtres, ses expositions, disputait avec toujours plus de succès le premier rôle de capitale artistique à sa vieille rivale de l'Isar, quelques poètes ont su rester fidèle au sol bavarois, et maintenir là-bas un centre de productions plein de force et de vie. M. Schaumberg, dans son premier livre, a du talent. Si parfois il s'abandonne encore, surtout dans ses « vers sociaux », à un ton déclamatoire, à une phraséologie un peu redondante, c'est qu'il pèche par l'excès de son tempérament violent et pessimiste. Le poète se place au milieu de son temps, enfant de son époque, avec toutes ses faiblesses et tous ses défauts, mais il a gardé un cœur chaud pour les souffrances des deshérités et un œil ouvert pour les aberrations de notre société moderne. A des élans d'enthousiasme et d'espoir, il mêle sa mordante satyre et son ironie aiguë. Dans ses « vers personnels », il donne d'intéressantes sensations du Munich actuel et de jolis paysages de Bavière. Quelques poèmes de *Dies Iræ* avaient déjà paru dans l'*Almanach Moderne*, mais il importait de parler ici spécialement d'un poète sérieux qui ne pourra que s'approfondir.

H. A.

Les Amours de Nine, par Vigné d'Octon (Lemerre). — Je ne connais rien de pire qu'une indigestion de miel. On en reste malade pour la vie. C'est un peu ça, les *Amours de Nine*. Pastoure et Pastourelle s'aiment et se le disent en la langue de Catulle Mendès, qui n'est nullement celle du pays qu'ils habitent, n'en déplaise à l'auteur. Il y a des descriptions charmantes, trop charmantes, des fleurs qui sentent trop fort, des naïvetés trop naïves. Enfin, c'est beaucoup trop doux, et le gros frelon de rebouteur, traître du mélodrame, ne pique pas assez. On s'épouse à la fin dans une apothéose de cascade soudainement jaillie comme un feu de bengale. Tout à fait adorable, cette histoire de félibre.

***

REÇU :

Francis Poictevin : *Tout Bas* (Lemerre) ; Henri Mazel : *Vieux Saxe* (Ed. Girard) ; Adolphe Tabarant : *Petit Catéchisme socialiste* (Librairie socialiste) ; Aristide Estienne : *Bréviaire du Cœur*, frontispice d'Andhré des Gachons, préface de Léon Deschamps (Bibl. de « La Plume ») ; Léon Tolstoï : *Le Salut est en vous* (Perrin et Cie) ; Joseph Desgenêts : *Par les Routes...* (Malines, Godenne) ; René Ghil : *Le Vœu de Vivre* [livre IV de *Dire du Mieux*, première partie de : *Œuvre*] (à « l'Idée Evolutive ») ; Charles Bourget : *La Pivoine* (Bibl. des Modernes) ; Emile Burgaud et commandant Bazeries : *Le Masque de Fer*, révélation de la correspondance chiffrée de Louis XIV (Firmin-Didot) ; Paul Radiot : *Notre Fille de France* (Dentu) ; *Contemporary scottish Verse*, avec une introduction par George Douglas (collection William Sharp, Londres, Walter Scott) ; Robert Scheffer : *Misère Royale* (Lemerre) ; Edmond Picard : *Scènes de la Vie Judiciaire* (Bruxelles, Lacomblez) ; Georges Eekhoud : *La Nouvelle Carthage* (Bruxelles, Lacomblez) ; Henry Maubel : *L'Eau et le Vin* (édition de la

« Société Nouvelle ») ; Paul Adam : *Les Images sentimentales* (Ollendorff) ; Henrik Ibsen, traduction Pierre Bertrand et Edmond de Nevers : *Les Soutiens de la Société*, *L'Union des Jeunes*, 1 vol. (Savine) ; Georges Blot : *Heures de Rêve* (Lemerre) ; Sfenosa : *Les Déclins* (Lemerre) ; Pierre Louys : *Les Poésies de Méléagre* (Lib. de l'Art. Indépendant).

ECHOS DIVERS ET COMMUNICATIONS

A UN PROFESSIONNEL MILITAIRE.

Monsieur,

Vraiment, j'ai mille regrets de vous avoir froissé ; vous m'en voyez tout marri, et j'en serais inconsolable si je n'avais eu le plaisir de lire votre réponse. Sa forme doucement ironique m'a enchanté, et je suppose qu'elle aura ravi de même les lecteurs du *Mercure*, qui, sans doute, comme moi, seront attristés de sa viduité d'argumentation.

Vous réussissez fort mal, Monsieur, quand vous vous mêlez de tirer l'horoscope. Je ne suis ni très âgé ni très jeune. J'aurai bientôt trente-deux ans ; je n'ai donc aucune période de vingt-huit jours en perspective. Dix ans se sont écoulés depuis ma dernière nuit de salle de police — elles furent très rares ; — je ne subis donc point d'action réflexe. J'ai oublié les petites misères du métier aussi bien que les noms des offs et des sous-offs par qui j'avais l'honneur d'être commandé. C'est vous dire, Monsieur, que je n'ai aucune rancune. En eussé-je d'ailleurs que cela n'infirmerait nullement la thèse soutenue par moi, puisqu'elle est basée sur des faits.

Vous semblez l'avoir oublié, de même que vous paraissez avoir méconnu le caractère de conclusion présenté par mon article du *Mercure*. Une note indiquait cependant qu'il formait les conclusions de mon livre, *Essai de Psychologie du Militaire professionnel*.

Légende, votre mépris pour les pékins ! En vérité, Monsieur, je ne pensais point avoir l'heur de voir ce mépris confirmé par vous-même. C'est cependant ce qui est. En effet, il faut que vous méprisiez le civil pour affirmer aussi péremptoirement, aussi publiquement que ce mépris est une légende ; pour tenter de faire accroire au civil une chose aussi erronée. Les faits sont là pour prouver ce mépris, et des faits ne se réfutent point par des mots. Souvenez-vous des agressions armées, perpétrées par des professionnels contre de pacifiques pékins ! Ce n'est point le lieu de rappeler ces faits, vous en trouverez quelques-uns dans mon livre ; je vous citerai seulement cette phrase d'une lettre d'un médecin militaire, en activité de service : « *A chaque fois que j'ai dû prendre un repas avec des officiers, du hors d'œuvre au dessert, il a fallu, sinon manger, du moins voir dévorer du pékin, de la redingote.* » La récente algarade du général Cools est une nouvelle preuve de ce mépris.

La vieille Voix qui, « du fond de vos cellules atrophiées », vous parle, est fort éloquente, mais son éloquence est bien vide. Ce n'est que de la phraséologie. Quoique vieille, elle est très folichonne, votre Voix, quand elle compare l'armée à un creuset où viennent se fondre tous les éléments sociaux. Quel est l'homme qui n'a pas constaté qu'à la caserne les castes se maintiennent aussi bien que hors d'icelle ? Pouvez-vous raisonnablement prétendre que X, Y, Z, les soldats, fils ou parents de généraux, de financiers, de riches propriétaires, seront traités de même façon que A, B, C, vulgaires ouvriers ou paysans ? Evidemment non, car les faits quotidiens démentent cette égalité de traitement. Je pourrais vous citer des sous-officiers qui, ayant mangé la grenouille, ont évité le conseil de guerre grâce à leur nom, aux relations de famille, à leur fortune. Des faits analogues sont de notoriété publique.

Votre Voix userait-elle de l'ironie ? Je serais tenté de le croire lorsqu'elle vous parle du désintéressement du professionnel. Avez-vous donc perdu souvenance du *Journal du lieutenant Emmar*, publié par M. H. Gauthier-Villars dans la *Revue Bleue* ? Lisez *Mer de Chine* du contre-amiral Reveillère, Paul Branda de son pseudonyme littéraire ! Rappelez-vous les pillages tonkinois, soudanais ! Et les pots-de-vin libéralement distribués aux officiers par les fournisseurs ! En ce temps de russomanie aiguë, vous ne serez point surpris que je m'en réfère à la parole d'un général russe, Fédoroff : « *L'armement n'est fait que pour enrichir des industriels et des officiers.* »

Défiez-vous de votre Voix, Monsieur, elle plaisante trop sérieusement. Serait-ce, par hasard, Sapeck qui revit en elle ? Toujours est-il que les chefs camarades des hommes hors du service, que l'égalité militaire sont des plaisanteries, que dis-je, des charges un peu trop fortes. Vous devez savoir en effet que les cafés fréquentés par les chefs, les bordels affectés aux officiers, sont consignés aux simples Dumanet. Comme camaraderie, c'est joli !

Pitou, chef de Plutus ! ! c'est une gageure, Monsieur. Ecrire cela après Fourmies, après la grève des chemins de fer, des mineurs, etc. ! Car ils abondent les phénomènes sociaux dans lesquels Pitou a été le domestique de Plutus. L'armée n'est-elle point un des trois soutiens de l'ordre capitaliste ? Ne marche-t-elle pas, quand le Capital l'ordonne, contre le prolétariat dont elle est composée en majeure partie.

Si la réalité correspondait à votre imagination, la psychologie du militaire, telle que je l'ai déduite des faits, serait fausse, mais alors les faits seraient à loisir inventés, tandis que malheureusement ils sont vrais. Votre Voix a l'imagination folle ; votre vision est d'un poète comme était celle de l'auteur de la *France Armée*. Au fait, ne seriez-vous point cet auteur et aussi celui d'un roman que j'ai beaucoup admiré, dans son impeccable forme et sa juste évocation d'époques lointaines ?

Voyons, cher confrère — permettez-moi ce nom, car vous êtes plus littérateur que militaire — où avez-vous vu des of-

ficiers inspirer aux soldats des sentiments élevants, l'amour de l'indépendance, du pays ? Est-il besoin d'être militaire pour aimer la liberté et le sol de son village ? Etaient-ils militaires, les Vendéens, les Chouans, les Espagnols luttant contre les armées de la Révolution ou de l'Empire ? Comment, à des êtres qu'on éduque pour l'obéissance passive, peut-on inspirer l'amour de l'indépendance ?

Quels sont les livres que le chef donne à ses hommes pour les préserver des basses débauches ? Qu'un soldat, dans la chambrée, lise ce beau et bon livre de Jean Grave : *La Société mourante et l'Anarchie*, et aussitôt un quelconque chef le fourrera au bloc. Qu'un troupier dévore le *Portier des Chartreux*, et le chef le lui empruntera pour le lire ! A la caserne, il est permis de lire *Fin de siècle*, le supplément de la *Lanterne*, mais la *Révolte* est interdite.

A qui ferez-vous croire que le chef s'occupe du bien-être intellectuel et moral de ses hommes ? A personne, car tout le monde a été soldat, a vu. S'il en est, ce sont de rares exceptions ; vous en faites partie et je vous en félicite.

Pour un G. De Lys ou un Dévoluy aimant le commerce des Verlaine, des Lombard, du *Mercure*, combien de Ramollot ?

Puis, vous savez qu'au pied du mur on reconnaît le maçon ; eh bien, c'est à la caserne, dans ses actes de militaire, qu'on reconnaît le professionnel. La jouissance intellectuelle que de rares professionnels peuvent éprouver dans le commerce des maîtres littérateurs ne peut en rien aider à la détermination de l'état psychique de la masse des professionnels.

Ceux-ci ne halètent pas après la guerre ! Ce peut être votre personnelle opinion, mais ce n'est point celle de la majorité des militaires. J'en veux pour preuve une publique déclaration du capitaine De Funcke. Ecoutez encore ce que disait le général russe Skobeleff : « Je suis soldat de corps et » d'âme, rien que soldat et d'une ambition si ardente que » vous ne sauriez l'imaginer. Je veux devenir le capitaine le » plus fameux de la Russie. Le peu de gloire que j'ai acquise » n'est rien. Mais *je ne peux arriver à mon but que par la* » *guerre*. La paix me ferait dépérir, je le sens, je le sais, une » guerre comme il me la faut, nous ne pouvons la faire qu'à » l'Allemagne. C'est pourquoi j'attise la haine contre les Al- » lemands et je ne cesserai de l'attiser ! »

La guerre est votre métier, Messieurs les professionnels, et vous la réclamez aussi justement que le cordonnier réclame des chaussures à faire. Plus il en fabrique, plus il s'enrichit ; plus le professionnel militaire se bat, plus il a chance de monter en grade.

L'armée peut disparaître, Monsieur, et je ne changerai point de langage, car j'aime ma langue française. D'ailleurs le Teuton est assez intelligent pour ne pas essayer cette absurde chose : la destruction de la langue française. Au Canada, il est des Français qui, vaincus par les Anglais, dominés par eux, ont conservé leur langue, et ils n'ont pas d'armée pour la défendre.

Le Teuton ne briserait pas plus ma plume qu'il n'a brisé

celles de Hauptmann, de Bebel, de Haeckel et de tous les penseurs allemands. Bien plus, ce *sauvage* tente si peu d'enchaîner les penseurs que chez lui se réfugient les Ibsen et les Strindberg. Point n'est besoin du Germain pour entraver la liberté d'écrire, les prisons françaises offrant souventes fois un logis — quelquefois mortel — aux littérateurs et aux savants.

Bien inutile est l'armée avec sa discipline pour maintenir l'indépendance d'un peuple. Si à tout il préfère la liberté, ce peuple est invincible. Nos aïeux l'ont prouvé lorsque, au cri de *Liberté ou la Mort*, ils vainquaient, eux les volontaires, l'Europe coalisée, ces armées professionnelles. Alors la discipline était quasi nulle, j'en veux pour preuve le *Journal du canonnier Bricard.*

Je me consolerai aisément, Monsieur, de votre ironique réponse en me rappelant qu'un savant — sa position officielle m'empêche de vous en donner le nom — me disait après lecture de mon manuscrit : « Votre étude est absolument juste, vous avez même atténué la vérité. » Ce savant est un ancien médecin militaire qui longtemps a fréquenté les professionnels dont j'ai parlé. Vous citerai-je encore cette appréciation du Dr A. Corre : « Tout ce que vous dites, à mon avis, pouvait se dire comme vous l'avez fait, et *vous n'avez point passionnellement présenté les choses.* »

Pour éclairer votre religion sur la compétence du Dr Corre, permettez-moi de vous dire qu'il fut médecin de la marine pendant une vingtaine d'années, qu'il fut, ayant seulement vingt ans, décoré pour sa belle conduite en une épidémie lors de l'expédition du Mexique, qu'il vécut dans les milieux militaires en Afrique et en Cochinchine, qu'il est actuellement un de nos premiers criminologues français.

Je suis donc, Monsieur, en bonne compagnie parmi les contempteurs du militarisme, puisque selon vous c'est le dénigrer que de le montrer tel qu'il est.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de mes meilleurs sentiments pour le confrère et mes salutations pour le professionnel militaire.

A. Hamon.

§

Mon cher Vallette,

Les lecteurs du *Mercure de France* n'ont pas oublié le récent pillage de l'hôtel Panisse-Passis par la bande Renard. Permettez-moi d'ajouter un dernier mot au récit de cette curieuse affaire où Renard fit preuve, à défaut de sens moral, d'un tact rare et d'une grande habileté. Je cite textuellement le *Figaro* du 13 octobre 1893. Le président Benoît dit à Renard :

« On a fait chez nous une perquisition qui rendait toute » dissimulation superflue. On a trouvé entre autres choses, » deux barres de fer et des pinces-monseigneur. On a trouvé » également une *lanterne sourde.* »

Voulez-vous avoir l'obligeance d'informer les collectionneurs de reliques qu'ils trouveront cette *Lanterne Sourde, toute neuve*

et complète, chez l'éditeur Ollendorff, 28 bis, rue de Richelieu, pour la modique somme de 2 francs ?

Amicalement vôtre,

JULES RENARD

§

La prochaine représentation de « L'Œuvre », qui aura lieu dans les premiers jours de novembre, se composera de *L'Ennemi du Peuple*, d'Henrik Ibsen.

§

Les *Essais d'Art Libre* ont décidé l'édition d'un ouvrage intitulé : *Portraits du prochain Siècle*, où l'on ne verra pas seulement la silhouette des littérateurs et artistes dont le portrait a effectivement figuré à l'exposition chez Le Barc de Boutteville, mais toutes les jeunes individualités de l'heure présente. Le livre sera d'autant plus curieux que tous les écrivains y collaboreront. Les souscriptions sont reçues aux *Essais d'Art Libre*, 8, rue Jacquier, aux conditions suivantes :

Ex. ordinaires pap. fort teinté : 2 fr. — 7 ex. japon impérial : 12 fr. ; 9 ex. vélin : 10 fr. ; 11 ex. chine et 11 ex. hollande : 8 fr. : 13 ex. japon français de chacune de ces couleurs : blanc, gris, chamois, vert, bleu, rose : 6 fr.

Il est fait 10 o/o de remise sur les prix ci-dessus quand le montant de l'exemplaire est joint à l'avis de souscription.

§

Plusieurs de nos abonnés nous demandant des tirages du *Mercure de France* sur papier de luxe, nous avons l'honneur d'informer nos lecteurs qu'avec la livraison de janvier 1894 (nº 49) seront commencées une série sur fort papier de Hollande van Gelder et une série sur beau papier des manufactures impériales du Japon. Ces exemplaires de luxe ne seront pas vendus au numéro, et les prix d'abonnement annuel sont ainsi fixés :

Hollande van Gelder .. .. 32 francs.
Japon impérial..... ..... 45 —

Ceux de nos souscripteurs dont l'abonnement a été pris ou renouvelé dans le courant de l'année 1893 auront, pour recevoir une série de luxe *durant toute l'année 1894*, à nous adresser la différence entre la somme qu'ils ont versée et le prix de la série qu'ils choisiront : les numéros qu'ils ont reçus en 1893 leur seront ainsi acquis à titre de prime. A ceux dont l'abonnement expire en décembre, il sera fait, également à titre de prime, une remise de dix pour cent sur le prix de série.

Nos tirages de luxe devant être à peu près restreints au nombre des demandes, nous prions ceux de nos lecteurs qui désireraient y souscrire de vouloir bien nous en aviser au plus tôt.

Nota. — Pour les personnes qui en feraient la demande, il serait tiré des exemplaires sur papiers désignés (Chine. Whatman, etc.), à des conditions spéciales.

MERCVRE

Le Gérant : A. VALLETTE.

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — *Téléphone.*

PAUL GAUGUIN

Deux événements artistiques viennent de se produire, des plus significatifs, simultanément, harmoniquement : le jour où l'on donnait sur une scène parisienne l'*Ennemi du Peuple* d'Ibsen, s'ouvrait l'exposition des peintures et des sculptures que Paul Gauguin rapporte de Tahiti.

A l'Œuvre et chez Durand-Ruel, c'est la même pièce qu'on jouait.

Avec une forme dramatique d'une simplicité neuve, dans un pays neuf, du moins à nos yeux, Ibsen nous montre un homme qui souffre pour la vérité. D'une toute semblable tragédie Gauguin est à la fois le héros et l'auteur. Pour exprimer sa personnelle vérité de l'art, il a choisi un pays, un décor, une race inconnus à cet occident, et, dans cette atmosphère d'élection, l'artiste parle librement, avec la naturelle splendeur de son rêve de beauté. La mise en scène est plus simple encore que celle du dramaturge, — aussi les libertés prises, il est vrai, plus hardies, plus individuelles. Mais quoi ? pour l'entendre, pour le suivre dans la bravoure de ses simplifications, faut-il un autre effort que celui, seulement, d'accepter l'indépendance totale qui est le premier droit du peintre

comme du poète, et d'oublier, en entrant chez lui, les préférences, les habitudes des plus grands artistes aussi bien que les irrationnelles conventions des moindres ? — C'est cet effort qu'on n a point voulu faire. Et je parle ici beaucoup moins du public — façonnable et malléable en dépit de préjugés — que du monde spécial de l'art, des artistes eux-mêmes, des critiques, de tels journalistes et des ouvriers d'art. La mauvaise foi et la sottise ont donné là d'un bel accord. O les inepties qui furent hypocritement ou candidement proférées, ces derniers jours, rue Laffitte ! O celles qu'on put lire, sous les signatures les plus variées, dans les quotidiens les mieux informés ! Tout s'en mêla, et, parce que j'ai eu l'honneur d'écrire, pour l'exposition de Gauguin, la préface du catalogue, je fus, dans la *Libre Parole*, traité d'« esthète *israélite* ! » Il est probable qu'il faut être juif pour professer une opinion, fût-ce en art, condamnée par les coadjuteurs de M. Drumont. Pourtant, je ne suis pas juif.

Dira-t-on que l'aventure de Gauguin — déni de justice imbécile ou hostilité éclairée — est l'histoire ordinaire de tous les vrais artistes ? qu'ils ont tous été combattus longtemps ? qu'ils ont dû lutter tous contre les pontifes officiels mal prêts à céder la place à de nouveaux venus ? que les critiques d'art, une fois leur siège fait, ne consentent pas volontiers à le défaire et sourcillent sévèrement vers les innovateurs ? — Soit. Mais il y a bien autre chose, du plus spécial, du plus personnel. Gauguin a passé l'âge d'un débutant, son œuvre est nombreuse, une de conception, multiple de forme et de matière, — peintre, sculpteur, céramiste. Cette œuvre a dès longtemps attiré l'attention, quiconque s'intéresse aux choses artistiques l'a vue, la connaît. Elle a excité bien des antipathies : sans que l'auteur ait eu les bénéfices ordinaires du bruit de la bataille. Elle a rencontré quelques sympathies, des plus précieuses, de celles qui, pour d'autres, pour un Rodin,

pour un Monet, ont déterminé la victoire. Avec enthousiasme et comme il avait loué ceux-ci, Octave Mirbeau, par exemple, a loué Gauguin. Mais le même effort n'a pas eu trois fois le même succès. D'autres critiques, emballés à la suite et pour être d'*avant-garde*, ont aussi proclamé le génie de Gauguin, d'un premier mouvement qu'ils croyaient bon et fait pour les mettre en bonne posture. Tôt ils se sont essoufflés, et comme ils ne savaient pas pourquoi ils aimaient Gauguin, ils ont cessé de l'aimer pour le même motif, — à moins qu'ils aient cédé aux instances de ceux qui pensaient pouvoir mettre à profit l'absence du Maître, ses trois années de séjour à Tahiti, et disaient, les uns, qu'ils l'avaient initié, les autres, qu'ils l'avaient dépassé. Les mauvais critiques et les faux artistes sont faits pour s'entendre.

Au retour, Gauguin eut un instant de tristesse étonnée, pourtant, à les voir si bien unis contre lui. Il avait si sincèrement, si valeureusement travaillé là-bas, dans la grande solitude que s'était faite sa pensée, chez cette race naïve et sous le généreux soleil ! Maintenant qu'il revenait avec l'œuvre accomplie, n'était-il pas en droit, quelque peu, de compter sur un accueil sincère comme son effort ? Ne lui serait-on pas reconnaissant de cette transposition de rêve d'un hémisphère à l'autre, de cette nature inouïe, de cette race inconnue, toutes deux pénétrées par son regard et recomposées par sa pensée, qu'il ajoutait aux trésors de nos anciennes richesses ?

Naïf ! En trois années le « monde artistique » avait suivi sa pente, qui n'est pas vers le mieux. La trace laissée, quand même, dans les esprits par la doctrine et les réalisations de l'en-allé avait facilité la besogne aux adroits, aux rusés, à ceux qui ne cherchent point pour leur propre compte, exploitent la trouvaille des autres, lui donnent ce caractère de définitif qui est, en art, le plus impudent des mensonges, et ferment ainsi par leurs

détestables ingéniosités les yeux qui commençaient à s'ouvrir, les esprits qui allaient comprendre. L'officiel artistique s'était aussi renforcé, sans dédaigner aucun moyen, et on avait décoré des marchands — l'honorable M. Valadon, par exemple — au nom de l'art le plus audacieux, pour qu'ils devinssent les intermédiaires officiels de l'art officiel. Gauguin retrouvait au Luxembourg un Delaherche, jadis son cuisinier — ou son cuiseur : il le retrouvait *avec* les artistes, et se demandait ce que venait faire dans un musée de peinture et de sculpture la céramique-métier : pourquoi donc M. Delaherche n'irait-il pas plutôt prélasser ses produits chez Bing et rivaliser avec les Japonais dont il emprunte le vernis ?

Enfin, et malgré la légitime, mais exceptionnelle gloire de quelques illustres idéalistes, qui, d'ailleurs, n'ont dompté la faveur publique que par une longue suite de chefs-d'œuvre et d'années, ou, plus jeunes, n'ont encore qu'un cercle très restreint d'admirateurs, le goût n'est guère au grand art, en ce temps d'interminable agonie naturaliste. C'est l'art négatif qui règne, et l'art crapuleux, son naturel succédané. Je crois que la chanson ordurière n'a pas vainement jeté la boue de ses refrains dans toutes les mémoires. Paris est un énorme café-concert auquel les salons annuels — toutes nécessaires exceptions faites — donnent un très idoine décor. Mauvaise heure...

Et Gauguin se souvient mélancoliquement de sa vie heureuse, dans le tout-là-bas, alors qu'il travaillait avec la bonne frénésie du poète enivré de son poème, — loin de notre décadence, et de ces coteries, et de ces cabales... Il repartira peut-être. C'est nous qui l'aurons chassé. Il dit déjà : « Je ne voudrais plus voir d'Européens. »

Pendant ce temps continueront leur triomphe, factice, mais insultant, les menteurs et les voleurs. Un grand artiste — celui-là ! — disait de l'un d'eux en souriant : « Il vole de nos propres ailes. »

Ah ! s'il était toujours possible de sourire !

§

On l'aura pourtant vue, cette œuvre discutée, on l'aura entendu encore une fois, cet amant de la vérité : et qu'importe qu'il soit le martyr de son amour ? La joie et la victoire d'un artiste, comme aussi sa patrie, sont en lui, — sa joie et sa victoire, dans le témoignage qu'il peut se rendre, lui, le plus sèvère de ses juges, d'avoir exprimé son rêve, et, sa patrie, dans ce rêve. Rien n'est en vain. Combattu, nié même aujourd'hui et qu'il reste ou qu'il parte, Gauguin aura pour sa grande part contribué au renouvellement, au relèvement de l'art contemporain.

Autour de lui ou après lui, la lutte sera moins rude pour les quelques sincères qui le suivent — Sérusier, Ranson, Denis, Vuillard, etc... Même pour ceux qui, dans des voies et par des moyens autres, recherchent un but analogue de création personnelle, il n'aura pas inutilement parlé. De hautes alliances sont possibles...

Le sens de cette parole : obéir fidèlement à ses nécessités intérieures, ne rien sacrifier aux nécessités extérieures ; ne pas être l'esclave de la nature, la dompter, s'en servir seulement comme d'un prétexte à la réalisation du sentiment ou de la pensée dont on est enchanté ; voir le monde sensible comme une immense énigme dont le mot est en nous, mot multiple, mot varié, comme sont multiples et variées les essences humaines ; se dégager donc — peintre — de toute convention de couleur et de ligne, comme — poète — de toute habitude commune de pensée et de langage ; posséder enfin la matière sans se laisser posséder d'elle. Le peintre a le droit de faire des lignes et des couleurs ce qu'il veut, pourvu qu'il ait le sens de l'harmonie générale et que sa volonté soit régie par une conception logique et individuelle. Il a le droit de déformer, pourvu qu'il ait le désir et la puis-

sance de symboliser. La nature est pour lui une proie qu'il veut conquérir. Mais en quoi consiste la conquête? en une révélation. Le peintre et le poète sont les révélateurs de la conception qu'ils ont de l'infini. Pour cette révélation tous les moyens qu'ils jugent propres sont légitimes. Parlons, ici, seulement des moyens des peintres. De leur cerveau la pensée s'est projetée avec une inappréciable rapidité dans le spectacle — visage ou paysage — qu'ils ont sous les yeux, et pour y retrouver, pour extraire cette pensée de ce spectacle, ils déblayent, simplifient, synthétisent, ils écartent tout ce qui leur pourrait dérober la claire vue de l'objet, déforment, c'est-à-dire redressent tout ce qui voudrait leur donner le change sur la réalité de l'objet. Cherchez à reconnaître dans la nature objective le paysage où Gauguin n'a vu que sa pensée! Allez-vous-en, photographes, à Tahiti avec les plus sensibles de vos plaques: il est à craindre que le soleil ne vous fasse pas les révélations qu'il a faites à ce peintre...

Une terre rouge, un arbre bleu, de la lumière sans ombre... Gauguin a osé cela: on s'étonne...

Il l'avait osé bien longtemps avant Tahiti, dès la Bretagne, voilà des années.

Le Christ jaune. Dans des landes jaunes se dresse une croix où meurt éternellement un Christ jaune. La terre alentour est riche, et c'est la couleur de ses gerbes qui fait l'harmonie du tableau. Dans cette luxuriance se reposent ou s'agitent des brutes humaines, indifférentes ou joyeuses. Au pied de la croix, mais lui tournant le dos, sont assises des femmes veules, minables, bêtes lasses d'enfantements; dans le fond, des gamines escaladent gaîment une barrière: et tout est joyeux ou indifférent, sauf le Christ jaune qui meurt éternellement sur la croix. Il aurait pu ne pas venir! Son agonie n'a pas altéré la luxuriance de la terre, pas consolé les minables lasses

d'enfantements, pas interrompu les gais ébats, — et, joie, tristesse, indifférence, tout est après lui comme tout était avant lui.

Bonjour, monsieur Gauguin. Des nuages d'orage, et, sur le sol comme en mouvement, une couleur comme d'éclairs fixés. Un homme, farouche selon l'heure et le lieu, vient à l'orée de la plaine vers la barrière que longe une femme, craintive du mauvais temps et visiblement étonnée de ce passant qui ne s'en soucie. Et, vers lui détournée à demi, hésitant à l'aborder ou à le fuir, elle le salue d'un joli geste que déconcerte le regard dur et lourd de l'homme : « Bonjour, monsieur Gauguin. » Comme il est plus chez lui, ce Breton d'aventure, dans cette Bretagne de tempête, que la petite Bretonne elle-même, hâtée vers sa maison, lui qui va continuer sa promenade.

Mais on peut dire qu'à Tahiti l'âme de ce Péruvien, originellement épris de soleil, de force, et de cette simplicité ductile à tous les vouloirs spirituels, a trouvé son élément essentiel. Un instinct l'appelait là, qui ne le trompait pas. Ces races lointaines dont notre vanité blanche se croit en droit de sourire, il a su voir, il a su dire leur beauté sauvage, leur noblesse naturelle, non encore altérée par la phosphorescence de notre pourriture, il a su comprendre la naïveté souvent terrible, souvent aussi profonde de leurs légendes; il a aimé la franchise vitale de cette existence en plein air, il l'a partagée au moral comme au physique.

Noa noa. Des fleurs, des fleurs, des arbres qui sont des fleurs, et le peu qu'on voit de la terre est fait de couleurs fleuries. La tranquillité fervente d'une nature fière de sa richesse pour ne la montrer à personne : car nulle trace humaine ni seulement d'animal. Une rivalisation de joie large et fastueuse entre ces essences infiniment variées. Et ce tableau exhale l'odeur fraîche et pimentée de toute l'île : *Noa noa*, odorant.

Nave nave fenua. C'est la même terre, la *Terre délicieuse*. C'est l'Eden tahitien. Mais ici l'œil du peintre, tout fidèle qu'il reste à la sensation, obéit a une poétique pensée, et le tableau se compose. Une femme nue, puissante et très douce, atteint d'un geste timide des fleurs telles que les yeux éblouissants des plumes des paons, des fleurs d'orgueil. Elle va les cueillir et un monstre ailé, noir aux ailes rouges, siffle à ses oreilles le mauvais conseil.

Manao tupapau. L'esprit veille. Au fond de toute manifestation de la vie réside un mystère. Le démon de midi, le démon des vivants ouvre ses yeux à l'heure du soleil et de l'action. Le démon de minuit, l'esprit des morts veille à l'heure du rêve. C'est une nuit tropicale. Etendue à plat ventre sur des étoffes aux éclatantes couleurs, une jeune femme, une jeune fille, une androgyne s'inquiète — de rien, du bruit de l'heure — ou de ces grands yeux épouvantés et qui font peur allumés là, au pied du lit, et qui semblent voir de formidables apparitions dont la fillette se détourne. L'esprit des morts veille. — Ce qu'est, techniquement, ce tableau, combien il s'impose par sa splendeur de lignes et de couleurs autant que par la singulière beauté du poème qu'il recèle, les yeux en sont avertis dès le premier regard. C'est peut-être la merveille de cette exposition. Le peintre a mis dans ce corps de femme nue toute la chaleur lumineuse de la forêt incendiée de fleurs, et toute la lubricité langoureuse, innocente, de cette race enfantine et sage, pour laquelle le plaisir est la seule sérieuse affaire de la vie, — et encore l'effroi de quelque terrible secret que la songeuse voudrait conjurer avec des caresses. Ces vers de Baudelaire font le meilleur commentaire de *Manao tupapau :*

Le désert et la forêt
Embaument tes tresses rudes ;
Ta tête a les attitudes
De l'énigme et du secret ;

Sur ta chair le parfum rôde
Comme autour d'un encensoir;
Tu charmes comme le soir,
Nymphe ténébreuse et chaude.

. . . . . .

Tes hanches sont amoureuses
De ton dos et de tes seins,
Et tu ravis les coussins
Par tes poses langoureuses.

— Cette peinture, me disait un très fin critique, est à l'extrême lisière de la littérature : n'est-ce pas son défaut ? A force de maîtriser la matière, de la repétrir et de la refaçonner à sa guise, l'artiste ne s'exempte-t-il pas, arbitrairement un peu, des lois providentielles de son art ? n'élude-t-il pas certaines difficultés ? Je sais bien qu'E. Poe a dit : « La parfaite harmonie d'une œuvre imaginative lui fait souvent tort aux yeux des sots en leur donnant l'illusion de la facilité. » Mais il parlait surtout des œuvres imaginatives littéraires, et, pour évoquer des conceptions de purs poèmes écrits, il semble que Gauguin se soit résolu à un parti pris d'étrangeté qui exige de nous une soumission trop entière...

— Le même E. Poe a dit aussi : « Il n'y a pas de beauté exquise sans quelque étrangeté dans les proportions. » Et le même encore : « C'est la matière qui est l'esclave de l'artiste, elle lui appartient. » Et toujours le même : « Celui-là seul est véritablement artiste qui applique heureusement ses préceptes les plus abstrus. » Je ne pense pas qu'ici E. Poe ait eu en vue seulement la poésie écrite : ce sont les lois fondamentales de l'art général. Les Primitifs ne les ignoraient pas, eux, les grands déformateurs, les grands simplificateurs. Faire comme eux — considérer la nature comme la sujette de notre pensée, ne chercher d'harmonie qu'à l'intérieur de l'œuvre composée et entre ses diverses parties, sans souci de l'extériorité objective qui lui servit de prétexte, ce n'est pas les imiter. Ils imitaient la nature qui perpétue sa création selon cer-

taines lois où nous sommes souvent tentés de ne voir que des caprices, et qui déforme à sa guise, qui multiplie les monstres pour les ramener sans cesse à des lignes infiniment simplifiées. Imiter la nature, se pénétrer de ses secrets, dérober ses procédés, produire un détail incalculable soumis à une invincible unité, — voilà l'âme et le fond de tous les arts. La nature harmonise la couleur des pelages et des plumes et celle des arbres et des fleurs, les lignes en mouvement et les lignes immobiles, le chant des oiseaux et l'éclat de la lumière, le bruit des eaux qui n'est pas le même le matin et le soir, les drames de la faim et de l'amour qui se succèdent dans la forêt, avec les instants diurnes et nocturnes : elle fait tout à la fois de la peinture, de la sculpture, de la musique et de la littérature. L'union de tous les arts, c'est le vœu suprême du génie humain, et ce sera peut-être l'œuvre de l'être rêvé que Stéphane Mallarmé désigne : « l'homme primitif suprême », c'est-à-dire l'homme revenu et retrempé aux lois essentielles, aux préceptes constitutifs de la vie, sans rien perdre des conquêtes amassées par les siècles. C'est pourquoi tout grand peintre est un grand poète. C'est pourquoi aussi les poètes peuvent, du domaine général où ils exercent leur art, envisager plus librement, je le crois, que tout autre artiste les domaines plus spéciaux des autres arts et aimer, par exemple, des peintres très différents entre eux : ces différences se résolvent en harmonie dans la conception générale du poète.

Et ne serait-ce pas un mode excellent de critique celui qui consisterait à rechercher les correspondances de l'art qu'on exerce et de celui qu'on étudie ? Qu'un peintre veuille se rendre compte de Flaubert, il devra pousser à la grande fresque : mais M. Daudet n'évoquera que la vignette et M. Loti que la chromo. Tout de même, Gauguin m'impose la suggestion de la grande poésie lyrique, de celle qui s'affranchit des apparentes exigences du métier, des trop strictes nécessités d'or-

dre, des petites habiletés de la transition. Il appelle un sentiment de compositions vastes, qui remplissent l'esprit de conceptions belles exprimées en un vaste décor. Et je viens de dire le mot caractéristique de son œuvre. Gauguin est un grand décorateur. Décorateur de rêves qui dépasseraient volontiers notre horizon. Ses yeux au regard aigu, profond et pourtant oblique, déconcertant, peut-être irrité, peut-être désenchanté, ses yeux d'homme, disait de lui van Gogh, « qui vient de la planète Mars », paraissent parfois chercher le cadre qui pourrait contenir la décoration immense dont il porte en lui les éléments. « Un dôme, écrivait ici même Albert Aurier dans une étude sur Gauguin, qu'on lui donne un dôme ! »

§

On ne le lui donnera pas. Qu'importe ! une indication d'œuvre unique, fragmentée par la vie, n'est-ce pas tout ce que peuvent les plus grands? Gauguin l'a fait et son indication n'est point achevée. La conscience du noble devoir accompli doit lui suffire pour récompense, et, pour vengeance des injustices subies, il se contente de savoir que les injustes portent en eux aussi leur condamnation.

« Je crois en la sainteté de l'esprit et en la vérité de l'art un et indivisible. Je crois que cet art est de source divine et qu'il vit dans le cœur de tous les hommes illuminés par la lumière céleste ; je crois qu'après avoir goûté les sublimes délices de ce grand art on lui est fatalement et pour jamais voué, on ne peut le renier. Je crois que tous, par son entremise, peuvent parvenir à la béatitude. Je crois en un jugement dernier où seront condamnés à des peines terribles tous ceux qui en ce monde auront osé trafiquer de l'art sublime et chaste, tous ceux qui l'auront souillé et dégradé par la bassesse de leurs sentiments, par

leur vile convoitise pour les jouissances matérielles. Je crois qu'en revanche les disciples fidèles du grand art seront glorifiés, et qu'enveloppés d'un céleste tissu de rayons, de parfums, d'accords mélodieux, ils retourneront se perdre pour l'éternité au sein de la divine source de toute harmonie.»

Le *Credo* de Wagner.

CHARLES MORICE.

MATINÉE DANS LE PARC

...The upturn'd faces of these roses
That smiled and died in this parterre, enchanted
By thee, and by the poetry of thy presence.
EDGAR POE.

Au souffle lent de l'heure,
Frémit à l'aube le parc, et les feuillées
Encore peu éveillées
S'étirent d'une nuit brumeuse et d'horreur lourde.
Le parc tressaille au souffle lent de l'heure,
La brise s'éparpille aux feuillages qu'effleure
Le propice frisson du soleil en cette aube
Souriante emmi les feuillées
Eveillées
De leur nuit de torpeur et d'horreur lourde.

Dame douce! vraiment ce n'est plus l'heure
De dormir en l'éveil si frissonnant des choses :
Le parc triste s'éplore et la barrière est close
A tous espoirs vers Vous par la sente où les roses
De la calme lumière de votre chère présence
Se sont toutes si bien embaumées
Que d'elles en passant l'on aspire l'essence
Puisée à l'or de vos sourires,
Et qu'elles sont votre sourire
Et votre voix et vos paroles parfumées.
Dame douce! votre clair visage,
Ne l'ai-je vu jadis à la barrière close?
Et le sourire clair de votre cher visage,
Votre sourire parmi les roses,
Ne fut-ce qu'un mirage
Né du vain songe d'une heure
Qui s'accoudait à la barrière close
Où déçus mes espoirs meurent d'angoisse et pleurent?

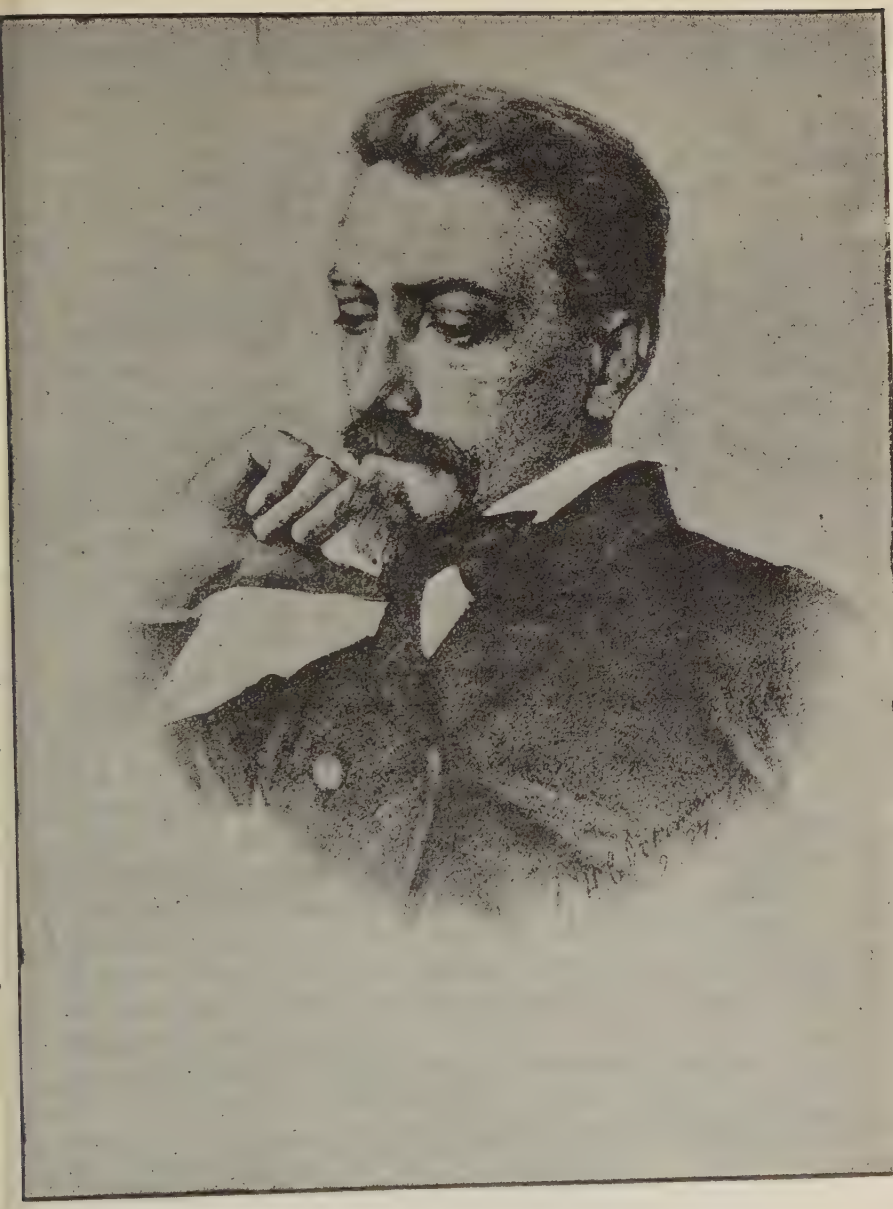
Le parc triste tressaille au souffle lent de l'heure.

Cette voix, ô mon Rêve! et tant d'autres m'ont dit
Les paroles du même mensonge

Que je m'en suis enfuie au parc lointain du Songe,
Et j'y suis lasse encore d'entendre
Cette rumeur d'amour et ces voix toujours tendres
Monter vers Moi parmi les jardins de mon songe.
Elles n'y sont que des mensonges
A blêmir l'orgueil pourpre et triste de mes fleurs.
Vous qui m'êtes si douces, si propices, ô fleurs !
Fleurs du jardin magique et d'éternelles joies
De vos splendeurs ineffables écloses,
A jamais fermez-moi le souci vieux des voies
Terrestres et ce parc de mes défuntes roses.
Je ne veux vivre ici que l'une de vous toutes,
Fleur d'une ardente joie en le mépris des doutes,
Epouse dieudonnée à l'espoir de qui songe
Vers le parc radieux des songes et des roses.
A ravir ta fraîcheur, ô ma corolle éclose,
Pour l'éternel avril d'un surhumain mensonge
En quelle extase au soleil jeune irai-je à Lui,
O roses du clair jardin épanoui,
O rose d'orgueil pourpre en mon rêve ébloui ?

Le parc triste tressaille de l'aube,
La lune s'éparpille aux frissons des feuillées
Eveillées
D'une nuit de torpeur et d'horreur lourde,
Le parc triste tressaille de l'aube,
Le parc triste s'étire au souffle lent de l'heure.

ANDRÉ FONTAINAS.



MULTATULI

(EDUARD DOUWES-DEKKER, 1820-1886.)

MICROCOSME[1]

Le titre de ce chapitre m'a été soufflé par mes gnomes. Ils prétendaient qu'une station de bains résume à peu près le spectacle du monde entier, et ils m'invitaient à en prendre le cliché. J'allais justement m'y mettre quand je me rappellai avoir promis au lecteur le compte-rendu d'un vaudeville français. Je n'ai vu ni lu la pièce, mais le scenario a dû être à peu près le suivant:

M. SLENTERMAN (2) avait été complètement décavé, et il faisait le monologue habituel en ces circonstances. Inutile de dire que ce monologue était écouté par la personne qui devait empêcher le suicide, car tout le monde comprend que l'auteur était obligé, pour son vaudeville, de maintenir en vie, pendant quelque temps encore, le brave SLENTERMAN. L'auteur — omnipotent comme toujours — avait eu soin que le monologue se transformât, à l'instant le plus critique, en un dialogue avec le directeur de la Banque. En effet, cet industriel avait entendu le chant du cygne de SLENTERMAN, et il lui retint la main, juste au moment où l'infortuné était occupé à ne pas encore se brûler la cervelle.

— Hâtez-vous avec une particulière lenteur, dit le directeur bienveillant. Ou, mieux encore, ne vous hâtez pas du tout cette fois. Que votre « figure » ne voulût pas venir, c'était dur! Mais... moi aussi j'ai à lutter contre des figures qui ne

(1) Extrait du volume : *Millioenen-Studiën* (Etudes Millionnesques). — V. *Mercure de France*, livraisons de février, mai, août, novembre 1893 (nos 38, 41, 44, 47).

(2) *Pérégrin.*

me conviennent pas. Peut-être pouvons-nous nous entr'aider. J'ai une proposition à vous faire. Si elle vous déplaît, je ne vous contrarierai pas davantage dans votre funeste projet, *parole d'honneur !* Mais, en ce cas, faites-moi le plaisir d'aller vous pendre ailleurs. Voici vingt francs pour le voyage. Croyez-m'en, se suicider sur les lieux où l'on joue est *mauvais genre*... Avez-vous jamais vu cela à la Bourse ?

Cher ami, vous n'avez besoin de vous suicider ni ailleurs, ni ici. Que diriez-vous d'un emploi bien rémunéré ? J'ai besoin de quelqu'un qui possède l'expérience du monde, qui ait du tact et qui soit au courant des mœurs... bref, un *expert* en bienséance.

Notre Slenterman estima qu'il convenait très bien à la spécialité en question : il sursit donc à son suicide pour écouter le directeur. Celui-ci lui expliqua l'affaire.

Depuis quelque temps, disait-il, la direction de la Banque est assaillie de plaintes, au sujet de l'intolérable « mélangé » du public, allant presque, selon quelques-uns, jusqu'au... non mélangé. *Monde* est supplanté par *demi-monde*. Celui-ci par quart-de-monde, et quart-de-monde est même obligé d'entreprendre une lutte pas toujours victorieuse contre quelque chose qui ne ressemble à aucun monde. Bienséance entière, mi bienséance et bienséance fausse sont prises entre toutes sortes de malséances. La princesse héritière de Luttelgau (1) s'est trouvée assise à côté d'un... hm, hm !... et elle a presque perdu connaissance. Deux... hm, hmms !... ont marché sur la robe d'une *maréchale de Frrrance*, de sorte que la bonne dame ne put se sauver aussi rapidement qu'elle le croyait devoir au rang de son époux. Et cela est très dur pour une *maréchale de Frrrance !* La duchesse de Chine aussi s'est plainte. Un... hm, hm ! lui a tendu le *râteau*, ce qui, de l'avis de la duchesse

(1) *Petit-Pays.*

n'était guère convenable. *Lord* SEVENFLOWER (1) réclame au nom de la *fashionability* de ses filles. Il en a sept, et par conséquent est courbé sous le septuple devoir de veiller sur une septuple *respectability*. Un de ses aïeux était marmiton chez HAROLD le Saxon, et néanmoins un... hm, hm !... s'est récemment moqué de miss ADELHEIDINELLA pour sa bête de figure. Les jeunes ladies déclaraient que cela arrivait de temps à autre. « En général, *he did n't care a straw for it* », disait lord SEVENFLOWER, et ses ladies non plus. Au contraire, elles trouvaient fort agréable qu'on leur accordât tant d'attention. Mais cette fois la si désirée attention était le fait d'êtres qui... d'une créature qui... d'un... hm, hm ! Miss ADELHEIDINELLA pouvait affirmer en toute bonne foi qu'elle ignorait totalement quel genre de métier ce... hm, hm !... pouvait bien exercer, et les autres ladies pas davantage — *indeed !* — mais justement à cause de cela c'était *shocking, too shocking, really too shocking !* Pour savoir quelle espèce de créature était ce... hm, hm !... les misses auraient dû être moins étonnamment innocentes qu'elles pouvaient, avec de solennels serments, jurer de l'être... *upon my faith !* Mais parce qu'elles ne le savaient pas — *truly !* — ou du moins parce qu'elles ne le savaient pas *exactly*, elles avaient incontestablement le droit de particulièrement s'indigner. C'est d'ailleurs ce que faisaient les misses, toutes les sept, d'une façon aussi convenable qu'il était possible de le faire.

Ainsi parla lord SEVENFLOWER. Les misses déclarèrent que papa avait dit la vérité et, en outre, qu'elles ne se seraient pas tant indignées si elles avaient été assez perverties pour comprendre les motifs qui devaient faire les frais d'une si grande indignation... *indeed !*

Et puis Mlle KRENT (2) — continua en sanglotant,

(1) *Sept-Fleurs.*
(2) *Raisin de Corinthe.*

et vertueux, notre directeur — elle qui dans son pays est présidente de trois sociétés pour l'amendement moral des gens qui ne sont pas membres de ses sociétés: *une* philanthropie! Et la vieille Mme * Ska, née * Witszch, qui, à l'arrière-soir de son existence, de l'argent péniblement économisé par un de ses derniers maris, s'était procuré un tout jeunet époux afin de le sauver des griffes du célibat: *un* esprit de sacrifice! Et cette comtesse polonaise avec sa robe-à-traîne orange, garnie de dentelle noire: *une* noblesse! Et Mme van der Happel, qui demeure sur le Keizersgracht (1), en assurances maritimes, drogues tinctoriales et une maison à double perron: *une* dignité! Et miss Lovehunger (2), qui a écrit un livre sur la signification symbolique du *plumpudding: une* moralité! Et les damoiselles Kromkruis (3), qui de leur propre bouche ont baisé le pape — sur son grand orteil —: *une* piété! Et les dames Treurneep (4), qui inventèrent les si universellement acclamées courses-au-salut à obstacles, patronnesses de la publication hebdomadaire: *La parfaite et économe modiste de l'âme: une* illustration moderno-religieuse, antiquo-littéraire! Et la damoiselle Hemelgeit (5), qui a une maison de campagne, et un cocher de maître, et une bergerie, et encore un cousin à la Chambre, et des actions de navires, et des tantes dont Dieu aidant elle héritera: *une* distinction! Et la baronne Thrænenschlucker (6), la protectrice des animaux, qui prit le grand-deuil — et fit jeûner tous ses domestiques — pour une jeune puce naufragée dans son pot à pommade: *un* sentiment! Et la

(1) Un des quais d'Amsterdam, presque exclusivement habité par les aristocraties... commerciales et autres. — (*N. du T.*).
(2) *Faim-d'Amour.*
(3) *Croix-Courbe.*
(4) *Pleurard.*
(5) *Chèvre-Céleste.*
(6) *Avaleuse-de-Larmes.*

douairière PRETNYDER(1), qui empalissadait si infranchissablement la vertu de son petit chat d'une pointilleuse mosaïque de tessons de verre dans la gouttière : *une* pudeur ! Et *lady* MESSALINA DARKPINCHER (2), la descendante de cette trop virginale préposée aux chaufferettes de la reine ELISABETH, qui bouchait d'une main indignée les cinq yeux de l'indiscrète chaufferette de Bessy : *une* chasteté ! Et la princesse RUSSIKOFF, qui jamais ne tue un serf à coups de pied sans appeler le *pope*, pour qu'il fasse monter au ciel l'âme du patient : *une* délicatesse ! Et *Maddam* DE LA MAQUERELLERIE, la Maintenon breloquée d'or d'un florissant Saint-Cyr londonnien : *une* honorabilité ! Et la très influente famille KAPPELMAN (3), *une* bienséance, *une* solvabilité, *une* P. G. (4), *une* vertu !

Toute cette élite, je dois l'apaiser, geignait le désespéré directeur. Tout menace d'un départ immédiat si je n'épure la salle de jeu de... vous savez quoi ! Je donnerais bien cent louis d'or par mois... Si nous perdons la princesse héritière... et la maréchale — elle est sur le point de se sauver, ma foi — et lord SEVENFLOWER avec sa lignée... et la *Mandarine*... et Mlle KRENT — une martingaliste de la plus ravissante maladresse, un véritable ange ! — et Mme * SKA, née * WITSZCH, qui spécule d'une si adorable bêtise sur les numéros... et la princesse qui si pieusement tue ses serfs à coups de pied... et notre Maintenon... et la replète madame en denrées maritimes et assurances tinctoriales... et la comtale robe orange — ma parole d'honneur, ses rêves de *chance* sont de l'or à 24 carats... pour la Banque ! — et les parfaitement-économes coureuses, les saintes TREURNEEP... et lady MESSALINA... et la pleurante Niobé de la puce

(1) *Grincheuse*.
(2) *Hypocrite*.
(3) *Prud'homme*.
(4) P. G. *Protestantsche Godsdienst* : (de la) religion protestante.

asphyxiée... et la descendante de cette vierge aux chaufferettes... et les KAPPELLUI... (1) Ah, mon cher quasi-suicidé de SLENTERMAN, si je dois perdre toutes ces cariatides... alors mon entreprise s'écroule ! Alors je suis un homme flambé ! Alors les vingt francs que je vous avançai si généreusement, je me verrais dans l'obligation de vous les redemander, pour mon voyage vers des lieux où un directeur de Banque ruiné puisse convenablement mourir !

Ainsi sanglota le quasi-malheureux. Et SLENTERMAN aussi fondit en larmes.

— Cette perspective est bien lugubre, disait-il. Mais, comment diable puis-je...

Oui, vous pouvez me sauver ! Les qualités qui vous ornent, encore affinées et ennoblies par la vaine quoique persévérante poursuite de vos idéaux sur la table verte, vous rendent aptes à me donner l'aide dont j'ai besoin. Cher ami, voulez-vous être mon... tamis ?

SLENTERMAN déclara que rien ne lui serait plus agréable que de toucher les honoraires afférents à toutes les fonctions possibles. On ne lui en donnerait jamais trop, mais il désirait savoir...

— Pas de mais, délicat ami ! Vous n'avez le choix qu'entre tamiser et mourir. Si vous choisissez le tamisage, votre place est à l'entrée de la salle. Vous tamisez, vous pesez, vous scrutez, vous goûtez, vous éprouvez, vous jugez, vous condamnez ou acquittez tout ce qui se présente de féminin. Implacable pour l'ivraie, vous laissez entrer la bonne graine... pour qu'elle soit moulue. Vous renvoyez les boucs et vous laissez passer les brebis. Pour ce qui est de traire, vous n'avez pas à vous en occuper... la Banque s'en charge.

— Compris ! s'exclama SLENTERMAN.

---

(1) Pluriel fantaisiste de Kappelman.

Il commanda des cartes de visite :

M. SLENTERMAN
Ancien quasi-suicidé idéaliste de la
« figure » désespérée.
TAMIS SPÉCIAL A MORALITÉ
et
Contrôleur-général de bienséances entrantes.

La Banque lui procura un costume correspondant à la dignité de sa fonction, une balance, des alambics, un microscope, un exemplaire des œuvres physiologiqueuses de KNIGGE, et le voilà à la porte, convenablement muni de tous ces attributs.

Bientôt apparut une pléiade. Sept *Murray's* (1) rouges, sept binocles, sept longs cous, sept toilettes bariolées, sept chignons — les *Murray's* en pâlissaient — sept colliers branlants, sept collections d'outrecuidances ridicules !

Le brave SLENTERMAN — *Jack in office !* — se mit en posture. Il comprit que l'ennemi voulait prendre la forteresse d'assaut. Rudement il renvoya la pullulante progéniture de lord SEVENFLOWER et se frotta les mains, ravi de sa perspicacité et de sa force de caractère. Un même sort échut à la princesse héritière de LUTTELGAU. « *Vade retro, mademoiselle !* — lui cria-t-il. Ou, si vous ne comprenez pas le latin : Fichez-moi le camp! »

Il en fut de même de Mlle KRENT, et de Mme VAN DER HAPPEL, et de Mme * SKA, née *WITSZCH, et de tout le reste. Seule la *Maddam* de Saint-Cyr fut admise, parce qu'elle s'était armée d'un livre d'heures. A un tel certificat de bienséante origine, notre tamis ne put résister.

L'innocent SLENTERMAN se méprit constamment.

(1) Murray, le *Baedeker* anglais.

Ce qu'il laissa passer ne valait pas cher parfois. Et dans ce qu'il repoussa... il y avait bien aussi quelquefois des éléments qui ne valaient pas grand'chose. Mais « on doit pourtant distinguer entre *achat* et *location* », opinaient quelques brebis, qui — à tort suivant elles — s'étaient vu traiter en boucs de louage, quoiqu'elles n'eussent entrepris leur cure que pour être très convenablement vendues en justes épousailles.

Notre contrôleur fut vite révoqué — il avait pris pour de l'ivraie une des femmes légitimes du directeur ! — et il se jugea heureux d'avoir conservé ce louis qui lui permettrait d'aller mourir plus agréablement que sous les douzaines d'ongles vindicatifs des femmes qu'il avait offensées.

MULTATULI.

Traduit du hollandais par ALEXANDRE COHEN.

★

O Vase de tristesse, ô grande taciturne...
CH. B.

O Vase de tristesse, ô grande taciturne,
O ma Mémoire, ô toi que grandit le cothurne
Prestigieux du Temps, je te ferai l'accueil
Que les tristes font à leurs frères. Lourd de deuil
Et de remords, que ton front vers le mien s'incline
Et réconforte-moi de tristesse divine,
O Mémoire, ô rappel du Passé que je fus !
Guide mes pas peureux dans tes fourrés touffus
Et verse dans mon cœur l'âme de mon mystère,
Que mon cœur à sa source enfin se désaltère !
O veuve des jours morts, tombe des vains amours,
Du songe qui me prit en ses savants détours,
Belle femme, ô Mémoire, ô morne aux yeux d'abîme,
Exhalant un parfum de ténèbre et de crime,
Toi que drape de long le deuil des souvenirs,
Qui détient le secret des puissants élixirs,
Mêlant pour endormir ton éternel automne
Au vin subtil de rose un poison d'anémone,
Toi dont la main maigrie adoucit la douleur
Et cueille d'autrefois jalousement la fleur,
Sois mon amie et ma famille et ma patrie !
Tu me révéleras l'arcane de la Vie
Et tu me mèneras promener sur la mer
Lorsque tu m'auras fait présent du rêve amer.
Et là, parmi les flots hurlant à nos visages,
Et le vol des oiseaux fou de mauvais présages,
Toi le Passé, moi déjà presque l'Avenir,
Libres amants, pour ne jamais nous désunir,
Nous nous abîmerons dans la mélancolie
Mugissante des vagues ; et notre folie
S'en ira sur la mer, effroi des ouragans,
Dernier débris de moi par la fuite des ans
Qui s'effondre en la nuit sous l'œil faux de Saturne,
O Vase de tristesse, ô grande taciturne !

YVANHOÉ RAMBOSSON.

ÉTUDES D'ART RELIGIEUX

II

DES CYCLES GERMANIQUES ET SCANDINAVES DANS LA *TETRALOGIE* DE RICHARD WAGNER.

(*Suite* [1])

On a sur les auteurs des *Eddas*, ou plus exactement sur leurs rédacteurs, leurs compilateurs, des données beaucoup plus précises que sur le compilateur du *Nibelunge-nôt*. Nous résumerons brièvement ces données. Les chants qui composent la première *Edda* (2) furent recueillis et coordonnés, en Islande, vers la fin du XI[e] siècle, par un prêtre du nom de Sœmund Sigfusson (1057(?)-1132). Ce Sœmund, après avoir étudié dans les universités d'Allemagne et de France *gallicana eloquentia in septentrionali viro*, de retour dans sa patrie, s'appliqua à rassembler les traditions du paganisme scandinave. Ces traditions, il fut le seul à ne les point répudier. L'île était convertie au christianisme. On le taxa de sorcellerie. Cette lugubre Islande aspirait, elle aussi, vers l'Orient; l'Evangile, depuis peu, l'en entretenait. Elle voulait effacer les douloureux souvenirs du culte scandinave, culte dont les mystères allaient si bien pourtant avec cette terre de limbes, où déjà plane la stupeur du pôle. Les mélancoliques légendes scandinaves la racontaient si bien! Les flammes de ses volcans luisaient sur ses neiges, comme les flammes de la montagne d'Hindarfiall sur le sommeil de Brünnhilda. Les rougeurs et les lividités de la fin du monde scandinave — un hiver épouvantable suivi d'un embrasement universel — semblent envelopper cette terre où les volcans surgissent de la glace. Ces affinités, cette poésie, Sœmund la sentit, peut-être. Il la respecta dans les légendes qu'il recueillit et qui, très probablement, ne perdirent, entre ses

(1) V. *Mercure de France*, novembre (N° 47).

(2) Nous ne parlons pas, bien entendu, des autres sagas recueillies par Sœmund, telles que les sagas de *Ragnar Lodbrog*, de *Hervara*, de *Blomsturvalla*, d'*Yglinga*, d'*Olaf-Tryggva Sonar*, de *Jomsvikingia*, de *Knytlinga*, etc.

mains, rien de leur caractère primitif. Lorsqu'il veut exprimer des idées plus récentes, personnelles, au lieu de remanier dans le sens de ces idées la matière dont il dispose (comme, pour les *Nibelugen*, les Moines), il intercale, franchement, des passages de sa façon, et dont il n'atténue nullement les disparates. Tel est, dans son recueil, le *Chant du Soleil*, exposé d'une morale toute chrétienne.

Snorri Sturluson (1178-1241), compilateur de la seconde *Edda*, recueillit et augmenta l'héritage des travaux de Sœmund. On lui doit le *Gylfaginnin* (*La Vision de Gylfi*), écrit capital pour la connaissance de la mythologie scandinave. Certes, il ne tient que de seconde main les notions qu'il y coordonne, et que l'on retrouve, éparses, dans les principales sagas de Sœmund, telles que : *La Prédiction de Wola la savante*, *Les Chants solennels d'Odin*, *Le Poème du Corbeau d'Odin*, *Le Poème de Vegtam*, etc. Mais ces notions, on pourrait les considérer, après leur reproduction par Snorri, comme dûment contrôlées, car il les aurait été vérifier aux sources mêmes, en Suède et en Norvège. L'œuvre de Snorri (y compris *Le Bragarodur*, ou *Entretiens de Bragi, fils d'Odin*) est plus didactique que celle de Sœmund. On y démêle l'expression d'idées propres au Moyen-Age, notamment cette préoccupation de ressortir à la tradition troyenne tous les cycles connus depuis, surtout les cycles scandinaves. Comme le premier roi franc, dans les *Chroniques de Saint-Denis*, le premier roi scandinave, Odin, est, dans Snorri, un des fils de Priam, échappé de la ruine de Troie. Le Ragnarœcker, la fin du monde scandinave, n'est autre que l'embrasement d'Ilion. Négligeons des rapprochements plus subtils, je veux dire naïfs. L'importance de ces fables, c'est de confirmer, en somme, ce que l'on sait des origines orientales des théogonies scandinaves. Ajoutons que Snorri, comme Sœmund, n'a fort heureusement pas infiltré ses lubies dans le corps même des sagas. Il les expose à part. Et voilà pourquoi les compilations de deux pauvres prêtres islandais, en butte à l'hostilité de leurs contemporains (c'est peut-être même pour cela qu'ils se complurent si fort dans le passé), sont bien autrement importantes, pour la connaissance des antiquités scandinaves, que le *Nibelunge-nôt* allemand.

Après ces quelques mots sur la recension islandaise des *Eddas*, il nous faut parler de la rédaction originale

des poèmes mythologiques qu'elles contiennent.

On a fort peu de choses sur les Skaldes norvégiens qui, les premiers, célébrèrent les traditions religieuses du Nord. Snorri, dont le travail offrirait pourtant plus de ressources critiques que celui de Sœmund, cite ,çà et là, quelques très vagues autorités, dont ce qu'il dit de plus explicite se trouve dans le *Skaldskaparmal*, recueil de règles poétiques conçues d'après les Skaldes, et qu'on peut lire à la suite des sagas. Or, ces indications sont tout à fait insuffisantes. D'après les opinions les plus autorisées, Lachmann, Grimm, etc., ces sagas mythologiques ne seraient pas postérieures au VIII^e^ siècle.

Qu'étaient les Skaldes de ce temps-là ?—Disciples des prêtres, prêtres, eux-mêmes, d'un rang inférieur, ils tenaient d'eux les traditions mythologiques, les antiques légendes, dont ils reportaient, ensuite, la grandeur sur un roi, qu'ils célébraient, lui prêtant la gloire des héros mythiques, lui arrangeant de divines généalogies (1). Et c'est par ainsi que les symboles théogoniques entrèrent si profondément dans la vie, dont ils purent accueillir les fastes. Le rêve et l'action se confondirent.

Communs d'abord, oralement, à tout le monde germanico-scandinave, ces symboles, après la conversion de l'Allemagne au christianisme, étaient remontés vers la Scandinavie, où les Skaldes les avaient recueillis. Or, les légendes historiques du cycle des *Nibelungen* se propagèrent, également, dans le Nord, en Danemarck et en Norvège. Appuyées, là, sur les traditions religieuses, qui s'y étaient conservées intactes, elles y gardèrent ce caractère primordial que les idées du Moyen-Age devaient, en Allemagne, défigurer. Elles y furent à l'abri des influences latines, les Danois et les Norvégiens s'étant déclarés les ennemis des Allemands, dès ceux-ci convertis ; et Charlemagne, en décimant les Saxons, éleva plus haut cette barrière.

Ainsi, c'est en Scandinavie que les traditions épi-

(1) Comme les bardes calédoniens. Voyez, à ce sujet, dans Ossian, les *Chants de Selma* : — « Ainsi chantaient les bardes dans Selma ; ils charmaient le repos de Fingal par les accords de leurs harpes et les récits des temps passés. *Les chefs accouraient de leur colline* pour entendre leurs concerts guerriers... »

ques de la Germanie se combinèrent avec les traditions religieuses du Nord, et acquirent, par ainsi, une ampleur, une portée symbolique.

Le cycle des héros burgundes, francs et goths fut comme raccordé aux anciennes mythologies. L'invasion d'Attila, la chute du premier royaume de Bourgogne, les exploits de Siegfried, tout cela se trouva cadrer, pour ainsi dire, avec des dogmes préétablis, avec des prédispositions d'âme, et qui auraient trouvé, dans ces événements, d'harmoniques résultats.

Par la voix des Skaldes, chez des peuples qui avaient gardé leur caractère natif, ces événements furent proclamés avec une sorte de faste sacerdotal.

Tandis que, dans l'Occident latin, les Moines retraçaient, à leur façon, ce passé légendaire, ici, il s'évoquait, vivant.

A cette force que prenait l'évocation dans un milieu d'ingénuité, vinrent s'ajouter les rehauts des formes mythiques : les traditions humaines se prolongèrent dans l'éternité ; les colonnes du Walhalla se superposèrent aux portiques des villes, et les héros ne moururent que pour renaître auprès de Wotan.

Il faut le redire ici, très utilement : la religion scandinave contenait, mythes ou légendes, des formes toutes prêtes à exprimer symboliquement la chute de l'Empire Romain, le renouvellement historique du monde (Ragnarœcker).C'est pour cela que le cycle des *Nibelungen*, écho de cet événement. conserva, dans l'extrême Nord, toute sa véritable signification, toute son ampleur fatidique. Il est plus épique chez les Allemands, plus religieux chez les Scandinaves ; ici, glorification des hommes ; là, volition de Dieu. Si c'est de l'Allemagne que le fait est parti, c'est dans le Nord scandinave que le symbole s'est produit.

Il y eut autre chose encore pour ajouter à ces chants. A l'époque où ils se répandirent, oralement, dans le Nord, une Barbarie s'y agitait, aussi formidable que celle des premières invasions. Elle se préparait, celle-là, à conquérir l'empire de Charlemagne. Poussant leurs barques loin des livides fjords scandinaves, les Vikings cinglaient vers l'Orient, vers le vieil empourprement romain ; les Vikings s'y ruaient, au tonnerre des chants qui célébraient la conquête de l'Or. Jamais, probablement, les fables scandinaves n'eurent tant de consistance qu'à ce moment. Elles se grossirent du merveilleux de ces nouvelles aventures.

La chute de l'Empire Carlovingien prolongea le fracas de la ruine de l'Empire Romain. La tradition de la Détresse-des-Nibelungen, l'idée d'une grande puissance écroulée, n'aurait-elle pas commencé de prendre, sous l'action de ces circonstances, sa seconde forme, cette forme définitivement fixée dans l'*Edda Sæmundar* (1) ?

Ces figures à la fois flamboyantes et glauques des Rois-de-la-Mer sont comme si elles réincarnaient les vieux Héros des grandes invasions. Les Attila, les Siegfried, les Gunther s'agitent derrière les Ragnar Lodbrog, les Hastings, les Bjoern Côte-de-Fer (2). Aussi terribles que leurs prédécesseurs, ces Northmanns ! Du fond du Nord, ils apportent une fatalité toute pareille à celle d'Attila. Sur eux le même reflet d'en haut ; cette fulguration, ils la traînent sur les cathédrales et sur les manoirs, comme autrefois les Huns sur les temples et sur les villas. Un pirate veut aller à Rome coiffer le laurier des imperators.

---

(1) Voy. la note de la page 219 (dernière livraison).

(2) On peut, à ce point de vue, comparer le Chant-de-Harpe de Gunnar (Gunther) avec le Chant de Mort de Ragnar Lodbrog. Gunnar périt, dans l'*Edda Sæmundar*, du même supplice que Ragnar Lodbrog dans la saga northmanne : les Vipères. Qu'on nous permette de rapprocher quelques citations tirées des deux poèmes :

« ... Il arriva que Gunnar, fils de Giuki, attendait la mort dans la tour de Grabak-le-Serpent. Les pieds du noble chef étaient libres, mais ses mains étaient attachées par de fortes entraves...

» ... On donna une harpe au héros victorieux dans les combats. Il révéla son talent en jouant avec les doigts de ses pieds. Il fit résonner admirablement les cordes de la harpe. Nul ne savait en jouer aussi bien que le roi.

» ... La Tour-aux-Serpents résonna aux sons des Cordes d'or... »

Et il chante : il invective Atli, son meurtrier. Il ne craint pas la mort. D'ailleurs, il est bien vengé :

« ... Notre vaillante sœur a tué ton frère... »

Ces chants ont endormi les serpents. — Seule, la mère d'Atli, changée en vipère, veille encore :

« ... Elle me perce le cœur au fond de la poitrine...

» ... Tais-toi, Harpe sonore ! Je dois partir pour aller habiter désormais le vaste Walhalla, boire l'hydromel sacré avec les Dieux, et manger du sanglier Sahrimnir aux festins d'Odin. »

Le chant de mort de Ragnar Lodbrog exprime les mêmes choses : La Vie est de peu ; éternité radieuse dans le Wa-

Et c'est de cet effrènement que s'emplirent les chants eddiques ; les symboles, conservés par les Skaldes, enveloppent toute cette vie orageuse. Le cycle des invasions danoises transparaît dans l'*Edda*. Plusieurs sagas de ce recueil, absolument *postérieures* à l'inspiration germanique, chantent même, nommément, des Rois-de-Mer.

Résumons les deux chapitres qu'on vient de lire : — Les traditions épiques de la Germanie, ayant pris consistance, peu après les grandes invasions du v^e^ siècle, dans les chants qui constituent le fonds du poème des *Nibelungen*, et laissé, dans le centre de l'Europe, les éléments, bientôt défigurés, de ce poème, remontèrent vers l'extrême Nord, lorsque, partout ailleurs,

---

lhalla. Cette mort sera vengée par la parenté. Voici, en partie, ce chant :

— « Nous avons frappé de nos épées, dans le temps où, jeune encore, j'allai *vers l'Orient apprêter aux loups un repas sanglant*, et dans ce grand combat où j'envoyai au palais d'Odin tout le peuple de Helsinghie. De là nos vaisseaux nous portèrent à l'embouchure de la Vistule, où nos lances entamèrent les cuirasses, et où nos épées rompirent les boucliers... — Nous avons frappé de nos épées ; maintenant j'éprouve que les hommes sont esclaves du destin... Jamais je n'aurais cru que la mort dût me venir de cet Ælla (roi de Northumberland), quand je poussais mes planches si loin à travers les flots, et donnais de tels festins aux bêtes carnassières. — Nous avons frappé de nos épées. Si les fils d'Aslauga (ses fils) savaient les angoisses que j'éprouve, s'ils savaient que des serpents venimeux m'enlacent et me couvrent de morsures, ils tressailleraient tous et voudraient courir aux combats ; car la mère que je leur laisse leur a donné des cœurs vaillants... »

Lequel de ces deux chants est, comme rédaction, le plus ancien ? Le chant de Gunnar est-il une imitation du chant de Lodbrog ? L'ancienne saga burgunde de Gunther s'est-elle modifiée sous l'influence des sagas des Rois-de-la-Mer, du cycle des Rois-de-la-Mer ? L'affirmative ne serait pas impossible. Ce chant ne se trouvait point dans le manuscrit de l'*Edda Sœmundar* (*Codex Regius*). Plusieurs ont avancé qu'il serait l'ouvrage d'un pasteur islandais, très versé dans la littérature des sagas, Gunnar Paulsen. Mais où ce Gunnar Paulsen aurait-il pris idée de ce chant ? Evidemment dans les sagas des Rois-de-Mer, desquelles il répète plusieurs traits. Cet exemple, ainsi adopté, montrerait assez bien la transformation des anciennes sagas germaniques, sous l'influence scandinave. (Voyez la mort de Gunther, dans le *Nibelunge-nôt*, et comparez.)

le monde barbare eut été régularisé par le christianisme. Là, ces traditions se combinèrent avec les symboles religieux, qui, grâce aux Skaldes, y étaient restés vivaces. Elles s'y trouvèrent, de plus, mêlées à de nouvelles vitalités barbares, dont elles furent animées et augmentées : d'où les *Eddas*. Des pages qui précèdent, nous tirerons donc ce principe : si c'est au monde germanique qu'appartient le fait historique, c'est le Nord scandinave qui, de ce fait, soit qu'il ait ajusté la symbolique à l'histoire ou l'histoire à la symbolique, a dégagé le sens religieux. C'est par l'effort de l'âme du Nord que ces choses du monde acquièrent un développement d'éternité. Il faudra donc examiner le sens symbolique de la *Tétralogie* en se plaçant du point de vue des *Eddas* ; puis nous verrons ces symboles aboutir à l'humanité des *Nibelungen*.

EDMOND BARTHÉLEMY.

(*A suivre.*)

ÉLÉGIE V

Que l'eau soit maintenue aux lourds glaçons,ou qu'elle
Se répande éclaircie aux prairies nouvelles,
Que le val tremble au loin d'une houle d'épis,
Ou que le thyrse ploie au faix de ses rubis,
Fils illustre des dieux, depuis mille ans, tu restes
Emprisonné dans la grâce du même geste,
Et du même œil de marbre indifférent, tu vois
Alternativement naître et mourir les bois!
Toi-même, sous les durs assauts que tu essuies
De la grêle pointue et des mordantes pluies,
Sous la hache inclémente et froide des autans,
Pierrre à pierre, tu t'en retournes au néant.
La mousse çà et là t'a rongé ; c'est un lierre
Qui de ses bras noueux te file ton suaire,
Et ton marbre bientôt, s'il n'est pour combler l'huis
De quelque mur, sera la margelle du puits.
Mais la Nature, douce aux dieux du premier âge,
Perpétue un semblant de vie à ton visage.
Chaque fois que le vent passe aux rameaux tremblants,
Il met un tremblement de lumière à tes flancs,
Et, soudain, parcouru de frissons clairs et sombres,
Ton corps entier remue avec le jeu des ombres.
Tes cheveux, comme ceux que le Pythique avait,
Tressaillent du feuillage abondant qui les vêt ;
De sa double fleur bleue imitant deux prunelles,
Un liseron te prête une face nouvelle ;
Et s'elle plus ne dit le farouche « Evohé! »
Par qui fut le Tmolus autrefois secoué,
Ta bouche n'est pas morte encore qui s'éveille
Au murmure éloquent qu'y forment les abeilles.

Comme au temps héroïque, où doucement errait
Ton image sous l'ombre épaisse des forêts,
Tu sembles, de l'oreille, épier la tortue
Harmonieuse où Polyphème s'évertue,

La conque armée avec fougue par ceux qui sont
Hommes d'une manière et de l'autre poissons,
Ou, tandis que le bouc lascif s'attaque aux chèvres,
Le chalumeau que Daphne alimente à ses lèvres ;
Et tes yeux n'ont cessé, tournés vers l'horizon,
D'espérer Orithie ou, belle en sa saison
Première, Télésille ou Nise, ou la hautaine
Clio, de qui s'emplit l'urne aux claires fontaines,
Ou Chloé qui conduit la génisse, ou la sœur
D'Argea, qui du clair de lune à la douceur,
Euryanthe, ou Malis, qui, dans les eaux, s'assure
Quelle églantine mieux la vante, à sa coiffure.

. . . . . .

Jeune homme, dont la main étendue offre un nid
A l'oiseau, et qui fais reluire ton granit
Au miroir de l'étang, je t'aime pour la gloire
Des temps dont tu maintiens ici-bas la mémoire,
Et si douce n'est l'ombre au pasteur, quand août
Flambe, ni le raisin qu'on presse n'est si doux
A la lèvre altérée, et si doux n'est le somme,
Quand il a bien sué tout le jour, au pauvre homme,
Que n'est doux à mes yeux le clair rayonnement
Qui te désigne au sein des ombrages charmants !
En retour, sur l'Acis aux ondes bruissantes
Où le pâtre adoré des vierges gémissantes
Et des Muses Syracusaines m'a conduit,
L'imitant, j'ai cueilli la flûte aux sept pertuis,
Pour, assouplie au jeu savant de mes phalanges,
En tirer ce long bruit qui s'enfle à ta louange !

ERNEST RAYNAUD.

RACHILDE

Dans une contrée *couleur de dentelle grise*
et où *les colombes doivent être en deuil.*
R.

Rachilde : ce nom au frontispice d'un livre nouveau invitera peut-être, ailleurs, la bande radoteuse de la critique à sortir des tiroirs, où sont méthodiquement catalogués les articles à refaire tous les six mois, quelques considérations peu inattendues sur l'infériorité intellectuelle de la femme. On délaiera, en prose insipide, les anathèmes lancés jadis par Barbey d'Aurevilly et la phrase péremptoire de P.-J. Proudhon : « Pas plus d'idées dans la tête de la femme que de germes dans son sang ; parler de son génie, c'est imiter Elagabal jurant *per testiculos Veneris*. La femme auteur n'existe pas ; c'est une contradiction. » D'autres, au contraire, tireront prétexte du même livre pour soutenir l'égalité cérébrale des sexes, et ne manqueront point de bons exemples à citer depuis l'antique poétesse Sapho jusqu'aux admirables récits épiques de Mme Judith Gautier. C'est là un exercice de rhétorique suranné et sans attraits, et il vaudrait mieux, renonçant à ces futiles bagatelles, lire tout simplement *Le Démon de l'Absurde* (1), au lieu de déclarer *a priori* que c'est un ramas d'inepties ou un incomparable recueil de chefs-d'œuvre. J'ai lu ce livre, les dialogues d'épouvante nocturne comme *Le Rôdeur*, l'âcre idylle de *Volupté*, les riches poèmes en prose qui s'appellent : *Les Vendanges de Sodôme* et *La Panthère*, et les contes hallucinateurs tels que *Le Château hermétique*. J'ai lu ce livre, en me gardant de tout préjugé hostile ou favorable. Et j'aimerais à le faire goûter comme je l'ai goûté moi-même.

Bien que M. A.-F. Herold, sur la foi d'anciens

(1) *Le Démon de l'Absurde* (Edition du *Mercure de France*).

hagiographes, ait placé une Rachildis au Vitrail des Saintes(1), ce n'est pas tout à fait ainsi qu'il faut se figurer Mme Rachilde. Aussi violemment antichrétienne que possible, elle apparaît comme une jeune barbare ingénue et cruelle, qui renverse élégamment, au cours de ses jeux enfantins, quelques simulacres vénérables; elle n'y met point de malignité, mais les dieux s'effondrent en attitudes navrantes et ridicules de pantins, et la candeur de la triomphatrice instinctive se manifeste si bravement que nos lèvres, habituées maintenant à déformer le sens de tous les mots, crieraient presque à la perversité et à l'infamie. Perversité, infamie, je crois bien que sans penser à mal des écrivains très déliés, M. Barrès par exemple, usèrent de ces mots pour exprimer le talent spécial qu'il fallait, selon eux, reconnaître à Mme Rachilde, et M. Camille Mauclair, à propos de *L'Animale*, donna ici même un fastueux *Eloge de la Luxure*. De telles syllabes, faute qu'on les accompagne de gloses très précises leur attribuant une signification très différente de celle où nous avons coutume de les entendre, risquent d'être fâcheusement interprétées et prêtent trop aux vertueux réquisitoires des chroniqueurs indignés pour qu'on ne se doive point précautionner de ne les pas employer témérairement. Je préférerais dire, au lieu de perversité et d'infamie, retour à la nature, négation de la loi religieuse et sociale. Sans doute, dans le vocabulaire des gens honnêtes, ce sont expressions équivalentes d'idées détestables et monstrueuses. Mais il serait bon de ne point emprunter le langage de nos pires ennemis, avec trop de naïveté, et de ne pas créer contre une éthique aussi normale une prévention mauvaise par le choix maladroit des mots.

Depuis bientôt deux mille ans, tantôt par la bouche de prodigieux génies, tantôt par celle de médiocres idiots, le christianisme prêche au monde

(1) Cf. A.-F. Herold : *Chevaleries Sentimentales*.

le mépris de la chair et la haine de la pensée. Je ne méconnais point la grandeur farouche et désolée de cette métaphysique pessimiste, et quand la doctrine est exposée, dans sa terrible frénésie de tristesse, sans réticences et sans atténuation, elle semble l'une des plus satisfaisantes hypothèses que puisse suggérer à de nobles âmes le dégoûtant spectacle du monde. Mais quand le dogme est traduit dans le bas idiome de la tourbe et ravalé à l'ignominie de sa cervelle, le mépris de la chair devient hypocrisie mesquine et sournoise, et la haine de la pensée glorification de la sottise. Alors, au milieu de l'abject pharisaïsme où nous vivons, des voix libres s'élèvent de plus en plus véhémentes et forcenées, et j'en ai entendu une tout à l'heure qui proclamait son rêve : être une bête intelligente (1).

Cela ne va à rien moins qu'à détruire à peu près toutes les conventions officielles et avouables de la vie, par une double audace. Aussitôt s'évanouit la néfaste idée de bien et de mal; les instincts primitifs ne sont plus tares originelles dont il faille rougir; qu'ils se déchaînent librement au lieu de ramper en esclaves impérieux, qui sont les vrais maîtres cachés de tous les actes humains : mais aussi que la conscience de leur force nous révèle plus sincèrement notre infirmité et dans quelles ténèbres nous errons. La vie, cependant, ne sera point déshonorée par d'ignobles joies : de nous seuls viendra désormais l'appréhension plus inquiète de l'inconnu, en même temps que nulle autorité étrangère ne nous interdira de savourer désespérément les heures abandonnées à la chair. Nous reconnaîtrons peut-être la vanité de tout cela; toutefois nous ne rougirons plus, pour des causes arbitraires, d'actes qui ne sont ni louables ni blâmables en eux-mêmes, et nous n'abdiquerons pas du moins le douloureux orgueil d'être des hommes, pleinement et absolument.

(1) Rachilde : *L'Animale.*

Nulle part, dans *Le Démon de l'Absurde* non plus que dans ses œuvres précédentes, Mme Rachilde n'a réduit en formules et en axiomes rigoureux cette manière d'interpréter les choses. Mais c'est bien ainsi que se révèle à l'observateur attentif cet étrange talent où se concilient les deux natures adverses : telles les faunesses de la fable, qui communiaient à la fois avec les fauves et avec les dieux. Partout elle se montre douée d'une sensibilité suraiguë, d'un flair et d'un toucher de bête, mais de bête capable de comprendre et d'expliquer ce qu'elle ressent et d'inventer des analogies. Qu'on réfléchisse à tous les menus accidents de vision et d'odorat que résume cette phrase : « Nous demeurions tous les trois étendus sur une herbe rousse qui sentait la chevelure brûlée. » (*Le Château hermétique*.) Qu'on lise curieusement le passage de *Volupté* où les amoureux adolescents énumèrent « tout ce qui leur fait de la peine et tout ce qui les amuse » depuis qu'ils se connaissent : il y a là une série de sensations complexes où le plaisir confine singulièrement à la douleur, grincement des ongles sur les vitres, gouttes d'eau roulant une à une sur la nuque, hallucination du doigt que l'on s'imagine coupé, pénible ivresse de respirer des jacinthes. Il fallait pour les noter une rare perspicacité des sens, une patiente souplesse de chatte à l'affût et aussi d'indispensables et précieux dons d'écrivain.

Encore ces dons mêmes sont-ils, pour Mme Rachilde, précaires et comme gratuits : il advient qu'elle en soit privée tout à coup et que de surprenantes maladresses montrent plus clairement combien son talent est peu artificiel, mais primitif et loyal. Ainsi, au milieu d'une parfaite prose d'allure lyrique (*Les Vendanges de Sodôme*), elle écrira « les secrets dessous de la terre », sans se douter de la dissonance presque choquante. Ailleurs (*Parade impie*), elle fera tenir au Maudit, interpellant Dieu, un discours d'une éloquence ironique qui sonne le plus faux romantisme ; ou

bien elle déparera (*Le Château hermétique*) les significatives anecdotes des deux vieilles femmes, l'une humble paysanne limousine, l'autre comtesse de haute lignée, mortes en disant : « Nous ne sommes pas *chez nous ici!* Ce n'est pas *ici* que nous devrions mourir », par cette morale superflue : « S'il y a *l'âme sœur* que l'on cherche à travers toutes les déceptions et tous les crimes d'amour, n'y aurait-il pas aussi *le pays frère*, sans lequel on ne vit pas heureux, on ne peut obtenir une fin paisible? » Voire, elle ne reculera pas au besoin devant un lieu commun de romance et suscitera dans *Fumées*, à côté d'images vraiment tragiques, « l'asphyxie de la fille abandonnée, fusant meurtrière par la vitre cassée trop tard. »

Nul mensonge en tout cela, nul prestige, nul désir de s'en faire accroire : une touchante probité de bête, si j'ose ainsi parler. C'est à se demander si ces brusques défaillances sont à regretter ou ne doivent point, au contraire, être tenues pour d'utiles témoins qui renseignent impartialement, mieux que ne le saurait faire la plus ingénieuse investigation critique, sur le personnage que joue dans les lettres Mme Rachilde. D'autant qu'heureusement pour notre plaisir et pour sa bonne renommée esthétique, c'est dans le livre entier les seuls passages où elle se soit trop ouvertement livrée. A dire vrai, presque partout l'être intelligent domine, et je me ferais scrupule de dire où j'ai rencontré le plus de joie parmi les différents morceaux qui composent le recueil. Mais les rapides dialogues (*L'Araignée de Cristal*, *Le Rôdeur*, *Volupté*), tout imprégnés d'une latente terreur qui se fond par instants en je ne sais quelle troublante et effroyable jouissance, semblent bien d'un art nouveau, sommaire, et qui cependant donne cette satisfaction que tout y a été dit. Dans *Le Château hermétique*, l'esprit hésite avec angoisse entre le mirage insuffisant du monde réel et la folie raisonnable de l'imaginaire.

Mais surtout quelques pages m'attirent et me

retiennent, *La Panthère* et *Les Vendanges de Sodôme*, par la sombre fascination du sang, la puissante horreur des paysages, et plus peut-être par la belle sonorité des mots et du rhythme. « A cette aurore, la terre fumait comme une cuve emplie d'un moût infernal, et la vigne, située au centre de l'immense plaine, rutilait sous un soleil levant déjà féroce, un soleil pourpre à chevelure de braise qui faisait fermenter d'avance les grappes énormes, dont les grains, d'une grosseur surnaturelle, prenaient des reflets d'yeux roulants, tout noirs jaillis de leurs orbites... Cette vigne mettait bas n'importe où ces prodigieux fruits d'un brun lustré, velouté, mystérieuse éclosion du mortel bitume, le rappelant par leur nuance charbonneuse, leur nuance de sucre satanique distillé à travers des violences de volcan. Et de certaines grappes à demi pourries, aux grains crevant en d'écarlates fentes de lèvres, coulait une liqueur abominablement douce qui grisait les abeilles jusqu'à les tuer. » (*Les Vendanges de Sodôme.*) J'ai pris plaisir à recopier ici cette phrase luxuriante et qui n'est point isolée dans l'œuvre de Mme Rachilde ; il suffirait de se reporter à *Sanglante Ironie*, où s'enchevêtre, au fond d'un val, le sinistre taillis hanté par le chat sauvage, et de reprendre dans *L'Animale* cette terrible et maléfique végétation d'angéliques, au fond d'une vulgaire cour notariale. C'est que chaque fois que l'on feuillette un livre armorié des trois syllabes, évocatrices de barbaries et d'invasions, du fond des siècles s'éveille en nous la mémoire des faunesses, nées de la terre maternelle, impitoyable et bienfaisante, ivres des sèves primordiales et des libres frondaisons sylvestres, mais qui savaient aussi chanter des chants à rendre jaloux même les dieux.

Pierre Quillard.

LES COURTISANES SACRÉES

Disent :

« ... Mais Assour tout entier dans les plis de ta gloire
Frissonne, comme un fleuve où le tigre vient boire,
Mystérieuse Ishtar ! Sous ton pied nous plions,
Et ton divin orteil dont l'ongle est une rose
Comme une fleur repose
Sur la croupe nerveuse et fauve des lions.

Quand sur Nimroud, ourlé de l'or crépusculaire,
Tu descends, lumineuse en ta blancheur stellaire,
Eclairant la rondeur des dômes de Sargon,
Dans la céleste nuit d'hécatombes fumante,
Toi, l'immortelle amante
Du farouche Izdoubar qui vainquit le Dragon,

Ton pâle diadême est fait d'étoiles doubles,
O Zarpanit, dormeuse équivoque, qui troubles
Comme les eaux des lacs, et les reins et les sens,
Qui mêles en l'effluve inquiet des terrasses
L'odeur des plantes grasses,
Les senteurs de la faune et l'âme de l'encens.

Tu fais dans la torpeur des calices nocturnes,
Dans les temples trapus fumant comme des urnes,
Bâiller les grands lotus des fûts épanouis,
Et tu confonds dans l'air où flottent tes arômes
Ainsi que des fantômes
Les couples enlacés des Dieux évanouis.

En ta robe rigide, aux plis hiératiques,
Tu foules le Croissant, dont les cornes mystiques
Veillent sur l'Ourarton par les Démons hanté,
Et l'orgueil douloureux des voluptés stériles
Traîne en odeurs subtiles
Sur le muet sommeil du monde épouvanté.

Des générations dormant dans le suaire
Tu fermes à jamais l'immobile ossuaire,
Et tu scelles les morts dans leur cercueil d'étain :
Mais, en tes reins féconds bouillonne, fleuve immense,
L'éternelle semence
De la vie à venir qui jamais ne s'éteint.

Les germes par milliers, du fond de ta substance,
En tes flanc maternels montent à l'existence
D'une ascension lente et d'un vol continu;
La palpitation de leurs millions d'ailes
Dans les brises fidèles
Epand le charme obscur d'un vertige inconnu.

Sous tes pieds, ô Déesse, au fond des Nuits sereines,
Entends vibrer, avec les souffles des haleines,
Des cîmes de l'Harrâr aux flancs du Libanon
Le chœur universel des Choses et des Etres,
Et, comme d'anciens prêtres,
Les cèdres chevelus s'incliner à ton nom. »

CHARLES LECONTE.

ARMAND POINT [1]

La douceur du matin vivait dans leurs yeux tristes,
Leurs mains jointes semblaient garder leurs cœurs en cage.
H. de R.

Je veux noter quelques impressions sur l'art de M. Armand Point, parce que je l'aime infiniment et à la simple façon d'un ciel, d'une torsade de roses trémières ou d'un regard touché des tendresses du crépuscule — non comme une composition artificielle d'un goût expert, mais ainsi qu'un jeu libre et charmant d'une nature aux prises avec la nature, une circonstance heureuse, une chose belle à voir en elle-même, une pensée parfumée du désir de ce qui est pur.

Si une âme ne sait pas tenir tout entière dans l'ingénuité d'une fleur mouillée, d'une boucle de cheveux au soleil, ou d'un baiser, elle n'est peut-être pas tout à fait une âme. La perfection de l'intellectualité, c'est le simple. Nous ne savons rien, et nous ne serons jamais dignes que du silence, ou de quelques pauvres complexités que résout tout de suite, avec dédain, le geste omnipotent du hasard : ainsi je ne vois pas que notre esprit se puisse proposer une plus réelle énigme que le déplacement d'une ombre ou l'indécise coloration d'un feuillage diffus dans un ciel d'automne, et sans doute M. Armand Point, en peignant des iris, des femmes et des cygnes, pressent le mystère de sa sensibilité sous des formes essentielles. Il y touche avec un rare bonheur, et son art apparaît exquis peut-être par cette unique raison qu'il ne

(1) A propos de l'Exposition Internationale, en la galerie George Petit.

se rebelle point contre sa nature, mais lui donne la main et s'y conforme en un sourire.

J'aimerais en cela l'esthésie de ce beau peintre de la féminité, si je n'y découvrais une sensualité précieuse, une singulière union de la chasteté et de la perversité, et c'est la trouvaille vers qui mon désir intellectuel s'enfièvre avec la plus chère violence. Je n'ai jamais distingué la pudeur de l'impudeur, ni connu un geste de l'une qui n'achevât une intention de l'autre, et dans les *Liaisions Dangereuses* il y a de ceci un pressentiment admirable qui m'en donne la dilection entre tous les livres. Comment descendrions-nous jamais au fond de deux beaux yeux vierges, comment interpréterions-nous ce qu'il existe d'infini entre des cils et les prunelles qu'ils ont voilées? C'est déjà toucher à l'impalpable nuit. Ainsi M. Armand Point peint des femmes oubliées dans les îles glacées du désir, contemplant les oiseaux fiévreux de leur volupté mourir en vols tristes dans le silence, et leurs regards sont doux, savants et attiédis. Les unes comparent d'un geste calme leur espérance à des iris ; et d'autres aiment la nonchalance des pavots, et d'autres étendues au bord d'un lac offrent leur mélancolie aux derniers rayons d'un soleil fané, semblant sur leur souffle exiler des cygnes épanouis ; et d'autres enfin n'ont point une forme plus précise que l'insomnie, le regret ou l'attente, mais en animent un instant la présence parmi des paysages. Leurs lignes sont pures, des bijoux les ornent, leur chair n'est pas diverse de celle des fleurs, leurs vêtements sont soyeux et richement colorés, parce qu'il faut aimer la beauté et penser que les âmes ne doivent pas être inharmonieuses. Un songe païen et voluptueux les exalte.

Des femmes, des calices, des oiseaux, l'ombre du soir ou le pâle éveil de la lune, la souplesse des roseaux frissonnants, c'est la vie et tout le rêve de M. Armand Point, et peut-être n'y a-t-il rien de plus nécessaire pour rêver et pour vivre,

et peut-être est-ce là l'éternel objet de nos larmes et de nos sourires, tant nous tenons à peu de choses. Les curieux d'art ont pu voir de ce vrai et touchant peintre — s'il faut ici donner des noms à quelques songes — l'*Ophélie*, la *Femme aux Cygnes*, la *Sylve*, la *Stryge*, tels admirables portraits au pastel, d'anciennes études d'Orient, lumineuses et subtiles, d'autres œuvres, tant au récent salon du Champ de Mars que présentement en la galerie George Petit, et ses amis savent ce que seront l'*Eve* ou l'*Harmonie*, l'*Orphée* qu'il achève ou conjecture. Œuvres nées d'une pensée heureuse, éprise de distinction et singulière, ces jeux d'un peintre conscient de toutes les délicatesses de son art laissent une impression magnétique presque violente, sous un charme. Divinateur des yeux, il peint avec son esprit d'impalpables portraits d'âmes, atteignant à la hantise par l'abstraction inexplicable de corps dont le seul regard veut s'enquérir de la vie, d'une vie particulière voletant des parfums à la musique, et n'abandonnant l'illusion du crépuscule que pour la réalité presque immatérielle d'un baiser. A cette expressivité concourt l'ensemble de qualités picturales d'un technicien au goût sagace et riche : encore que je répugne à louer la main après l'esprit, me faut-il dire brièvement le sens décoratif de l'artiste, l'arrangement des robes et des fleurs, ce qu'il sait des harmonies de l'eau et des yeux jouant entre un ciel changeant et des mains pâles, la frêlerie de ses transitions de tons et son dessin large et précieux tout ensemble, accordant les linéaments en bouquets ployés suivant une écharpe ou la nonchalance de boucles anciennes, amusé de l'ingénu paysage d'une chevelure, épris des tremblants reflets des mousselines et des soies, avec mille choses de la peinture qui font plaisir après l'émotion.

La tradition du dessin surtout révèle chez M. Armand Point l'amour des maîtres primitifs, et les visages amis qui se penchent sur son anxiété de

la beauté durent se nommer Botticelli, Mantegna, Vinci, Van Eyck, ou récemment ceux qui pensèrent à ces antiques génies, Gainsborough, Reynolds, Watts, notre Gustave Moreau, et Puvis de Chavannes. Je vois là ses frères spirituels, ceux qui firent concourir les perfections de la couleur et du dessin à la réalisation d'un rêve en une circonstance simple — femme, fleur ou soir — de la nature. D'aucuns ainsi, auprès de l'impressionnisme, désirent retrouver une tradition perdue, celle des maîtres expressifs du quinzième siècle, et après l'ivresse verbale reconquérir la virginité du silence. Je songe à ce cher et délicat Aman-Jean, dont on peut voir présentement un si parfait portrait en cette galerie George Petit, au mystique et doux Pierre Lagarde, au pervers et fuyant Helleu, au clair Maurice Eliot ; à d'autres, Charles Duvent, encore peu connu et l'un des plus conscients visionnaires qu'on puisse présager, Ary Renan, et cette pâle Mme Jeanne Jacquemin ; en Belgique, Fernand Khnopff et Jan Toorop, fastueux et précis ; un maître sculpteur ici, Jean Dampt, candide croyant de l'idéalité des marbres. Et je distingue encore et surtout, avec des soucis techniques différents, le fougueux et barbare Henry de Groux, hanté du génie et dont l'âme mélancolique recèle un si pur désir classique du secret des peintres de race, et l'adorable Maurice Denis (1).

De ceux-là M. Armand Point semble un des plus fiers parents, captivé par la grande tradition picturale qui ne peut séparer le fait de l'idée, ni du décor, mais en allie la triple noblesse. Il n'est

(1) — Et je ne puis différer de nommer, malgré l'étonnement et sans doute la raillerie, un précurseur, Bastien-Lepage, insulté, méconnu, sacrifié par une injustice annulant ce douloureux chercheur dont la vie fut un modèle de ténacité, de conscience et de foi, qui se créa une expression en un labeur de quinze années et mourut à l'aube de ses certitudes, dans l'incompréhension des connaisseurs et le deuil des sensitifs. Sûrement l'on reviendra sur cet homme.

pas un fait qui ne soit le décor d'une idée en effet, et ceci fut connu des incomparables Italiens, de Gozzoli, de Lotto, de Signorelli, de cet étrange Sodoma, de tous les grands familiers de la fresque décorative aux temps princiers de la peinture. Le divin de cet art est la perdurance des figures, et qu'un portrait d'il y a six siècles *continue* à penser, au lieu qu'un personnage écrit *cesse d'exister* après la lecture, et demeure enseveli et immodifiable dans les mots : et cette condition de permanence défend qu'un événement peint cesse de suggérer une idée pour n'être plus qu'un décor, mais contraint le tout à de parallèles harmonies. L'expression simple d'un fait n'est pas en peinture une déformation dans le sens du sentiment, mais la mise en valeur de son essentielle signification, sans amoindrissement des secondaires, récélées par les détails. Et surtout le souci du beau demeure, avant tout, le respect joyeux des belles formes et des belles couleurs expressives et enchanteresses, ce souci qu'on oublie avec le style, et qui est toute la lumière ! Car le caractère ne demande jamais la laideur de la ligne et la pauvreté ou le désaccord des tons — et je touche ici à l'ignorante erreur par exemple d'un Emile Bernard, à la fausse naïveté d'un Filiger .. Ainsi le comprirent les préraphaélites et les amants de la grâce recueillie et profonde, de Lawrence à Burne Jones et à Whistler à travers le siècle, et ce grand voluptueux Renoir ; ainsi semble le comprendre le groupe de traditionnistes auquel se va joindre peut-être avec puissance Anquetin, et dont je commente ici l'un des sûrs élus, espérant de la seule perfection du dessin et du charme des colorations le jaillissement inévitable d'une sensibilité harmonieuse. Là gît tout le sens d'une peinture cherchant ses moyens en elle-même et ne se contraignant point à une fin étrangère, fût-ce avec la génialité troublée et légendaire d'un exceptionnel Odilon Redon. Et j'aime, après la débauche merveilleuse de l'impressionnisme,

libéré de l'atelier sombre et criant de joie à travers le cher soleil, ce retour pensif de consciences modernes au strict dessin de l'être humain, éternel roi du paysage dont la suprématie, un instant dissoute dans la lumière, revient hanter certains peintres décidés à ne savoir jamais que Léonard de Vinci est mort...

M. Armand Point est un assimilateur de regards, il pressent la ligne noble et la couleur surnaturelle, ce qui est au-dessus de la vérité par le charme, l'ombre, les fleurs, les soies frêles, et les histoires merveilleuses qui touchent l'âme comme des lèvres : je crois que s'il n'était lié d'amitié ancienne avec le plus hautain et le plus admirable romancier féerique de ce temps, je veux dire Elémir Bourges, il leur eût fallu certainement se retrouver un jour dans quelque clair verger de songe et de mélancolie, car ils sont nés entre tous pour comprendre mêmement, avec des yeux tendres et lucides, ce qui est précieux et essentiel dans la vie. Précieux, essentiel ? L'éveil d'un sourire, une grâce triste, un geste vierge, rien presque : car tout ce qu'il importe de dérober à l'ombre immortelle tient peut-être dans une main d'enfant.

CAMILLE MAUCLAIR.

MARGOT D'ÉTÉ

(*Suite*[1])

XII

Sans façon elle prend mon bras et nous cheminons doucement, remontant la grève, tandis que ses rires de folle ameutent les promeneurs ; des femmes nous toisent ; quelques messieurs, probablement de connaissance, risquent leur coup de chapeau, à la discrète.

— Demain, me dit-elle devant sa porte, demain nous ferons la promenade qu'il vous plaira... Je suis gentille, hein ? je promets... Ce soir, je suis fatiguée, fatiguée de la traversée, — je suis arrivée de Jersey tantôt, vous n'avez pas l'air de vous en douter ! — fatiguée surtout d'avoir disputé avec ces gens du Casino... J'ai une pointe de migraine, et dans un quart d'heure je vous serais une compagne fort maussade...

— C'est vrai, vous ne voulez pas dîner dans la guérite ?

— Non ! assez de guérite pour aujourd'hui... je suis descendue là, tenez, Hôtel du Nord...

— Sur le « Course » !...

— Sur le « Course » ! On affirme que c'est le grand chic... A demain, n'est-ce pas ?

— A demain, puisque vous êtes sans pitié !... J'étais si content de vous revoir... Vous n'allez plus en voyage, j'espère ?

— Vous êtes un enfant... je reste au moins quinze jours, car j'ai besoin de repos .. C'est là ce que vous vouliez savoir, hein ?

Je soupçonne quelque mensonge et j'interroge un garçon qui la croise dans le vestibule ; pourtant il paraît qu'elle est bien seule. — Drôle de fille ! Elle a dû noyer le vieux philistin de la gare !

Mais la satisfaction que j'éprouve, de la retrouver si amène, est de courte durée ; nous avons compté sans le principal — « Demain, la promenade qu'il vous plaira », c'est vite parler ; demain, c'est 14 juillet, malheureuse ; je n'y pensais plus tout à l'heure, avec tes

(1) V. *Mercure de France* depuis octobre (nos 46 et 47).

sornettes ; et maintenant les placards énormes des murs étalant les déclamations de circonstance, l'attroupement des badauds et tous les préparatifs : mâts qu'on plante, lanternes qu'on accroche, guirlandes de feuillages et drapeaux au seuil de tous les caravansérails, me rappellent que la mauvaise farce doit être subie !...

Pour le petit roman dont je caresse la réalisation, c'est, en effet, un autre contre-temps ; la quiétude du tous les jours autant qu'un peu de solitude à deux m'est nécessaire ; et l'on ne saurait aller nulle part, dans la sainte horreur de ce jour imbécile, afin d'échapper aux discours et aux revues de pompiers, aux rengaines patriotiques et guinguettes tricolores.

Je ne me crois pas plus méchant Français que tel bélitre qu'on rencontrera soûl à tomber en l'honneur du « glorieux anniversaire » ; j'ai même cette supériorité de croire à la Grandeur et à la Liberté de mon pays *par la Science ;* mais vraiment une fête d'ivrognes à cette date ineffaçable me dégoûte profondément. — J'ai fréquenté quelques jeunes littérateurs ; ils ont voulu faire mon éducation, m'ont inculqué certaines de leurs idées. Tout en les taxant d'exagération parfois, j'avouerai partager un peu leur manière de voir. — Au 14 juillet, la Bêtise publique descend dans la rue ; vous la respirez avec la fumée de la poudre et des artifices ; elle bruit aux oreilles et vous poursuit dans les moindres paroles, éclate dans la gaiété tapageuse de la plèbe et la mine triomphante du bourgeois, la face sacerdotale du militaire et du sergent de ville, à la première page des journaux et sur les façades administratives. Inutile d'ouvrir un quotidien, d'entrer dans un café, de vous promener, de vouloir penser ou parler d'autre chose ; partout la solennité est présente et se rappelle par quelqu'un de ses célébrants, par une odeur, une phrase, une musique, un attribut allégorique ; où que vous soyez, elle est ; vous êtes vous-même 14 juillet, content ou pas,— et suivant les hasards du calendrier — quelquefois durant plusieurs jours.

Cette fois le vacarme a bien pris son temps. Il commence sitôt le dîner ; nous avons retraite en musique et chandelles romaines ; des bandes gueulent la *Marseillaise* et l'enthousiasme est en proportion.

A Granville, comme un peu partout, l'usage commande de manifester son attachement aux idées répu-

blicaines par une débauche de fusées qu'on se tire mutuellement dans la figure ; le nombre des éborgnés indique par un calcul approximatif la plus ou moins grande satisfaction de la populace et l'éclat de la cérémonie. C'est mieux évidemment que le certificat de civisme exigé par les sauvages de quatre vingt-treize et plus divertissant que le récit des « trois glorieuses ». On doit reconnaître encore aux Granvillais un certain esprit inventif ; s'ils pratiquent immodérément le chauvinisme dans la pyrotechnie, ils ont instauré le pétard à musique. Quand la spire incendiaire monte, on entend un sifflet, qui bientôt devient un son nazillard de trompette ; un second pétard donne la tierce ; un autre la quinte ; et ainsi tout le clavier se déploie, avec les accidents nécessaires, — et même le culte du bémol, inconnu aux fanfares ; — on peut jouer des petits airs, les refrains en vogue...

Le feu d'artifice des gens de Granville, ainsi orchestré, me laissa rêveur. Il avait du reste l'agrément de ne plus finir ; sans une averse, vers onze heures, qui aspergea les enragés, il aurait duré toute la nuit. — Pour prendre leur revanche, ceux de mon quartier installèrent un bal aux cornemuses, presque sous mes fenêtres, dans une boutique vide...

XIII

Margot, que je vais quérir au matin, certifie n'avoir rien entendu de tout le potin patriotique. Je la trouve d'humeur charmante, entassant des chiffons dans les tiroirs d'une commode, chantonnant un couplet de romance. Elle est habillée déjà, frisée, pomponnée, en toilette claire d'indienne imprimée, les manches bouffantes, la taille prise dans une ceinture de soie noire aux boucles d'argent.

— J'ai dormi comme une souche, fait-elle radieuse... Hein ! c'est de la veine !.. Mais que vous êtes cachottier !.. Vous ne m'auriez pas dit qu'il y avait *fête nationale !* je serais restée à Jersey un jour de plus... Enfin ! ça sera peut-être drôle... Mettez-vous là, tenez, derrière le paravent... Il faut que je change de corset ; j'ai cassé quelque chose...

— Vous savez, je fais des trous dans le papier !...

— Ah bien ! non... Descendez, alors, et dites qu'on m'apporte du chocolat...

Quand elle a remis un corset, bu le chocolat, tenu

le garçon un quart d'heure en lui recommandant de bien faire la chambre, d'essuyer dans le coin, de ne pas toucher à ceci, de déplacer les malles, elle prend enfin son ombrelle et ses gants. — Dans la rue traînent des bouffées de musiques apportées par le vent du port, des odeurs de friture, une marmaille endimanchée, sabotant et criaillant. Vers la rue Lecampion et le petit pont du Bosq, insolitement noirs de foule, des drapeaux de nations inconnues, mêlés aux étendards tricolores en étamine déteinte, clapotent, tendus en voûte après de longues ficelles ; des cordons de lanternes se balancent aux fenêtres comme des chapelets de saucisses.

— Vous voyez, fait Margot qui se met à courir, c'est commencé !...

De temps à autre, une détonation de pétard arrive, puis quelque bribe de la sempiternelle *Marseillaise* glapie par les cuivres du régiment passé en revue sur l'esplanade. Jouant des coudes, bousculant les curieux, Margot parvient au bord d'un trottoir et nous voyons défiler les lignards, colonel en tête, les pompiers, la police de Granville précédant le Conseil Municipal, en rédingote et chapeau gibus. C'est alors une si ahurissante procession de binettes qu'elle fait éclater ses rires et que je dois l'entraîner un peu brusquement en dehors de la cohue.

— Mais vous m'empêchez de regarder, voyons ! crie-t-elle... qu'est-ce qui vous prend ?... On n'est pas libre de s'amuser ?...

J'ai quelque peine à lui faire comprendre qu'il vaut mieux s'amuser en dedans ; et comme elle ne peut croire que « ce soit fini », je la mène vers les affiches : *salve de vingt et un coups, distribution de panade aux indigents, les citadins invités à pavoiser et à illuminer*, c'est la substance du programme. Les localités environnantes rivalisent, il est vrai, d'entrain et d'ingéniosité ; Avranches lance un ballon, et les circonstances de ce grand acte sont détaillées avec pompe. *A 8 h 1/2, commencement du gonflement ; à 10 h 1/2, fin du gonflement.* La commune de Beaucamps parle d'un *Tir à blanc par les commissaires, salve de pétards pour annoncer la continuation de la fête au lendemain, concours et jeux* avec *un réveil-matin* comme prix, *une pipe en bruyère forme œuf.* — Nous n'avons nulle envie de gagner ces bibelots, dus à la munificence de quelque boutiquier, et le ballon ne nous tente pas

davantage. Je fais seulement remarquer que l'enthousiasme n'est pas général ; un mécontent a crayonné sur la blancheur du papier officiel : — *Qu'on les fiche au bassin tous ces républicards ! Vive l'ampire !* — Si bien qu'un autre vient répondre : — *Et toi, sale veuf, qui que tu es donc ?* — A Granville, on le sait ainsi, « sale veuf » est une injure.

— Eh bien ! ils sont comiques, ici, fait Mlle Luce qui reprend mon bras... C'est ça qu'ils appellent les réjouissances !

Il y a pourtant course de bateaux, après midi, devant le Casino, et le Tout-Granville se précipite, le déjeuner à peine avalé, désireux d'honorer de sa présence les joutes nautiques et patriotiques. Bien avant l'heure, les terrasses municipales sont occupées, et la crête des falaises, par des nuées de curieux, qu'on aperçoit d'en bas assis côte à côte, les jambes ballantes. Par la coupure des montagnes, des bandes affluent, endimanchées, — toute la banlieue et toute la campagne — épandant sur la grève des théories de blouses bleues, de chapeaux melons, de coiffes et d'ombrelles multicolores. On voit des gens courir avec des pliants, des planches pour établir des banquettes rustiques ; d'aucuns s'installent sur le sable après avoir étalé leurs mouchoirs ; on s'appelle, on se bouscule en chantant ; la terrasse du Casino, de même, est peu à peu envahie par un public plus raffiné sans doute, payant ses 20 sous à la porte et s'en montrant fier, mais aussi bruyant, aussi bêtement gai, mêlant ses rires, ses exclamations, ses gloussements aux rumeurs et aux rigolades de la populace, en contre-bas. Bientôt toutes les tables sont prises ; une triple haie de femmes en toilettes tapageuses, de baigneurs et d'officiers masque l'horizon ; chacun grimpe sur sa chaise, sur son banc, braque des jumelles ou des lunettes d'approche.

Le premier contentement de la multitude se charge graduellement aussi d'amères vitupérations. Le programme, sans avoir absolument annoncé *panem et circences*, place la course à la commodité des organisateurs et sans s'inquiéter du flot ; le moment du spectacle est venu et la mer reste basse ; la mer ne monte qu'à 5 heures ; on a beau se hausser sur les pointes, élever les moutards au-dessus des épaules, on ne découvre rien au large que des flaques d'eau dans le sable, le radeau échoué marquant le but, des têtes

de rocs émergeant de la plaine rousse, et très loin, très loin, la ligne frêle et blanche d'écume de la retardatrice, presque confondue avec le bleu tendre du ciel. — Les commissaires de la fête installent une petite course en sacs, à l'aide de quelques vauriens et pour faire prendre patience ; mais c'est un jeu dérisoire, que personne ne voit ensuite derrière le cercle des badauds accourus. Les clameurs, les vociférations, les refrains éclatent pour ne plus cesser ; et comme c'est l'heure de la musique, sur le « Course », le beau monde déserte, abandonnant la place à la canaille qui continue à cuire sous la grosse chaleur de « l'astre du jour », et à s'égosiller.

Le soir, par exemple, le feu d'artifice recommence ; les trois rues de Granville flambent à qui le mieux dans les pétards, les lampions, les chandelles à musique ; des feux de bengale fulgurent entre les jambes des promeneurs ; des soleils nous éclatent dans le dos ; une chaîne de ballons orange, mal fixée, tombe derrière Margot qui jette des cris d'assassinée ; et le plus curieux du spectacle est d'assister aux évolutions des gamins, secouant les ifs de lanternes pour s'approprier les bougies, tandis que les riverains, quittant les fenêtres, descendent précipitamment les régaler de coups de bottes.

Cette journée, enfin, me laisse une impression d'affreux et désespérant ennui, — d'ennui bête, de temps gâché. Je crois que j'en veux à Mlle Luce, qui n'a rien prétendu passer de cette foire et reste dans la cohue jusqu'à la dernière minute, musant à toutes les sottises, courant à toutes les bousculades. — Je me raisonne pourtant ; je l'ai à mon bras, s'appuyant, se confiant ; cela seul doit me faire plaisir puisque je l'ai désiré. — Malgré tout, je ne ressens qu'un bonheur très minime au moment même où je m'estime persuadé ; la foule s'interpose, se met entre nous, et à mesure que l'heure coule, je sens Margot s'échapper, se détacher, s'éloigner, redevenir l'étrangère de jadis, la femme entrevue et qui aurait dû garder son charme, son mystère de passante ; — nous avons l'air d'être d'anciens amants, demeurés ensemble par habitude et s'assommant à mourir de leur intimité, plutôt que des fiancés volontaires et d'heureux camarades. — J'ai par instants l'illusion qu'elle est mienne, que c'est chose faite, lendemain de noces, presque. — Il me paraît surtout que je l'ai depuis des mois, la chère fille que

je n'ai point possédée, — et, mon Dieu! suis-je si sûr d'en être épris? — que je suis las de son corps, las de sa beauté, de ses caprices.

Je ne sais trop si elle a conscience du malaise qui m'étreint; plusieurs fois je l'ai surprise m'examinant de ses yeux railleurs; — sur le soir, elle se fait plus féminine, s'appuie davantage, reparle de notre petite comédie de la route, s'inquiète d'excursions, de promenades en mer. Il semble entendu que nous ayons à passer deux semaines délicieuses, amis et au-delà, sans pourtant avoir échangé cinq paroles positives. — Mais j'ai maladroitement essayé déjà de l'entraîner en dehors de la foule; elle tient peut-être à m'indemniser en espérances; je reste poursuivi par cette idée méchante que le meilleur de mon aventure est passé, que même si elle se donne dans la suite je n'éprouverai rien de comparable à la chère émotion des longues minutes où je l'ai tenue, assoupie ou le voulant paraître, sur ma poitrine, grisé de ses parfums et de sa jeunesse de femme...

XIV

Il faudra du reste renvoyer les promenades aux environs à des jours plus propices, car l'artillerie des Granvillais a dérangé le temps; la pluie nous arrive le lendemain de cette solennité, interminable. — Les baigneurs apprennent à leur dam que le beau fixe de juillet n'était qu'un leurre; qu'il tombe plus d'eau durant deux mois, au cap Lihou, que sur le restant de la planète dans l'année. C'est le déluge en huit semaines pour faire « la pige » au Vieux-Testament. — Avec cela, les gens du pays ne semblent pas étonnés; ils mettent de grosses bottes et pataugent sous l'averse. Ne pouvant faire de même, les Parisiens doivent stoïquement relever leurs pantalons jusqu'aux mollets et se rendre à la plage avec des parapluies. Comme Granville n'allume pas le gaz dès que les éphémérides annoncent la lune, quiconque n'a point de lanterne, à la nuit, se voit condamné à éviter certaines rues s'il ne tient à disparaître dans une mare.

Le jeudi seulement — quelques observations me l'apprirent — est à peu près régulièrement consacré au dieu Phoibos; mais il n'a pas assez de chaleur pour rendre à la terre ferme les marécages de cette patrie des grenouilles, et l'insuffisance de son action sert de

prétexte aux blanchisseuses en retard. — Quand il nous arrive, avec Mlle Luce, de flâner par les grèves, sous la ville haute et les premiers contreforts des rochers, nous rencontrons nos mouchoirs, nos chemises, sèchant à la grâce du Bon Dieu, maintenus sur le sable par des galets ; et pendant des kilomètres et des kilomètres c'est ainsi, les chemises et les mouchoirs, les draps et les serviettes de toute la ville, attendant une éclaircie de hasard et le Miracle du jeudi. — Si par malheur l'astre royal ne se montrait point, nous serions sûrs d'entendre la commère-blanchisseuse expliquer le Dimanche matin :

— Bé ! Vous n'pourrez point vous changeai, pasqu'i n'a pas fait soleuil !...

XV

— Qu'est-ce que c'est que ça, là-bas ?

— La Tour du Loup.

— Ce bouchon blanc ?

— Oui, ce bouchon blanc ; c'est de la maçonnerie sur un écueil, avec un feu le soir, pour les navires.

A l'extrémité du môle presque désert, contre le phare en bâton de craie, Margot s'extasie sur la mer, si verte, si verte et si grande, qui monte et descend tous les jours à des heures diverses, sans qu'elle comprenne trop pourquoi ; elle est ignorante en cosmographie et en physique du globe, elle ne s'en cache point ; je lui dis que le soleil et la lune « par leur action combinée déterminent ce phénomène » ; pourtant elle garde une moue dubitative.

— Est-ce que vous trouvez que c'est très beau, la mer ?

— Certainement, c'est très beau !... Puis c'est un vaste champ ouvert aux explorations scientifiques...

— Ah !... Nous devrions avoir une tempête, hein ?... La mer furieuse, c'est bien plus amusant... On met une vieille jupe pour se faire mouiller...

— Et le vent vous assourdit, vous crache de l'écume dans la figure !...

— Je sais des vers là-dessus... je vous les dirai si vous voulez ?... j'ai récité ça dans un bénéfice, pour des naufragés... On a fait plus de 2.000 francs, mon cher... j'avais une toilette toute de dentelles... Des vers, attendez... de monsieur... de monsieur Michelet !

— Non, pas de Michelet... Il ne faisait pas de vers...

— Vous croyez ? alors, de Victor Hugo, peut-être ?

— Oui, peut-être... Laissez-moi donc votre main... Elle est si petite et si jolie.

Mais Margot se dégage ; elle regarde, du lointain, revenir les barques de pêche, portées sur leurs larges voiles brunes aux chiffres noirs, gigantesques ; son doux visage s'anime ; elle fait des gestes de bienveillance aux matelots quand ils franchissent les jetées, se recule d'instinct au moment où tout le bateau s'incline, coque, mats, voiles, décrivant un quart de cercle qui le porte jusqu'au milieu de la passe ; et les pêcheurs, tout en effectuant la manœuvre, s'inquiètent avec des rires silencieux de cette belle fille un peu grande, svelte, en le fourreau d'une délicieuse robe mauve aux rubans envolés, qui se tient appuyée sur son ombrelle, exquise de pose, de contour gracile, derrière le parapet de granit.

— Là-bas, demande-t-elle encore, qu'est-ce que c'est ?

— Saint-Pair ! Voyez plutôt ce que chantent les Guides...

Et je tire d'une poche un de ces manuels cartonnés, au charabia étrange, qui sont l'évangile habituel des touristes :

— Voici le paysage, vu de la falaise : — « Après » avoir passé derrière le corps de garde placé sur » votre route et *qui semble dire au voyageur : Tu* » *n'iras pas plus loin !* descendez un peu sur la plate- » forme et contemplez l'immensité ; à votre gauche, » le port ; plus loin, en suivant la côte, le joli petit » village de Saint-Pair, *qui semble prendre un bain* » *de pied dans la mer*, puis les rochers de Carolles ; » devant vous les côtes de Bretagne, Cancale et » Saint-Malo. A droite les îles Chausey, dépendant » de la commune de Granville, et se composant de » 52 îlots...»

— Vous lisez bien, fait Mlle Luce... Vous devriez vous engager avec moi pour jouer la comédie !...

— En voilà une idée !... La comédie, c'est feindre des sentiments qu'on n'a pas, s'attendrir sur des personnes qui ne vous intéressent point, en embrasser qui vous sont antipathiques... J'aimerais mieux, par exemple, vous aimer dans la vie...

— Mais non, je vous assure qu'on ne pense pas à tout ça !

— A quoi pensez-vous quand vous jouez? — Ou à qui?

— Vous êtes curieux... Alors vous n'approuvez pas qu'on soit au théâtre?

— Si, j'approuve... Mais je me contente de rester spectateur... Comment n'aurais-je pas du plaisir à vous voir jouer?

— Ça ne vous sourirait pas, de voyager avec moi, de rester deux jours dans une ville, deux jours dans une autre?... Ou bien on s'engage pour une saison; et puis, l'hiver, on le passe à Paris!

— Avec vous, j'irais au bout du monde!... Il n'est pas indispensable de monter sur la scène.

— Vous dites ça par galanterie... Après tout, je parle en l'air, vous pensez... Je ne suis pas aussi libre que je voudrais ..

Cependant voici venir les trois journalistes rivaux (*Phare de Granville*, *Echo du Littoral*, *La Cloche Granvillaise*) ; à couteau tiré dans leurs feuilles, mais ne se quittant jamais, ils marchent par rang de taille ; Mlle Luce est déjà très bien avec la presse locale, considérée comme une grande artiste ; dès qu'ils nous aperçoivent, les trois bonshommes s'avancent ; trois mains se lèvent automatiquement, retirent trois chapeaux ; et l'un après l'autre ils complimentent, prennent des nouvelles, demandent si vraiment elle ne leur fera pas l'honneur d'une petite représentation ; le public est désolé, désolé ; le Casino ne la remplacera qu'avec une peine infinie ; on comptait sur elle ! Et la rusée cabotine minaude, fait sa gracieuse, prend une voix musicale d'ingénue, répète qu'elle est fatiguée, fatiguée, fatiguée ; que son médecin lui ordonne du repos ; qu'elle n'ose pas même prendre le train, aller le consulter, qu'elle sera peut-être obligée de le faire venir ! Enfin, avec le soleil, le grand air, le beau temps...

Sur le flanc de la falaise monte un grain d'un noir de poix, qui couvre en cinq minutes la moitié de l'horizon ; c'est l'averse quotidienne ; j'entraîne tout le monde jusqu'au premier café de la rue Lecampion ; le *beau temps* dégringole en morceaux derrière Mlle Luce, qui détale en relevant ses cotillons ; et durant une demi-heure l'eau tombe, assourdissante, comme si l'on avait ouvert, simultanément, des centaines de robinets ..

XVI

Les Génestan, par bonheur, sont en retard. Marguerite écrit, écrit et n'arrive pas. — Mais ce matin j'ai eu peur ; Mlle Luce est venue cogner, il me semblait qu'il était à peine jour.

— Dites? Je voudrais vous demander quelque chose... J'ai reçu une brochure ; je vais jouer dans *Froufrou* le mois prochain ; il faut que j'apprenne... Vous allez me faire répéter, n'est-ce pas? Justement, il pleut !

— Il pleut !... Il y avait longtemps... Mais quelle heure est-il ?

— Dix heures, voyons ! ..Vous venez de vous lever, je parie?...

— Ma foi !... Ma montre est arrêtée... La pendule marche quand on pousse les aiguilles... Enfin, je pensais à des choses...

Elle me regarde obliquement, sourit à moitié en tournant la tête.

— C'est entendu, hein ! Vous me ferez répéter ?

— Oui ! Oui !... Après déjeuner, je suppose... Parler l'estomac vide, cela provoque des maladies...

Mais la toquée se laisse tomber dans un fauteuil, pouffant tout à coup :

— Dieu ! que vous êtes farce avec vos bretelles !... Ah puis, il faut que je vous conte...

(Elle passe d'un sujet à l'autre, ainsi, perpétuellement, sans prévenir, et, pour les esprits méthodiques, son discours est parfois déconcertant.)

—... Vous savez que mon médecin m'a défendu les bains de mer?...

— Il a bon dos, votre médecin...

— Dame !...

— Il vous a interdit de jouer aussi ?

— Ça n'est pas de même, voyons... Il fallait bien un prétexte...

— Oui, mais, au juste ?

— Au juste, c'est que je pouvais m'en passer... Vous êtes d'une indiscrétion !...

— Vous disiez que votre médecin a défendu ?

— Oui, les bains de mer... Comme il fait très chaud, ce matin, je suis allée en pèlerinage à l'établissement de la ville.

— Toujours sur « le Course » ! Je vois la suite !... C'est la pudeur de Granville qui vous amuse... Il n'y

a pas de fille pour apporter le linge, mais un panier glissant sur une planchette... Toc, toc, personne n'a rien vu; le guichet se referme... Moi, j'ai chipé là-dedans une pancarte, et je l'emporterai à Paris comme échantillon : *On ne doit pas rester plus d'une heure dans le bain, autrement on paie double !*

— Vous tairez-vous avec ces horreurs ?...

C'est elle-même, remarquez-le bien, qui m'a conduit à citer ce trait de mœurs ; elle se bouche les oreilles, se sauve par les chambres, tandis que je la poursuis avec l'écriteau sorti d'une malle et arboré comme un trophée. A la fin, elle me l'enlève ; nous nous trouvons contre l'armoire et j'en profite ; je l'embrasse.

— Vous savez, fait-elle, subitement piquée, ne recommencez pas... Vous ne me verriez plus ici !

Mais son rire enfantin reparaît aussitôt.

— Ça ne compte pas, ensuite, c'est volé !

— Eh bien ! donnez-moi vos doigts que je les baise... je vous cède la pancarte !

— Non, je garde la pancarte !... Vous vous êtes payé... Vous n'aurez rien davantage aujourd'hui...

Après déjeuner, elle ne pense plus à *Froufrou ;* le soleil veut bien se montrer ; nous flânons sur la grève, puis sur la terrasse du Casino, juste assez pour entendre M. L'Administrateur se plaindre que le commerce ne marche pas ; il trouve qu'il ne vend pas de limonade, ce brave homme ; vous pensez, un public fait de gens qui économisent quatre sous de cabine, deux sous de chaise à la musique, il n'y a pas de quoi s'enrichir ; il attribue au temps une partie de ses déboires :

— Ah ! il ne fait pas assez lourd !... Il faut qu'on crève, qu'on crève de chaleur ! qu'on ne se trouve bien qu'ici, le soir, à respirer l'air de a mer !... Alors on boit, on boit !...

Il s'éponge le front, les cheveux ; le thermomètre indique 33° à l'ombre ; les grosses dames s'en vont en can ; si l'on en frottait deux maigres, elles prendraient mieux que des copeaux ; le macadam de la terrasse cède sous les bottines : — que veulent de plus les cabaretiers ?

Margot cherche à rester un peu aux alentours de ce lieu de délices ; elle tient à rencontrer d'anciennes amies, actuellement de la troupe ; mais je préfère subir *Froufrou* dans un endroit frais qu'un

quart d'heure à l'attendre dans cette atmosphère sénégalienne.

— Mademoiselle, vous ne saurez pas votre rôle ! C'était bien la peine de venir me tirer du lit ?...

— Si, si, je saurai, n'ayez crainte... Ça n'est pas pour tout de suite, d'ailleurs...Et puis il faut que j'aille à la poste retirer de l'argent...

L'argent arrive de Jersey, je le constate quand elle signe son reçu, en espionnant par dessus son épaule ; mais je crois qu'elle ne tient guère à le dissimuler ; elle doit estimer naturel qu'un amant riche l'entretienne, paie ses folies, finance grassement, tandis qu'elle flirte avec qui lui convient ; en admettant qu'il l'apprenne et se fâche, elle prouvera qu'il radote ou l'enverra s'asseoir ; elle sait qu'elle le remplacera. — Et mentalement j'établis une comparaison entre la Margot que je promène par les rues de Granville, et l'autre, là-bas, restée à Paris. — Est-ce l'absence? Mme Génestan me paraît plus chère que de coutume ; c'est la fraîche oasis du monde honnête, le bon refuge que je trouverai après cette escapade. — Chez celle-ci, malheureusement, — peu à peu je m'en rends compte — il existe deux femmes contradictoires : la fille mondaine et la cabotine, qu'elle représente l'une après l'autre, selon qu'elle est disposée ; mais la femme réelle, allez, c'est bien la cabotine, roublarde et puérile, insouciante, écervelée, grivoise, toute en coups de tête, en élans d'une minute, en promissions capiteuses ; la fille mondaine n'est que pour le décorum, l'apipement des niais ; c'est la mise en scène, le costume revêtu à la hâte quand il s'agit de plaire, d'étonner la galerie, de tenir à distance quelque importun. Elle montre certes de l'aisance dans ce personnage ; la toilette lui sied ; elle la porte avec chic et fait illusion ; elle a seulement le tort de ne pas se contraindre plus longtemps...

Nous allons par la route de Coutances, au soleil tombant, puis à travers les prés, puis sur les grèves qui se prolongent au nord de Granville en un ruban de sable contre l'escarpement de la côte; Margot babille, s'étourdit de paroles ; j'assaie de la faire causer sur l'histoire du bal, de la nuit où je l'ai soi-disant reconduite, afin de connaître exactement où « j'en suis resté » ; elle ne sait plus ; elle mêle différentes aventures, confond les époques, et décidément je n'ai rien à craindre.—Tant de choses lui sont arrivées depuis !...

XVII

Nous sommes au ving-sept Juillet. Marguerite, après plusieurs lettres éplorées, caressantes à la fois et comminatoires, m'écrit que, de retards en retards, elle ne se trouvera pas à Granville avant la seconde semaine d'août. — M. Génestan n'obtient pas de son administration le congé promis ; il y a « *des absences*, *des malades* » ; bref, on lui a dit de patienter, et je me fais cette réflexion banale qu'il est imprudent de remettre sa tranquillité et son plaisir entre les mains du « sexe ». Si je n'avais eu intrigue avec Margot, le projet si bien calculé, si bien combiné, mûri, d'une villégiature à trois, me donnant le rôle agréable, aboutissait à cette plaisanterie lugubre de me faire passer la saison, tout seul, dans un port de mer minuscule, m'embêtant à vomir des binettes et des choses, dans l'espoir d'une tardive apparition de la maîtresse que je puis avoir ailleurs. — Il est juste de dire que je n'aurais pas attendu ; avec les pluies, bernique ! — Autant être mouillé dans la rue Montmartre.

Mais ce qui me chagrine surtout en la situation présente, c'est de ne rencontrer personne avec qui causer géologie ; là, vrai, M. Génestan me manque. J'ai bien essayé d'initier Mlle Luce ; dès les premiers mots, elle s'est montrée rétive ; encore une à qui les encrinites, et le chéropotame, et la période quaternaire ne disent rien. Dans nos sorties, quand je ramasse un caillou, plus que jamais je me cache ; j'en suis réduit à faire, seul, sous la pluie, — oh ! je m'échappe, je prétexte à mon tour des névralgies ! — des explorations dans la falaise, pour me tenir en haleine. J'ai acheté de gros souliers, une gourde, un bâton solide, un caoutchouc qui me dispense de balader un pépin. Je descends la rue Lecampion en cet équipage ; je traverse l'esplanade du port, derrière les bassins, et à marée basse je commence ma tournée. — Je grimpe, je saute, j'escalade des amas de galets et d'ordures marines, puis des blocs tartinés de goémons, lépreux de patelles, de zoophytes incrustés sur le roc et dont l'alvéole calcaire est si dure qu'elle m'arrache les mains ; je glisse sur des choses gluantes, des fucus, et au bout d'un moment je suis fait comme un voleur ; c'est bon tout de même, car je me hasarde bientôt parmi les blocs formidables,

dans les éboulements, le chaos minéralogique que je dois franchir pour contourner le cap. J'enjambe encore, je me glisse, je sautille en méquilibrant sur mon bâton. Pourtant il y a, entre le pied de falaise et des roches tombées, en rang, debout à la façon des menhirs, une sorte de couloir qui me donne bien du souci : j'use mes ongles et les genoux de ma culotte pour me hisser de niveau, continuer ma route ; quand je saute un fossé qui limite ce passage, je retombe immanquablement sur le nez ou le derrière. Plus loin, je dois me morfondre devant une crevasse si je n'ai pas suffisamment calculé avec le reflux, me faire pincer par des crabes en traversant avec de l'eau jusqu'aux mollets, ou prendre des sentiers à épouvanter les biques. Une fois, le pied me manquant, j'ai fait le plongeon, de toute ma hauteur, dans une flaque si hérissée d'aiguilles que je me suis écorché les jambes ; ce sont les petits accidents qui agrémentent la promenade. Une autre fois, la marée m'a surpris, m'étant trop attardé dans une crique, à à noter « des formations » ; j'ai eu toutes les peines du monde à me dégager et je n'ai pu achever le grand tour ; il m'a fallu, bon gré, mal gré, gravir jusqu'au sommet de la falaise, risquant de me rompre le col, et revenir par les casernes. Hier, enfin, sans de braves pêcheurs, j'aurais passé la nuit sur un roc, près des extrêmes balises, comme Robinson dans son île. — Mais le plus souvent je procède avec toute l'habileté désirable, décidé à rebrousser chemin si la mer n'a pas le bon esprit de me laisser circuler librement. Je ramasse des échantillons, je bois un coup de cognac à la gourde sur une des petites plages encaissées dans la paroi rocheuse ; je crayonne des observations pour « mon grand ouvrage », et je rentre par des escaliers qui prennent sous la ville haute et me conduisent aux anciens remparts. Je pourrais continuer tout droit, arriver au Casino, sur la grève mondaine, parmi les femmes en toilette et les gommeux ; cela me répugne à cause de mon costume de vagabond et de mes mains noires. Avec un petit détour, une montée de plus, et en prenant par les ruelles, je parviens à domicile sans avoir fait de rencontre fâcheuse, moulu, esquinté, sale tel qu'un porc au sortir de l'auge, heureux de m'être plongé dans la géologie expérimentale et déplorant seulement qu'un second cap Lihou manque à mes investgations.

Les fossiles, par contre, sont rares, si rares même que je n'en ai pas encore rencontré un seul ; mais j'ai bon espoir ; je sais des couches de terrain qui, bien sûr, en recèlent. Pour me consoler, à peine chez moi, débarbouillé à la diable, j'ouvre mes malles ; en quittant Paris, — je ne l'ai pas dit encore, mon Dieu ! mais ce secret me brûlait les lèvres — je n'ai pas eu le courage d'abandonner mon trésor ; à la dernière minute, j'ai faibli, et maintenant je m'en félicite ; j'ai emporté, dans des boîtes hermétiquement closes et bourrées de ouate, la patte de lophiodon, mes plus belles ammonites, des cérithes, des trilobites, des gryphées, en tout une quinzaine de morceaux. Je sors cela au retour de mes excursions ; je contemple ces vestiges du monde préhistorique, et mon amour de la Science s'en réconforte. Je frémis en songeant que j'aurais pu les laisser si loin, à la merci d'un accident. En voyage, sans doute, c'est lourd ; mais quelle douleur si, en époussetant, la femme de ménage, là-bas, leur avait donné un coup de travers ; plaf ! cela cassait sur le parquet comme une pipe d'un sou. — D'habitude, je surveille, j'essuie moi-même. Mes pièces dans du coton, au fond d'une malle, en attendant ne risquent rien. Je les manipule avec le culte du collectionneur, et c'est à part que j'ajoute, numérotés, classés, étiquetés, les échantillons nouveaux qui prendront place sur mes tablettes,

Je récite ensuite — n'ayant point d'auditeur ni de fervent pour discuter — la théorie des Volcans ou quelque belle page de Cuvier, de Lyell. Je me lis à haute voix un chapitre de M. de Lapparent, de Fuchs, de M. de Saporta dans *Le Monde des plantes avant l'apparition de l'homme*, de M. de Nadaillac sur *L'homme tertiaire*. — Cela me prend quelquefois la nuit, et la logeuse qui couche en dessous vient taper à la porte, pleine de sollicitude, gênée aussi dans son repos, — demandant si je suis malade...

CHARLES MERKI.

(*A suivre.*)

MIMES

FRANCE ET RUSSIE

(Air : *T'en souviens-tu...*)

Que de drapeaux et que d'arcs de victoire !
Que d'étendards qui flottent dans les airs !
C'est le retour enfin des jours de gloire !
Français, chantons ! Nous pouvons être fiers ! !
De tous les champs et des villes de France,
De tous les cœurs monte un unique cri !
De nous tromper Albion perd l'espérance,
Crispi se cache, et Guillaume pâlit !
France et Russie ! ! ! (*ter*)
C'est là le cri que répètent nos cœurs !
Courons ! Marchons ! ! Mourrons pour la patrie ! ! !
Le Tzar ! ! ! La France ! ! ! et nous serons vainqueurs ! ! !
(*bis*)

La libre France et la libre Russie
Ont contracté des liens éternels !
Pour Alexandre, ah ! donnons notre vie !
C'est lui qui rend deux pays immortels ! !
Quand les canons iront à la frontière,
Nous les suivrons, sûrs de vaincre à jamais ;
Et c'est ainsi que, sans craindre la guerre,
Nous célébrons la fête de la Paix !
France et Russie ! ! ! ! etc.

Quand nous aurons traversé la frontière,
Pour célébrer nos rapides succès,
Dans le pays des lourds buveurs de bière,
Nous sablerons le champagne français !
Et puis après la guerre, après l'ivresse,
L'amour sera le repos du vainqueur !
A nous alors la joie et la richesse,
A nous la gloire, à nous surtout l'honneur ! ! !
France et Russie ! ! ! ! ! ! ! ! etc.

QUASI.

TOUT HAUT SUR « TOUT BAS »

Comme tous les écrivains qui sont parvenus à comprendre la vie, c'est-à-dire son inutilité immédiate, M. Francis Poictevin, bien que né romancier, a promptement renoncé au roman. Il sait que tout arrive, qu'un fait n'est pas en soi plus intéressant qu'un autre fait et que seule importe « la manière de dire ».

Je me souviens de quelque chose dans ce goût rapporté par M. Sarcey. Il s'agissait du lamentable Murger: « About lui donna un sujet de roman ; il n'en fit rien : c'était décidément un paresseux. » Il est très difficile de persuader à de certains vieillards — vieux ou jeunes — putréfiés par le microbe du vaudeville, qu'il n'y a pas de *sujets ;* il n'y a, en littérature, qu'un *sujet*, celui qui écrit, et toute la littérature, c'est-à-dire toute la philosophie, peut surgir aussi bien à l'appel d'un chien écrasé qu'aux exclamations de Faust interpellant la Nature : « Où te saisir, ô Nature infinie ? Et vous, mamelles? »

Pour nous intéresser et presque toujours excessivement, M. Poictevin n'a besoin d'aucun artifice, sinon de l'artifice du style, piège où il nous est agréable de tomber. Qu'il note les nuances d'une fleur, l'attitude d'une fillette, la grâce d'une madone ou la froide et presque dure pureté de Catherine de Gênes, il nous séduit à coup sûr par cette préciosité même que d'aucuns, gauchement, lui reprochent. Mais c'est que cette préciosité est rigoureusement personnelle; à l'écart des groupes, aussi loin de M. Huysmans que de M. Mallarmé, l'auteur de *Tout Bas* œuvre, dirait-on, dans une cellule, une cellule idéale qu'il emporte en voyage, et là, debout, souvent à genoux, il épanche ses poèmes, ses prières. Un anagogique babyloniste arguait récemment contre M. Poictevin l'influence qu'il aurait reçue de tel livre, par exemple de *Là-Bas;* c'est sans doute simple confusion d'assonances, car il n'y a rien de plus différent que le dilettantisme de M. Huysmans et la foi de M. Poictevin : cela diffère tout bonnement comme le dilettantisme diffère de la foi. Il faut avoir une âme et des plus délicates, des plus sensitives, pour écrire ce qu'on lit

dans *Tout Bas* sur Catherine de Gênes, — et certes, que M. Poictevin cisèle de fines phrases, ce n'est encore que l'accessoire, la parure, la pudeur de son art.

Visiblement, il s'efforce d'aller au fond, de pénétrer jusqu'à l'essence et même d'une ombelle d'hortensia. Il cherche partout l'âme, — et la trouve. Nul n'est moins rhétoricien que ce styliste, car le rhétoricien est celui qui habille de vêtements à la mode de solides lieux communs, aptes à supporter tout le vulgaire des chamarures, tandis que M. Poictevin diaphanéiserait encore un fantôme, un arc-en-ciel, une illusion, une fleur d'azalée; ceci: « Une main de phtisique en l'angustie de sa quasi diaphanéité, posée, non paresseuse, mais qui n'appréhende plus, semblerait avertir, moins exaltée que déjà et indulgemment revenue ? »

Oui, que c'est subtil ! — et pourquoi ne pas écrire « comme tout le monde » ?

Hélas ! cela lui est défendu,— parce qu'il est un mystique, parce qu'il sent entre l'homme et les choses et Dieu des rapports nouveaux, et parce que, voilé sous la douloureuse perfection d'une forme où la grâce s'affine en minutie, M. Poictevin est un spontané. Que de choses, sans doute, il n'a pas transcrites, n'osant pas, doutant d'avoir trouvé l'expression vraie, la seule, la très rare, l'inédite !

Tout, en effet, dans une œuvre d'art devrait être inédit, — et même les mots, par la manière de les grouper, de les amener à des significations neuves, — et on regrette parfois d'avoir un alphabet connu de trop de demi-lettrés, — et on se plaît aux manuscrits de M. Pierre Quillard, qui sont écrits en grec !

Voilà quelques remarques un peu brèves et peut-être sans logique, mais il ne s'agissait que d'une « annonce », et d'informer honnêtement ceux qui lurent *Presque* et *Heures* qu'ils ont à lire *Tout Bas*.

Remy de Gourmont.

THEATRES

THEATRE LIBRE

Une Faillite, *pièce en quatre actes*, *de* Bjœrnstierne Bjœrnson. **Le Poète et le Financier**, *un acte en vers*, *de* Maurice Vaucaire.

La représentation d'*Une Faillite* au Nouveau Théâtre de Stockholm, en 1876, ouvrit une nouvelle ère littéraire pour les pays scandinaves. Résolument Bjœrnson brisait tous les liens qui le rattachaient aux traditions de son pays, il abandonnait le Théâtre Royal où jusqu'alors il avait marché de succès en succès. Lui, qui avait été deux fois directeur des Théâtres officiels de Bergen et de Christiania, lui, l'homme le plus populaire de son pays, semblait vouloir reprendre à ses débuts toute sa carrière littéraire. Né en 1832 dans un presbytère isolé, sur la lisière des neiges éternelles, au centre de la Norvège du sud, Bjœrnson vécut et grandit au milieu du peuple, et, lorsqu'il publia ses premières œuvres, c'est pour le peuple qu'il écrivit. Spontanément il découvrit le paysan, sans connaître ni Auerbach ni George Sand. Ignorant tout de la grande vie du dehors, il devint impressionniste sans avoir jamais vu autre chose que la nature grandiose qui l'entourait et les âmes simples dont il se sentait frère. Ainsi naquirent *Synœve Solbakken*, *Arne*, *Le Joyeux Garçon*, *La Fille de la Pêcheuse*. Né polémiste, d'esprit batailleur, Bjœrnson lut ses œuvres en public, fit des conférences. Quand la salle de conférences devint trop petite, il écrivit pour le théâtre. Les glorieuses légendes de son pays, celle du roi Sverre, de Hulda, de Sigurd, devinrent ses thèmes favoris. Il fut romantique, parce qu'il ne savait pas que l'on pût être autre chose. Et son succès fut prodigieux sur tous les domaines où il s'essayait. Partout il avait été vainqueur sans lutte. Cependant les pays du Nord, aux environs de l'année 1870, commençaient à se rendre compte de la situation critique où ils se trouvaient. La guerre de 1864 avait rompu tous les liens avec l'Allemagne, leur source intellectuelle. Nourri depuis un demi-siècle de littérature vieillotte, on commençait à être las de bergeries et de clairs de lune romanesques, et l'impatience d'une chose nouvelle devenait de plus en plus grande. Alors M. Georges Brandès, dans ses cours de Copenhague, révéla l'existence d'une nouvelle façon de sentir, il expliqua ce qu'était Taine, ce qu'étaient Darwin, Stuart Mill et Spencer, il fit comprendre la vie moderne. Mais les poètes se taisaient encore. Ibsen était à Rome, où il venait d'achever *Empereur et Galiléen* (1873), Bjœrnson se tenait à l'écart, en train de refaire son instruction par des études de science et d'histoire. Enfin le silence fut rompu, et bientôt deux œuvres dramatiques éclatèrent comme des bombes dans cette torpeur générale : ce fut, ressuscitée seulement, *L'Union des Jeunes* d'Ibsen, passée inaperçue lors de son apparition, en 1869, et *Une*

Faillite, qui s'en inspire directement. Après vingt ans de labeur indépendant, les deux plus grands poètes de la Norvège devaient se rencontrer en l'étude d'un sujet presque identique. Car si la faillite d'Erik Steinberg, dans la pièce d'Ibsen, contient en germe celle du négociant Tjælde, Ibsen s'inspira plus tard de Bjœrnson pour développer dans *Les Soutiens de la société* (1877) l'un des côtés d'*Une Faillite*.

Depuis lors, chacun des deux poètes a suivi son chemin sans s'inquiéter de son rival. Ibsen est devenu le grand scrutateur d'âmes que l'on sait, le vaillant destructeur qui arracha à la société bourgeoise un idéal après l'autre. Bjœrnson est allé en Amérique, d'où il nous a rapporté son idéal tout fait sur l'émancipation des femmes et l'égalité des sexes. Il écrivit des drames modernes (*Léonarda*, *Le Nouveau Système*, *Le Gant*), où de très poétiques figures de femmes prêchent des théories dont M. Dumas fils nous dégoûta à jamais. Dans *La Voie de Dieu* et cet extraordinaire *Stœv* (Poussière), il étudia, sous forme de romans, des questions religieuses, et dans la plus profonde de ses pièces, *Over Ævne*, que « l'Œuvre » va jouer prochainement, le problème psychique du miracle. Polémiste encore et conférencier toujours, journaliste, homme politique infatigable, Bjœrnson est dans son pays plus qu'un poète, il est l'âme même de la Norvège, une âme vraiment populaire. « Nommer Bjœrnson, c'est déployer le drapeau de la Norvège », a dit M. Brandès. On l'a appelé le Victor Hugo du Nord. Ibsen, c'est le révolutionnaire ; Bjœrnson, c'est l'esprit conciliant qui combat sans amertume. Ibsen aime l'idée, la conséquence logique qui chasse Brand de l'Église, Nora de son foyer ; Bjœrnson a l'amour des hommes, c'est l'optimiste incorrigible, qui croit à la définitive victoire de l'universel bien.

Encore qu'*Une Faillite* ne donne qu'une idée très imparfaite des tendances de Bjœrnson, il faut savoir gré à M. Antoine d'avoir si savamment monté cette pièce. Les quotidiens en rendirent compte avec plus ou moins d'intelligence. Il est donc inutile d'y revenir dans les détails. Quelques-uns ont très bien compris la réelle valeur et l'étonnante puissance dramatique du troisième acte, le dialogue poignant entre le négociant Tjælde, faisant un dernier effort pour enrayer l'inévitable faillite, et l'avocat Berent chargé d'une enquête par les banques. Une fois la faillite déclarée, la pièce semble terminée. L'auteur nous montre encore, dans un languissant quatrième acte, qui dans l'original n'est d'ailleurs que l'avant-dernier, l'effet de la catastrophe sur les membres de la famille et les employés de l'établissement.

M. Antoine et ses traducteurs ont négligé de nous présenter le dernier acte de la pièce. Ils ont bien fait. Là, nous assistons à la réédification du bonheur de la maison. Sannæs, le vertueux jeune homme, l'excellent commis aux mains rouges, épouse, après de longues et oiseuses discussions, Walborg, la si peu féminine fille du patron. Jacobsen, le vindicatif brasseur, et Berent, l'avocat humanitaire, viennent féli-

citer Tjælde d'avoir su recommencer sa vie sur un terrain plus solide, et tout le monde est heureux.

La mise en scène et l'exécution ont été de premier ordre. M. Antoine a été parfait dans le rôle de Tjælde, Mlle de Fehl, la hautaine Walborg, a manqué de souplesse et d'émotion au dernier acte.

Je n'ajouterai rien sur *Le Poète et le Financier*, joué dans un délicieux décor de Henri Rivière. La pièce, par quelques tournures de vers spirituelles, amusa la salle pendant un quart d'heure.

HENRI ALBERT.

« *L'ŒUVRE* »

Un Ennemi du Peuple, *pièce en cinq actes*, *par* HENRIK IBSEN, *traduction de* MM. CH. JOHANSEN *et* A. CHENEVIÈRE. **Conférence** *de* M. LAURENT TAILHADE.

Soirée houleuse, ainsi qu'il fallait s'y attendre, où le Mufle reçut deux magistrales volées qui firent de la joie en nous comme lorsque, jadis, nous voyions Polichinelle bâtonner le commissaire: car nous étions déjà de mauvaises petites âmes, et à toutes les vertus sociales que signifiait le magistrat nous préférions l'indépendance de ce sacripant de bossu.

Rosser le Mufle est une occupation louable en soi, mais décriée auprès des classes bien pensantes, partant sans profit aucun. On sait que M. Laurent Tailhade voue ses loisirs à cette tâche ingrate, et ses ennemis eux-mêmes, toutes les fois qu'ils sont personnellement hors de cause, accordent qu'il y montre quelque compétence et un certain tour de main. Il fut, l'autre soir, n'ignorant point les égards qu'on doit aux gens à qui l'on parle, d'une modération plutôt rare dans les écrits qu'il imprime, et dont il convient de le féliciter. Au cours de sa claire exposition d'*Un Ennemi du Peuple* et de son excellente interprétation du génie d'Ibsen, il ne s'attaqua guère — si nous exceptons quelques-unes de ces incidentes terribles dont il a coutume — qu'à des abstractions: l'esprit protestant, la russophilie trop... poussée, le suffrage universel, etc. Cela suffit à « déchaîner » le tapage. Les protestations furent-elles plus nombreuses que les approbations, ainsi que l'écrivirent quelques quotidiens ? Elles partaient en tout cas et à coup sûr de groupes appartenant à cette « majorité compacte » dont *Un Ennemi du Peuple* nous offre un si gracieux tableau. Ce ne fut, durant un bon quart d'heure, qu'applaudissements, invectives, trépignements, vociférations (me permettra-t-on de faire observer que les traditionnels cris d'animaux manquèrent à la fête ? O psychologie des foules !), orage dont le conférencier attendit la fin avec un admirable sang-froid. Puis, sans une allusion et comme si rien ne s'était passé, il continua et acheva sa causerie.

J'ai dit: modération. Mais de beaux coups quand même, et bien appliqués. Inutile besogne d'ailleurs, sinon pour notre

agrément, car le Mufle, être nombreux, complexe et palingénésique, n'a point conscience de son état : il se voit au contraire homme de bien, comme le bourgeois croit être la vérité parce qu'il est le nombre : si un million de cervelles pensent ceci, la dernière évidence est que cela, que vous êtes une bonne douzaine à penser, est faux. Logique ! Le Mufle ne sait même pas bien ce que les cyniques que nous sommes entendent par « muflisme », expression pas plus abstraite cependant ni plus argotique que celle de « rosserie », de la même famille et qu'il comprend parfaitement. Faut-il la lui définir ? A quoi bon ! Qu'il sache seulement que la rosse, au prix de lui-même, n'est, comme dit le R. P. Junipérien, que « pagnotte, Saint-Jean et bière de mars ».

On connaît la pièce d'Ibsen : un homme aperçoit des vérités fondamentales, et, comme il aime le peuple, il veut l'en faire bénéficier ; mais le peuple a la vue courte, il ne songe qu'à ses intérêts immédiats, et, leurré par les apparences — et les coquins — il décrète ennemi du peuple l'homme qui se vouait à le sauver. On ne retrouve pas dans la fable qui sertit cette idée la forte unité dramatique de *Rosmersholm* ; par contre, la pièce est plus scénique. M. Téodor de Wyzewa la juge, au point de vue littéraire, « une œuvre médiocre, monotone, mal composée, sans style et sans poésie » ; mais nous savons tous que M. de Wyzewa est l'esprit le plus délicieusement paradoxal de l'heure présente. Médiocre, monotone et sans poésie : assurément non ; mal composée : peut-être ; sans style : on ne saurait le conclure d'une traduction. Dans les auteurs français que cite M. de Wyzewa, on bavarde, et c'est le défaut de tout notre théâtre de bavarder, tandis que le constant souci d'Ibsen est de simplifier, de sorte que tout compte. Pour nous renseigner sur les mœurs de la presse, M. Dumas eût écrit une pièce en cinq actes : le troisième d'*Un Ennemi du Peuple* y suffit. Pour simplement combattre, sans la jeter bas, la sotte, la déplorable, la malfaisante idée de cette institution ridicule : le suffrage universel, M. Dumas eût inventé des périphrases, et, pimentant la sauce pour faire passer le poisson, il aurait ajouté « d'amusants paradoxes et des mots spirituels », et c'eût été du bavardage ; Ibsen démontre sans oiseuses phrases, par la marche normale de son action, — et la pièce, par là, n'est peut-être pas déjà si mal composée — combien inférieure est toujours, en toute circonstance, l'opinion de la majorité. Après la représentation de M. Dumas, on se fût rappelé ses mots, et un joli bavardage vous serait resté dans l'oreille ; après celle d'Ibsen, c'est M. de Wyzewa qui le dit, « nous sommes rentrés chez nous avec l'impression, désormais ineffaçable, d'avoir assisté à une grande œuvre ». Et encore, quel dramaturge français eût su garder aux scènes familiales cette simplicité, cette vérité ? On ne pleurniche pas, chez le Dr Stockmann, on ne récrimine pas creusement, on ne s'exalte pas sur le mode romance : on y est triste de la vraie tristesse, qui ne bavarde point. C'est simplement, naturellement, que la femme, qui est la famille même, agit

contre son mari dans l'intérêt du foyer quand il lui devient évident qu'on y va manquer de pain ; c'est simplement, naturellement, qu'elle se rapproche de Stockmann quand elle le voit abandonné de tous, isolé, absolument seul. Elle a ainsi accompli son double devoir de gardienne de la famille et de consolatrice de l'époux. Et je ne sais rien de beau comme la scène du bureau de rédaction, alors que, devant la défection unanime, Mme Stockmann, sans cris, sans pose dramatique, tend les bras au docteur et dit : « Désormais, je suis avec toi, Tomas. »

Mme de Pontry fut merveilleuse de simplicité dans ce rôle de Mme Stockmann, et Mlle Camée donna excellemment la fille du docteur : Pétra, nature droite, esprit décidé. M. Depas, dans le rôle d'Aslaksen l'imprimeur, représentant de la « majorité compacte », trouva d'exquis airs de cautèle ; M. Charny créa un Morten Kiil intéressant, peut-être un peu fantastique et hoffmannesque : mais les très vieilles gens sont déjà des êtres extranaturels. Tous les autres rôles furent d'ailleurs très bien tenus par M. Ravet (Peter Stockmann, frère du docteur), M. Lagrange (Hovstad), M. Desmarets (Billing), M. Cravery (Horster), et par Mlle Royer et le petit Ravet (enfants du Dr Stockmann). Quant à M. Lugné-Poe, il mérite les plus grands éloges, d'abord pour la façon dont il a compris et joué le docteur, puis pour la mise en scène et la tout à fait bonne réglementation de l'acte du meeting.

ALFRED VALLETTE.

LES LIVRES

La Légende de l'Aigle, par GEORGES d'ESPARBÈS (Dentu). — Un de ces livres très rares qui sortent de la banalité et vous sont comme un soulagement. En vingt contes M. d'Esparbès a rebâti une épopée, le rêve fabuleux de l'Empire ; il a écrit un livre de batailles, de sang, d'enthousiasme magnifique et fait revivre une époque à laquelle nul, sinon des Sardou, des Grandmougin ou des Martin Laya, n'osait plus toucher depuis Victor Hugo. Chose à considérer, c'est l'épopée sans déclamation, sans redondances, sans la rhétorique du genre ; l'auteur n'est pas obligé d'intervenir, de forcer la note, d'enfler des périodes ; le sujet suffit et le geste ; il dit des actions, des faits, retrace une scène de bivac, une marche de troupes, un combat, et quatre mots, un bout de dialogue donnant l'atmosphère du moment, l'esprit, l'âme de ces cohues que Napoléon traîne d'un bout à l'autre de l'Europe dans les galops et les fusillades, des sierras brûlées d'Espagne aux neiges de Russie. C'est le livre de la folie héroïque, de la guerre effroyable et somptueuse ; surtout, j'insiste à dessein, le livre de l'enthousiasme. Le nom du Prédestiné est ici comme une fascination ; les morts se relèvent pour le

cracher à l'ennemi ; cependant que les vieux de sa garde, qui le tutoient, le veillent et l'aiment comme leur enfant, brûlent, pour le chauffer une nuit dans le fauteuil où il repose, les richesses conquises au pillage de l'Espagne; des régiments isolés, cernés par des armées entières, tombent jusqu'au dernier homme en le hurlant à l'épouvante des coalitions ; parfois c'est un homme tout seul égaré aux avant-postes, perdu sur une route, qui arrête les alliés au nom de son Empereur *un et indivisible*, et se fait, avant de tomber, un piédestal de cadavres ; une batterie qu'on embusque et dont tous les hommes se font hacher pour couvrir une retraite, retarder l'abdication ; même on n'ose pas toujours le prononcer ce nom de l'homme prestigieux : on l'appelle *l'Autre ;* des houzards le proclament le deuxième fils du Bon Dieu. Et quand on a traversé les champs de tuerie, des charniers monstrueux, des ambulances où croupissent des montagnes de viande humaine, à la lueur de Moscou incendié, dans les rafales de boulets et de mitrailles, parmi les tocsins, les clameurs du massacre, les ordres jetés par des voix brèves, le vacarme des canons et des tambours; parfois aussi un coup de vent écarte le brouillard des fumées et des poussières ; on aperçoit le Napoléon fatidique de la légende, mystérieux et sombre comme son épopée ; il passe avec ses capitaines ruisselants de broderies d'or, ses légions, ses aigles ; il marche au champ de Waterloo, et les canons fondus avec les cloches, entraînés au triple galop de leurs attelages, vont y sonner le glas de l'Empire.

J'aimerais du reste à parler autrement du merveilleux conteur qu'est M. d'Esparbès, et j'espère qu'une prochaine œuvre m'en fournira le prétexte. Pour aujourd'hui, il sied simplement de le remercier d'un tel livre, et — je pense qu'une très légère critique ne saurait l'offenser — à lui faire remarquer combien l'absence serait agréable aux prochaines éditions : 1° d'une épigraphe qui pue un peu trop son *Chat Noir* ; 2° du très médiocre dessin dont M. Willette a gratifié sa couverture. — C. Merki.

Tolker og Seere, par Ola Hansson (Kristiania, H. Aschehong et Cie). — *Interprètes et Voyants*. Sous ce titre, M. Ola Hansson, le plus suggestif des critiques modernes étrangers, a choisi six individualités, porteurs d'idéals *représentatifs* lui paraissant le mieux résumer les aspirations dominantes du temps présent, et par conséquent aptes à totaliser cette fin de siècle où l'on voit au loin, quoique très imprécisément encore, apparaître l'aube incertaine du siècle futur. M. Ola Hansson est peut-être lui-même un de ses précurseurs par l'affectivité exacerbée qui lui permet de percevoir tout courant nouveau bien avant qu'il n'ait pénétré l'âme de ses contemporains, de saisir certaines nuances fugitives d'impressions qui chez nul autre n'a encore passé le seuil de la conscience, et enfin par la subtilité non seulement de ses conceptions mais de sa critique. Il dit lui-même : « Etre si intensivement touché par ce qu'il y a de central en une autre

personnalité, une époque, un paysage ou un milieu, dans les vibrations centrales de son propre plus intime *Moi*, que cette impression en prend possession et s'y trouve transportée au dehors, est, selon moi, la seule critique productive possible. »

Combien finement différenciée doit être l'impressionnabilité de celui qui rend avec une égale précision l'essence d'un *Poe*, d'un *Stirner*, d'un *Garschin*, d'un *Bourget*, d'un *Bœcklin*, et jusqu'à l'idéal pangermanique de l'auteur anonyme du *Rembrandt Educateur !* — J. de Néthy.

Les Images Sentimentales, par Paul Adam (Ollendorff). — D'un geste net sans lourdeur de stérile insistance ou d'élégances inopportunes, s'émet synthétique et significative la phrase élue, la phrase qui, sous la dureté première du métal qui la reflète, se laisse éperdument errer en les vagues souvenances d'un passé d'enfance, silencieux et qui s'étonne. L'enfance isolée qui d'un rêve seul éclôt à la vie méchante et quotidienne, l'enfance, parmi des jouets épars, par une volonté qui s'ignore dotés du mirage d'espérances et de désirs que porte chacun en soi, l'enfance angoissée que froisse la dureté même non voulue de parents distraits ou ennuyés, la sentimentale enfance de tous la même et pourtant celle uniquement à soi, s'est interdit prudente de confier sinon au silence ami des poupées ou de soldats de plomb qui la peuvent comprendre la tristesse de ses renonciations et aussi, survivant à un désastre de chaque jour, le songe des lendemains de gloire et l'orgueil d'une intangible pureté d'âme, corolle si ne l'a, pour jamais ! le givre flétrie en l'hiver obscur de l'adolescence, à perpétuer parfums et l'éclat à peine assombri de ses nuances dans ce qui reste de rêverie aux poètes rares de nos jours. Par instants encore s'installe en la maison qui se fait muette la toujours glissante et soudaine, l'inattendue *visiteuse*, et, à son départ, sans bruit comme sa venue et qu'on ne soupçonna pas, elle a emmené quelqu'un des familiers dont le visage ne sera plus vu, et la stupeur de ce départ en demeure toujours aux lèvres et aux yeux, et l'âme, mieux que les membres, en demeure vêtue de son deuil.

J'aime que par un lien parfois ténu et imperceptible presque M. Paul Adam, ayant d'un mot bref dit l'emprisonnement stérile du collège, à ces images d'une enfance qui se sent en exil ait rattaché les récits divers, chimères d'un poète ou aventures tentées vers l'action, d'une nostalgique adolescence qui se voit mûrir en pure perte, extasiée vers les frémissantes et subtiles agitations byzantines aussi bien que vers les luttes et les amours primitifs de la barrière parisienne.

L'unité même d'impression n'en saurait être détruite, et le joli livre sentimental que nous apporte M. Paul Adam dit mieux que tout l'abandon d'une âme qui a conscience de fleurir de rêve et d'enthousiasme parmi les vilenies d'une existence journalière. — A. Fontainas.

Fabrique de Pions, par Zéphirin Raganasse (Savine). — On trouve exposés, dans ce volume d'un professeur, de justes griefs contre les Universités et les Ecoles, l'Ecole Normale en particulier. C'est, certes! une preuve de goût inespérée de la part d'un universitaire de répugner à l'admiration littéraire de MM. Nisard, Merlet, Petit de Julleville, Gerusez ou Gidel. S'apercevoir que M. Foncin est un commis voyageur en Atlas et l'en blâmer est d'un homme qui manque d'un esprit mercantile profitable et répandu. Mais quand on est professeur, on le reste. M. Zéphirin Raganasse n'hésite pas à nous en donner la preuve en accordant ses précieux éloges à la bande About, Sarcey et Cie. Quant à M. Brunetière, cet esprit étroit, mais droit et distingué, cet homme dont l'attitude paraissait jusqu'ici mériter des égards, l'auteur de *Fabrique de Pions* le tombe d'un mot, un mot dédaigneux. M. Brunetière doit être victime de son admiration pour Racine, qui n'est, selon M. Raganasse, qu'un *ampoulé*. C'est pocher l'œil un peu facilement à ce vieux mort! Concédez-moi, M. Zéphirin Raganasse, qu'il écrivait en français, ce que ne firent pas toujours l'About, le Sarcey, le Weiss, et même — concédez-le moi encore — le Zola, qui sont vos dieux. Croyez-moi, lorsque vous viendra le frénétique désir d'appeler quelqu'un vieil ampoulé, laissez les glorieux du passé dormir leur gloire et adressez-vous à vos contemporains. Attendez au passage M. Floquet, et, s'il vous faut absolument des littérateurs, de M. Sully-Prudhomme à M. Richepin, en passant par M. de Bornier, vous avez du choix. Maintenant, pour votre éducation documentaire : nous sommes quelques-uns auxquels Casimir Delavigne et Népomucène Lemercier ne sont d'aucune utilité pour goûter *Phèdre* ou le *Cid*, et qui pouvons sans exciter en nous trop d'ennui relire « les tirades tragiques » qui, selon vous, ont tant « perdu de leur force et de leur charme ». Je connais quelques artistes aussi soucieux que vous des belles lettres, qui voudraient être de taille à endosser ce vêtement royal traité par vous de « défroque classique et pédagogique arrangée pour des pions par des rhéteurs ». Ah ! monsieur, mon toutou lève parfois la patte, mais jamais plus haut que sa tête! — Y. Rambosson.

Vieux Saxe, par Henri Mazel (Edmond Girard). — Le comte, le baron, la duchesse, la marquise, le chevalier, la comtesse, le petit abbé, la baronne, Lisette, Marton, Frontin, etc. ; des gens qui bavardent, font les jolies cœurs, s'épousent, se querellent, se trompent et débitent des fadaises avec force révérences et ronds de jambes, le tout sur papier cuisse-de-nymphe émue ou bleu-mourant-Pompadour ; s'il y avait la guillotine à la fin, sur papier rouge ci-devant, nous les entendrions encore. On m'affirme que c'est là un pastiche de Marivaux ; je ne prends point la responsabilité d'une pareille assertion ; je pense plutôt au théâtre d'un certain Picard, à ces pièces moisies dont fourmille le *Répertoire de l'Ancien Théâtre français* et que jouent les Sociétés d'amateurs en province, avec l'imperturbable innocence qui les

caractérise — pour s'éviter de payer des droits. — Je ne veux point chicaner M. Mazel pour le détail, et je préfère lui dire que *Vieux Saxe* donne surtout l'impression d'une chose malheureuse. Une indigestion de crème est toujours inutile. — C. MERKI.

Atlantide, *Poema* di MARIO RAPISARDI (Catane, Niccolo Giannotta). — M. Rapisardi est un poète malheureux et qui vient d'aggraver son infortune. Jadis Carducci, qui voyait en lui un rival, lui fit une guerre cruelle, et voilà qu'après des poèmes tels que *Giobbe* et *Lucifero* (admirés de certains), il justifie par cette *Atlantide* l'attitude de ses ennemis. Ce poème devait être, selon l'auteur lui-même, une « satire lyrique » des mœurs contemporaines ; un tel genre de poème n'est pas inconnu dans la littérature italienne, et Dante en donna un exemplaire qui passe pour estimable. M. Rapisardi l'a pris sur un ton moins élevé, se bornant à rimer, trop richement, de lourdes railleries contre les carducciens, contre les femmes de lettres, etc., le tout orné d'invocations à Darwin, à la Justice, à la Loi, au Soleil, à Trieste, etc. — R. DE GOURMONT.

En Auvergne, par JEAN AJALBERT (Dentu). — Simplement, avec cet indéfinissable charme de lente mélancolie et de demi-teinte qui lui appartient, Jean Ajalbert nous parle aujourd'hui de son pays, de ses montagnes d'Auvergne dont la nostalgie le hante parmi les tables du Cardinal ou du Pousset et dans les buraux froids des rédactions. Ceux qui aiment les impressions douces et la sincérité dédaigneuse de l'effet cherché goûteront l'intime poésie et le grave amour qui palpitent dans *En Auvergne*. — Y. RAMBOSSON.

Vers, par FRANCIS JAMMES (hors comm.). — Cette mince plaquette se présente avec des allures mystérieuses bien particulières. Le nom de l'auteur est inconnu. Est-ce un pseudonyme ? Et il semble que l'orthographe n'en est pas très rigoureuse : James serait plus exact. Le livre est dédié à Hubert Crackanthorpe et à Charles Lacoste :

« A toi, Crackanthorpe, déja célèbre en ton pays, et qui as senti passer en toi le souffle de l'amour et de la pitié humains (*sic*).

» A toi, Lacoste, qui resteras peut-être dans l'ombre, simple et beau comme ce rosier que tu as peint au fond du vieux jardin triste. »

M. Hubert Crackanthorpe existe. C'est un jeune écrivain anglais qui a publié un volume de contes, très remarquable paraît-il, un peu dans le goût de Maupassant, et intitulé *Wreckage*. Le second dédicataire m'est inconnu.

Autres allures mystérieuses : ce petit livre, aux apparences anglaises, est imprimé à Orthez, dans les Basses-Pyrénées. Et les quelques mots écrits à la main sur l'exemplaire que j'ai sous les yeux sont d'une graphologie de petite écolière maladroite !

Le contenu n'est pas moins bizarre. Qu'on en juge :

Le pauvre pion doux si sale m'a dit : j'ai
bien mal aux yeux et le bras droit paralysé.
Bien sûr que le pauvre diable n'a pas de mère
pour le consoler doucement de sa misère.
Il vit comme cela, pion dans une boîte,
et passe parfois sur son front sa main moite...

Et d'un artiste :

La jeune fille est blanche,
elle a des veines vertes
aux poignets, dans ses manches
ouvertes.
On ne sait pas pourquoi
elle rit. Par moment,
elle crie et cela
est perçant.
Est-ce qu'elle se doute
qu'elle vous prend le cœur
en cueillant sur la route
des fleurs ?

. . . . . .

Elle est grande, elle est blanche.
Elle a des bras très doux.
Elle est très droite et penche
le cou.

L. Dumur.

Fleurs de Neige, par Heirclas Rugen (Nancy, Crépin-Leblond). — Je veux croire que M. Rügen est jeune. Alors il pourra faire quelque chose le jour où il voudra travailler, affermir sa langue et éviter l'équivoque de vers comme ceux-ci :

En regardant la flamme empourprer les tapis
Qui dans la cheminée agonise et recule.

Y. Rambosson.

Le Salut est en vous, par le comte Léon Tolstoï (Perrin). — Le maître extraordinaire, le profond analyste, l'écrivain surprenant et grandiose qui créa *La Guerre et la Paix*, *Anna Karenine*, *La Puissance des Ténèbres*, ces grands chefs-d'œuvres et tant d'autres livres altiers, semble obéir depuis quelques années à une mystérieuse influence. On ne pénètre pas sans respect dans l'âme d'un homme à ce point saisi du génie : et si les récents ouvrages du comte Tolstoï présentent aux intellectuels contemporains des sujets de controverses, il n'en faut pas moins s'intéresser violemment à l'évolution spirituelle de ce prince de lettres, qui semblait avoir mérité cent fois le droit à la sérénité d'un Gœthe. Un tel esprit grandirait même d'une erreur, ne pouvant que désirer une noblesse plus pure, une plus hautaine illusion, et personne aujourd'hui ne peut se lever pour dire à cet homme qu'il se trompe. Je ne lui con-

nais point de pairs. Avoir touché au secret des littératures, et, au déclin d'une vie de création, se tourner vers la simple charité, voilà une beauté singulière et fortement créée pour l'exemple. Nous ne concevons plus cette grandeur. Qu'importe, avec la sottise de ses adeptes ici — les plus sots des gens officiels — la validité de cette étrange anarchie mystique ? Elle vaut par le génie, sa raison s'y concentre. Il y a dans *La Sonate à Kreutzer*, *La Mort*, *Marchez pendant que vous avez la lumière*, des pages d'une pureté et d'une élévation inconnues, une pitié pathétique, et en un mot *l'amour*.

Le comte Tolstoï est un grand homme qui suit sa sensibilité, *il aime*. Je cherche la logique qui surpasse cela, et un signe plus sûr de splendeur morale. Après cela, ce qu'on a nommé le tolstoïsme est-il plus ou moins infaillible que les autres doctrines ? Je demande aux dédaigneux de me montrer la fiole où l'on enferme la vérité, et je leur donnerai en échange toutes celles qui contiennent les hypothèses...

Le présent livre reprend en partie *Le Chant du Cygne* et les théories du socialisme chrétien, si l'on peut dire, du maître. (Mais nos Vogüé, nos Desjardins et autres galants sont si stupides, et lui, en se jouant, est si incomparablement plus grand !) Il y a là nombre de belles pages poignantes, sur la servitude militaire entre autres, et en général sur tous nos modernes désirs d'anarchie. Et on sent le penchant d'une âme qui a touché le sublime, on devine tout ce qu'une telle âme peut mettre de douceur et de rêve admirable sur ce nom de Jésus — et la vie du comte Tolstoï paraîtra une des plus fidèles au rêve de beauté de notre humanité, alors que les querelles de partis seront évanouies dans l'absolu. — C. Mauclair.

Premières Poésies, par A. Villiers de l'Isle-Adam (Bruxelles, Lacomblez). — La réédition de ces *Premières Poésies* publiées par Villiers à dix-neuf ans n'était véritablement point nécessaire. Rien du Villiers mystérieux et terrible qui surgit depuis ne se montre au milieu de ces vers bien faits dans la forme et le sentiment de l'époque. — Y. Rambosson.

Harald Roi, *Drame en neuf scènes*, par Ernest Bosiers (Bruxelles, Lacomblez).

La Voix d'Ora :

Pleurez, mes yeux !
L'éternelle mort de ces choses subtiles et grandioses !
Et la barbe des femmes et la salive des oiseaux !

Ajouter à ce spécimen de la prose de M. Bosiers la moindre critique, serait-ce pas commettre une profanation ?—G. Danville.

Heures de Rêve, *poésies devant la mer*, par Georges Blot (Lemerre).

Bébé, veins voir, dans la crevasse,
Un gros crabe vert endormi.
Approche encore, là, bien en face ;
Le vois-tu, mon petit ami ?

Ceci, Mesdames et Messieurs, vous représente un échantillon des *Poésies devantl a mer*, de M. Blot. Et ce n'est pas une seconde, ce n'est pas une minute, ce n'est pas un quart d'heure ni une demi-heure de ce rêve-là que je suis en mesure de vous fournir ! Non, Mesdames et Messieurs, ce que je détiens et ce que vous pouvez avoir pour la modique somme de 3 fr. (trois francs), ce sont des heures de rêve semblables, des heures de rêve auxquelles prélude si augustement M. Sully-Prudhomme que je n'hésite pas à citer ce début magistral de préface : « Monsieur et honoré confrère, le lot important de vos poésies que vous m'avez communiqué m'a vivement intéressé. » Et plus loin : « Cette alliance de la poésie et de la pensée a été le rêve de ma vie. » Ah, oui ! ç'a été un rêve, monsieur et honoré académicien. — Y. Rambosson.

REÇU

Matthias Hauteborne : *Aurore ou Crépuscule ? Questions actuelles* (Perrin et Cie) ; Pierre Veber et Willy : *Les Enfants s'amusent* (Simonis Empis) ; Frédéric Masson : *Napoléon et les Femmes : I. L'Amour* (Ollendorff) ; Léon. A. Daudet : *L'Astre Noir* (Charpentier) ; Hermann Bahr : *Der Antisemitismus. Ein Internationales Interview* (Berlin, S. Fischer) ; Delle Grazie : *Der Rebell. Bozi. — Italische Vignetten*, 2 vol. (Leipzig, Breitkopf et H.) ; Miriam : *Z Czary Mlodo'sti* [La Coupe de Jeunesse] (Vieden, Pologne) ; Emile Sigogne : *Contes Merveilleux* (Bruxelles, Lacomblez) ; Gabriel Gérin : *Mariniers du Rhône* (Ollendorft) ; René Vigier : *Un Roman à Nice* (Ollendorff) ; P. Argyriadès (sous la direction de) : *Almanach de la Question Sociale, illustré, pour 1894* (à « La Question Sociale», 5, bd. St-Michel) ; Giovanni Rossi : *Cecilia communità anarchica spérimentale ; Un Episodio d'Amore nella colonia «Cecilia»* (Livourne, au journal « Sempre Avanti») ; Comte d'Hérisson : *Les Girouettes politiques* (Ollendorff) ; Georges Pradel : *Cœur de Mère* (Ollendorff) ; Gaston Cougny : *L'Art au Moyen-Age* (Firmin-Didot) ; Pierre de Lano : *La Cour de Berlin* (Simonis Empis) Jean Dalvy : *Folle de Haine* (Simonis Empis) ; J.-H.Menos : *Deux Feuilles au vent* (Perrin et Cie) ; Ph. Audebrand, H. de Bornier, C. Canivet, E. Carjat, J. Claretie, F. Coppée, A. Daudet, G. Delon, M. Desmoulins, H. France, Gonzague-Privat, L. Halévy, G. Lefèvre, C. Lemonnier, H. Malot, E. Montagne, Nadar, Marie-Louise Néron, E. Picard, E. Pouvillon, Tony Révillon, A. Scholl, J. Simon, André Theuriet, E. Zola : *La Villa Bon Accueil*, portrait de Léon Cladel dessiné par Constantin Meunier (Ollendorff) ; Camille Lemonnier : *Paroles pour Georges Eekhoud* (Bruxelles, Lacomblez) ; J. Strada : *Charlemagne* (Ollendorff) ; B. Carton de Wiart : *Les Confins de la Littérature et de la Science* (Gand, Siffer) ; Maurice Olivaint : *Fleurs du Mé-Kong* (Lemerre) ; Adrien Mithouard : *Récital Mystique* (Lemerre) ; Pierre Leroux : *Vos Nationalités de vos Patries* (Imp. Dubuisson) ; Olivier Basbordes : *Le Culte de la Chair* (Lemerre) ; Edmond Coutances : *Neigefleur*, drame en

un acte (Ed. Girard); Jean Lorrain : *Buveurs d'Ames* (Charpentier); *Annuaire 1893-1894 de l'Association Générale des Etudiants de Paris* (au siège de l'Association); Alcanter de Brahm : *L'Evolution dramatique et musicale en 1893* (Jules Souques); Paul Leclercq : *Ibis*, avec un frontispice d'Auguste Donnay (Ed. de la « Revue Blanche »); Catulle Mendès : *Petit Poèmes russes mis en vers français* (Charpentier); Alexandre Boutique : *Les Malthusiennes* (Dentu); Gabriel Vicaire : *Au Bois Joli* (Lemerre); F. Fertiault : *Croquis d'après nature* (Lemerre); Maurice Chassang : *Sur le Sable* (Lemerre); Henri de Régnier : *Contes à soi-même* (Lib. de l'Art Indépendant).

JOURNAUX ET REVUES

Dans la **Gazetta Letteraria**, on lira volontiers les *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* de Luiggi Capuana.

La **Vita Moderna** nous apprend que M. Riccardo Sonzogno vient de traduire pour la première fois les *Fleurs du Mal*. On ne connaissait encore, en italien, que les *Petits Poèmes en prose* que Ragusa Moleti avait traduits, puis imités. Il ne faudrait pas croire que les poètes italiens aient attendu le bon vouloir de Sonzogno pour lire et même pour démarquer les vers de Baudelaire. Tandis que certains, comme Gabriele d'Annunzio, sans imiter Baudelaire, l'étudiaient et s'imprégnaient de son esprit, de plus hardis le pillaient tout bonnement, tels Emilio Praga, Olindo Guerrini, Stecchetti, ces deux derniers, il est vrai, de seconde et même de troisième main. On ne peut pas dire, cependant, que l'influence de Baudelaire ait été bien appréciable en Italie, car, mis à part un Carducci ou un d'Annunzio, les baudelairiens italiens furent, sont et probablement seront d'une grande médiocrité.

La même revue a publié un article à signaler pour son incohérence. C'est intitulé : *La Poésie française contemporaine. Les Symbolistes dans leurs œuvres.* On y nomme pêle-mêle, parmi les symbolistes, Haraucourt et Henri de Régnier, René Ghil et Rimbaud ; on y lit: « Haraucourt et Rimbaud sont plus délicats, plus poètes... » ; on y apprend que M. de Régnier « pourrait bien être le continuateur de Laforgue ». L'auteur de cette timbale milanaise trouve que le mouvement poétique actuel en France est « bien complexe » : c'est sans doute une façon de s'excuser de n'y avoir rien compris.

L'Italie semble en être arrivée à ce dégré de décadence littéraire et même intellectuelle où un peuple, ne produisant plus rien, est devenu par surcroît incapable de comprendre les productions des autres peuples; à l'incapacité se joint la paresse. Et quel style ! un perpétuel décalque du français : on pourrait traduire en français l'italien moderne mot pour mot et « mot sous mot », on obtiendrait toujours une

phrase française, mais une phrase courante, une phrase banale.

La **Revue Scientifique** (*Revue rose*) vient de donner, à quelques semaines de distance, deux études fort intéressantes, l'une sur l'Inde anglaise, l'autre sur l'expansion de la Chine. Les deux ont un même but : montrer la sottise de l'Europe et le danger que fait courir à notre civilisation d'abord l'éducation des Asiatiques (Hindous, Annamites, etc.), ensuite l'*ouverture* de la Chine, — ouverture par laquelle les Européens ne sont pas entrés, mais par laquelle les Chinois sont sortis. L'auteur, M. Emile Barbé, qui connaît de telles questions pour les avoir étudiées sur place, nous avertit ainsi d'un double péril : l'Inde, douée de manufactures, s'apprête à faire une terrible concurrence à la main-d'œuvre europeenne, et nos ouvriers, qui se plaignent — souvent avec raison — de la modicité de leurs salaires, verront très prochainement ces salaires d'abord diminuer, puis s'évanouir, attendu qu'il y a, là-bas, des millions d'Asiatiques prêts à faire pour huit à dix sous par jour, et moins, la même besogne et quasi aussi bien. Résultat : après avoir fait de l'Europe un immense bagne avec travaux forcés, l'industrie lâchera ses forçats européens (qui ne retrouveront la liberté qu'au prix de la noire misère) et importera dans l'heureuse et paresseuse Asie le fléau du travail.

Je dois dire que M. Barbé ne va pas à des conclusions aussi extrêmes, mais la logique me les suggère — et quoi d'impossible à ce que l'Europe, épuisée par le travail, devienne une Asie, et l'Asie une Europe ? cette révolution ne s'est-elle pas déjà faite, à l'inverse ?

La question de l'expansion chinoise est peut-être plus grave encore. Actuellement les Chinois sont en train de conquérir par l'émigration toutes les côtes du Pacifique et de l'Océanie : ils sont destinés à devenir les maîtres — le nombre — aussi bien à Tahiti qu'à Bourbon, au Chili qu'en Australie. Et leur force de propension étant énorme, on les verra sans doute un jour en Algérie, en Italie, en Provence. Le Chinois c'est la fourmi, invasion contre laquelle il n'y a nulle ressource, la fourmi du Brésil ou la sauterelle d'Afrique. D'ailleurs, la Chine est évidemment la réserve du monde : l'Europe, conquise par les Russes, sera un jour conquise par les Chinois : sort inéluctable. En cette occurrence, que deviendra notre art, notre littérature ? Tout cela disparaîtra, mais en laissant une influence, à peu près comme l'art et les lettres gréco-romains. Nous travaillons pour les jaunes !

A quand un commentaire de Ling-Pa-Cho sur *Sagesse* ou sur l'*Après-midi d'un Faune*, imprimé à Paris, en chinois ? Quand le *Phénomène futur* sera accompli.

Ce sera un des succès du XXXe siècle. — Remy de Gourmont.

De Nieuwe Gids (octobre) publie des sonnets inédits du jeune poete décédé Jacques Perk, le plus beau génie poétique, pense-t-on là-bas, que la Hollande ait produit dans ce der-

nier quart du siècle. La publication de ces vers a provoqué un incident. Après la mort de Jacques Perk, le père du poète, aidé de MM. C. Vosmaer et Willem Kloos, firent paraître un choix de ses poésies (1882), et l'on convint que rien de ce qui restait ne serait publié. M. Perk fut donc fort étonné de trouver dans le *Nieuwe Gids* des poésies de son fils, et il crut à de la mauvaise foi. Mais tout s'est arrangé, les vers publiés n'étant point de ceux qu'on avait délaissés jadis : ils sont tirés d'une « correspondance en vers » entre Jacques Perk et M. Willem Kloos. — M. Ary Prins donne au *Nieuwe Gids* la suite de son *Dragamosus*, de belle et riche prose. M. Willem Kloos se montre d'une sévérité peu justifiée sans doute en traitant M. P. van Eeden de « banal, sec, ridicule, etc. » Une série de poésies de M. P. Tideman décèle un poète de talent et curieux de nouveauté. Mlle Stella Violantilla se dégage des influences : on sent là une personnalité. M. Paul Zeidit émet des pensées quasi-profondes.

NOUVEAUX CONFRÈRES

L'Escarmouche, journal illustré (15, rue Baudin. Dir. Georges Darien. Un an, Paris : 10 fr. ; départements : 12 fr. ; Union : 13 fr. Le numéro : 20 centimes). Au premier numéro, dessins de H.-G. Ibels, Toulouse-Lautrec, Willette.

Le Procope, *journal parlé* (13, rue de l'Ancienne-Comédie. Dir. : Théo ; Secrét. : E. Jacquemin. Un an : 2 fr.). Gravures représentant le café Procope au XVIIIe siècle et en 1893. Une chanson de F.-A. Çazals.

ECHOS DIVERS ET COMMUNICATIONS

On sait que, la veille et le jour de la répétition générale de *L'Ennemi du Peuple*, que précédait une conférence de M. Laurent Tailhade, un petit papier fut distribué à la presse : l'annonce, sous forme de « prière d'insérer », d'un livre qu'ornerait le titre gracieux de — sauf votre respect — *En pleine Merde,* et où notre collaborateur s'occuperait spécialement des gens de plume de tout acabit. Le « Monsieur en habit noir », du *Journal*, fit mine de croire à l'authenticité de l'annonce, la reproduisit tout entière moins le mot héroïque, et déplora qu'un poète de talent employât de tels procédés de réclame. M. Laurent Tailhade répondit par le billet suivant, qui fut inséré au *Journal* le 13 novembre :

« Paris, 29, rue Jacob, le 11 novembre 1893.

» Monsieur,

» Vous m'attribuez dans votre *Soirée parisienne,* vous m'attribuez, naïvement, je le veux croire (et peu me chaut, d'ailleurs, que cela soit avec perfidie), l'immonde factum que des gens de police ou bien des cacographes lésés par moi ont distribué, hier, *en mon nom*, pendant la représentation de *L'Ennemi du Peuple.* Encore qu'il semble inutile d'aviser vos

lecteurs que cette ordure scrupuleusement anonyme *et sans adresse d'imprimeur* ne saurait émaner de moi, je compte que votre courtoisie en voudra bien prendre le soin : car il me déplairait fort d'avoir recours aux moyens légaux pour obtenir cette juste et simple réparation.

» Veuillez trouver ici, Monsieur, l'expression de mes sentiments distingués.

» LAURENT TAILHADE. »

A propos de la conférence de notre collaborateur, il est arrivé au journal *Paris* une amusante mésaventure : elle appert trop clairement de la lettre ci-dessous, insérée dans le *Paris* du 17 novembre, pour qu'il soit utile de la narrer :

« 15 novembre 1893.

» Monsieur,

» Dans un écho, fort exempt d'aménité, qu'il vous plaît consacrer à la causerie par moi faite, il y a cinq jours, aux Bouffes-du-Nord, vous commettez quelques erreurs qui témoignent que le précis de la mémoire n'égale pas, chez vous, le véhément de l'imagination. Souffrez que j'éclaire, comme on dit, votre religion, et rectifie les inexactitudes — peut-être non voulues — sous quoi vous m'accablez.

» 1° Vous affirmez qu' « il y a belle lurette, un autre jeune (?) que moi a qualifié le poète des *Erinnyes* de *Bibliothécaire pasteur d'éléphants.* »

» Ouvrez, Monsieur, ouvrez l'*Enquête Littéraire* de M. Jules Huret, à la page 332. Vous pourrez vous convaincre de mes droits à cette pointe dont vous entreprenez, hélas ! de me ravir l'honneur.

« Entre Musset et Verlaine — disais-je au mois d'avril 1891 — toute voix sincère avait fait silence, étouffée par les ru-» gissements méthodiques de M. Leconte de Lisle, *ce biblio-» thécaire pasteur d'éléphants.* »

» Que si l'*Enquête* de Jules n'embellit pas vos livres de chevet, consultez simplement la lettre de l' « Ouvreuse » dans l'*Echo de Paris* du 31 octobre dernier.

» Vous y lirez ceci :

« Lamartine... un monsieur qui n'avait pas attendu pour » faire de la poésie panthéiste (et de la très belle, Monsieur, » Madame !) la venue de *Leconte de Lisle, bibliothécaire-» pasteur d'éléphants, comme l'appelle Laurent Tailhade.* »

» 2° Vous m'accusez de n'avoir (à mon âge !) montré aux personnes qu'un seul bouquin. Erreur, Monsieur, erreur profonde ! Car, outre le *Jardin des Rêves*, auquel vous faites allusion, j'ai publié, en 1891, chez Vanier, le *Pays du Mufle* (si j'ose m'exprimer ainsi), et, chez le même éditeur, l'année suivante, un recueil de poèmes lyriques : *Vitraux*, échappé, sans doute, à votre perspicacité. Ces deux ouvrages sont présentement épuisés, et le *Pays du Mufle* constitue une rareté bibliographique des plus recherchées.

» 3° Vous m'incriminez enfin d'avoir, jadis, glorifié « le successeur de Victor Hugo à l'Académie française » (car, pour désigner M. Leconte de Lisle, vous abondez en périphrases). Comme preuve de ce dire, vous citez de moi l'a-

lexandrin suivant, que vous eûtes l'excessive indulgence de retenir :

Les Dieux ne sont pas morts; vous les ressuscitez.

» Or, ce vers termine un sonnet *pour une Chasseresse*, dont voici le début :

« *Ainsi, renouvelant, sous le duvet des cygnes,*
Des trésors de beauté qu'eût adorés Scyllis,
Vous faites resplendir en vos formes insignes
L'orgueilleuse splendeur des marbres et des lys ! »

» Sur l'honneur, Monsieur, je n'ai jamais poussé la pornographie jusqu'à faire à M. Leconte de Lisle de semblables compliments.

» Je me repose en votre grâce pour publier la présente lettre au lieu même de votre Echo d'aujourd'hui. Rien ne me serait, en effet, plus importun que d'avoir à établir, par ministère d'huissier, les quelques points d'histoire ci-dessus.

» Veuillez trouver ici, Monsieur, l'expression de mes sentiments distingués.

» LAURENT TAILHADE. »

Si chacune des causeries de notre collaborateur provoque de tels incidents, les chroniqueurs et l'anonyme inventeur de la « prière d'insérer » scatologique ont de l'ouvrage : M. Laurent Tailhade a en effet donné, le lundi 20 novembre, à la salle des Capucines, la première conférence d'une série qui se continuera de semaine en semaine, le lundi à 4 heures 1/2 (les 25 décembre et 1er janvier exceptés), jusqu'au 28 mai 1894.

§

Paris, ce 1er novembre 1893.

Mon cher Vallette,

Voulez-vous avoir l'obligeance d'accueillir l'exposé du projet qui suit ?

Les mercredis 6 décembre 1893, 3 janvier 1894, 7 février 1894 et 7 mars 1894, à 9 heures du soir, je donnerai, Salle d'Harcourt, 40, rue Rochechouart, des *Auditions de Poèmes et de Prosopopées.*

Ces auditions, précédées d'une brève causerie-conférence, seront plus particulièrement consacrées à la lecture de poèmes ou de proses lyriques, choisis de préférence dans les livres ou plaquettes publiés par la nouvelle génération de poètes.

Mes confrères et amis qui voudront prendre part à ces auditions, soit en interprétant eux-mêmes leurs œuvres, soit en les faisant interpréter par des auxiliaires de leur choix, devront m'en aviser sans retard, et m'envoyer une copie des proses ou des poèmes qu'ils voudront interpréter eux-mêmes ou faire interpréter.

Des auditions musicales auront également lieu le même soir par les soins de M. d'Harcourt, directeur-fondateur des Concerts Eclectiques, et les dites auditions musicales alterneront avec les auditions poétiques.

La durée totale de la soirée sera d'environ deux heures seulement. C'est prévenir que les proses ou poèmes que les

poètes voudront faire interpréter ou interpréter eux-mêmes devront comporter peu de longueur.

Sans aucune distinction d'écoles, sans favoriser une formule aux dépens d'une autre qui pourrait me sembler mériter une sympathie moindre, je passerai en revue et dirai au cours de ces Auditions les Poèmes ou Prosopopées des écrivains dits : Précurseurs, Symbolistes, Romans, Lyriques, Décadents, etc., etc.

Mes confrères et amis qui redoutent d'affronter le public pourront me confier leurs œuvres ou des fragments de drames lyriques, en prose ou en vers. Je me ferai une joie de les présenter, précédées d'une courte glose dont ils pourront me fournir les éléments par une note explicative qu'ils m'adresseront.

Mes confrères et amis qui voudront me seconder activement à la Salle d'Harcourt, ou les interprètes qu'ils délégueront à cet effet, devront revêtir la tenue de soirée.

Pour donner un grand éclat à cette tentative, je fais un pressant appel à tous mes camarades de la Jeunesse lettrée.

A ma connaissance, aucun effort de ce genre n'a encore été risqué à Paris; aussi j'adjure les jeunes écrivains et poètes de ne pas se montrer indifférents ou dédaigneux de mon projet, car en le tentant je ne suis guidé que par le désir de mettre à leur disposition une tribune du haut de laquelle ils pourront célébrer sans contrainte la gloire renaissante de l'Idéal et l'impérissable magnificence du Verbe Créateur.

Une tribune, et un public, ajouterai-je, capable de concevoir, de goûter la Poésie et d'aimer les poètes.

Sans espérer restituer aux foules modernes le culte de la Beauté dans son intégrale splendeur, il est permis, je crois, à ses chantres naturels (j'entends désigner ainsi les Aèdes), de chercher à augmenter le nombre de ses admirateurs.

Trop longtemps, à mon sens, les poètes ont œuvré dans l'ombre, et leur Ame, faite pour confesser leurs dons de gloire et de lumière, concilie mal ses appétits grandiloques avec les exigences de l'anonymat universel de notre époque démocratique. Et puis, vraiment, il est temps de riposter aux provocations caduques du Naturalisme à l'agonie.

Pour mener à bien l'effort que je vais tenter, j'ai besoin du concours et de la présence de tout ceux qui sont passionnés de Rêve et de Beauté lyrique. J'espère que leur sympathie ne me fera pas défaut. Je les prierai même à ce propos de bien vouloir m'adresser une lettre ou un simple mot d'adhésion, qui grossira le nombre de celles que j'ai déjà reçues.

Agréez, mon cher Vallette, mes amicales poignées de main.

GABRIEL RANDON.

66, rue de La Rochefoucauld.

Nota-Bene. — Le programme de la première soirée d'Auditions de Poèmes et de Prosopopées sera publié ultérieurement.

Les personnes qui désirent assister à ces soirées devront

s'adresser à M. d'Harcourt, directeur-fondateur des Concerts Eclectiques, qui leur enverra le tarif plus que modeste de ses abonnements et de ses places.

G. R.

§

Mon cher monsieur Vallette,

Pour nous mettre dès à présent dans une situation raisonnable et équitable en face des nombreuses demandes de services gratuits qui nous parviennent touchant les représentations de l'*Œuvre*, voudriez-vous annoncer en votre revue que nous prions désormais les personnes désireuses de services de s'adresser exclusivement, de vive voix ou par lettre, à M. l'administrateur général de l'*Œuvre*, 23, rue Turgot ? C'est la solution la plus logique et la plus simple pour faire droit à tous les intérêts, l'administrateur ayant seul entre les mains le plan de la salle et les feuilles de location, indispensables pour savoir exactement ce dont le théâtre peut disposer, et concilier les gratuités avec les exigences matérielles de l'entreprise, que notre désir d'agréer à chacun ne saurait pourtant nous faire oublier.

Agréez, avec nos remerciements, l'assurance de nos meilleurs sentiments.

A. F. Lugné-Poe, Camille Mauclair.

§

Paris, 28 octobre 1893.

Un mot seulement, mon cher confrère, car pour peu de choses (il s'agit de M. Merki) — vous priant pourtant d'insérer, selon votre habitude très courtoise.

M. Merki, rappelant les titres de quelques-uns de mes livres, ce qui me fait reconnaître, me désigne ensuite par « l'aède de Melle » ! Il importe que sachent vos lecteurs que c'est aussi spirituel que dire, par exemple, que Rosny et Auguste Chirac sont, l'un, un romancier, l'autre un sociologue de Lagny (Seine-et-Marne), parce que leurs livres s'impriment en cet endroit. Mon imprimeur, à moi, habite Melle (Deux-Sèvres), mais c'est à Paris que j'ai pu constater à quel degré d'impuissante stupidité peut descendre un Monsieur précédemment fustigé.

Car, j'ai rappelé à la vérité déjà, en votre revue, mon cher confrère, et à moins de grossièreté, M. Merki. Je laisse passer aujourd'hui le reste, peu disposé à faire une seconde fois l'aumône d'une réclame à ce tzigane énervé et haineux...

Mes remerciements anticipés, et poignée de main.

René Ghil.

16 bis, rue Lauriston.

Un petit inconvénient à tout ceci, mon cher confrère : la bibliographie n'est point signée : C. Mki., mais C. Mr, — non pas Charles Merki, mais Camille Mauclair.

§

Vient de paraître au *Mercure de France* : Le Démon de l'Absurde, par Rachilde, préface de Marcel Schwob, portrait

de l'auteur par François Guiguet : ce volume contient la reproduction autographique de 12 pages du manuscrit; — de Remy de Gourmont : Histoires Magiques, avec une lithographie d'Henry de Groux; Fleurs de Jadis; Histoire tragique de la princesse Phénissa (V. page 8 des annonces tirages et prix de ces quatre ouvrages). — Nous rappelons à nos lecteurs qu'à partir du prochain numéro seront commencées des séries du *Mercure de France* sur papiers de luxe. (V. page 8 des annonces, *in fine*, et *Echos divers* de notre dernière livraison, p. 288.)

§

Le 6 novembre dernier, Jonas Lie, l'excellent poète populaire de la Norvège, célébrait son soixantième anniversaire. Né à Eker sur l'île de Drammen, Jonas Lauritz Edemil Lie voulut se faire marin, étudia le droit et ne se consacra aux lettres que dans sa trente-septième année. C'est ce qui explique que son premier ouvrage, *Den Tremsynte* (*Le Voyant*) fut déjà le chef-d'œuvre d'un homme mûr. Le livre parut en 1870 et rendit son auteur célèbre. Sa langue claire et très simple, une étude de caractères très fouillée, le placent bien au-dessus de ce que fournit habituellement la littérature populaire. Les ouvrages suivants du poète : *Fortalinger fra Norge*, *Nordfjordesten*, *Tremasteren Fremtiden* (*Le Trois-Mâts l'Avenir*), *Lodsen og hans Hustru* (*Le Pilote et sa Femme*), eurent le même succès. Lie est un intimiste, son réalisme est celui de *Wilhelm Meister*, un réalisme plus large et plus haut, sans petitesse de détails. Dans son meilleur roman, *Kommandorens Dotre* (*Les Filles du Commandeur*), il décrit avec une sûreté géniale l'impossibilité de bonheur dans notre époque. Il lui manque la force créatrice de Bjoernson : c'est une nature d'observateur, un connaisseur profond des hommes et de la vie, un humouriste dans le genre de Dickens, quoique à un degré moindre. Avec Ibsen, Bjoernson et Kielland, Lie forme l'arrière-garde de cette vaillante littérature norvégienne. — Henri Albert.

§

Le poète allemand John Henry Mackay, l'auteur des *Anarchistes*, prépare une biographie de Max Stirner (Kaspar Schmidt), qui promet de « tirer pieusement de l'ombre de son esprit » l'auteur de *Der Einzige und sein Eigentum*.

§

Une souscription est ouverte aux bureaux de la *Revue Félibréenne*, 9, rue Richepanse, Paris, en vue d'élever un monument à Peiresc (1580-1637), « le Christophe Colomb de la culture moderne, le glorieux ancêtre de toute science érudite et critique ». — Pour plus de détails, voir dernière livraison de la *Revue Félibréenne*.

§

La Libre Esthétique, titre d'une société qui entend créer en Belgique un nouveau foyer d'art. Programme : donner à l'Art indépendant la place que désormais il a le droit d'occuper.

Tous les ans, des peintres, des sculpteurs, choisis en Belgique et à l'étranger parmi ceux qui affirment une personnalité et s'orientent vers des horizons neufs, seront invités à réunir leurs œuvres en un Salon éclectique. Le nombre des œuvres de chaque artiste ne sera limité que par les nécessites de l'espace disponible. Il y aura des auditions musicales et des conférences. Une place importante sera accordée aux manifestations des arts appliqués à l'industrie. (Pour renseignements, s'adresser à l'*Art Moderne*, 32, rue de l'Industrie, Bruxelles.)

§

Chanson patriotique (échantillons 4 et 5) :

Sous les yeux des casques pointus
Nous faisons alliance...

. . . . . .

Marchons donc la main dans la main
Et sur mers et sur terres...

MERCVRE.

ERRATA

(*TOMES VIII ET IX*)

Tome VIII.

Page 367, ligne 8, lire : *fraction consciente.*

Tome IX.

Page 12, ligne 15, lire : *L'hypocondrie de l'heure.*
— 13, — 37, lire : *la survie de sa voix.*
— 14, — 27, lire : *De petites tortues à écaille jaune et noire.*
— 69, note, lire : *août 1893.*
— 84, ligne 19, lire : *Brand.*
— 103, 2e alinéa, ligne 1, lire : *pendaient à.*
— 104, ligne 36, lire : *semblaient conviés.*
— 173, dernière ligne, lire : *de grue et de chamelle.*
— 177, ligne 22, lire : *« l'ombre du drapeau ».*
— 182, — 40, lire : *le lançage de poètes.*
— 184, — 10, lire : *Middelharnis.*
— 184, — 38, lire : *Van Eyck.*
— 234, lignes 38 et 39, lire : *sur lequel passer de l'autre côt .*

TABLE DES MATIÈRES

(*TOME IX*)

N° 45. — SEPTEMBRE 1893

Raoul Minhar.....	*La Réforme orthographique.*	1
Albert Samain	*Luxure*	5
Henri de Régnier.....	*Manuscrit trouvé dans une Armoire*.....	9
Stéphane Mallarmé.....	*Deuil*.....	17
Pierre Quillard.....	**Teodor de Wyzewa**....	21
Rachilde.....	*Volupté*.....	26
Pierre Louys.....	*Vie de Méléagre, suivie de dix Epigrammes choisies.*	34
J. Clésinger.....	Lettres inédites : *II. Au Maréchal Vaillant, Ministre de la Maison de l'Empereur*.....	40
Léon Bloy.....	*Dédicace de* « Sueur de Sang, 1870-1871 », *avec un dessin hors texte inédit de* Henry de Groux.....	48
Yvanhoé Rambossom.....	*Volonté*.....	49
Gérhart Hauptmann (A. Cohen *trad.*)...	*Ames solitaires* (5e *acte*)...	50
A. Hamon.....	*Les Professionnels militaires*.....	63
Vincent van Gogh	*Lettres à Théodore van Gogh* (*Arles, 1887-88-89-90-91*), *avec deux dessins inédits*..	69
Charles Gilly.....	*Nuptiale*.....	77
Gaston Danville.....	*Mousmé* (*IV, fin*).....	78
Mercvre...	*Les Livres*.....	84
	Journaux et Revues.....	94
	Echos divers et Communications	95

N° 46. — OCTOBRE 1893

Pierre Quillard.	**Albert Samain**.....	97
Rachilde	*La Panthère*.....	103
Vincent van Gogh.....	*Lettres à Théodore van Gogh (Arles, 1887-88-89-90-91), avec deux dessins inédits*..	109
Paul Morisse.....	*Nocturne. Musique. Nirvana.*	120
Adolphe Retté.....	*Le Parlement de Zurich*...	122
Henry Gauthier-Villars..	*Zola et Nordau*.....	127
J.-P. Jacobsen (Jean de Néthy *trad.*).....	*Là il aurait fallu des roses.*	133
Camille Mauclair.....	**Maurice Beaubourg**....	139
B. de Courkière.....	*Néron, Prince de la Science.*	144
Edmond Pilon.....	*Les Ailes blanches. Les Escaliers*.....	147
Charles Wiest.....	Idées : *I. Spéculation des huîtres perlières; II. Un Marchand de bois sous la Terreur*.....	150
Charles Merki.....	*Margot d'Été (I à VII)*....	153
Remy de Gourmont.....	« Wathek ».....	170
Yvanhoé Rambosson.....	*Exposition des Portraits du prochain siècle*..... ...	172
Mercvre.....	*Les Livres*.....	173
—	*Journaux et Revues*.....	185
—	*Echos divers et Communications*.....	187

N° 47. — NOVEMBRE 1893

Remy de Gourmont.....	*Histoire tragique de la princesse Phénissa, expliquée en quatre épisodes*	193
Gabriel Randon.....	*Madrigal*.....	216
Edmond Barthélemy.....	Etudes d'Art Religieux : *II Des Cycles Germaniques et Scandinaves dans la* Tétralogie *de Richard Wagner (I)*.....	217

Multatuli (Alexandre Cohen *trad.*).....	*Légendes de l'Autorité*.....	233
Dom Junipérien.....	*Simple Guide-Ane à l'usage des Apédeutes qui désirent examiner avec fruit l'Exposition des Portraits du prochain Siècle*.....	236
Charles Merki.....	*Margot d'Eté (VIII à XI)*..	245
Vincent van Gogh	*Lettres à Théodore van Gogh (Arles, 1887-88-89-90-91), avec un Dessin inédit*.....	263
A.-Ferdinand Herold.....	« L'Art de Richard Wagner ».....	273
Alfred Vallette.....	« L'Œuvre » : *Rosmersholm*	275
Mercvre.....	*Les Livres*.....	278
—	*Echos divers et Communications*	284

N° 48. — DÉCEMBRE 1893

Charles Morice.....	**Paul Gauguin**.....	289
André Fontainas.....	*Matinée dans le Parc*.....	301
Multatuli (Alexandre Cohen *trad.*)..	*Microcosme, précédé du portrait de Multatuli*.....	305
Yvanhoé Rambosson.....	*O Vase de tristesse*.....	313
Edmond Barthélemy	Etudes d'Art Religieux : *II Des Cycles Germaniques et Scandinaves dans la* Tétralogie *de Richard Wagner (II)*	314
Ernest Raynaud	*Elégie V*.....	321
Pierre Quillard	**Rachilde**.....	323
Charles Leconte.....	*Les Courtisanes sacrées* ...	329
Camille Mauclair.....	**Armand Point**	331
Charles Merki.....	*Margot d'Eté (XII à XVII)*.	337
Quasi	*France et Russie*	353
Remy de Gourmont.....	*Tout haut sur* « Tout Bas »	354
Henri Albert.....	Théâtre Libre : *Une Faillite. Le Poète et le Financier*.	356
Alfred Vallette.....	« L'Œuvre » : *L'Ennemi du Peuple. — Conférence de M. Laurent Tailhade*....	358

MERCVRE..... *Les Livres*..... 360
— *Journaux et Revues*..... 368
— *Echos divers et Communications*..... 370
— *Errata (tomes VIII et IX)*... 376
— *Table Chronologique des Matières (tome IX)*..... I
— *Table Alphabétique par noms d'auteurs (tome IX)* V

TABLE ALPHABÉTIQUE

PAR NOMS D'AUTEURS (1)

(*TOME IX*)

HENRI ALBERT

THÉATRE LIBRE : Une Faillite. — Le Poète et le Financier..... 356

EDMOND BARTHÉLEMY

ETUDES D'ART RELIGIEUX : II. Des Cycles Germaniques et Scandinaves dans la *Tétralogie* de Richard Wagner (I)..... 217

— (II)..... 314

LÉON BLOY

Dédicace de « *Sueur de Sang, 1870-1871* »..... 48

JULES CLÉSINGER

LETTRES INÉDITES. II. Au Maréchal Vaillant, Ministre de la Maison de l'Empereur..... 40

B. DE COURRIÈRE

Néron, Prince de la Science..... 144

GASTON DANVILLE

Mousmé (IV, fin)..... 78

ANDRÉ FONTAINAS

Matinée dans le Parc..... 301

(1) Les titres de poésies sont imprimés en italique.

HENRY GAUTHIER-VILLARS

Zola et Nordau 127

CHARLES GILLET

Nuptiale 77

VINCENT VAN GOGH

Lettres à Théodore van Gogh (Arles, 1887-1891 (suite). 69
— — (suite). 109
— — (suite). 263

REMY DE GOURMONT

« Wathek » 170
Histoire tragique de la princesse Phénissa, expliquée en quatre épisodes 193
Tout haut sur « Tout Bas » 354

A. HAMON

Les Professionnels militaires 63

GERHART HAUPTMANN

(**Alexandre Cohen** trad.)

Ames Solitaires (5e acte) 50

A.-FERDINAND HEROLD

« L'Art de Richard Wagner » 273

J.-P. JACOBSEN

(**Jean de Néthy** trad.)

Là il aurait fallu des roses 133

DOM JUNIPÉRIEN

Simple Guide-Ane à l'usage des Apédeutes qui désirent examiner avec fruit l'Exposition des Portraits du prochain Siècle 236

CHARLES LECONTE

Les Courtisanes sacrées 329

PIERRE LOUYS

Vie de Méléagre, suivie de dix Epigrammes choisies... 34

STÉPHANE MALLARMÉ

Deuil..... 17

CAMILLE MAUCLAIR

Maurice Beaubourg 139
Armand Point..... 331

CHARLES MERKI

Margot d'Eté (I à VII)..... 153
— (VIII à XI)..... 245
— (XII à XVII)..... 337

RAOUL MINHAR

La Réforme orthographique..... 1

CHARLES MORICE

Paul Gauguin..... 289

PAUL MORISSE

Nocturne. — Musique. — Nirvana..... 120

MULTATULI
(**Alexandre Cohen** trad.)

Légendes de l'Autorité..... 233
Microcosme..... 305

EDMOND PILON

Les Ailes blanches. — Les Escaliers 147

QUASI

Mimes : *France et Russie*..... 353

PIERRE QUILLARD

Teodor de Wyzewa..... 21
Albert Samain..... 97
Rachilde..... 323

RACHILDE

Volupté 26
La Panthère 103

YVANHOÉ RAMBOSSON

Volonté 49
Exposition des Portraits du prochain Siècle..... 172
O vase de tristesse..... 313

GABRIEL RANDON

Madrigal..... 216

ERNEST RAYNAUD

Elégie V..... 321

HENRI DE RÉGNIER

Manuscrit trouvé dans une Armoire..... 9

ADOLPHE RETTÉ

Le Parlement de Zurich..... 122

ALBERT SAMAIN

Luxure..... 5

ALFRED VALLETTE

« L'Œuvre » : Rosmersholm..... 275
— L'Ennemi du Peuple. — Conférence de M. Laurent Tailhade..... 358

CHARLES WIEST

Idées : I. Spéculation des Huitres perlières. II. Un Marchand de bois sous la Terreur..... 150

DESSIN

HENRY DE GROUX

Dessin pour illustrer *Le Fossoyeur des Vivants*, de Léon Bloy (Hors texte, broché face à la page 48).

VINCENT VAN GOGH

Dessin..... 71
— 75
Cimetière de Saintes-Maries..... 111
Croquis de la maison d'Arles..... 117
Verger de Provence..... 267

SIMILI-GRAVURE

Portrait de Multatuli..... 303

Le Gérant : A. Vallette.

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — *Telephone*

MERCVRE DE FRANCE

TOME DIXIÈME

Janvier-Avril 1894